



IRA LEVIN

UN BONHEUR
INSOUTENABLE



IRA LEVIN

UN BONHEUR INSOUTENABLE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCK STRASCHITZ



Christ, Marx, Wood et Wei
Nous ont donné ce jour parfait.
Marx, Wood, Wei et Christ -
Seul Wei n'a pas connu le sacrifice.
Wood, Wei. Christ et Marx
Nous ont donné ces écoles et ces parcs
Wei, Christ, Marx et Wood
Nous ont rendus humbles et bons.

Chanson enfantine.

Titre original :
This perfect day

© Ira Levin, 1970

Pour la traduction française :
© Éditions Robert Laffont, S.A., 1971

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE

1

Piliers de béton blancs et aveugles d'une ville, géants entre de moindres géants, entourant une vaste place rase où s'ébattaient quelque deux cents enfants encadrés par une douzaine de surveillantes en blouses blanches. La plupart des enfants – nus, bruns, aux cheveux noirs – rampaient à travers des cylindres jaunes et rouges, jouaient à la balançoire ou faisaient de la gymnastique par petits groupes ; mais dans un coin ombragé, assis en demi-cercle sur un quadrillage de marelle incrusté dans le sol, quatre d'entre eux écoutaient un cinquième parler.

— Ils attrapent des animaux, les mangent et s'habillent avec leurs peaux, disait celui qui parlait, un petit garçon de huit ans. Et aussi, ils se... « battent ». Ça veut dire qu'ils se font mal, exprès, avec leurs mains ou bien avec des pierres ou des bâtons. Ils ne s'aiment pas et ne s'aident pas. Pas du tout.

Les quatre enfants l'écoutaient bouche bée. Une petite fille, plus jeune que celui qui avait parlé, dit : « Mais on ne peut pas ôter les bracelets. C'est impossible. » Elle tira sur son propre bracelet avec un doigt, pour montrer la solidité des maillons.

— Si, on peut, si on a les outils qu'il faut, dit le garçon. On l'ôte bien le jour de l'union, non ?

— Oui, mais seulement pour une seconde.

— Peut-être, mais on l'ôte.

— Où vivent-ils ? demanda un autre.

— Au sommet des montagnes. Dans des cavernes. Dans un tas d'endroits où on ne peut pas les trouver.

— Ils doivent être malades, dit la première petite fille.

— Bien sûr ! s'exclama le garçon en riant. C'est pourquoi on les appelle « incurables ». Incurable veut dire malade. Ils sont très, très malades.

Le plus jeune des enfants, un garçon d'environ six ans, dit :

— Ils ne se font pas faire leurs traitements ?

L'autre le regarda avec dédain.

— Sans leurs bracelets ? Dans des cavernes ?

— Mais comment *deviennent*-ils malades ? demanda celui qui avait six ans. Ils sont traités jusqu'au jour où ils s'en vont !

— Les traitements, affirma l'aîné, ne sont pas toujours efficaces.

Celui qui avait six ans le regarda avec stupéfaction.

— Mais si !

— Mais non !

— Christ ! s'exclama une surveillante en approchant, un ballon de volley sous chaque bras ; vous êtes assis bien près les uns des autres ! À quoi jouez-vous ? Au Lapin Caché ?

Les enfants se levèrent promptement, et allèrent former un demi-cercle plus large – sauf le plus jeune, qui ne bougea pas. La surveillante le regarda avec curiosité.

Un carillon de deux notes résonna dans les haut-parleurs.

— Douche et vestiaire, dit la surveillante.

Les enfants s'éloignèrent en courant. Le plus jeune, lui, se leva lentement et resta immobile, l'air malheureux. La surveillante s'accroupit devant lui et examina son visage avec inquiétude.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-elle.

Le petit garçon, dont l'œil droit était vert et non pas marron, la regarda et cilla.

La surveillante laissa tomber les deux ballons, lui prit le poignet pour examiner son bracelet, puis lui serra doucement les épaules.

— Qu'y a-t-il, Li ? As-tu perdu la partie ? Perdre c'est la même chose que gagner, tu sais bien ?

Le petit garçon fit signe qu'il comprenait.

— Ce qui importe, c'est de s'amuser et de prendre de l'exercice, n'est-ce pas ?

Le petit garçon inclina de nouveau la tête et essaya de sourire.

— Bien, dit la surveillante. Voilà qui est mieux. Comme ça, tu ne ressembles plus à un petit singe triste.

Le petit garçon sourit.

— Douche et vestiaire, dit la surveillante avec soulagement. (Elle lui donna une petite tape sur le derrière.) Et maintenant, va rejoindre les autres. Allez, cours !

Le petit garçon, que l'on appelait parfois Copeau mais plus souvent Li – son numéro était Li RM35M4419 –, n'ouvrit pas la bouche de tout le repas, mais sa sœur Paix bavardait tellement que ses parents ne remarquèrent même pas son silence. Ce ne fut que lorsque tous quatre se furent installés dans les fauteuils TV que sa mère le regarda de plus près.

— Tu es sûr que tu te sens bien. Copeau ?

— Ça va très bien, répondit-il.

Sa mère se tourna vers son père.

— Il n'a pas dit un mot de toute la soirée depuis qu'il est rentré.

— Ça va très bien, répéta Copeau.

— Pourquoi ne dis-tu rien, alors ? lui demanda sa mère.

— Chut ! fit son père, car l'écran avait pris vie et cherchait ses couleurs.

La première heure terminée, les enfants s'apprêtèrent pour aller au lit. La mère de Copeau alla le rejoindre dans la salle de bains. Il acheva de se nettoyer les dents puis retira la brosse amovible du tube.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle. Quelqu'un a fait une remarque à propos de ton œil ?

— Non, dit-il en rougissant.

— Rince-la, dit-elle.

— Je l'ai déjà fait.

— *Rince-la.*

Il rinça la brosse et l'accrocha au-dessus du lavabo en se levant sur la pointe des pieds.

— Jésus nous a raconté des choses... Jésus DV. Pendant qu'on jouait.

— De quoi a-t-il parlé ? De ton œil ?

— Non, pas de mon *œil*. Personne ne parle jamais de mon *œil*.

— De quoi, alors ?

Il haussa les épaules.

— De membres qui... qui tombent malades et quittent la Famille. Ils s'enfuient et ôtent leurs bracelets.

— Ah, les incurables ! dit sa mère un peu sèchement.

Il hésita, mal à l'aise à cause du ton de sa mère – et aussi parce qu'elle savait.

— C'est vrai ? finit-il par demander.

— Non. Non, ce n'est pas vrai. Non. Je vais appeler Bob. Il t'expliquera.

Elle se hâta de sortir. À la porte, elle croisa Paix, qui arrivait en enfilant son pyjama.

Dans le living-room, le père de Copeau dit :

— Encore deux minutes. Sont-ils couchés ?

— Un des enfants lui a parlé des incurables.

— Horreur !

— Je vais appeler Bob, dit-elle en se dirigeant vers le téléphone.

— Il est 8 heures passées.

— Il viendra. Elle toucha de son bracelet la plaque du combiné et composa le numéro imprimé en rouge sur une carte glissée sous le cadran : « Bob NE20G3018. » Elle attendit, en se frottant nerveusement les mains.

— Je savais bien que quelque chose le tracassait. Il n'a pas dit un mot de toute la soirée.

Le père de Copeau se leva de son fauteuil.

— Je vais aller lui parler.

— Laisse Bob s'occuper de cela ! Va plutôt mettre Paix au lit. Elle est toujours dans la salle de bains.

Vingt minutes plus tard, Bob était là.

— Il est dans sa chambre, lui dit la mère de Copeau.

— Continuez à regarder l'émission, leur dit Bob. Allez, rasseyez-vous et regardez. (Il leur sourit.) Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, vous savez. Cela arrive tous les jours.

— *Encore maintenant ?* s'étonna le père de Copeau.

— Bien sûr, dit Bob. Et cela arrivera encore dans cent ans. Vous savez ce que c'est que les enfants !

Bob était le plus jeune conseiller qu'ils aient jamais eu. Juste vingt et un ans, et tout frais émoulu de l'Académie. Mais il n'avait rien d'un débutant. Nulle timidité en lui. Au contraire, il était plus sûr de lui que bien des conseillers de cinquante ans ou plus. Ils en étaient très contents.

Il se dirigea vers la chambre de Copeau et regarda par la porte ouverte. Copeau était allongé, la tête appuyée sur une main, un *comic* ouvert devant lui.

— Bonjour, Li.

Copeau leva la tête.

— Bonjour, Bob.

Bob entra et s'assit sur le bord du lit. Il mit son téléord à terre, posa la main sur le front de Copeau puis lui ébouriffa les cheveux.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— *La lutte de Wood*, dit Copeau en lui montrant la couverture du *comic*.

Il le laissa se refermer et suivit de l'index le tracé du grand W jaune de « Wood ».

— Il paraît qu'on t'a raconté un tas d'histoires sur les incurables ?

— C'est rien que des histoires ? demanda Copeau sans cesser d'observer le mouvement de son index sur les jambages du W.

— Rien de plus, Li. C'était vrai il y a très, très longtemps, mais plus maintenant.

Copeau continua son jeu silencieux.

— Nous n'avons pas toujours été aussi forts en chimie et en médecine que maintenant, continua Bob en le regardant faire. Encore une cinquantaine d'années après l'Unification, il arrivait que des membres tombent malades ; pas beaucoup, mais tout de même quelques-uns. Ils s'imaginaient qu'ils n'étaient *pas* des membres. Il y en avait qui s'enfuyaient et allaient vivre dans des

endroits que la Famille n'utilisait pas, comme des îles désertes ou des sommets de montagnes, par exemple.

— Et ils ôtaient leurs bracelets ?

— Je suppose, oui. Ils ne leur auraient pas servi à grand-chose, puisqu'il n'y avait pas de lecteurs là où ils vivaient.

— Jésus m'a dit qu'ils... je crois qu'on dit « se battaient ».

Bob se détourna, gêné.

— Il vaut mieux dire « agissaient agressivement ». Oui, ils le faisaient.

Copeau leva les yeux sur lui.

— Mais ils sont morts maintenant ?

— Oui, ils sont morts. Tous. Jusqu'au dernier.

Il lui caressa les cheveux.

— Il y a longtemps, bien longtemps. Cela n'arrive plus jamais maintenant.

— Nous sommes devenus plus forts en médecine et en chimie, dit Copeau. Maintenant, les traitements sont efficaces.

— Très juste, dit Bob. Et n'oublie pas qu'en ce temps-là, il y avait cinq ordinateurs séparés. Lorsqu'un membre malade quittait son continent, il se trouvait complètement déconnecté.

— Mon grand-père a aidé à construire UniOrd.

— Je sais, Li. Alors, la prochaine fois que quelqu'un te parlera des incurables, n'oublie pas deux choses : premièrement, les traitements sont devenus beaucoup plus efficaces qu'en ce temps-là, et deuxièmement, UniOrd est là et veille sur nous d'un bout à l'autre de la terre. D'accord ?

— D'accord, dit Copeau, avec un sourire confiant.

— Voyons ce qu'il dit de toi.

Bob prit son téléord et l'ouvrit sur ses genoux. Copeau s'approcha et releva la manche de son pyjama pour découvrir son bracelet.

— Tu crois que j'aurai droit à un traitement supplémentaire, Bob ?

— Si tu en as besoin. Tu veux le faire marcher ?

— J'ai le droit ?

— Mais bien sûr !

Copeau prit précautionneusement l'interrupteur du téléord entre le pouce et l'index et le fit basculer. Trois petites lumières s'allumèrent – bleue, ambrée, ambrée. Il leur sourit.

Bob aussi sourit en l'observant.

— Voilà, lui dit-il. Touche.

Copeau appliqua son bracelet contre le lecteur et la petite lumière bleue vira au rouge.

Bob appuya sur les touches de lecture. Copeau observa le jeu rapide de ses doigts. Ensuite, Bob appuya sur le bouton « réponse ». Une ligne de symboles verts apparut sur l'écran, puis une autre. Bob étudia les symboles, tandis que Copeau essayait de lire sur son visage.

Bob le regarda de côté, en souriant.

— Demain à 12 h 25, annonça-t-il.

— Merveilleux ! Merci, Bob !

— Uni merci, dit Bob en refermant la machine. Qui t'avait parlé des incurables ? Jésus comment ?

— DV33 quelque chose. Il vit au vingt-quatrième étage.

— Il est sans doute aussi inquiet que tu l'étais.

— Il aura aussi droit à un traitement de plus ?

— S'il en a besoin. Je vais avertir son conseiller. Et maintenant, au dodo, petit frère. Il y a école demain.

Il lui ôta le *comic* des mains et le posa sur la table de chevet.

Tout souriant, Copeau s'allongea et se coinça dans l'oreiller. Bob se leva, éteignit la lampe, caressa de nouveau les cheveux de Copeau et lui embrassa la nuque.

— À vendredi, lui dit Copeau.

— C'est ça. Bonne nuit.

— Nuit, Bob.

Les parents de Copeau se levèrent avec appréhension lorsque Bob revint.

— Tout va bien, leur annonça-t-il. Il est déjà presque endormi. Il aura un traitement supplémentaire demain à l'heure du déjeuner. Sans doute un petit tranquilisant.

— Ah ! quel soulagement, dit la mère de Copeau, et son père ajouta :

— Merci, Bob.

— Uni merci, dit Bob. (Il alla vers le téléphone.) Je voudrais aider l'autre garçon, expliqua-t-il. Celui qui lui a raconté tout ça. Il toucha la plaque du combiné.

Le lendemain, après avoir déjeuné, Copeau quitta l'école et descendit au Médicentre par l'escalier roulant. Il posa son bracelet sur le lecteur de la porte du centre. *Oui*, clignota le petit indicateur vert. *Oui*, clignota de nouveau la porte de la section « soins », et *oui*, enfin, celle de la salle de traitement.

Seules quatre des quinze unités étaient en service, et la file d'attente était longue. Son tour vint pourtant assez vite et, montant les petites marches à la taille d'un enfant, il passa son bras, manche relevée, par une ouverture au rebord de caoutchouc. Il tint son bras bien immobile tandis que le lecteur, à l'intérieur, cherchait son bracelet puis s'y fixait. Le disque à infusion se posa sur son bras, lisse et tiède. Des moteurs ronronnèrent doucement, des liquides coulèrent goutte à goutte. Au-dessus de lui, la petite lumière bleue fut remplacée par une petite lumière rouge ; le disque à infusion vibra, chatouillant et picotant son bras ; la petite lumière bleue revint.

Plus tard dans l'après-midi, sur le terrain de jeux, le petit Jésus DV qui lui avait parlé des incurables s'approcha de Copeau pour le remercier.

— Uni merci, dit Copeau. J'ai eu droit à un traitement supplémentaire. Et toi ?

— Moi aussi, dit Jésus. De même que les autres, et aussi Bob UT, qui *me* l'avait raconté.

— Ça m'avait fait un peu peur de penser à des membres qui tombent malades et qui s'enfuient.

— À moi aussi, un peu. Mais c'était il y a très, très longtemps. Cela n'arrive plus maintenant.

— Les traitements sont meilleurs maintenant que dans le temps, renchérit Copeau.

— Oui, dit Jésus, et nous avons UniOrd qui nous surveille d'un bout à l'autre de la terre.

— Tout juste, dit Copeau.

Une surveillante passa et les fit entrer dans un cercle qui jouait à la balle – un cercle énorme, de quarante ou cinquante

garçons et filles largement espacés, qui tenait presque le quart du terrain de jeux.

2

C'était de son grand-père que Copeau tenait ce nom. Il avait donné des noms à toute la famille, des noms qui n'étaient pas leurs vrais noms : il appelait la mère de Copeau, qui était sa fille, « Suzu » au lieu d'Anne ; le père de Copeau était « Mike » à la place de Jésus (et trouvait cela complètement stupide) ; et Paix était « Saule », mais s'y refusait énergiquement.

— Non, je ne veux pas qu'on m'appelle comme ça ! Je suis Paix, je suis Paix KD37T5002 !

Papa Jan était bizarre. Physiquement, bien sûr : tous les grands-parents avaient de petites particularités curieuses – quelques centimètres en trop ou en moins, un teint trop clair ou bien trop foncé, des oreilles trop grandes ou un nez pas très droit. Papa Jan était à la fois plus grand et de teint plus sombre que la norme, ses oreilles étaient de plus grandes et charnues et il y avait quelques mèches rousses dans ses cheveux grisonnants. Ce n'était pas seulement son apparence, mais surtout ce qu'il *disait* qui était bizarre en lui. Il parlait toujours avec vigueur et enthousiasme, et pourtant Copeau avait le sentiment qu'il ne croyait pas à ce qu'il disait, qu'en fait il voulait dire exactement le contraire. Au sujet des noms, par exemple, il s'exclamait :

— C'est merveilleux ! C'est fantastique ! Quatre noms pour les garçons, et quatre pour les filles ! Quoi de mieux pour éviter les frictions, pour accroître la conformité ? Les gens nommeraient de toute façon leurs enfants d'après Christ, Marx, Wood ou Wei, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Copeau.

— Évidemment ! s'exclama Papa Jan. Et si Uni donne quatre noms pour les garçons, il doit aussi en donner quatre pour les filles, hein ? Cela va de soi ! Écoute-moi.

Il fit pivoter Copeau et se baissa pour mettre son visage à la hauteur du sien. Ses yeux protubérants dansaient comme s'il

était sur le point d'éclater de rire. C'était un jour de fête et ils allaient regarder le défilé – c'était le Jour de l'Unification ou l'Anniversaire de Wei ou une de ces choses. Copeau avait alors sept ans.

— Écoute-moi, Li RM 35M26J449988WXYZ, lui dit Papa Jan. Écoute-moi bien, car je vais te dire une chose fantastique, une chose incroyable. De mon temps – tu m'écoutes ? – il y avait *plus de vingt noms différents rien que pour les garçons !* L'aurais-tu cru ? Par l'Amour de la Famille, c'est la vérité. Il y avait Jan et Jean, Amu et Lev, Higa, Mike et Tonio ! Et du temps de mon père, il y en avait encore davantage, peut-être quarante ou même cinquante ! Tu ne trouves pas ça grotesque ? Tant de noms, alors que les membres se ressemblent tous et sont parfaitement interchangeables ? As-tu déjà entendu chose plus stupide ?

Copeau marmonna un vague assentiment, sentant que Papa Jan voulait dire juste le contraire, et qu'en fait ce n'était ni stupide ni ridicule d'avoir quarante ou cinquante noms rien que pour les garçons.

— Regarde-les ! dit Papa Jan en lui reprenant la main. Tous pareils ! Tu ne trouves pas ça merveilleux ? Les mêmes cheveux, les mêmes yeux, la même peau, la même forme ; tous pareils, garçons et filles. Comme des pois dans leur gousse. Ce n'est pas beau ? Ce n'est pas de première ?

Copeau, rougissant (*pas son œil vert, pas le même que celui de qui que ce soit*), demanda :

— Que signifie poidanleurgouss' ?

— Je ne sais pas exactement. Des choses que les membres mangeaient avant les gatototiaux. Sharya en parlait.

Papa Jan était superviseur de construction à EUR55131, à vingt kilomètres d'EUR55128, où vivaient Copeau et les siens. Il venait régulièrement les voir les dimanches et jours de fête. Sa femme Sharya avait trouvé la mort lors du naufrage d'un bateau de tourisme, en 135, l'année même de la naissance de Copeau. Papa Jan ne s'était jamais remarié.

Les autres grands-parents de Copeau, le père et la mère de son père, vivaient à MEX10405, et il ne les voyait que lorsqu'ils

appelaient pour les anniversaires. Ils étaient bizarres, eux aussi, mais de loin pas autant que Papa Jan.

Il aimait l'école et il aimait jouer. Il aimait aussi le Musée Pré-U, bien que certaines pièces exposées fussent assez effrayantes – les « lances » et les « fusils », par exemple, ainsi que la « cellule de prison » ou un « prisonnier » en costume rayé était assis sur sa couchette, la tête dans les mains, dans une incessante et muette douleur. Copeau allait toujours le voir, au besoin en faisant faux bond au reste de la classe, puis, l'ayant regardé un moment, s'empressait de s'éloigner.

Il aimait aussi les glaces, les livres d'images et les jouets. Un jour, il posa son bracelet et l'étiquette d'un jouet qu'il avait choisi contre le lecteur du centre de distribution, mais le voyant rouge s'alluma, clignotant *non, non*, et il dut mettre le jouet (un jeu de construction), dans le panier des rendus. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Uni le lui avait refusé ; c'était un jour autorisé, et le jouet était dans la bonne catégorie.

— Il y a sûrement une raison, dit le membre qui attendait derrière lui. Tu devrais aller demander à ton conseiller.

C'est ce qu'il fit. Il s'avéra que le jouet ne lui était pas définitivement refusé, mais qu'Uni le faisait attendre quelques jours. Il s'était amusé avec un lecteur, en posant son bracelet dessus dix fois de suite, et on lui apprenait à ne plus le faire. C'était la première fois de sa vie qu'un *non* lui refusait une chose qui lui tenait au cœur, et pas seulement l'entrée d'une salle de classe lorsqu'il s'était trompé de porte ou celle du Médicentre lorsqu'il s'était trompé de jour. Il en fut blessé et attristé.

Il aimait les anniversaires également, et Noël et le Premier Marx, et le Jour de l'Unification et les anniversaires de Wood et de Wei, mais surtout les jours où l'on rajoutait un chaînon à la chaîne de son bracelet. Le nouveau chaînon était tout brillant, et le restait longtemps. Puis, un jour, il devenait impossible à distinguer des autres, et il n'y avait plus que des vieux chaînons, tous pareils, comme des poidanleurgouss'.

Au printemps 145, pour fêter les dix ans de Copeau, ses parents, Paix et lui eurent droit à un voyage à EUR00001 pour

visiter UniOrd. Le vol dura plus d'une heure ; c'était le voyage le plus long dont il se souvint bien que, à en croire ses parents, il fût allé de Mex à Eur à l'âge d'un an et demi, et d'EUR20140 à EUR55128 quelques mois plus tard. Ils s'y rendirent par un dimanche d'avril, en compagnie d'un couple de quinquagénaires (bizarres comme tous les grands-parents ; tous deux avaient un teint très pâle et elle avait les cheveux coupés de façon irrégulière) et une autre famille, dont le garçon et la fille avaient un an de plus que Copeau et Paix. Leur père conduisit la voiture du grand terminus d'EURO0001 au port desservant UniOrd. Copeau le regarda avec intérêt manier les leviers et les boutons. Cela faisait drôle de rouler lentement sur le sol après avoir fendu l'air à toute vitesse.

Ils prirent quelques instantanés du grand dôme de marbre blanc d'UniOrd – plus blanc et plus beau qu'en photo et même qu'à la télé ; les montagnes aux sommets enneigés, à l'arrière-plan, étaient elles aussi plus hautes et plus imposantes, et le lac de la Fraternité Universelle plus beau et plus immense – puis se joignirent à la file qui attendait devant l'entrée, touchèrent le lecteur d'admission et entrèrent dans le hall bleu et blanc aux angles arrondis. Un membre souriant, vêtu de bleu pâle, leur indiqua la file d'attente de l'ascenseur. Papa Jan les y rejoignit, souriant malicieusement devant leur étonnement.

– Que fais-tu ici ? lui demanda le père de Copeau pendant que Papa Jan embrassait la maman de Copeau.

Ils lui avaient dit qu'on leur avait accordé le voyage, mais il s'était contenté de les en féliciter, sans mentionner qu'il en avait également fait la demande.

Papa Jan embrassa le père de Copeau.

– Je voulais vous faire la surprise, voilà tout ! Comme cela, je pourrai donner à mon ami (il posa sa large main sur l'épaule de Copeau) plus d'explications sur UniOrd que ne le fera le texte enregistré. Il se pencha et embrassa Copeau, tout surpris d'être la raison de la présence de Papa Jan.

– Hello, Paix KD37T5002, dit gravement Papa Jan en embrassant Paix sur la joue.

– Quand as-tu fait ta demande ? lui demanda le père de Copeau.

— Quelques jours après vous, répondit Papa Jan, la main toujours sur l'épaule de Copeau.

La file avança de quelques mètres et ils suivirent le mouvement.

— Mais tu es déjà venu il y a cinq ou six ans tout au plus, fit remarquer la mère de Copeau.

— Uni sait qui l'a construit, dit Papa Jan en souriant. Nous avons droit à quelques privilèges.

— Ce n'est pas vrai, dit le père de Copeau. Personne n'a de privilèges.

— En tout cas, me voici, dit Papa Jan, en tournant son sourire vers Copeau. Pas vrai ?

— Très vrai, répondit Copeau en lui rendant son sourire.

Tout jeune encore, Papa Jan avait aidé à construire UniOrd. Cela avait été sa première affectation.

L'ascenseur contenait une trentaine de membres. Au lieu de la musique habituelle, une voix d'homme, chaude et amicale, une voix que Copeau avait déjà entendue à la TV, disait :

— Bonjour, frères et sœurs. Bienvenue à UniOrd ! Nous descendons à une vitesse de vingt-deux mètres/seconde, et mettrons à peine plus de trois minutes et demie pour atteindre une profondeur de cinq kilomètres. Le puits par lequel nous descendons...

La voix donna des chiffres concernant la taille d'UniOrd, et l'épaisseur des parois qui le protégeaient contre les éléments et les hommes. Copeau connaissait déjà ces chiffres, pour les avoir entendus à l'école et à la TV, mais ici, sur le site même d'UniOrd et juste avant de le *voir*, ils lui parurent nouveaux et passionnants. Il écoutait attentivement, les yeux fixés sur le disque du haut-parleur. Papa Jan le tenait toujours par l'épaule, comme pour l'empêcher de s'envoler.

— Nous ralentissons, dit la voix. Profitez bien de votre visite ! L'ascenseur s'arrêta mollement et les portes s'ouvrirent.

De nouveau un hall, plus petit que celui du haut, un membre souriant vêtu de bleu pâle, et une file d'attente, sur deux rangs, devant une porte donnant sur un couloir faiblement éclairé.

— On approche ! s'exclama Copeau.

— On n’a pas besoin de rester tous ensemble, lui dit Papa Jan.

Paix et ses parents étaient en avant d’eux et se retournaient, les regardant avec un sourire interrogateur – ses parents, du moins ; Paix était trop petite, et on ne la voyait pas. Le membre se trouvant devant eux se retourna et voulut leur céder sa place, mais Papa Jan dit :

— Non, cela va très bien comme ça. Merci, frère.

Il fit un grand geste de la main aux parents de Copeau et leur sourit ; ils lui sourirent aussi, puis tournèrent la tête et avancèrent.

Papa Jan regardait tout autour de lui, les yeux brillants, la main palpitante, la bouche toujours souriante.

— Et voilà, dit-il. Tu vas enfin voir UniOrd. Tu es ému ?

— Oh oui, très.

— Je te comprends. C’est fantastique ! C’est une expérience que l’on n’a qu’une fois dans sa vie ! Rends-toi compte, tu vas voir la machine qui va te classifier, te donner une affectation, qui va décider où tu vivras et si tu peux ou non épouser la fille que tu auras envie d’épouser, et dans l’affirmative, si vous pourrez avoir des enfants et quels noms vous leur donnerez... Je comprends que tu sois ému. Qui ne le serait pas !

Copeau regarda Papa Jan, vaguement inquiet.

La file avançait.

Ils entrèrent dans la longue salle. Toujours souriant, Papa Jan lui donna une bonne tape dans le dos.

— Allez, va ! Va regarder les vitrines, va regarder Uni ! Regarde tout, c’est pour cela que tu es venu. Regarde bien !

Comme dans les musées, il y avait un panier rempli de casques écouteurs. Copeau en prit un et s’en coiffa. Les curieuses manières de Papa Jan l’intimidaient ; il aurait préféré être en avant, avec ses parents. Papa Jan aussi se coiffa d’un casque.

— Je me demande quelles nouveautés passionnantes je vais apprendre ! dit-il en riant tout seul. Copeau lui tourna le dos.

Sa gêne disparut dès qu’il regarda la paroi constellée de milliers de minuscules lumières papillotantes. Une voix – la même que dans l’ascenseur – lui parla à l’oreille, lui expliquant

ce que signifiaient les lumières : comment UniOrd recevait par l'intermédiaire d'une ceinture de relais couvrant le monde entier, les impulsions d'ondes ultra-courtes émises par les innombrables lecteurs et téléords et autres machines télécommandées, comment il évaluait ces impulsions et comment il leur répondait.

Oh oui, il était ému, et passionné. Existait-il chose plus rapide, plus intelligente, plus omniprésente qu'Uni ?

La vitrine suivante expliquait le fonctionnement des unités de mémoire. Un pinceau de lumière volait sur un complexe treillis de métal, en éclairant certaines parties pendant que la voix parlait de flux d'électrons et de superconducteurs, de zones chargées positivement ou négativement, porteuses de *oui* ou de *non* correspondant à d'innombrables bribes d'informations. Lorsque l'on posait une question à UniOrd, expliquait la voix, il examinait toutes les bribes d'informations qui y avaient trait...

Copeau ne parvenait pas à comprendre cela, mais il n'en était que plus merveilleux qu'Uni pût savoir tout ce qu'il y avait à savoir d'une façon aussi magique, aussi incompréhensible !

La paroi suivante était transparente, et UniOrd se trouvait là, derrière cette paroi de verre : deux rangées jumelles de masses métalliques de diverses couleurs, pareilles à des unités de traitement, mais plus petites, plus basses surtout. Il y en avait une trentaine en tout ; certaines étaient roses, d'autres brunes ou orange, et entre elles, dans une vaste salle baignée d'une lumière rosée, évoluaient une douzaine de membres en blouses bleu pâle, souriants, bavardant entre eux tout en relevant les chiffres indiqués par les cadrans sur de jolies petites ardoises en plastique bleu pâle. Le mur du fond était décoré d'une croix et d'une faucille dorées, et d'une horloge qui indiquait *11 h 08 Dim 12 Avr 145 A.U.* Une musique s'enfla dans les oreilles de Copeau ; c'était *Loin, toujours plus loin*, joué par un énorme orchestre. L'interprétation était si émouvante, si majestueuse, que des larmes de joie et de fierté lui montèrent aux yeux.

Il aurait pu rester des heures à contempler ces membres alertes et attentifs et ces rutilants réservoirs à mémoire, en écoutant *Loin, toujours plus loin*, suivi de *Une Seule et Immense Famille*, mais la musique faiblit, *11 h 10* devint *11 h 11*,

et la voix, douce, prenant garde à ne pas heurter ses sentiments, lui rappela que d'autres membres attendaient leur tour et lui demanda de bien vouloir avancer vers la suite de l'exposition. Il se détourna d'UniOrd à contrecœur, en compagnie de quelques autres membres qui souriaient, se regardaient avec compréhension et essuyaient quelques larmes aux coins de leurs yeux. Il leur sourit, et ils lui sourirent.

Papa Jan le prit par le bras et l'entraîna de l'autre côté du hall, jusqu'à une porte munie d'un lecteur.

— Alors, lui demanda-t-il, ça t'a plu ?

Copeau fit un signe d'assentiment.

— Ce n'était pas Uni, dit Papa Jan.

Copeau le regarda.

Papa Jan lui ôta son casque et murmura sur un ton pressant :

— Ce n'était pas UniOrd ! Toutes ces grosses boîtes roses et orange ne sont que des *jouets*, destinés à donner un joli spectacle rassurant aux membres de la Famille ! (Ses yeux protubérants étaient tout contre ceux de Copeau, et en parlant il lui envoyait des gouttelettes de salive.) UniOrd est plus bas ! continua-t-il. Il y a trois niveaux sous celui-ci ! Veux-tu voir le *vrai* UniOrd ?

Copeau ne put que le regarder, muet de stupéfaction.

— Le veux-tu, Copeau ? Veux-tu le voir ? Je peux te le montrer !

À demi-paralysé, Copeau inclina faiblement la tête en signe d'assentiment.

Papa Jan lui lâcha le bras et se redressa. Il regarda autour de lui en souriant, puis :

— Bien, alors. On y va.

Prenant Copeau par l'épaule, il l'entraîna dans la direction d'où ils étaient venus ; ils passèrent devant la paroi de verre contre laquelle se pressaient les membres, devant le schéma lumineux des mémoires, devant la paroi clignotant de mille petites lumières et – « pardon, excusez-moi » – franchirent la double file de ceux qui attendaient pour entrer et traversèrent le hall, jusqu'à un endroit faiblement éclairé, et où il n'y avait personne. Par terre, se trouvait un énorme téléord cassé,

provenant sans doute de l'exposition, ainsi que deux civières bleues sur lesquelles étaient entassés des coussins et des couvertures pliées.

Dans un coin, il y avait une porte munie d'un lecteur, mais Papa Jan saisit la main de Copeau, le forçant à rabaisser le bras.

— Mais le lecteur... dit Copeau.

— Non, dit Papa Jan.

— Nous n'allons pas...

— Si, dit Papa Jan.

Copeau regarda fixement Papa Jan, et Papa Jan le fit passer à côté du lecteur, ouvrit la porte, le poussa à l'intérieur puis vint le rejoindre, tirant sur la porte pour la refermer rapidement malgré la lenteur de la fermeture automatique.

Copeau le regarda en frissonnant.

— Tout va bien, dit Papa Jan sèchement. (Puis, plus du tout sèchement, il répéta en prenant la tête de Copeau entre ses deux mains :) Tout va bien. Il ne t'arrivera rien. Je l'ai déjà fait très souvent.

— Nous n'avons pas *demandé*, dit Copeau, encore tremblant.

— Tout va *bien*, répéta une fois de plus Papa Jan. Écoute. À qui appartient UniOrd ?

— Appartient ?

— Oui. À qui appartient l'ordinateur ?

— À... à toute la Famille.

— Et tu es un membre de la Famille, exact ?

— Oui...

— En partie, il est donc à toi, n'est-ce pas ? Il t'appartient, et non le contraire. Tu ne lui appartiens pas.

— Peut-être, mais nous devons *demander* avant de faire quelque chose !

— Aie confiance en moi, Copeau, je t'en prie. Nous n'allons rien prendre, nous n'allons même rien toucher. Nous allons tout simplement regarder, rien d'autre. C'est pour cela que je suis venu ici aujourd'hui. Pour te montrer le vrai UniOrd. Tu m'as dit que tu voulais le voir, n'est-ce pas ?

— Oui, finit par répondre Copeau.

— Ne t'inquiète de rien, alors. Tout ira bien.

Papa Jan le fixa de son regard calme et chaud, lui faisant partager sa confiance, puis lui lâcha la tête et le prit par la main.

Devant eux, des escaliers descendaient. Ils descendirent quelques marches – il semblait faire de plus en plus froid – mais Papa Jan s’arrêta soudain :

— Reste ici, ne bouge pas. Je reviens dans une minute. Reste où tu es.

Copeau le regarda anxieusement remonter les marches, traverser le palier de ciment nu, entrouvrir la porte et passer la tête de l’autre côté, puis sortir. La porte se referma lentement derrière lui.

Copeau se remit à frissonner. Il avait passé un lecteur sans le toucher, et maintenant, il se trouvait seul dans ces escaliers froids et silencieux... Sans qu’Uni sache où il était !

La porte se rouvrit enfin, et Papa Jan apparut. Il portait deux couvertures bleues sous le bras.

— Il fait froid, ici, dit-il.

Côte à côte, enveloppés dans les couvertures, ils avançaient le long d’un étroit couloir, entre deux murs d’acier qui convergeaient, loin devant eux, sur un autre mur d’acier et se terminaient, au-dessus d’eux, à une cinquantaine de centimètres d’un plafond blanc. Ce n’étaient pas vraiment des murs, en fait, mais des rangées de gigantesques blocs d’acier placés bord à bord, glacés et couverts d’une fine buée. Chacun portait, à hauteur d’œil, des chiffres décalqués en noir : H46, H48 d’un côté, et H49, H51 de l’autre. Il y avait au moins vingt couloirs de la sorte, étroites crevasses permettant le passage entre les doubles rangées de blocs d’acier disposés dos à dos, structurés par quatre couloirs plus larges.

Ils s’arrêtèrent, leur haleine formant de petits nuages devant eux, une ombre indécise se dessinant à leurs pieds. Le claquement léger de leurs sandales et le froissement de leurs combinaisons de paplon éveillaient d’imperceptibles échos ; en dehors de cela, le silence était total.

— Alors ? demanda Papa Jan.

Copeau resserra sa couverture autour de lui.

— C’est moins joli qu’en haut.

— N'est-ce pas ? Pas de jeunes membres en bleu pâle avec de jolies ardoises en plastique. Pas de lumière rosée ni d'harmonieuses machines roses. Ici, c'est toujours vide, d'un bout de l'année à l'autre. Vide et froid et dénué de vie. Laid.

Ils étaient à l'intersection de deux couloirs ; les crevasses d'acier s'éloignaient devant et derrière eux, à gauche et à droite. Papa Jan secoua la tête et fit une grimace désabusée.

— C'est mal, dit-il. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais c'est mal. Des plans morts dressés par des membres morts. Des idées mortes et des décisions mortes.

— Pourquoi fait-il si froid ? demanda Copeau en regardant son haleine.

— Parce que c'est mort, dit Papa Jan en secouant la tête. (Mais il ajouta :) Non, je ne sais pas pourquoi. Je crois que cela ne fonctionne que s'il fait très froid. Je ne sais pas. Mon travail se limitait à mettre ça en place sans rien casser, c'est tout.

Ils s'engagèrent dans un autre couloir.

— R20, R22, R24, compta Copeau à voix haute. Combien y en a-t-il en tout ?

— Mille deux cent quarante à ce niveau, et autant au niveau en dessous. Mais ce n'est que provisoire. Derrière le mur est, d'autres espaces ont été préparés, qui seront utilisés lorsque la famille s'accroîtra. D'autres puits de descente et d'autres systèmes de ventilation sont déjà en place...

Ensuite, ils descendirent d'autres escaliers pour visiter le niveau inférieur. Il était identique au premier, sinon que les unités de mémoire portaient des chiffres rouges et non noirs, et qu'il y avait des piliers d'acier aux principales intersections. Ils passèrent devant J65, J63, J61.

— La plus grosse excavation jamais effectuée, dit Papa Jan. Le plus énorme travail jamais entrepris, pour remplacer les cinq vieux ordinateurs par le seul et unique UniOrd. On en parlait quotidiennement lorsque j'avais ton âge, et je m'étais dit qu'il y aurait encore du travail pour moi lorsque j'aurais vingt ans – à condition d'avoir la classification qui convenait, bien entendu. Alors, j'ai demandé à participer aux travaux.

— Tu as *demandé* ?

— Mais bien sûr, dit Papa Jan en souriant. Cela se faisait parfois en ce temps-là. J'ai demandé à ma conseillère de le demander à Uni – ou plutôt à EuroOrd, puisque Uni n'existait pas encore – et, Christ, Marx, Wood et Wei, je l'ai obtenu ! 042C, ouvrier de construction de troisième classe ; première affectation, ici même.

Il regarda tout autour de lui, souriant, les yeux brillants.

— Ils allaient descendre toutes ces carcasses par des puits verticaux, une à une.

Il s'interrompit un instant, puis éclata de rire avant de continuer :

— Une nuit, au lieu de dormir, je me suis attaqué au problème, et j'ai pu démontrer que le travail serait terminé huit mois plus tôt en les amenant ici par un tunnel creusé dans le flanc du Mont Amour. L'idée était pourtant simple, mais EuroOrd n'y avait pas pensé. Peut-être n'était-il pas pressé de se voir retirer sa mémoire !

Il éclata de nouveau de rire.

Son rire s'éteignit et, le regardant, Copeau remarqua pour la première fois que ses cheveux étaient devenus entièrement gris. Les dernières mèches rousses avaient disparu.

— Et les voilà ! conclut-il, chacune à sa place, amenées ici par mon tunnel et fonctionnant depuis huit mois de plus que si l'on avait continué à les descendre par les puits.

En passant, il regardait les unités de mémoire comme si ce spectacle lui déplaisait.

Copeau rassembla suffisamment de courage pour lui demander :

— Est-ce que tu... n'aimes pas UniOrd ?

Papa Jan resta silencieux un moment.

— Non, je ne l'aime pas. (Il s'éclaircit la gorge.) On ne peut pas discuter avec UniOrd, on ne peut rien lui expliquer...

— Mais il sait *tout*, rétorqua Copeau. Qu'y a-t-il à discuter ou à expliquer ?

Ils se séparèrent pour contourner un pilier, puis revinrent côte à côte.

— Je ne sais pas, dit Papa Jan. Je ne sais pas.

Il continua à avancer, sombre, tête baissée, enveloppé dans sa couverture.

— Écoute, dit-il soudain. Y a-t-il une classification qui te plaise particulièrement, plus que toutes les autres ? Une affectation que tu espères obtenir ?

Copeau lui jeta un regard mal assuré, puis haussa les épaules.

— Je veux la classification qu'on me donnera, celle pour laquelle je suis fait. Et les affectations qu'on me donnera, celles où la Famille a besoin de moi. De toute façon, il n'y a qu'une seule affectation : aider l'extension...

— Aider l'extension de la Famille à travers l'univers, compléta Papa Jan. Je sais. À travers l'univers unifié d'UniOrd... Allez, viens, ajouta-t-il. Il est temps de remonter. Ce froid finira par nous tuer.

— Mais... dit Copeau. Il n'y a pas un autre niveau, plus bas ? Tu avais dit que...

— On ne peut pas y aller. Il y a des lecteurs, et des membres qui verraient que nous ne les touchons pas, et qui accourraient pour venir nous « aider ». Il n'y a pas grand-chose à voir de toute façon : l'équipement de télécommunication et les installations frigorifiques.

Ils remontèrent les marches. Copeau était morose. Il sentait confusément qu'il avait désappointé Papa Jan ; pire, ce dernier voulait discuter avec UniOrd, se servait de gros mots et passait devant des lecteurs sans les toucher. Ce n'était pas bien.

— Tu devrais en parler à ton conseiller, lui dit-il. Surtout de cette idée de discuter avec Uni.

— Je ne tiens pas absolument à discuter avec Uni. Mais je veux pouvoir le faire si jamais j'en ai envie.

Copeau n'y comprenait rien.

— Quand même, tu devrais lui en parler. On te donnera peut-être un traitement supplémentaire.

— Sans doute, dit Papa Jan. (Il sembla réfléchir un moment, et ajouta :) D'accord, je lui en parlerai.

— Uni sait tout sur tout, dit Copeau.

Arrivés en haut du second escalier, ils ôtèrent et replièrent leurs couvertures. Papa Jan termina le premier, puis regarda Copeau pour voir comment il se débrouillait.

— Voilà, dit Copeau, en tapotant la couverture qu'il tenait serrée contre lui.

— Sais-tu pourquoi je t'ai appelé « Copeau » ? lui demanda Papa Jan.

— Non.

— Cela vient d'une expression que l'on utilisait autrefois : « un copeau de la vieille souche ». Cela signifie qu'un enfant ressemble à ses parents ou à ses grands-parents.

— Ah.

— Dans ton cas, cela ne voulait pas dire que tu ressembles à ton père ou même à moi. En fait, tu ressembles à *mon* grand-père. À cause de ton œil. Lui aussi avait un œil vert.

Copeau se tortillait, mal à l'aise. Il espérait que Papa Jan aurait bientôt fini de parler, pour qu'ils puissent retourner dehors, là où était leur place.

— Je sais que tu n'aimes pas parler de ça, continua Papa Jan. Mais il n'y a pas de quoi avoir honte, je t'assure. Ce n'est pas si terrible d'être un peu différent des autres. Tu ne peux pas imaginer à quel point les membres étaient différents les uns des autres, dans le temps. Ton arrière-arrière-grand-père était un homme très courageux et très capable. Il s'appelait Hanno Rybeck – les noms et les numéros étaient encore séparés, alors – et il était un des cosmonautes qui participèrent à l'établissement de la première colonie Martienne. Il n'y a pas de quoi avoir honte de ton œil. Ils tripotent les gènes tant qu'ils peuvent de nos jours – excuse mon langage – mais ils ont dû oublier quelques-uns des tiens. Peut-être as-tu hérité non seulement de l'œil vert de mon grand-père, mais aussi d'un peu de son courage et de son intelligence. (Il avait déjà la main sur le bouton de la porte, mais se retourna une fois de plus.) Essaie de *vouloir* quelque chose, Copeau. Essaie, un ou deux jours avant ton prochain traitement ; c'est le meilleur moment pour essayer de vouloir réfléchir...

Lorsqu'ils sortirent de l'ascenseur, les parents de Copeau et Paix les attendaient.

— Où étiez-vous passés ? demanda le père de Copeau.

Et Paix, tenant contre elle une unité de mémoire miniature, ajouta :

— Cela fait longtemps que nous attendons !

— Nous regardions Uni, dit Papa Jan.

— Pendant tout ce temps ?

— Mais oui.

— On a pourtant dû vous dire d'avancer pour que les autres membres puissent avoir leur tour ?

— C'est ce qu'on t'a dit, Mike, expliqua Papa Jan en souriant. Mais *mon* écouteur disait : « Mon vieux Jan, ça fait plaisir de te revoir ! Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras, et ton petit-fils aussi ! »

Le père de Copeau se détourna. Il ne souriait pas.

Ils se dirigèrent vers la cantine, où ils demandèrent des gâteaux et du coca – sauf Papa Jan, qui n'avait pas faim –, puis sortirent et allèrent s'asseoir sur les bancs réservés aux pique-niqueurs. Papa Jan montra le Mont Amour à Copeau et lui expliqua comment on avait percé le tunnel. Le papa de Copeau s'étonna que l'on eût construit un tel tunnel rien que pour ces trente-six unités de mémoire pas tellement grandes que cela. Papa Jan lui expliqua qu'il y en avait d'autres à des niveaux inférieurs, mais ne lui dit pas combien elles étaient nombreuses, et mortes, et froides. Copeau lui non plus n'en parla pas. Cela lui faisait tout drôle de partager ce secret avec Papa Jan, sans rien en dire aux autres ; cela les rendait *différents* d'eux, et les rapprochait l'un de l'autre, un peu du moins...

Lorsqu'ils eurent mangé, ils gagnèrent le terminus et prirent la file d'attente. Papa Jan les accompagna jusqu'aux lecteurs, puis prit congé, expliquant qu'il rentrerait un peu plus tard en compagnie de deux amis de Bellerive, qui étaient également allés visiter Uni ce jour-là. « Bellerive » – c'était ainsi qu'il appelait EUR55131, où il vivait.

La prochaine fois que Copeau vit Bob NE, son conseiller, il lui raconta que Papa Jan n'aimait pas Uni, qu'il voulait discuter avec lui et lui expliquer des choses.

— Cela arrive parfois avec des membres de l'âge de ton grand-père, lui répondit Bob en souriant. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, Li.

— Tu ne pourrais pas le dire à Uni ? insista Copeau. Il aura peut-être droit à un traitement supplémentaire, ou plus fort.

— Écoute-moi, Li, dit Bob en se penchant vers lui. Les diverses substances qui entrent dans les traitements sont très difficiles à fabriquer et coûtent très cher. Si on en donnait réellement à tous les membres âgés autant qu'il leur en faudrait, il n'en resterait peut-être plus assez pour les jeunes, qui sont quand même plus importants pour la Famille. Et si nous fabriquions suffisamment de substances chimiques pour satisfaire tout le monde, nous serions obligés de négliger des tâches plus importantes. Uni sait quelle quantité de chaque chose existe, et de combien chacun a besoin. Ton grand-père n'est pas malheureux, je t'assure. Il est simplement un peu excentrique, comme nous le serons tous lorsque nous atteindrons la cinquantaine.

— Et aussi, ajouta Copeau, il utilise le mot « se b...e ».

— Cela arrive parfois aux vieux membres, mais c'est sans conséquence. Les mots en eux-mêmes ne sont pas mauvais. Ce sont les actes que ces gros mots désignent qui le sont. Les membres comme ton grand-père se contentent d'utiliser les mots, mais ne commettent pas les actes. C'est vilain, mais ce n'est pas vraiment une maladie. Laissons ton grand-père aux bons soins de son conseiller. Et toi ? Pas de frictions ?

— Non, pas de frictions, répondit Copeau, tout en songeant qu'il était passé devant un lecteur sans le toucher et qu'il était allé dans un lieu où Uni ne l'avait pas autorisé à aller. (Mais cela, pour le moment, il n'avait pas envie de le dire à Bob.) Pas de frictions du tout. En plein boum !

— Parfait, dit Bob. Touche. Voilà, et à vendredi prochain.

Environ une semaine plus tard, Papa Jan fut transféré à USA60607. Copeau, ses parents et Paix allèrent à l'aéroport d'EUR55130 pour lui souhaiter bon voyage.

Dans la salle d'attente, pendant que ses parents et sa sœur regardaient par la cloison vitrée les membres qui montaient à

bord d'un avion, Papa Jan prit Copeau à l'écart et le regarda avec un bon sourire.

— Copeau Œil-Vert, commença-t-il... (Copeau grimaça involontairement puis se contrôla...) tu as demandé que l'on me donne un traitement supplémentaire, n'est-ce pas ?

— Oui. Comment le sais-tu ?

— J'ai deviné, c'est tout. Prends bien garde à toi, Copeau, et souviens-toi de qui tu es un copeau ; surtout n'oublie pas d'essayer de vouloir quelque chose.

— D'accord.

— Les derniers sont montés, dit le père de Copeau en venant vers eux.

Papa Jan les embrassa tous puis se dirigea vers la porte d'accès. Le nez collé contre la vitre, Copeau le regarda s'éloigner vers l'avion dans le jour décroissant, plus grand que les autres membres, balançant nonchalamment sa trousse de voyage au bout de son long bras. Arrivé à l'escalator d'accès, il se retourna et fit de grands signes avec son bras libre – Copeau en fit autant, espérant qu'il le verrait – puis se retourna de nouveau et posa son bracelet contre le lecteur. Malgré la distance, le petit éclair vert fut visible dans l'obscurité du soir, clignotant *oui, oui*. Papa Jan monta sur l'escalator qui l'amena doucement vers l'appareil.

Durant le trajet du retour. Copeau resta silencieusement assis dans un coin de la voiture, pensant qu'il regretterait Papa Jan et ses visites dominicales. C'était curieux, parce que Papa Jan était un vieux membre, bizarre et différent. Et Copeau se rendit soudain compte que c'était précisément pour cela qu'il le regretterait, parce qu'il était vieux et différent, et que personne d'autre ne pourrait le remplacer.

— Qu'est-ce que tu as, Copeau ? lui demanda sa mère.

— Papa Jan me manquera.

— À moi aussi. Mais nous le verrons de temps en temps au vidéophone.

— C'est une bonne chose qu'il s'en aille, intervint le père de Copeau.

— Je voudrais qu'il reste. Je voudrais qu'il soit de nouveau transféré ici.

— Il y a peu de chances. Cela vaut mieux ainsi. Il avait une mauvaise influence sur toi.

— Mike ! dit la mère de Copeau sur un ton de reproche.

— Ne commence pas avec ces bêtises, dit le père de Copeau. Mon nom est Jésus, et le sien est Li.

— Et le mien est Paix, dit Paix.

3

Copeau n'oublia pas ce que Papa Jan lui avait dit, et dans les semaines et les mois qui suivirent, il pensa souvent à vouloir quelque chose, à vouloir *faire* quelque chose, comme Papa Jan qui, à l'âge de dix ans, avait voulu participer à la construction d'Uni. Une ou deux fois par semaine, il s'astreignait à rester éveillé pendant une bonne heure avant de s'endormir, pour réfléchir aux innombrables affectations qui existaient, et aux diverses classifications qu'il connaissait – superviseur de construction comme Papa Jan, technicien de labo comme son père, plasmaphysicien comme sa mère, photographe comme le père d'un de ses amis... docteur, conseiller, dentiste, cosmonaute, acteur, musicien. Mais tout cela se ressemblait tellement qu'il faisait son choix avant même de savoir ce qu'il voulait. Examiner, choisir, se décider... cela lui faisait tout drôle de penser à ces choses. Il se sentait tout petit, mais il se sentait très grand aussi, les deux en même temps.

Une nuit, il pensa qu'il serait intéressant de concevoir de grands bâtiments, comme ceux qu'il faisait avec un jeu de construction qu'il avait eu il y a longtemps (*non, non*, avait d'abord clignoté Uni). Il remuait ces pensées la veille de son traitement, car Papa Jan lui avait dit que c'était le meilleur moment pour vouloir des choses. La nuit suivante, ses projets de grands bâtiments ne lui parurent guère plus intéressants que n'importe quelle autre classification. En fait, la notion même de vouloir une certaine classification plutôt qu'une autre lui paraissait totalement stupide et pré-U. Il s'endormit sans plus y réfléchir.

La nuit précédant son traitement suivant, il pensa de nouveau à construire des maisons – des maisons d'un tas de formes différentes, pas seulement les trois modèles habituels – et se demanda pourquoi l'intérêt de cette idée s'était subitement évanoui le mois précédent. Les traitements étaient destinés à

prévenir les maladies, à calmer ceux qui étaient nerveux, à empêcher les femmes d'avoir trop de bébés et les hommes d'avoir des poils sur le visage ; pourquoi auraient-ils pour effet de supprimer l'intérêt d'une idée ? C'était pourtant ce qu'ils faisaient, régulièrement, mois après mois.

Il se doutait bien que ces pensées représentaient une forme d'égoïsme, mais c'était une forme tellement mineure – n'empiétant que sur son sommeil, pendant une heure ou deux, et jamais sur son temps d'école ou de TV – qu'il ne prit pas la peine de la mentionner à Bob NE, pas plus qu'il ne lui parlait d'un moment d'agacement ou d'un rêve occasionnel. Chaque semaine, lorsque Bob lui demandait si tout allait bien, il répondait :

— Oui, en plein boum, aucune friction. Il prenait soin de ne pas « penser-vouloir » trop souvent, ni trop longtemps à la fois, de façon à ne pas manquer de sommeil et le matin, en se levant, il se regardait dans la glace pour voir s'il avait l'air normal. Il avait l'air normal – à part son œil, bien entendu.

En 146, Copeau et sa famille, de même que la plupart des membres habitant le même bâtiment qu'eux, furent transférés à AFR71680. Ils emménagèrent dans un bâtiment flambant neuf ; les tapis étaient verts et non pas gris, les écrans de TV plus grands, et les sièges, rembourrés mais non ajustables.

Il fallut s'accoutumer à bien des choses. Le climat de 71680 était plus chaud, leurs combinaisons plus légères et de couleurs plus claires ; le monorail était vieux, lent, et tombait souvent en panne ; pour finir, les gatototaux étaient enveloppés de synthétique verdâtre et avaient un curieux goût salé, pas très normal.

La nouvelle conseillère de Copeau et de sa famille était Mary CZ14L8584. Bien qu'ayant un an de plus que la mère de Copeau, elle paraissait bien plus jeune.

Lorsque Copeau se fut habitué à sa nouvelle vie – l'école, au moins, était exactement pareille – il s'amusa de nouveau à « penser-vouloir ». Il voyait maintenant qu'il y avait des différences considérables entre les classifications, et commença à se demander laquelle Uni lui donnerait lorsque le moment serait venu. Uni, avec ses deux niveaux de froids blocs d'acier,

durs, vides, emplis d'échos... Il regrettait que Papa Jan ne l'eût pas emmené au niveau inférieur, où il y avait des membres. Il aurait été plus agréable de penser qu'il allait être classifié par Uni *et* par certains membres, plutôt que par Uni seul. Si on lui donnait une classification qui ne lui plaisait pas, et qu'il existât des membres responsables, il serait peut-être possible de le leur expliquer...

Papa Jan les appelait deux fois par an ; il demandait plus souvent, leur dit-il une fois, mais c'était tout ce qu'on lui accordait. Il paraissait vieilli, et son sourire était las. On reconstruisait une section d'USA60607 et il dirigeait les travaux. Copeau aurait aimé lui dire qu'il essayait de vouloir quelque chose, mais c'était impossible car les autres étaient là. Une fois pourtant, juste avant la fin d'une communication, il lui dit :

— J'essaie.

Et Papa Jan eut son sourire de jadis et s'exclama :

— Bravo, mon garçon !

Lorsque la communication fut terminée, le père de Copeau lui demanda :

— Qu'est-ce que tu essaies ?

— Rien du tout.

— Mais tu devais quand même faire allusion à quelque chose ?

Copeau se contenta de hausser les épaules.

La prochaine fois qu'il la vit, Mary CZ lui en parla également :

— Que voulais-tu dire en disant à ton grand-père que tu essayais ?

— Rien du tout, répondit Copeau.

— Li, lui dit Mary sur un ton de reproche, tu as dit que tu essayais. Qu'essayais-tu ?

— J'essayais de m'habituer à son absence. Lors de son transfert, je lui avais dit qu'il me manquerait, et il m'avait demandé d'essayer de l'oublier, disant que les membres sont tous les mêmes, et que de toute façon il nous appellerait le plus souvent possible.

— Ah, constata Mary CZ avec un soupçon de doute. Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

Copeau haussa les épaules.

— Et il te manque ?

— Oh, un tout petit peu, répondit Copeau. J'essaie de m'habituer.

Le sexe commença, et c'était encore plus agréable que d'essayer de vouloir quelque chose. Bien qu'on lui eût appris que les orgasmes procuraient un vif plaisir, il n'avait pas la moindre idée des délices presque insupportables de la montée des sensations, de l'extase du moment, et de la satisfaction de l'abandon qui le suit. *Personne* n'en avait la moindre idée avant, aucun de ses camarades de classe ; et maintenant, ils ne parlaient que de cela et y auraient volontiers consacré tout leur temps. Copeau avait le plus grand mal à appliquer son esprit aux mathématiques, à l'électronique et à l'astronomie, et encore bien plus aux différences entre les classifications.

Quelques mois passèrent, et le calme revint. Accoutumé au nouveau plaisir, il lui donna la place qui lui revenait dans le programme hebdomadaire : le samedi soir.

Un samedi soir précisément, alors qu'il avait quatorze ans, Copeau alla à bicyclette avec un groupe d'amis jusqu'à une belle plage de sable fin, à quelques kilomètres au nord d'AFR71680. Ils nagèrent et s'ébattirent dans les vagues dont le soleil rosissait l'écume, puis s'assirent sur des couvertures autour d'un feu qu'ils avaient allumé, et mangèrent leurs gâteaux et des morceaux de noix de coco frais et croquants, en buvant du coca. Un garçon joua, pas très bien, des chansons sur un enregistreur et, tandis que les braises pâlissaient, le groupe se sépara en cinq couples, chacun sur sa couverture.

La fille avec laquelle il était s'appelait Anna VF et après leur orgasme – il lui sembla que c'était le meilleur qu'il eût jamais eu –, il ressentit de la tendresse pour elle, et aurait voulu lui en donner un témoignage, comme le beau coquillage que Karl GG avait donné à Yin AP, ou la chanson enregistrée de Li OS, que l'on entendait maintenant roucouler doucement pour la fille qui était avec lui. Copeau n'avait rien à donner à Anna, pas de

coquillage, pas de chanson, rien du tout sinon, peut-être, ses pensées.

— Ça t’amuserait de penser à quelque chose d’intéressant ? lui demanda-t-il, un bras passé autour de son épaule.

— Mmm, répondit-elle en se frottant doucement contre lui.

Elle avait incliné la tête sur l’épaule de Copeau, et son bras reposait en travers de sa poitrine. Il l’embrassa sur le front.

— Pense à toutes les différentes classifications qui existent...

— Mmm ?

— Et essaie de te demander laquelle tu choisirais si tu avais à en choisir une.

— Choisir ? dit-elle.

— Mais oui.

— De quoi parles-tu ?

— D’en choisir une. De l’avoir. D’y être nommé. Quelle classification préférerais-tu ? Docteur, ingénieur, conseillère... ?

Elle souleva la tête et le regarda en louchant légèrement.

— De quoi parles-tu ? répéta-t-elle.

Il soupira.

— Nous allons être classifiés, exact ?

— Exact.

— Suppose que nous ne le soyons *pas*. Suppose que nous devions nous classifier nous-mêmes.

— C’est une idée stupide, dit-elle en traçant des dessins sur la poitrine de Copeau.

— Je t’assure que c’est intéressant d’y penser.

— Si on baisait de nouveau ?

— Attends un moment. Imagine toutes ces classifications. Suppose que ce soit à nous de...

— Je n’ai pas envie d’y penser, dit-elle en cessant de le caresser. C’est stupide. Et anormal. Nous *sommes* classifiés, et il n’y a rien à penser là-dessus. Uni sait pour quoi nous sommes...

— Qu’Uni aille se faire battre ! Mais imagine juste un instant que nous vivions dans...

Anna se retourna brusquement et resta allongée sur le ventre, immobile, sans le regarder.

— Je suis désolé, dit-il.

— C’est moi qui suis désolée. Pour toi. Tu es malade.

— Ce n'est pas vrai.

Elle ne répondit pas.

Il se redressa et regarda désespérément le dos raidi d'Anna.

— Ça m'a échappé. Excuse-moi.

Elle s'obstina dans son silence.

— Mais ce n'était qu'un *mot*, Anna, plaida-t-il.

— Tu es malade.

— Oh, puis zut !

— Tu vois ce que je veux dire ?

— Écoute, Anna. Oublie ça. Oublie tout ça, d'accord ? N'y pensons plus.

Il la caressa entre les cuisses, mais elle les serra, lui barrant le chemin.

— Voyons, Anna, dit-il. Allons... Je t'ai dit que je m'excusais. Allez, viens, on va baiser. Je te suceraï d'abord, si tu as envie.

Au bout d'un moment, elle desserra les cuisses et se laissa caresser. Soudain, elle s'assit et le regarda.

— Es-tu *sûr* de ne pas être malade, Li ?

— Voyons, Anna. (Il parvint à rire.) Bien sûr que non.

— Je n'ai jamais entendu des choses pareilles. Se classifier soi-même ! Comment serait-ce possible ? Nous ne sommes pas assez savants !

— Je ne sais pas. C'est simplement une chose à laquelle il m'arrive de penser. Oh, pas souvent. Très rarement, en fait.

— C'est une idée tellement... bizarre. On dirait que c'est... tu sais, pré-U.

— Je n'y penserai plus jamais, dit-il en levant la main droite, ce qui fit glisser son bracelet sur son avant-bras. Par l'amour de la Famille ! Viens, allonge-toi, je vais te sucer.

Elle se rallongea sur la couverture, mais resta soucieuse.

Le lendemain matin à 10 heures moins 5, Mary CZ téléphona à Copeau pour lui demander de venir la voir.

— Quand ? demanda-t-il.

— Tout de suite.

— C'est bien. Je descends.

Sa mère approcha.

— Pourquoi veut-elle te voir un dimanche ?

— Je ne sais pas, dit Copeau.

Mais il le savait. Anna VF avait téléphoné à sa conseillère.

Il descendit les escalators, un étage après l'autre, se demandant combien Anna lui en avait dit, et comment il allait se comporter. Soudain, il eut envie de pleurer et de dire à Mary qu'il était malade, qu'il était un égoïste et un menteur. Les membres qu'il croisait étaient souriants, détendus, en harmonie avec la gaie musique diffusée par les haut-parleurs ; lui seul se sentait coupable et malheureux.

Les bureaux des conseillers étaient d'un calme inhabituel. Dans quelques cabines, des membres et des conseillers conféraient, mais la plupart étaient vides, et les chaises attendaient devant des bureaux bien rangés. Par la porte ouverte d'une des cabines, il vit un membre en combinaison verte démonter un vidéophone à l'aide d'un tournevis.

Il trouva Mary debout sur une chaise, disposant des guirlandes autour de *Wei s'adressant aux Chimiothérapeutes*. Sur le bureau, il y avait d'autres guirlandes – des vertes et des rouges – et un container de thé à côté du téléord ouvert.

— Li ? dit-elle sans se retourner. Tu as fait vite. Prends une chaise.

Copeau s'assit. Des caractères verts luminescents s'alignaient sur l'écran du téléord. Le bouton « réponse » était maintenu enfoncé par un presse-papiers souvenir, en provenance de RUS81655.

— Tu restes là, dit-elle à la guirlande tandis qu'elle descendait de la chaise à reculons, sans la quitter des yeux.

La guirlande ne se décrocha pas. Elle remit sa chaise en place et s'assit face à Copeau, souriante. Les yeux sur l'écran du téléord, elle approcha le container à thé de ses lèvres et but, puis le reposa, regarda Copeau, et lui sourit de nouveau.

— Un membre a dit que tu avais besoin d'aide. La fille que tu as baisée hier soir. Anna... (Elle regarda l'écran :) ... VF35H6143.

Copeau fit un signe d'assentiment.

— J'avais dit un gros mot.

— Un très gros mot, précisa Mary, mais cela importe peu. Relativement peu. Certaines autres choses que tu as dites sont

bien plus importantes, – comme de décider quelle classification tu choisirais si Uni n’était pas là pour le faire.

Copeau détourna les yeux et fixa les guirlandes vertes et rouges.

– Tu penses souvent à cela, Li ?

– De temps en temps. Pendant la récréation, ou bien la nuit, mais jamais en classe ou pendant la TV.

– La nuit compte aussi, tu sais. Elle est faite pour dormir.

Copeau la regarda sans rien dire.

– Tu fais cela depuis longtemps ?

– Je ne sais plus... Depuis quelques années, quand nous étions encore à Eur.

– Ton grand-père, dit-elle.

Il fit un signe d’assentiment.

Elle jeta un coup d’œil sur l’écran, puis regarda Copeau d’un air sombre.

– Ne t’est-il jamais venu à l’idée que « décider » et « choisir » étaient des manifestations d’égoïsme ? Des *actes égoïstes* ?

– Peut-être, des fois, dit Copeau en suivant attentivement le rebord du bureau avec son doigt.

– Oh, Li ! Pourquoi crois-tu que je sois là ? À quoi servent les conseillers ? À nous aider, n’est-ce pas ?

Il fit un signe d’assentiment.

– Pourquoi ne m’en as-tu pas parlé ? Ou à ton conseiller d’Eur ? Pourquoi as-tu attendu, et perdu tant d’heures de sommeil, et inquiété cette petite Anna ?

Copeau haussa les épaules, en regardant son doigt qui frottait le dessus du bureau. L’ongle était tout noir.

– C’était... intéressant, dans un sens.

– Intéressant, dans un sens ! répéta Mary. Il aurait été tout aussi intéressant, dans un sens, de penser au chaos pré-U que nous aurions si nous *choisissions* nos classifications. Y as-tu jamais réfléchi ?

– Non.

– Je te conseille de le faire. Imagine un million de membres voulant devenir acteurs de TV et pas un seul décidant de travailler dans un crématoire !

Copeau leva les yeux sur elle.

— Je suis *très* malade ? demanda-t-il.

— Non, mais tu aurais fort bien pu le devenir si Anna ne t'avait pas aidé. (Elle ôta le presse-papiers qui maintenait le bouton du téléord ; les symboles verts disparurent de l'écran.) Touche, dit-elle.

Copeau appliqua son bracelet contre le lecteur. Tout en lui parlant, Mary maniait les touches de l'appareil.

— Depuis ton entrée à l'école, tu as passé des centaines de tests, et UniOrd en a enregistré les résultats, tous les résultats.

Ses doigts couraient sur les touches.

— Tu as également eu des centaines de rencontres avec tes conseillers, et chaque fois Uni en a suivi le déroulement. Uni sait quelles tâches doivent être accomplies, et qui sera susceptible de les accomplir. Uni sait *tout*. Qui pourra choisir la meilleure classification, la plus efficace ? Toi ou Uni ?

— Uni, bien sûr, dit Copeau. Je le sais bien. Je ne voulais pas vraiment le faire moi-même ; c'était... c'était simplement un jeu... je m'amusais à me demander comment ça serait *si*, voilà tout.

Les doigts de Mary cessèrent de courir sur les touches et elle appuya sur le bouton « réponse ». Des symboles verts apparurent de nouveau sur l'écran.

— Voilà, tu peux aller à la salle de traitement.

Copeau se leva joyeusement.

— Merci !

— Uni merci, dit Mary, en refermant le téléord.

Copeau hésita.

— Est-ce que je serai guéri ?

— Complètement, affirma Mary avec un sourire rassurant.

— Je suis désolé de t'avoir fait venir un dimanche.

— Il n'y a pas de quoi. Pour une fois, j'aurai terminé ma décoration de Noël avant le 24 au soir !

Copeau traversa la salle des conseillers et entra dans la salle de traitement. Une seule unité fonctionnait, mais seuls trois membres attendaient. Lorsque ce fut son tour, il plongea le bras le plus loin possible dans l'ouverture ; ce fut avec soulagement qu'il sentit le contact du palpeur et du tiède disque à injection. Il

aurait voulu qu'il le fouine interminablement, le guérissant complètement et pour toujours, mais le picotement dura encore moins longtemps que de coutume ; cela l'ennuya : y avait-il eu une mauvaise communication entre Uni et l'unité de traitement, ou bien les réserves de l'unité étaient-elles épuisées ? Peut-être le service était-il négligent, le dimanche matin ?

Il oublia vite ces pensées ; en remontant chez lui, il se sentait déjà beaucoup mieux, en accord avec lui-même, avec Uni, avec la Famille et avec l'Univers.

La première chose qu'il fit en arrivant dans sa chambre fut de téléphoner à Anna VF pour la remercier.

Lorsqu'il eut quinze ans, il fut classifié 663D – taxonomiste génétique – et transféré à l'Académie des Sciences Génétiques de RUS41500. Il y étudia la génétique élémentaire, les techniques de laboratoire, la théorie des modulations et des transplantations ; pendant son temps libre, il faisait du patin à glace, jouait au football, allait au Musée Pré-U ou au Musée des Réalisations de la Famille. Il eut une amie de Jap, nommée Anna et une autre d'Aus, nommée Paix. Le jeudi 18 octobre 151, il resta, comme tout le monde, à l'Académie, debout jusqu'à 4 heures du matin pour assister au lancement de l'*Altaïre*, puis dormit quelques heures avant de profiter de la journée du lendemain, qui avait été déclarée fériée.

Un soir, ses parents lui téléphonèrent à l'improviste.

— Nous avons une mauvaise nouvelle à t'annoncer, lui dit sa mère. Papa Jan est mort ce matin.

La tristesse qui l'étreignit dut se voir sur son visage.

— Il avait soixante-deux ans, continua sa mère. Il a eu sa vie.

— Personne ne vit éternellement, ajouta le père de Copeau.

— Oui... J'avais oublié qu'il était si vieux. Et vous, ça va ? Paix a été classifiée ?

Lorsqu'ils se furent dit au revoir, il alla faire un tour, malgré l'heure tardive, et malgré la pluie. Il entra dans le parc au moment où les derniers membres en sortaient.

— Six minutes ! lui cria un membre en souriant.

Peu lui importait. Il voulait être sous la pluie, il voulait se faire tremper jusqu'aux os. Il ne savait pas pourquoi, mais c'était ce qu'il voulait.

Il s'assit sur un banc et attendit. Tout le monde était parti ; il était seul dans le parc. Il pensa à Papa Jan disant des choses qui étaient le contraire de ce qu'il voulait dire, et aussi disant ce qu'il voulait réellement dire, là, tout en bas, dans les entrailles d'Uni, enveloppé dans sa couverture bleue.

De l'autre côté de l'allée, quelqu'un avait écrit à la craie rouge sur le dos d'un banc À BAS UNI. Quelqu'un d'autre, ou peut-être le même membre malade, honteux de ce qu'il venait de faire, l'avait barré avec de la craie blanche. La pluie qui tombait effaçait peu à peu l'inscription ; la craie rouge et la craie blanche se mélangeaient en traînées rosâtres coulant sur le dos du banc.

Copeau leva son visage vers le ciel et laissa la pluie le laver, essayant de se sentir triste au point de pleurer.

4

Au début de sa troisième et dernière année à l'Académie, Copeau participa à un complexe échange de cabines de dortoirs, qui avait pour but de rapprocher chaque étudiant ou étudiante de son ami ou amie. L'échange terminé, il se retrouva à seulement deux cabines de Yin DW, et en face d'un membre plus petit que la normale, nommé Karl WL, que l'on voyait souvent se promener avec un carnet à dessin vert et qui, bien qu'il répondît toujours lorsqu'on lui parlait, engageait rarement la conversation de son propre chef.

Ce Karl WL avait une expression curieusement songeuse, surtout dans le regard, comme s'il cherchait perpétuellement à résoudre de difficiles problèmes. Une fois, Copeau le vit s'éclipser du salon peu après le début de la première heure de TV et ne revenir, tout aussi subrepticement, que vers la fin de la seconde. Une nuit aussi, après l'extinction des lumières, il vit une faible lueur filtrer par les couvertures du lit de Karl.

Un samedi soir – en fait, on était déjà dimanche matin – comme Copeau revenait sur la pointe des pieds de la cabine de Yin DW, il vit Karl assis sur le bord de son lit, en pyjama, tenant son carnet dans la lumière d'une torche électrique et y dessinant à grands traits brusques. Il avait masqué la lentille de la torche de façon qu'il n'en sorte qu'un mince rai de lumière.

Copeau approcha.

– Alors, pas de fille cette semaine ?

Karl sursauta et ferma le carnet. Il tenait un bâton de fusain à la main.

– Excuse-moi de t'avoir surpris.

– Ça ne fait rien. (Copeau ne pouvait voir son expression ; seuls son menton et ses pommettes étaient éclairés.) Nous avons fini tôt, continua Karl. C'était Paix KG. Tu ne restes pas toute la nuit avec Yin ?

– Elle ronfle.

Karl émit un bruit facétieux.

— Je crois que je vais dormir, dit-il.

— Qu'est-ce que tu dessinais ?

— Juste des schémas de gènes.

Ouvrant son carnet, Karl lui montra la première page. Copeau se pencha pour mieux voir. C'était une vue en coupe des gènes du B3, soigneusement dessinés à la plume.

— J'ai essayé avec du fusain, mais ça ne donne rien.

Il referma le carnet, mit le fusain dans un tiroir et éteignit la torche.

— Dors bien.

— Merci, dit Copeau. Toi aussi.

Il regagna sa cabine à tâtons et se mit au lit, se demandant si c'étaient vraiment des gènes que Karl avait dessinés au fusain – cela paraissait une idée bien stupide. Il devrait peut-être parler à son conseiller des cachotteries de Karl et de son comportement parfois bien peu familial, mais il décida d'attendre. Tant qu'il n'était pas sûr que Karl eût besoin d'aide, il était inutile d'embêter Li YB et de leur faire perdre du temps à tous trois. Mieux valait ne pas jouer à l'alarmiste.

Quelques semaines plus tard, on célébra l'Anniversaire de Wei. Après le défilé, Copeau et une douzaine d'étudiants et d'étudiantes allèrent passer l'après-midi au Parc d'Attractions. Après avoir ramé sur le lac, ils allèrent faire un tour au zoo. En allant boire à une fontaine, Copeau vit Karl WL, assis à califourchon sur la barrière devant l'enclos des chevaux. Il dessinait, son cahier ouvert sur les genoux.

Le voyant approcher, Karl referma le cahier et lui sourit.

— Quel beau défilé, hein ? lui lança-t-il.

— De première, répondit Copeau. Tu dessines les chevaux ?

— J'essaie.

— Je peux voir ?

Karl le regarda un moment dans les yeux, puis dit :

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Il feuilleta le cahier, l'ouvrit tout grand, et lui montra un cheval cabré emplissant toute la page, dessiné à traits vigoureux. Les muscles saillaient sous la robe luisante, les yeux fous semblaient vouloir sortir de leurs orbites, et l'on sentait le

tressaillement de son poitrail. Copeau fut vivement impressionné par la force et la vitalité qui s'en dégageaient. Cela battait, et de loin, tous les autres dessins de chevaux qu'il avait jamais vus. Il chercha ses mots, mais ne put que dire :

— C'est formidable, Karl ! De première !

— Ce n'est pas fidèle, dit Karl.

— Mais si !

— Non. Si ce l'était, je serais à l'Académie des Arts.

Copeau regarda les chevaux qui étaient dans l'enclos, puis de nouveau le dessin de Karl, et encore une fois les chevaux. En effet, leurs jambes étaient plus épaisses, leurs poitrails moins développés.

— Tu as raison, dit-il, les yeux fixés sur le dessin. Il n'est pas fidèle, mais il est en quelque sorte... *mieux* que fidèle.

— Merci. C'est ce que je voudrais obtenir. Il n'est d'ailleurs pas terminé.

— En as-tu fait d'autres ?

Karl tourna la page et lui montra un lion assis, vigilant et fier. Dans le coin inférieur droit, il y avait un A entouré d'un cercle.

— Merveilleux ! dit Copeau.

Karl lui montra d'autres pages ; il y avait deux cerfs, un singe, un aigle planant dans le ciel, deux chiens en train de se renifler, un léopard tapi...

— Tu as dessiné tout le zoo, ma parole ! dit Copeau en riant.

— Non, pas tout, répondit Karl calmement.

Tous les dessins étaient marqués du A entouré d'un cercle.

— Pourquoi ce A ? lui demanda Copeau.

— Ah, ça, répondit Karl en tournant lentement les pages, c'est l'initiale d'Ashi. Ma sœur m'appelait ainsi.

Revenu au cheval, il souligna la ligne du ventre, puis regarda les chevaux de l'enclos avec son air songeur et attentif, qui avait maintenant une raison d'être.

— Moi aussi, j'ai un autre nom : « Copeau ». C'est mon grand-père qui me l'a donné.

— Copeau ?

— Cela veut dire que je suis un « copeau de la vieille souche ». Il paraît que je ressemble au grand-père de mon

grand-père. (Après avoir regardé Karl retoucher les jambes et les jarrets du cheval, il se redressa.) Il faut que j'aille rejoindre mon groupe. Mais tes dessins sont de première. C'est une honte que tu n'aies pas été classifié comme artiste.

Karl le regarda un moment en silence, puis :

— Mais je ne l'ai pas été. Alors je ne dessine que les dimanches, les jours de fête et pendant l'heure libre. Cela n'interfère jamais avec mon travail ni avec mes autres obligations.

— Compris, dit Copeau. On se reverra au dortoir.

Ce soir-là, en revenant dans sa cabine après la TV, Copeau trouva le dessin du cheval posé sur sa table de travail. Karl, qui l'avait vu rentrer, lui lança :

— Tu le veux ?

— Oh oui ! Merci. C'est formidable !

La puissance et la vitalité du dessin étaient encore plus grandes que dans son souvenir. Karl y avait apposé le A entouré d'un cercle.

Copeau fixa le dessin au tableau d'annonces, juste au-dessus de sa table de travail. Il avait à peine terminé lorsque Yin DW, qui était allée emprunter *Univers* revint.

— Où as-tu eu ça ? demanda-t-elle.

— Il est de Karl WL.

— Bravo, Karl, dit Yin. Tu dessines très bien.

Karl répondit en enfilant son pyjama :

— Merci. Je suis content qu'il te plaise.

Mais à l'oreille de Copeau, Yin murmura :

— Les proportions sont complètement fausses. Mais c'est gentil à toi de le mettre au mur. Laisse-le.

De temps en temps, Copeau et Karl profitaient de leur heure de liberté pour aller au Musée Pré-U. Karl faisait des croquis du mastodonte et du bison, des hommes des cavernes dans leurs peaux de bêtes, des soldats et marins aux uniformes infiniment variés. Copeau flânait parmi les premières automobiles et les dictypes, les coffres-forts, les menottes et les anciens « postes » de TV, s'attardait devant les maquettes de bâtiments pré-U : les églises avec leurs flèches et leurs arcs-boutants, les châteaux

avec leurs tours, les maisons grandes et petites avec leurs fenêtres et leurs portes munies de serrures. Les fenêtres ne devaient pas avoir que des inconvénients, pensait-il. Il était sûrement plaisant de pouvoir regarder le monde de sa chambre ou de son lieu de travail ; on devait se sentir plus grand. Et la nuit, vue du dehors, une maison avec des rangées de fenêtres éclairées devait être agréable à regarder, belle même.

Un après-midi, Karl vint trouver Copeau dans sa cabine de dortoir. Il resta sans parler, tendu, les poings serrés le long du corps. En le voyant, Copeau pensa qu'il avait attrapé la fièvre ou peut-être pire ; il avait les joues en feu et son regard était d'une fixité inquiétante. Mais non, ce n'était pas une maladie, c'était la colère, une colère telle que Copeau n'en avait jamais vu, chez personne, une colère si forte que, bien qu'il essayât de parler, Karl semblait incapable de bouger les lèvres.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Copeau anxieusement.

— Écoute, Li. Veux-tu me rendre un service ?

— Bien sûr, Karl ! Avec plaisir !

Karl approcha et parla à voix basse :

— Demande un cahier à dessin pour moi, veux-tu ? Je viens d'en demander un, mais il m'a été refusé ! Il y en a une pile comme ça, cinq cents au moins, et j'ai dû le rendre !

Copeau le regarda avec épouvante.

— Demandes-en un, veux-tu ? continua Karl. Tout le monde a le droit de dessiner un peu pendant ses heures de liberté, n'est-ce pas ? Descends en demander un. D'accord ?

La gorge serrée, Copeau parvint à dire :

— Karl...

Karl le regarda, et soudain sa colère tomba.

— Non, dit-il. Non. J'ai... je me suis emporté, c'est tout. Excuse-moi. Excuse-moi, frère. N'y pense plus. (Il lui tapa amicalement sur l'épaule.) Tout va bien maintenant. J'en redemanderai un dans une semaine. J'ai dû trop dessiner. Uni le sait mieux que moi.

Il s'éloigna en direction des douches.

Tout tremblant, Copeau s'assit devant sa table et se prit la tête dans les mains. On était marxdi. Il allait voir son conseiller tous les mercredis matin à dix heures quarante ; cette fois il lui

parlerait de la maladie de Karl. Il n'avait plus à craindre d'être taxé d'alarmiste ; en fait, il avait négligé ses responsabilités en attendant aussi longtemps. Il aurait dû en parler dès qu'il avait vu Karl partir de la TV (pour dessiner, bien sûr) ou même en voyant son curieux regard. Pourquoi avait-il tant tardé ? Il entendait déjà Li YB lui faire gentiment des reproches :

— Tu ne t'es pas très bien occupé de ton frère, Li.

Mais mercredi matin, comme il s'était levé tôt, il décida d'aller chercher une nouvelle combinaison et le dernier numéro du *Généticien*. Il descendit au Centre de Distribution et s'engagea dans les allées, prenant le *Généticien* au passage, puis un paquet de combinaisons. En se dirigeant vers la sortie, il passa par la section des fournitures pour artistes, et vit la pile de cahiers à dessins verts. Il n'y en avait certes pas cinq cents, mais quand même bien soixante-dix ou quatre-vingts, et personne ne semblait pressé d'en prendre.

Il s'éloigna hâtivement, se demandant s'il n'était pas devenu un peu fou. Et pourtant, si Karl lui promettait de ne dessiner que pendant les heures autorisées...

Il revint sur ses pas – *Tout le monde a le droit de dessiner un peu pendant ses heures de liberté, n'est-ce pas ?* – et, d'un geste rapide, prit un cahier et un paquet de fusains. Le cœur battant à se rompre, les bras tremblants, il se dirigea vers le comptoir de sortie le moins encombré. Il prit une profonde inspiration, puis une autre, puis encore une autre.

Il posa son bracelet contre le lecteur, ainsi que les étiquettes des combinaisons, du *Généticien*, puis du cahier et des fusains. Chaque fois, le clignotant vert dit *oui*.

Il remonta au dortoir. La cabine de Karl était vide, le lit pas fait. Il rentra dans la sienne, posa les combinaisons sur la tablette et le *Généticien* sur la table. D'une main qui tremblait encore, il écrivit sur la première page du cahier : *Temps libre seulement. Je veux ta promesse*, et le posa sur son lit ainsi que le paquet de fusains. Cela fait, il s'assit et feuilleta le *Généticien*.

Karl arriva ; il entra directement dans sa cabine et se mit à faire son lit.

— C'est à toi ? lui demanda Copeau à travers le couloir.

Karl leva les yeux et vit le cahier et les fusains.

— Ils ne sont pas à moi en tout cas, dit Copeau.

— Ah oui, merci, dit Karl en venant les prendre. Merci beaucoup.

— Tu devrais mettre ton numéro sur la première page, surtout si tu les laisses traîner partout comme ça.

Revenu dans sa cabine, Karl ouvrit le cahier à la première page. Il regarda Copeau, leva solennellement la main et dit :

— Par l’amour de la Famille !

Ils descendirent ensemble pour aller aux cours.

— Pourquoi as-tu gâché une page ? lui demanda Karl.

Copeau sourit de sa plaisanterie.

— Je ne plaisantais pas. On ne t’a jamais dit que pour écrire un mot on prend un vieux bout de papier ?

— Christ, Marx, Wood et Wei ! s’exclama Copeau.

En décembre de cette même année 152, arriva la terrifiante nouvelle de la Mort Grise, qui avait décimé toutes les colonies Martiennes sauf une, en l’espace de neuf jours. À l’Académie des Sciences Génétiques, comme dans tous les établissements de la Famille, régnait un silence oppressé, qui fut suivi par une semaine de deuil puis par une vigoureuse détermination d’aider la Famille à surmonter cette cruelle défaite. Tous les membres travaillèrent plus dur et pendant plus longtemps. Les heures de liberté furent diminuées de moitié ; il y avait classe même le dimanche et pour Noël ils n’eurent qu’une demi-journée. Seule la génétique pouvait créer une nouvelle génération plus résistante ; tous avaient hâte de terminer leurs études pour avoir enfin une vraie affectation. Sur tous les murs, des affiches proclamaient en caractères blancs sur fond noir : **RECONQUÉRIR MARS !**

Cet état d’esprit nouveau dura plusieurs mois. Ce ne fut que le Premier Marx qu’ils eurent droit à une journée entière de congé, et personne ne savait trop quoi en faire. Copeau, Karl et leurs amies ramèrent jusqu’à une des îles du Parc et se dorèrent au soleil sur une grande roche plate. Karl dessina son amie. C’était la première fois que Copeau le voyait dessiner un être humain vivant.

En juin. Copeau demanda de nouveau un cahier pour Karl.

Leurs études prirent fin cinq semaines plus tôt que prévu, et ils reçurent leurs affectations : Copeau, au laboratoire de recherche génétique sur les virus d'USA90058, et Karl à l'institut d'Enzymologie de JAP50319.

La veille de leur départ, ils firent leurs maigres bagages. Karl ouvrit un tiroir et en sortit une douzaine de cahiers de dessin. Un autre : six cahiers. Et d'autres encore ; il y en avait partout. Il les jeta en vrac sur le lit.

— Tu ne pourras jamais les mettre tous dans ton sac, lui dit Copeau.

— Je n'en ai pas l'intention. Ils sont finis ; je n'en ai plus besoin.

Il s'assit sur le lit et feuilleta les cahiers, arrachant une page par-ci par-là.

— Je peux en prendre quelques-uns ?

— Bien sûr, dit Karl en lui lançant un des cahiers.

Il contenait surtout des croquis faits au Musée Pré-U. Copeau choisit un homme en cote de mailles tenant une arbalète sur son épaule et un singe en train de se gratter.

Pendant que Karl en portait une brassée au vide-tout, Copeau alla feuilleter un autre cahier.

Le premier dessin représentait un homme et une femme nus dans un parc, avec pour arrière-plan une ville aux façades aveugles. Ils étaient beaux, plus grands que la norme, et d'une singulière dignité. La femme était très différente de l'homme, non seulement génitalement mais par la longueur de ses cheveux, ses seins très développés et les courbes plus douces de son corps. C'était un très beau dessin, mais quelque chose en lui troublait Copeau, bien qu'il n'arrivât pas à mettre le doigt dessus.

Il tourna les pages ; encore des hommes et des femmes – le dessin devenait plus affirmé, plus vigoureux ; le trait, plus hardi, négligeait les détails. C'étaient les meilleurs dessins que Karl eût jamais faits, mais dans tous il manquait quelque chose, créant un déséquilibre que Copeau ne parvenait pas à cerner.

Soudain il comprit. Cela lui fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

Ils n'avaient pas de bracelets.

Il revint en arrière pour vérifier, l'estomac noué. Non, pas de bracelets. Pas un seul des personnages ne portait de bracelet. Et il ne faisait pas de doute que les dessins étaient terminés : chacun portait le A entouré d'un cercle dans le coin inférieur droit.

Il referma le cahier et alla s'asseoir sur son lit. Karl revint, souriant, et repartit avec le reste des cahiers.

Ensuite, il y eut une soirée dansante pour fêter le départ, mais l'atmosphère n'était pas très gaie à cause de Mars. Après, Copeau rejoignit son amie dans sa cabine.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle.

— Rien, dit-il.

Le lendemain matin, pendant qu'ils pliaient leurs couvertures, Karl aussi lui demanda :

— Qu'as-tu, Li ?

— Rien.

— Triste de partir ?

— Un peu.

— Moi aussi. Tiens, donne-moi tes draps, je vais aller les jeter.

— Quel est son numéro ? demanda Li YB.

— Karl WL35S7497, répondit Copeau.

Li YB en prit note.

— Et qu'est-ce qui ne va pas, exactement ?

Copeau essuya ses mains moites sur son pantalon.

— Il a dessiné des membres.

— Agissant agressivement ?

— Non. Debout, assis, baisant, jouant avec des enfants...

— Et alors ?

Copeau regardait fixement le calepin posé sur le bureau.

— Ils ne portent pas de bracelets, dit-il enfin.

Li YB ne dit rien. Copeau leva les yeux : Li le regardait.

— Plusieurs dessins ? demanda Li YB un moment plus tard.

— Un cahier plein.

— Et pas un seul bracelet ?

— Pas un.

Li YB prit une profonde inspiration, puis rejeta l'air par brèves saccades, et consulta son calepin.

— KWL35S7497, dit-il.

Copeau baissa la tête.

Il déchira le dessin de l'homme à l'arbalète, qui était agressif, et aussi celui du singe se grattant, puis alla jeter les morceaux dans le vide-tout. Cela fait, il acheva de remplir son sac de voyage, y mettant les derniers menus objets qu'il devait emporter – sa tondeuse, sa brosse, une photo encadrée de ses parents et de Papa Jan – puis le ferma.

L'amie de Karl arriva, portant son sac sur l'épaule.

— Où est Karl ?

— Au Médicentre.

— Ah. Dis-lui au revoir pour moi, veux-tu ?

— Bien sûr.

Ils s'embrassèrent sur les joues.

— Au revoir, dit-elle.

— Au revoir.

Elle descendit le couloir, suivie par d'autres étudiants – non, ils n'étaient plus des étudiants maintenant. Au passage, ils souriaient à Copeau et lui disaient au revoir.

Il regarda s'il n'avait rien oublié. Le dessin de l'étalon était toujours au mur. Il s'approcha et le regarda. Il n'avait rien perdu de sa force vitale, de sa sauvagerie presque. Pourquoi Karl ne s'était-il pas limité aux animaux du zoo et aux mannequins du Pré-U ? Pourquoi s'était-il mis à dessiner des êtres humains vivants ?

Copeau sentit monter en lui un sentiment d'une force croissante ; il avait eu tort de parler des dessins de Karl à Li YB ; et pourtant, non... on n'a jamais tort de vouloir aider un frère malade. Le tort eût été de ne pas le dire, de continuer à se taire ; Karl aurait continué à dessiner des membres sans bracelets, et serait devenu de plus en plus malade. Il aurait sans doute fini par dessiner des membres agissant agressivement, se battant !

Oh oui, il avait eu bien raison !

Et pourtant le sentiment d'avoir mal agi ne disparut pas ; il s'accrut même, irrationnellement.

Des pas approchèrent, et il se retourna vivement, pensant que c'était Karl qui venait le remercier. Non, ce n'était qu'un membre qui passait.

Mais il savait que cela allait arriver : en revenant du Médicentre, Karl viendrait le voir et lui dirait : « Merci de m'avoir aidé, Li. J'étais vraiment malade, tu sais, mais cela va déjà mieux », et il lui répondrait : « Ne me remercie pas, frère. Remercie Uni », et Karl insisterait : « Non, non », et lui serrerait chaleureusement les mains.

« Surtout pas cela ! pensa-t-il soudain. Je ne veux pas que Karl me remercie de l'avoir aidé. » Prenant son sac de voyage, il se hâta de partir. Au bout de quelques pas, toutefois, il revint, décrocha le dessin de l'étalon, rouvrit son sac et le glissa soigneusement dans les pages d'un calepin, le referma et s'en alla.

Il descendit les escalators quatre à quatre, s'excusant auprès des membres qu'il bousculait, craignant toujours que Karl ne le voie et ne lui coure après pour le remercier. Arrivé au dernier étage, où se trouvait la station, il prit la première rame allant à l'aéroport. Pendant le trajet, il ne regarda pas une seule fois derrière lui.

Il arriva enfin devant le lecteur, le considéra un moment, puis y appliqua son bracelet. *Oui, oui*, clignota la petite lumière verte.

Il se hâta de passer le portillon.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVEIL

1

De juillet 153 à marx 162, Copeau eut quatre affectations : deux dans des laboratoires de recherches en Usa ; une, de courte durée, à l'institut d'Engineering Génétique d'Ind, où il suivit une série de conférences sur les découvertes récentes dans le domaine des mutations provoquées ; et une, enfin, dans une usine de synthèse chimique à Chi, où il resta cinq ans. Il avait été promu deux fois, et était maintenant taxonomiste génétique de seconde classe.

Pendant toutes ces années, il était extérieurement un membre heureux et normal. Il faisait bien son travail, participait aux programmes de jeux et d'athlétisme de sa maison, avait une activité sexuelle normale tous les samedis soir, téléphonait à ses parents tous les mois et allait les voir tous les deux ans, suivait régulièrement la TV et les traitements, voyait son conseiller toutes les semaines, mais n'avait jamais d'ennuis à signaler, ni physiques ni mentaux.

Intérieurement, il était toutefois fort éloigné de la norme. Le sentiment de culpabilité avec lequel il avait quitté l'Académie l'avait conduit à manquer de franchise envers son nouveau conseiller, car il désirait préserver ce sentiment qui, quoique désagréable, était le sentiment le plus fort qu'il eût jamais éprouvé ; curieusement, il augmentait sa conscience d'exister. À force d'être réticent envers son conseiller – ne signalant aucune friction, jouant le rôle d'un membre heureux et parfaitement à l'aise dans sa peau – il avait fini par avoir la même attitude

envers les autres membres, toujours aux aguets, ne se livrant jamais. Il en venait à tout mettre en question : les gatototiaux, les combinaisons, les chambres et les pensées des membres, aussi identiques les unes que les autres et, par-dessus tout, le travail qu'il faisait, dont le but, il le voyait maintenant, était de consolider l'uniformité universelle. Il ne concevait, certes, aucune autre solution imaginable à rien de tout cela, mais il maintenait une distance, et s'interrogeait. Il n'était réellement le membre satisfait qu'il prétendait être que pendant les deux ou trois jours suivant chacun de ses traitements mensuels.

Une seule chose dans l'univers était indubitablement *juste* : le dessin de Karl. Il l'avait encadré – pas avec un des cadres tout faits du Centre de Distribution, mais avec des baguettes de bois arrachées au fond d'un tiroir et amoureusement polies. Il l'avait suivi dans tous ses déplacements : en Usa, en Ind, en Chi. C'était beaucoup plus intéressant à regarder que *Wei s'adressant aux Chimiothérapeutes*, ou *Marx Écrivain*, ou encore *Jésus Chassant les Marchands du Temple*.

À Chi, il songea à se marier, mais on l'informa qu'il ne devait pas se reproduire, et alors cela n'eut plus tellement de sens.

À la mi-marx 162, peu avant ses vingt-sept ans, il fut retransféré à l'institut d'Engineering Génétique d'IND26110, pour travailler au nouveau Centre de Sous-Classification Génétique. Un nouveau type de microscope avait permis d'établir des distinctions entre des gènes jusqu'alors considérés identiques, et il était un des quarante 663 N et C chargés de définir et de classer ces sous-groupes. Sa chambre était à quatre bâtiments du Centre, ce qui lui donnait deux fois par jour l'occasion de faire une courte promenade, et il ne tarda pas à trouver une amie dont la chambre était à l'étage en dessous. Son conseiller, Bob RO, avait un an de moins que lui. La vie semblait devoir continuer son cours habituel.

Un soir d'avril cependant, alors qu'il s'apprêtait à se brosser les dents avant de se coucher, il vit quelque chose de blanc dans sa brosse amovible. C'était un minuscule rouleau de papier pelure sur lequel, une fois déroulé, il put lire ces mots, tapés à la machine : *Tu sembles être un membre fort peu ordinaire. Tu te*

demandes, par exemple, quelle classification tu aimerais avoir. Veux-tu rencontrer d'autres membres sortant de l'ordinaire ? Réfléchis-y. Tu n'es que partiellement vivant. Nous pouvons t'aider plus que tu n'imagines.

La note le surprit par la connaissance de son passé dont elle témoignait, et le troubla par son caractère secret et l'affirmation qu'il n'était pas entièrement vivant. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il ne savait trop ce qu'il devait penser de l'étrange message. Et qui était venu le cacher dans sa brosse ? Quel drôle d'endroit ! Puis il se rendit compte que c'était la meilleure façon de s'assurer que personne d'autre ne le trouverait. Mais qui ? N'importe quel membre pouvait entrer dans sa chambre en son absence. Au moins deux l'avaient fait ce jour-là : en rentrant, il avait trouvé sur son bureau un mot de son amie, Paix SK, et un autre du secrétaire du photo-club.

Il se coucha et relut la note. Son auteur, ou un autre « membre sortant de l'ordinaire », devait avoir eu accès aux données qu'UniOrd conservait sur son enfance, et cela avait suffi à attirer leur attention sur lui. Ils étaient anormaux, c'était certain. Mais ne l'était-il pas aussi ? *Nous pouvons t'aider plus que tu n'imagines.* L'aider comment ? L'aider à faire quoi ? Et que devait-il faire s'il décidait de les rencontrer ? Sans doute attendre un autre message ou bien qu'ils prennent contact avec lui. *Réfléchis-y*, disait la note.

Le dernier carillon résonna. Il réenroula le petit carré de papier et le glissa dans le dos de l'exemplaire de *La Sagesse Vivante de Wei* qu'il avait sur sa table de chevet. Il éteignit la lumière, et continua à y réfléchir dans le noir. C'était troublant, inquiétant même, mais également nouveau et intéressant. *Veux-tu rencontrer d'autres membres sortant de l'ordinaire ?*

Il n'en parla pas à Bob RO. Chaque fois qu'il rentrait chez lui, il examinait sa brosse ; dans les couloirs, dehors, à la TV ou au travail, il cherchait à capter le regard des membres qui l'entouraient, à l'affût du moindre signe. En vain.

Quatre jours passèrent ainsi. Il commençait à se demander si ce n'était pas une farce que lui avait fait un membre malade ou, perspective plus redoutable, un test de loyauté. Bob RO avait pu

l'écrire pour voir s'il lui en parlerait... Non, ces pensées sont ridicules, se dit-il. C'est ainsi que l'on devient *vraiment* malade.

Au début, cela avait éveillé en lui un intérêt passionné, et aussi un indéfinissable espoir, mais après ces jours de vaine attente, il se sentait désappointé et devenait irritable.

Et, tout juste une semaine après, il trouva au même endroit un petit rouleau de papier pelure, identique au premier. Il le déroula impatientement, sentant revivre tout son intérêt, et lut : *Si tu veux faire notre connaissance et apprendre en quoi nous pouvons t'aider, trouve-toi demain soir à 11 h 15 entre les bâtiments J16 et J18, Basse Place du Christ. Ne touche aucun lecteur en route. Si des membres risquent de te voir passer sans toucher, change de chemin. J'attendrai jusqu'à 11 h 30. C'était signé : Flocon de Neige.*

Il y avait peu de membres dans l'allée pour piétons, et encore se hâtaient-ils de rentrer dormir, le regard fixé devant eux, sans regarder à droite ni à gauche. Une seule fois il dut changer d'itinéraire, mais il accéléra le pas et arriva Basse Place du Christ exactement à l'heure prévue. Il traversa la vaste étendue éclairée par la lune, qui se reflétait aussi sur les eaux calmes de la fontaine qui en occupait le centre. Il trouva facilement J16 et la travée sombre le séparant de J18.

Il n'y avait apparemment personne – si, une dizaine de mètres plus loin, se détachait dans le noir une combinaison blanche marquée de la croix rouge des Médi-centres. Il approcha du membre inconnu, qui se tenait silencieusement appuyé contre le mur de J16.

– Flocon de Neige ? dit-il.

– Oui. (C'était une voix féminine.) As-tu touché des lecteurs ?

– Non.

– Ça fait drôle, hein ?

Il remarqua qu'elle portait une sorte de masque presque blanc, collé à son visage.

– Ce n'est pas la première fois.

– Bravo !

– À vrai dire, je ne l'avais fait qu'une fois, et encore parce que quelqu'un m'y poussait.

Elle paraissait plus âgée que lui, mais il n'aurait su dire de combien.

— Nous allons dans un lieu situé à cinq minutes d'ici, dit-elle. C'est là que nous nous réunissons régulièrement. Nous sommes six, quatre femmes et deux hommes – je compte d'ailleurs sur toi pour améliorer ce fâcheux déséquilibre. Nous allons te faire une proposition. Si tu l'acceptes, tu pourras devenir un des nôtres. Dans le cas contraire, ceci restera notre dernier contact, et tu ne dois pas connaître le lieu où nous allons ni qui nous sommes.

Elle sortit quelque chose de blanc de sa poche :

— Je vais te mettre un pansement autour de la tête. C'est pour qu'on ne s'étonne pas que je te guide que j'ai mis cette combinaison médicale.

— Il y a encore du monde dehors à cette heure.

— Nous n'avons jamais eu d'ennuis auparavant. Cela ne te fait rien ? ajouta-t-elle.

— Puisqu'il le faut, dit-il avec un haussement d'épaules.

— Tiens cela sur tes yeux.

Elle lui tendit deux tampons de coton. Il ferma les yeux et maintint les tampons tandis qu'elle commençait à enrôler le pansement autour de la tête. Ensuite, il retira ses mains et baissa la tête pour lui faciliter la besogne.

— C'est sûr que tu n'es pas du Médicentre ? demanda-t-il en constatant sa dextérité.

— Absolument, dit-elle en riant.

Le pansement terminé, elle s'assura qu'il tenait bien puis prit Copeau par le bras. Ils commencèrent à avancer – vers la place, il le savait.

— N'oublie pas d'ôter ton masque, lui dit-il.

Elle s'arrêta net.

— Merci de m'y avoir fait penser.

Sa main quitta son bras, puis revint un moment après.

— Allons-y.

Le bruit de leur pas, nettement audible d'abord, se perdit bientôt dans un vaste espace. Ils étaient sur la place, que Flocon de Neige lui fit traverser en diagonale, sur la gauche, oui, dans la direction opposée à celle de l'institut.

— Lorsque nous serons arrivés, je mettrai un morceau de sparadrap sur ton bracelet, ainsi que sur le mien. Dans la mesure du possible, nous évitons de nous montrer nos noméros. Je connais le tien, parce que c'est moi qui t'ai repéré, mais les autres l'ignorent. Ils savent simplement que je leur amène une recrue prometteuse. Plus tard, un ou deux d'entre eux devront peut-être le connaître.

— Vous vérifiez l'histoire de tous ceux qui sont assignés ici ?

— Non. Pourquoi ?

— Je croyais que c'était ainsi que tu m'avais repéré, en découvrant que j'avais l'habitude de penser à me classifier moi-même.

— Il faut descendre trois marches ici. Non, c'était seulement une confirmation. Encore deux, et puis trois. Ce qui a attiré mon attention, c'était un certain regard, un air de ne pas être à cent pour cent dans le sein de la Famille. Tu apprendras à reconnaître ce genre de choses si tu viens avec nous. J'ai découvert qui tu étais, et dans quelle chambre tu habitais ; j'ai vu l'image que tu as mise au mur.

— Le cheval ?

— Non. *Marx Écrivain* ! dit-elle vivement. Bien sûr, le cheval. Aucun membre normal ne penserait à dessiner de la façon dont tu dessines. C'est alors que je me suis intéressée à ton histoire, *après* avoir vu le cheval.

— Eh bien, tu as fait erreur, dit Copeau. Ce dessin est de quelqu'un d'autre.

— Non, il est de toi. Tu as demandé un cahier à dessin et des fusains.

— Je les avais demandés pour le membre qui a fait le dessin. Un ami que j'avais à l'Académie.

— *Voilà* qui est intéressant ! Tricher de cette façon est un signe qui ne trompe pas. De toute façon, le dessin t'a suffisamment plu pour que tu le gardes et l'encadres. Ou bien est-ce aussi ton ami qui a fait le cadre ?

— Non. (Il sourit.) Je vois que rien ne t'échappe.

Ils avaient quitté la place et s'étaient engagés sur une des chaussées ouest – L ou K, il ne savait pas très bien.

— Es-tu une conseillère ?

- Moi ? Quelle idée horrible ! Ici, on tourne à droite.
- Mais tu peux contacter UniOrd pour apprendre l’histoire d’un membre...
- Parfois.
- Tu travailles à l’institut ?
- Tu poses trop de questions. À propos, comment veux-tu que nous t’appelions, au lieu de Li RM ?
- Ah oui. Copeau.
- Copeau ? Non, ça ne va pas. Ne dis pas la première chose qui te passe par la tête. Plutôt quelque chose comme « Pirate » ou bien « Tigre ». Les autres s’appellent Lilas, Roi, Léopard, Chut et Moineau.
- On m’appelait Copeau quand j’étais enfant. J’y suis habitué.
- Dans ce cas... Mais ce n’est pas ce que j’aurais choisi. Sais-tu où nous sommes ?
- Non.
- Parfait. À gauche, maintenant.

Ils franchirent une porte, montèrent une série de marches, franchirent une seconde porte, traversèrent un lieu empli d’échos en tournant sans cesse, comme pour contourner des colonnes ou d’autres obstacles. Ils montèrent ensuite un escalator arrêté et suivirent un couloir s’incurvant sur la droite.

Elle le fit arrêter, lui demanda de lever le poignet, puis appuya sur son bracelet et frota. En y portant la main, il sentit une surface lisse au lieu du relief de son numéro. Aveuglé, et privé de numéro, il se sentit soudain comme désincarné et faillit perdre pied – au sens propre, presque : il avait l’impression de traverser le plancher, de flotter dans l’espace, de s’y dissoudre, de n’être plus rien.

Elle le reprit par le bras. Ils avancèrent encore de quelques pas, puis s’arrêtèrent à nouveau. Il l’entendit frapper un coup, puis deux autres en succession rapide ; une porte s’ouvrit.

— Salut ! dit-elle en le faisant passer devant elle. Je vous présente Copeau. Il tient à ce nom.

Il entendit un bruit de chaises, et des voix lui souhaitant la bienvenue. Une main s’empara de la sienne et la secoua.

— Je suis Roi, dit une voix d'homme. Je suis heureux que tu aies décidé de venir.

— Merci.

Une autre main serra la sienne, très fort.

— Flocon de Neige nous a dit que tu étais un grand artiste. (C'était un homme aussi, plus âgé que le précédent.) Je suis Léopard.

D'autres mains, plus agiles, des femmes.

— Hello, Copeau. Je suis Lilas.

— Et moi, Moineau. J'espère que tu deviendras un habitué.

— Je suis Chut, la femme de Léopard. Bonjour !

La dernière voix était âgée ; les deux précédentes, jeunes.

On le conduisit à une chaise où il s'assit. Devant lui, ses mains trouvèrent une table lisse, sans rien dessus, aux bords courbes ; une table ovale, ou bien ronde et très grande. Les autres se rassirent. Flocon de Neige prit place à sa droite, et leur parla de lui. Il sentit une odeur de brûlé, huma l'air pour s'en assurer. Les autres ne semblaient pas s'en soucier.

— Quelque chose brûle, dit-il enfin.

— C'est du tabac, dit, sur sa gauche, la voix de Chut, la femme âgée.

— Du tabac ?

— Nous le fumons, dit Flocon de Neige. Veux-tu essayer ?

— Non.

Il y eut des rires.

— Ce n'est pas un poison mortel, dit Roi, plus loin sur sa gauche. En fait, je pense que cela a même des effets bénéfiques.

— C'est en tout cas très agréable, dit une des jeunes femmes, en face de lui.

— Non, merci.

Ils rirent de nouveau, firent quelques commentaires, puis, l'un après l'autre, se turent. Il avait posé sa main droite sur la table. Flocon de Neige la couvrit de la sienne. Il aurait voulu retirer sa main, mais n'osa pas. Il avait été stupide de venir. Que faisait-il là, aveugle, entouré de membres malades se donnant de faux noms ? En comparaison, il n'était que fort peu anormal. Du tabac ! Il y avait cent ans que cela n'existait plus. Comment faisaient-ils pour s'en procurer ?

— Nous sommes désolés que tu aies les yeux bandés, Copeau, dit Roi. Je suppose que Flocon de Neige t'a dit pourquoi.

— Oui, dit Copeau.

Et Flocon de Neige enchaîna :

— Je le lui ai expliqué.

Elle ôta sa main. Il ramena la sienne sur son genou.

— Je pense qu'il est parfaitement évident que nous sommes des membres anormaux, dit Roi. Nous faisons quantité de choses qui nous feraient taxer de malades si on les connaissait. Mais nous ne pensons pas être malades. En fait, nous sommes *certain*s de ne pas l'être. (Sa voix était grave, bien timbrée, et il en émanait une forte autorité. Copeau se l'imagina grand, musclé, âgé d'environ quarante ans.) Je n'entrerai pas trop dans les détails, continua-t-il ; dans ta condition actuelle, cela risquerait de te choquer, de te déplaire, de même que tu es choqué parce que nous fumons du tabac. Tu apprendras les détails par la suite, s'il y a une suite en ce qui nous concerne.

— Que veux-tu dire par « dans ma condition actuelle » ? demanda Copeau.

Il y eut un moment de silence ; une des jeunes femmes toussa.

— Tant que tu es abêti et normalisé par ton dernier traitement, répondit Roi.

Copeau tourna la tête vers lui, trop stupéfait pour pouvoir parler. Il retourna les mots dans son esprit, et finit par dire :

— Je ne suis pas abêti et normalisé.

— Mais si.

— Toute la Famille l'est, dit Flocon de Neige.

Derrière elle, une autre voix ajouta – une voix d'homme âgé, Léopard :

— Tout le monde, pas seulement toi.

— En quoi consiste un traitement, selon toi ? lui demanda Roi.

— Il comprend des vaccins, des enzymes, un contraceptif, parfois un tranquillisant...

— *Toujours* un tranquillisant, affirma Roi. Et du LPK, qui diminue l'agressivité, mais qui diminue aussi la joie, les

perceptions, et toutes les damnées choses dont notre cerveau est capable.

— Sans compter un dépresseur sexuel, ajouta Flocon de Neige. Dix minutes de sexe automatique une fois par semaine, ce n'est qu'une minuscule partie de ce dont nous sommes capables.

— Non, dit Copeau. Je ne crois pas un mot de tout cela.

Ils lui affirmèrent le contraire.

— C'est vrai, Copeau.

— Réellement, c'est la vérité.

— C'est vrai !

— Tu es généticien, reprit Roi. Le but de l'engineering génétique n'est-il pas de supprimer l'agressivité, de contrôler l'instinct sexuel, de cultiver la serviabilité, la docilité, la reconnaissance ? En attendant que l'engineering génétique fasse mieux que de contrôler la taille et la couleur de la peau, ce sont les traitements qui font le travail.

— Les traitements nous aident, dit Copeau.

— Les traitements aident Uni, dit la femme assise en face de lui.

— Et aussi les adorateurs de Wei qui ont programmé Uni, ajouta Roi. Mais ils ne *nous* aident pas, certainement pas autant qu'ils nous nuisent. Ils nous transforment en machines.

Copeau secoua la tête, puis la secoua une seconde fois, plus énergiquement.

— Flocon de Neige nous a dit... (C'était Chut, parlant d'une voix calme et étouffée qui expliquait son nom)... que tu avais des tendances anormales. N'as-tu jamais remarqué qu'elles étaient plus fortes juste avant un traitement, et nettement plus faibles après ?

Flocon de Neige ajouta :

— Je parie que tu as fait ce cadre un ou deux jours *avant* un traitement, et non pas après.

Il réfléchit un moment :

— Je ne m'en souviens pas. Mais quand j'étais encore à l'école et pensais à me classer moi-même, cela devenait stupide et pré-U après le traitement, tandis qu'avant cela me paraissait passionnant.

— Et voilà ! dit Roi.

— Oui, mais c'était un intérêt *malsain*.

— Oh non, c'était très sain, au contraire !

La femme assise de l'autre côté de la table renchérit :

— Tu étais vivant, tu ressentais quelque chose. Et n'importe quel sentiment vaut mieux que pas de sentiment du tout.

Il pensa à la culpabilité qu'il avait cachée à ses conseillers depuis qu'il avait quitté Karl et l'Académie.

— Oui, admit-il. Oui, c'est possible.

Il tourna son visage vers Roi, vers la femme, vers Léopard et vers Flocon de Neige, regrettant de ne pouvoir simplement ouvrir les yeux et les voir.

— Mais il y a une chose que je ne comprends pas, dit-il. Vous recevez vos traitements, n'est-ce pas ? Comment se fait-il alors...

— Des traitements réduits, dit Flocon de Neige, l'interrompant.

— Oui, nous recevons nos traitements. (C'était la voix de Roi.) Mais nous avons réussi à les faire réduire, à faire diminuer la dose de certains de leurs composants, ce qui fait que nous sommes un petit peu plus que les machines pour lesquelles Uni nous prend.

— Et c'est pour cela que nous t'offrons, enchaîna Flocon de Neige, un moyen de voir et de sentir davantage, d'agir plus vigoureusement et en y prenant plaisir.

— Et d'être plus malheureux ; dis-lui cela aussi.

C'était une nouvelle voix, jeune et claire – l'autre jeune femme. Elle venait de l'autre côté de la table, un peu sur la gauche.

— Ce n'est pas exact, dit Flocon de Neige.

— Si, dit la voix claire, très juvénile. (« *Elle n'a certainement pas plus de vingt ans* », se dit Copeau.) Il y aura des jours où tu haïras Christ, Marx, Wood et Wei, et où tu voudras aller mettre le feu à Uni. Il y aura des jours où tu auras envie d'arracher ton bracelet et d'aller vivre dans les montagnes comme les anciens incurables, simplement pour faire ce que tu veux, choisir librement entre les possibilités qui te seront offertes, pour vivre ta propre vie.

— Lilas, dit Flocon de Neige.

— Et il y aura des jours où tu *nous* haïras, continua Lilas sans se troubler, parce que nous t’aurons éveillé, parce que nous t’aurons empêché de continuer à vivre comme une machine. Les machines se sentent bien dans l’univers ; les individus lui sont étrangers.

— Lilas, dit de nouveau Flocon de Neige. Nous essayons de convaincre Copeau de rester avec nous, pas de le faire fuir. (S’adressant à Copeau, elle ajouta :) Lilas est *vraiment* anormale.

— Il y a du vrai dans ce que dit Lilas, intervint Roi. Je pense que nous connaissons tous des moments où nous aimerions pouvoir partir, partir pour un lieu où nous serions nos propres maîtres...

— Pas moi, dit Flocon de Neige.

— Et comme un tel lieu n’existe pas, continua Roi, nous sommes parfois malheureux, oui. Pas toi, Flocon de Neige, je le sais. À part de rares exceptions comme Flocon de Neige, la capacité d’être heureux semble aller de pair avec celle d’être malheureux. Mais, comme l’a dit Moineau, n’importe quel sentiment est meilleur et plus sain que pas de sentiment du tout. Les moments où on se sent malheureux ne sont pas tellement fréquents, après tout.

— Oh si ! dit Lilas.

— Zut ! s’exclama Flocon de Neige. Cessons de parler de malheur !

— Ne t’inquiète pas, Flocon de Neige. (C’était Moineau, la femme assise de l’autre côté de la table :) S’il essaie de se sauver, tu n’auras pas de mal à le rattraper.

— Oh, zut, zut, zut !

— Flocon de Neige ! Moineau ! dit Roi. Alors, Copeau, quelle est ta réponse. Veux-tu que tes traitements soient réduits ? Cela se fait par étapes. La première est facile ; et si la façon dont tu te sens d’ici à un mois ne te plaît pas, tu pourras toujours aller dire à ton conseiller que tu as été infecté par un groupe de membres gravement malades que tu ne peux malheureusement pas identifier.

— Bien, dit Copeau un moment plus tard. Que dois-je faire ?

Flocon de Neige lui serra le bras.

— Bravo, murmura Chut.

— Un petit moment ; j’allume ma pipe, dit Roi. L’odeur de fumée était âcre et intense, desséchant les narines.

— Vous fumez tous ?

— Pas pour le moment, lui répondit Chut. Ce n’est pas une chose que l’on fait tout le temps ; on s’arrête, et puis on recommence. Pour le moment, seuls Roi, Lilas et Léopard fument.

— Mais nous l’avons tous fait, précisa Flocon de Neige.

— Comment vous procurez-vous le tabac ?

— Nous le cultivons, dit Léopard avec fierté. Chut et moi. Dans le parc.

— Dans le *parc* ?

— Mais oui.

— Nous avons deux parcelles, ajouta Chut. Et nous venons de trouver un emplacement pour une troisième.

— Copeau ? dit Roi. (Copeau tourna la tête vers lui et devint attentif.) À la base, la première étape consiste à agir comme si ton traitement était trop fort. Ralentis tes activités – le travail, le jeu, tout. Mais un peu seulement ; il ne faut pas que ce soit trop visible. Fais une petite erreur dans ton travail, et puis une autre quelques jours après. Même chose pour le sexe. Ce qu’il faut faire, c’est te masturber un peu avant d’aller voir ton amie. Autrement, le résultat ne serait pas convaincant.

— Me masturber ?

— Oh, membre pleinement traité et satisfait ! s’exclama Flocon de Neige.

— Arriver à l’orgasme avec ta main, expliqua Roi. Et ensuite, lorsque ça ne marchera pas, ne t’en inquiète pas trop. Laisse ton amie le dire à son conseiller ; n’en dis rien au *tien*. Agis de même pour les erreurs de travail, les retards aux rendez-vous et la suite ; les autres le remarqueront, et il vaut mieux que ce soient eux qui le signalent.

— Fais semblant de somnoler à la TV, ajouta Moineau.

— Tu es à dix jours de ton prochain traitement, continua Roi. Si tu fais ce que je te dis, à votre prochaine entrevue, ton conseiller t’examinera pour voir si tu es vraiment dans un état

de torpeur générale. De nouveau ne t'en inquiète pas outre mesure. Feins l'apathie. Si tu joues bien ton rôle, les dépresseurs et calmants de ton traitement seront légèrement réduits, suffisamment pour te donner l'envie d'apprendre, dans un mois, en quoi consiste la deuxième étape.

— Cela semble facile.

— Nous l'avons tous fait, dit Léopard. Tu y arriveras aussi.

— Il y a un seul danger, reprit Roi. Ton traitement sera donc un peu plus faible que de coutume, mais son effet sera néanmoins assez fort les premiers jours. Tu trouveras ce que tu as fait repoussant, et auras envie de te confesser à ton conseiller et de lui demander des traitements plus forts que jamais. Il est impossible de dire avec certitude si tu résisteras ou non à cette tentation. Nous y avons résisté, mais ce n'est pas toujours le cas. Nous connaissons l'exemple de deux membres qui ont tout confessé dans les deux jours suivant leur traitement.

— Mon conseiller doit en avoir entendu parler. Il se méfiera de mon attitude.

— Certes, dit Roi, mais il y a également des moments où un membre a réellement besoin de traitements moins forts ; si tu joues ton rôle de façon convaincante, tu t'en tireras très bien. Le vrai danger, c'est ce besoin de se confesser.

— Répète-toi sans cesse (c'était la jeune voix de Lilas) que c'est une drogue qui te fait penser que tu es malade et te donne envie de te confesser ; un produit chimique qu'on t'injecte sans ton consentement.

— Mon consentement ?

— Oui. Ton corps est à toi, pas à Uni.

— Ton attitude dépendra avant tout de la résistance de ton esprit à une altération chimique, dit Roi. Ta volonté n'y peut pas grand-chose, dans un sens ou dans l'autre. Mais d'après ce que nous savons de toi, je pense que tu as de fort bonnes chances.

Ils lui donnèrent encore plusieurs conseils sur la technique à utiliser – éviter une fois de temps en temps de manger son gâteau de midi, aller au lit avant le dernier carillon – puis Roi suggéra que Flocon de Neige le ramène au lieu de leur rendez-vous.

— J’espère que nous te reverrons, Copeau, et sans pansement sur les yeux, cette fois.

— Moi aussi, Roi, dit Copeau en se levant.

— Bonne chance, dit Chut.

Moineau et Léopard lui souhaitèrent la même chose. Lilas fut la dernière à le dire :

— Bonne chance, Copeau.

— Que se passera-t-il si je résiste au besoin de me confesser ?

— Nous le saurons, affirma Roi. Et l’un de nous prendra contact avec toi environ dix jours après ton traitement.

— Comment le saurez-vous ?

— Nous le saurons, répéta Roi.

Flocon de Neige reprit Copeau par le bras.

— Bien, dit-il. Merci, merci à vous tous.

Les voix dirent : « Il n’y a pas de quoi. » « C’est tout naturel », et « Heureux d’avoir pu t’aider. »

Il semblait manquer quelque chose. Ah oui ! Tandis que Flocon de Neige le guidait dans le couloir, il trouva ce que c’était. Personne n’avait dit : « Uni merci. »

Ils marchaient lentement. Flocon de Neige lui tenait le bras comme une fille sortant pour la première fois avec un garçon, plutôt que comme une infirmière.

— Je n’arrive pas vraiment à croire qu’il existe autre chose que ce que je vois et ressens maintenant.

— Et pourtant ce n’est même pas la moitié de ce qui est possible. Tu verras.

— Je l’espère.

— J’en suis certaine.

Il sourit.

— En étais-tu certaine à propos de ces deux qui n’y sont pas arrivés ?

— Non. C’est-à-dire... j’en étais certaine pour l’un d’entre eux, mais pas pour l’autre.

— En quoi consiste la seconde étape ? demanda-t-il.

— Passe d’abord par la première.

— Y en a-t-il plus de deux ?

— Non. La deuxième, si elle réussit, aboutit à une réduction majeure. C'est alors qu'on commence *vraiment* à vivre. Attention, il y a trois marches à monter, juste devant nous.

Ils se retrouvèrent sur la place. Le vent était tombé, et un grand silence régnait.

— Le plus passionnant, c'est de baiser, reprit Flocon de Neige. Cela devient bien plus intéressant, bien plus intense, et tu pourras le faire presque tous les soirs.

— C'est incroyable !

— Et n'oublie pas, s'il te plaît, que c'est moi qui t'ai découvert. Si jamais je te prends à regarder Moineau, je te tue.

Copeau sursauta involontairement, puis se maîtrisa.

— Excuse-moi, dit-elle, mais il m'arrivera souvent d'agir agressivement avec toi. Ultra-agressivement.

— Ça ne fait rien. Ça ne me choque pas.

— Pas trop, ça va.

— Et Lilas ? demanda-t-il. Je pourrai la regarder ?

— Tant que tu voudras. Elle aime Roi.

— Vraiment ?

— Avec une passion pré-U. Il est à l'origine du groupe, dont elle fut le premier membre ; Léopard et Chut sont venus ensuite, puis moi et enfin Moineau.

Leurs pas résonnèrent plus fort. Un peu plus loin, elle s'arrêta.

— Voilà, nous y sommes.

Il sentit les doigts de Flocon de Neige décoller les bords du pansement et baissa la tête. Lorsque ce fut terminé, il cilla d'abord deux ou trois fois puis se força à ouvrir les yeux tout grands.

Elle était très proche de lui, dans la pleine lumière de la lune, et son regard lui parut provocant. Elle avait remis son masque de couleur claire – non ; il se rendit compte avec une intense stupéfaction que ce n'était pas un masque ; c'était bien son visage. Elle avait le teint pâle, plus pâle qu'il ne l'avait jamais vu, sauf peut-être chez quelques membres approchant de la soixantaine. Elle était presque blanche. Comme de la neige.

— Eh oui, j'ai remis mon masque !

— Excuse-moi.

— Ça ne fait rien, dit-elle en souriant. Nous sommes tous bizarres d'une façon ou d'une autre. Il n'y a qu'à voir ton œil.

Elle devait avoir trente ou trente-cinq ans ; ses traits fortement dessinés donnaient une impression d'intelligence. Ses cheveux étaient fraîchement tondus.

— Excuse-moi, répéta-t-il.

— Je t'avais dit que cela ne faisait rien.

— Je croyais que je ne devais pas te voir.

— Je vais te dire quelque chose. Si tu ne réussis pas, je me moque pas mal qu'on nous ramène tous à la normale. Je me demande même si je ne préférerais pas cela.

Elle prit la tête de Copeau dans ses deux mains et l'embrassa, fouillant ses lèvres de sa langue puis la glissant dans sa bouche. Elle lui tenait la tête très fort, et frottait son pubis contre lui, d'un mouvement circulaire. Il se sentit réagir, la prit par la taille et laissa sa langue répondre timidement aux caresses de celle de Flocon de Neige.

Elle se retira.

— Compte tenu du fait que nous ne sommes qu'au milieu de la semaine, c'est encourageant.

— Christ, Marx, Wood et Wei ! Vous embrassez toutes comme ça ?

— Non, seulement moi, frère, seulement moi.

Ils s'embrassèrent de nouveau, longuement.

— Rentre, maintenant, dit-elle. Et sans toucher les lecteurs.

— Bien, dit-il en s'éloignant à reculons. À dans un mois.

— Je te le conseille. Bonne chance !

Copeau traversa la place en direction de l'Institut. Il se retourna une fois, mais ne vit que des allées vides et des bâtiments aveugles, très blancs sous la lune.

2

Bob RO, assis derrière son bureau, leva la tête et sourit.

— Tu es en retard.

— Excuse-moi, dit Copeau en s’asseyant.

Bob referma un dossier blanc marqué d’un trait rouge.

— Comment ça va ?

— Très bien.

— Tu as passé une bonne semaine ?

— Oui-oui.

Bob, bien enfoncé dans son fauteuil, le regarda attentivement en se frottant l’aile du nez.

— Tu n’as rien de particulier à me dire ?

Copeau ne réagit pas immédiatement.

— Non, dit-il enfin, en secouant la tête.

— J’ai appris que tu avais passé la moitié de l’après-midi d’hier à faire le travail d’un autre.

Copeau inclina affirmativement la tête.

— J’avais pris un échantillon du mauvais côté de la voie.

— La voie, je vois ! dit Bob en gloussant de rire.

Copeau lui jeta un regard étonné.

— C’était un jeu de mots. La voie. Je vois.

— Ah, dit Copeau – et il sourit.

Bob s’accouda sur le bureau et se prit le menton dans la main, un doigt posé sur ses lèvres.

— Et vendredi ? demanda-t-il. Que s’est-il passé vendredi ?

— Vendredi ?

— Tu te serais trompé de microscope.

Copeau parut d’abord ne pas comprendre.

— Ah oui ! dit-il enfin. Je me souviens ! J’étais entré dans la mauvaise cabine, mais je n’ai pas touché au microscope. Je n’ai rien déréglé.

— J’ai l’impression que ce n’était pas une aussi bonne semaine que ça, dit Bob.

- Pas tellement, non, admit Copeau.
- Paix SK m'a dit que tu avais eu des ennuis, samedi soir.
- Des ennuis ?
- Sexuellement.

Copeau secoua énergiquement la tête.

- Mais non. Je n'avais pas envie, voilà tout.

— Elle dit que malgré tes efforts, tu n'es pas parvenu à une érection.

— J'ai essayé parce que je me sentais obligé, pour *elle*, mais je n'avais vraiment pas envie.

Bob l'examina en silence.

- J'étais fatigué, ajouta Copeau.

— Il semble que cela t'arrive souvent, ces temps-ci. Est-ce aussi pour cette raison que tu n'es pas allé au photo-club, vendredi soir ?

- Oui. J'étais monté me coucher.

- Et aujourd'hui, comment te sens-tu ? Fatigué ?

- Non, non, en pleine forme.

Bob l'examina encore un moment, puis se redressa et sourit.

- Bien, frère. Touche, et ce sera tout.

Copeau appliqua son bracelet contre le lecteur du téléord, et se leva.

- À la semaine prochaine, dit Bob.

- Oui.

- À l'heure.

Copeau, qui était déjà à la porte, se retourna.

- Comment ?

- Arrive à l'heure la semaine prochaine.

- Ah, dit Copeau... oui.

Il pensait avoir bien joué son rôle, mais de là à en être certain... Aussi voyait-il avec inquiétude approcher le jour de son traitement. En même temps, la notion d'un important accroissement de ses sensations l'intriguait de plus en plus. Corollairement, Flocon de Neige, Roi, Lilas et les autres lui semblaient de plus en plus attirants et dignes d'admiration. Ils fumaient du tabac – et alors ? Ils n'en étaient pas moins des membres – non, pas des membres, des *gens* ! – sains et

heureux, qui avaient réussi à échapper à la stérilité, à l'efficacité et à l'uniformité universelles. Il voulait les voir, il avait faim de leur compagnie. Il voulait étreindre la blancheur sans pareille de Flocon de Neige, parler avec Roi d'égal à égal, d'ami à ami, écouter encore Lilas exposer ses idées étranges et provocantes... « Ton corps est à toi, pas à Uni. » Quelle curieuse chose à dire, tellement pré-U ! Et pourtant, si cette affirmation était justifiée, ce qu'elle impliquait le mènerait... il ne savait pas au juste à quoi, sans doute à une transformation cataclysmique de son attitude envers tout !

Cela, c'était la nuit précédant son traitement. Il resta éveillé plusieurs heures en compagnie de ces pensées, puis escalada, les mains bandées, une montagne couverte de neige, fuma avec délice du tabac sous la direction d'un Roi amical et souriant, ouvrit la combinaison de Flocon de Neige et lui vit un corps blanc comme neige avec une grande croix rouge allant du cou au pubis, conduisit une ancienne voiture à roues à travers les salles d'un immense Centre d'Étouffement Génétique, et, muni d'un nouveau bracelet portant le nom de *Copeau*, regarda par sa fenêtre une adorable beauté nue arroser un buisson de lilas. Elle lui faisait des signes impatients ; il alla vers elle – et s'éveilla, se sentant heureux et plein d'une énergie nouvelle, malgré ces rêves plus colorés et plus convaincants que les cinq ou six autres qu'il avait eus dans sa vie.

Ce matin-là, un vendredi, il eut son traitement. Il lui sembla que le picotement durait une fraction de seconde moins longtemps que de coutume et, en sortant de la cabine, puis en rabaissant sa manche, il continuait à se sentir vraiment lui-même : rêveur de rêves colorés, compagnon de gens sortant de l'ordinaire, dupant habilement et la Famille et Uni. Il regagna le Centre avec une lenteur étudiée, se disant que c'était le moment ou jamais de continuer à feindre un ralentissement de ses facultés, afin de justifier la réduction encore plus importante à laquelle devait aboutir le deuxième stade, quel qu'il fût. Il n'était pas peu fier d'avoir réalisé cela, et se demanda pourquoi Roi et les autres ne le lui avaient pas suggéré. Peut-être avaient-ils pensé qu'il en serait incapable après son traitement. Ces deux

autres membres s'étaient apparemment complètement effondrés, les pauvres !

Dans le courant de l'après-midi, il commit une bonne petite erreur : il commença à dicter un rapport en tenant le micro à l'envers, pendant qu'un autre 663B le regardait. Il ressentit bien une pointe de culpabilité, mais cela ne l'empêcha pas de le faire.

Dans la soirée, il s'assoupit réellement, à sa propre surprise, pendant la TV, bien que le programme fût fort intéressant : une visite au nouveau radiotélescope d'Isr. Plus tard, pendant la réunion du photo-club, il eut grand mal à tenir les yeux ouverts. Il s'excusa avant la fin et monta dans sa chambre, où il se déshabilla sans prendre la peine de jeter sa combinaison, se coucha sans mettre de pyjama, et ferma la lumière en se demandant quels rêves il ferait.

Il se réveilla tout angoissé, craignant d'être malade et presque certain d'avoir besoin d'aide. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Avait-il fait une chose qu'il n'aurait pas dû faire ?

La mémoire lui revint, et il secoua la tête, se refusant à y croire. Était-ce vrai ? Était-ce possible ? Avait-il été contaminé par ce groupe de pauvres malades, au point d'avoir volontairement commis des erreurs, au point d'essayer de tromper Bob RO (et peut-être d'y réussir !), au point d'entretenir des pensées hostiles à la douce et aimante Famille ? Christ, Marx, Wood et Wei !

Il pensa à ce que la plus jeune, Lilas, lui avait dit : ne pas oublier que c'était une substance chimique qui lui faisait croire qu'il était malade, une substance qui lui avait été injectée sans son consentement. Son consentement ! Comme si le *consentement* avait quoi que ce soit à voir avec un traitement destiné à préserver la santé et le bien-être de chaque membre de la grande Famille ! Même avant l'Unification, dans le chaos et le délire du XX^e siècle, on ne demandait pas le consentement d'un membre avant de le traiter contre la typhi ou la typho ou comment-on-appelait-ça-encore. Consentement, vraiment ! Et il l'avait laissée parler sans s'élever contre ce qu'elle disait !

À la première sonnerie, il sauta hors du lit, impatient de réparer les fautes impensables qu'il avait commises. Il vida sa combinaison sale, urina, se lava, se nettoya les dents, se coiffa,

revêtit une combinaison neuve et fit son lit. Ensuite, il descendit à la salle à manger, demanda un gâteau et du thé et s'assit au milieu des autres membres, désireux de les aider, de leur donner quelque chose, de prouver qu'il était un membre loyal et aimant, et non le délinquant malade de la veille. Le membre assis à sa gauche avala la dernière bouchée de son gâteau.

— Veux-tu un morceau du mien ? lui demanda Copeau.

Le membre parut embarrassé.

— Mais non, voyons. (Il ajouta cependant :) Merci, tu es gentil.

— Mais non, je ne suis pas gentil, dit Copeau, heureux néanmoins qu'il le lui eût dit.

Il se dépêcha et arriva au Centre huit minutes en avance. Il prit un échantillon qui lui était destiné, et l'examina sous son propre microscope, mit l'oculaire comme il convenait et suivit l'OMP à la lettre. Respectueusement, il demanda les données nécessaires à Uni (*Pardonne mes offenses, Uni qui sait tout*) et humblement, il lui en communiqua de nouvelles (*Voici des renseignements exacts et véridiques concernant l'échantillon génétique NF5049*).

Le chef de section passa et lui demanda comment cela allait.

— Très bien, Bob.

— Parfait.

En dépit de tout cela, il se sentait très mal lorsque midi arriva. Et *eux*, ces pauvres malades, qu'en était-il d'eux ? Devait-il les laisser à leur maladie, à leurs traitements réduits, à leurs pensées pré-U ? Il n'avait pas le choix. Ils lui avaient bandé les yeux. Il n'avait aucun moyen de les retrouver.

Si, il y *avait* un moyen. Flocon de Neige lui avait montré son visage. Combien de membres, de femmes de son âge, à la peau presque blanche, pouvait-il y avoir dans la ville ? Trois ? Quatre ? Cinq ? Sur une demande de Bob RO, Uni pourrait fournir leurs numéros en l'espace d'un instant. Et une fois traitée comme il convenait, elle donnerait les numéros des autres, qui à leur tour révéleraient ceux de leurs amis. Un ou deux jours suffiraient pour aider le groupe entier.

Exactement comme il avait aidé Karl.

Cela le fit réfléchir. Il avait aidé Karl, oui, et s'était senti coupable pendant des années, jusqu'à ce que cette culpabilité devienne indissociable de lui. O Jésus Christ et Wei Li Chun, il était plus malade qu'on ne pouvait l'imaginer !

— Ça va, frère ?

C'était le membre assis en face de lui, une femme d'un certain âge.

— Ça va très bien, dit-il en souriant – et il porta son gâteau à ses lèvres.

— Tu avais l'air si *soucieux*, tout à coup.

— Je pensais à une chose que j'avais oubliée de faire.

— Ah bon, dit-elle.

Fallait-il les aider, ou non ? Où était le bien, où était le mal ? Il *savait* où était le mal : ne pas les aider, les abandonner comme s'il n'avait pas à se soucier du bien-être de ses frères.

Mais il n'était pas certain qu'il ne fût pas tout aussi mal de les aider – et comment se pouvait-il que les deux fussent mal ?

L'après-midi, il travailla avec moins de zèle, mais correctement et sans commettre d'erreurs. La journée terminée, il rentra chez lui et s'allongea sur le lit, les paumes de ses mains appuyées sur ses paupières closes, créant devant ses yeux des aurores de cercles colorés et mouvants. Il réentendit les voix des malades, se revit prendre l'échantillon qui ne lui revenait pas, volant le temps, l'énergie et l'équipement de la Famille. La sonnerie du dîner retentit, mais il ne bougea pas, trop pris par son problème pour aller manger.

Plus tard, Paix-SK l'appela :

— Je suis au salon et il est 8 heures moins 10. Cela fait vingt minutes que j'attends.

— Excuse-moi. Je descends immédiatement.

Ils allèrent au concert, puis chez elle.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Ça ne va pas, ces jours-ci.

Secouant la tête, elle manipula plus vigoureusement son pénis flasque.

— Je n'y comprends rien, déclara-t-elle. En as-tu parlé à ton conseiller ? Je l'ai dit au mien.

— Je lui en ai parlé. Écoute... (Il repoussa sa main.) Un groupe de nouveaux membres est arrivé au 16, l'autre jour. Pourquoi n'essaies-tu pas de te trouver quelqu'un d'autre ? Ils doivent tous être au salon.

Elle prit un air malheureux.

— Ça vaudrait peut-être mieux.

— Je le pense aussi. Tu peux y aller.

— Quand même, dit-elle en se levant, je n'y comprends rien.

Il s'habilla, regagna sa chambre et se redéshabilla. Il s'attendait à avoir du mal à s'endormir, mais ce ne fut pas le cas.

Le dimanche matin, cela allait encore plus mal. Il espérait que Bob viendrait le voir, s'apercevrait que cela allait mal et finirait par lui soutirer la vérité. Alors, il n'y aurait plus de culpabilité ni de responsabilité, rien que du soulagement ! Il resta longtemps à fixer l'écran du téléphone. Un membre de l'équipe de football l'appela, mais il lui dit qu'il ne se sentait pas en forme pour jouer.

À midi, il descendit à la salle à manger, avala rapidement son gâteau, puis remonta dans sa chambre. Quelqu'un appela du Centre pour lui demander s'il se souvenait du numéro d'un de ses collègues.

Bob n'avait-il donc pas été averti qu'il n'agissait pas normalement ? Paix ne lui avait donc rien dit ? Ni le membre de l'équipe de football ? Et le membre assis en face de lui à déjeuner, hier, n'avait-il pas été assez malin pour percer son excuse et prendre son numéro ? (Regardez-le ! Il espère que les autres lui viendront en aide ! Et lui-même, qui a-t-il aidé ?) Mais que faisait Bob ? Un drôle de conseiller, vraiment !

L'après-midi et la soirée passèrent sans que personne appelle. Une fois, la musique s'interrompit pour donner des nouvelles concernant un vaisseau parti pour les étoiles.

Lundi matin, après avoir déjeuné, il se rendit au Médicentre. Le lecteur dit *non*, mais Copeau expliqua au préposé qu'il voulait voir son conseiller. Le préposé utilisa son téléord, et par la suite les lecteurs dirent *oui, oui, oui*, jusqu'aux bureaux des conseillers, dont plus de la moitié étaient vides : il n'était que 7 h 50.

Il entra dans la cabine de Bob, s'assit et l'attendit, les mains sur les genoux. Il passa en revue ce qu'il lui dirait, et dans quel ordre : d'abord son ralentissement intentionnel ; ensuite le groupe, ce qu'ils disaient et faisaient et comment on pouvait les retrouver grâce à la blancheur de Flocon de Neige ; et enfin la culpabilité malsaine et irrationnelle qu'il dissimulait depuis des années, depuis qu'il avait aidé Karl. Un, deux, trois. Il aurait droit à un traitement supplémentaire pour compenser ce qu'on ne lui avait pas donné vendredi et en quittant le Médicentre, il serait un membre sain de corps et d'esprit, satisfait et en parfaite santé.

Ton corps t'appartient, pas à Uni.

Malsain, Pré-U. Uni représentait la volonté et la sagesse de la Famille tout entière. Uni l'avait *créé* : il lui avait octroyé nourriture, habillement, logement et éducation. Avait, en fait, autorisé sa conception même. Oui, Uni l'avait créé, et dorénavant il serait...

Bob entra en balançant son téléord et s'arrêta net en le voyant.

— Li ! Bonjour. Quelque chose ne va pas ?

Il regarda Bob, surpris. Ce n'était pas son nom. Il était Copeau, pas Li. Il regarda son bracelet : Li *RM35M4419*. Il s'était attendu à y lire *Copeau*. Quand en avait-il eu un qui disait *Copeau* ? Dans un rêve, oui, un rêve étrange et heureux, où une fille lui faisait signe...

— Li ? dit Bob, posant son téléord par terre.

Uni l'avait fait *Li*. Pour Wei. Mais il était Copeau, un copeau de la vieille souche. Qui était-il ? Li ? Copeau ? Li ?

— Qu'y a-t-il, frère ? dit Bob en le prenant par les épaules.

— Je voulais te voir.

— À quel sujet ?

Il ne savait pas quoi répondre.

— Tu avais dit que je ne devais pas arriver en retard. (Il le regarda anxieusement :) Je suis à l'heure, n'est-ce pas ?

— À l'heure ? (Bob se recula un peu et le regarda en clignant des yeux.) Mais, frère, tu es un jour trop tôt ! Ton jour est marxdi, pas lundi.

Il se leva.

— Je suis désolé... Je vais me dépêcher d'aller au Centre.

Il alla vers la porte. Bob le saisit par le bras. « Attends ! » Dans sa hâte, il avait renversé le téléord.

— Tout va bien, dit Copeau. Une simple erreur ; je reviendrai demain.

Il se dégagea et sortit de la cabine.

— Li ! appela Bob.

Il continua à avancer ; il ne se retourna pas.

Le soir, il suivit attentivement la TV – une rencontre d'athlétisme à Arg, relayée par Vénus, les informations, un programme de danse et *La Sagesse vivante de Wei* – puis monta dans sa chambre. Il voulut allumer la lumière, mais il y avait quelque chose sur l'interrupteur. La porte se referma brusquement – poussée par quelqu'un, qu'il entendait respirer tout à côté de lui dans le noir.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Roi et Lilas, dit la voix de Roi.

— Que s'est-il passé ce matin ? demanda Lilas. (Sa voix venait de la direction du bureau.) Pourquoi es-tu allé voir ton conseiller ?

— Pour lui dire.

— Mais tu ne lui as rien dit.

— J'aurais dû. Sortez d'ici.

— Tu vois, fit remarquer Roi.

— Il fallait bien essayer, dit Lilas.

— Allez-vous-en. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous, avec aucun de vous. Je ne sais plus ce qui est bien et ce qui est mal. Je ne sais même plus qui je suis.

— Il te reste une dizaine d'heures pour le découvrir, dit Roi. Ton conseiller vient te chercher demain matin pour te conduire au Médicentre central, où on t'examinera. Cela n'aurait dû arriver que dans trois semaines environ, après un nouveau ralentissement de tes activités, et ç'aurait été la deuxième étape. Mais c'est pour demain, et ce sera sans doute l'étape moins un.

— Pas nécessairement, intervint Lilas. Tu peux toujours en faire la deuxième étape, si tu suis nos conseils.

— Je ne veux rien entendre. Partez d'ici. Je vous en prie.

Ils ne répondirent pas. Il entendit Roi faire un mouvement.

— Ne comprends-tu donc pas ? dit Lilas. Si tu fais ce que nous te disons, tes traitements seront réduits autant que les nôtres. Dans le cas contraire, ils seront renforcés, sans doute plus que jamais. N'est-ce pas, Roi ?

— Oui.

— Pour te « protéger » continua Lilas. Pour que tu n'aies même plus envie d'*essayer* d'en sortir. Te rends-tu compte de ce que cela signifie, Copeau ? (Sa voix se fit plus proche.) C'est ton unique chance. Sinon, tu seras une machine pour le restant de tes jours.

— Non, dit Copeau. Pas une machine. Un membre. Un membre sain de corps et d'esprit, faisant son travail, *aidant* la Famille au lieu de la tromper.

— Tu perds ton temps, Lilas, dit Roi. Dans quelques jours, tu aurais pu percer ses défenses, mais il est trop tôt.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ce matin ? persista Lilas. Tu es allé voir ton conseiller. Pourquoi ne lui as-tu rien dit ? D'autres l'on fait.

— J'allais le faire.

— Mais *pourquoi* ne l'as-tu pas fait ?

Il se détourna de la source de la voix.

— Il m'a appelé Li... et je pensais être Copeau. Tout s'est... renversé.

— Tu es Copeau, dit-elle, encore plus proche. Tu es une personne qui porte un nom différent du numéro qu'Uni lui a donné. Une personne qui eut l'idée de choisir sa propre classification au lieu de laisser Uni le faire pour lui.

Il se détourna, troublé, puis fit de nouveau face à leurs silhouettes maintenant discernables : Lilas, petite, face à lui, à deux mètres environ. Roi, à sa droite, devant la porte aux contours dessinés par la lumière venue du couloir.

— *Comment oses-tu parler contre Uni ? Uni nous a tout accordé !*

— Il ne nous accorde qu'une partie de ce que *nous lui donnons*, et nous en refuse le centuple.

— Il nous a laissé naître !

— Et combien d'enfants ne laisse-t-il *pas* naître ? Ne serait-ce que les tiens. Ou les miens, d'ailleurs.

— Que veux-tu dire ?... Que quiconque *désire* des enfants... devrait être autorisé à en avoir ?

— Oui, dit-elle. C'est cela que je veux dire.

Hochant la tête, il recula jusqu'à son lit et s'y assit.

Elle vint l'y rejoindre ; accroupie, elle posa ses mains sur ses genoux.

— Copeau, je t'en prie. Je ne devrais pas te dire ces choses pendant que tu es dans cet état, mais je t'en prie, vraiment, crois-moi. Crois-nous. Nous ne sommes *pas* malades, nous sommes *sains*. C'est le monde qui est malade – malade de chimie et d'efficacité, d'humilité et de bonne volonté. Fais ce que nous te disons. Deviens sain. S'il te plaît. Copeau.

Le sérieux de son ton l'impressionna. Il essaya de voir son visage.

— Pourquoi cela t'importe-t-il tellement ? demanda-t-il.

Les mains posées sur ses genoux étaient petites et chaudes, et il eut soudain envie de les toucher, de les couvrir avec les siennes. Il finit par discerner ses yeux, de grands yeux moins allongés que la norme, d'une beauté et d'un charme inhabituels.

— Nous sommes si peu, continua-t-elle. Et je pense que si nous étions plus nombreux, nous pourrions faire quelque chose. Partir d'ici, peut-être, et trouver un autre endroit pour vivre.

— Comme les incurables.

— On nous apprend à les appeler ainsi, mais peut-être étaient-ils en réalité les imbattables, les indroguables.

Il la regarda, essayant de deviner ses traits.

— Nous avons des gélules qui ralentiront tes réflexes, diminueront ta tension et modifieront la composition de ton sang – tout cela fera paraître tes traitements trop forts. Si tu les prends demain matin, avant l'arrivée de ton conseiller, si tu te comportes au centre médical comme nous te dirons, et si tu réponds à certaines questions comme nous te l'indiquerons –, alors, demain sera le deuxième stade pour toi, et tu pourras devenir sain.

— Et malheureux.

— Oui, dit-elle avec un sourire dans la voix, malheureux aussi, mais moins que je ne l'avais dit. Il m'arrive de me laisser emporter.

— En moyenne toutes les cinq minutes, précisa Roi.

Elle retira ses mains des genoux de Copeau et se leva.

— Le feras-tu ?

Il aurait voulu répondre oui, mais il aurait aussi voulu répondre non.

— Fais-moi voir les gélules.

Roi s'avança.

— Tu les verras après notre départ. Elles sont là-dedans. (Il mit une petite boîte lisse dans la main de Copeau.) Il faut prendre la rouge ce soir, et les deux autres demain au réveil.

— Comment te les es-tu procurées ?

— Un membre de notre groupe travaille dans un Médicentre.

— Décide-toi, dit Lilas. Veux-tu que nous te disions comment te comporter et comment répondre aux questions ?

Il secoua la petite boîte mais n'entendit aucun bruit, puis regarda les deux silhouettes qui lui faisaient face.

— D'accord, dit-il.

Ils s'assirent et lui parlèrent. Lilas se mit sur le lit, à côté de lui, et Roi prit le fauteuil du bureau. Ils lui expliquèrent un truc consistant à tendre les muscles avant l'examen du métabolisme, et un autre consistant à regarder légèrement au-dessus de l'objectif dans le test de perception de la profondeur.

Ils lui expliquèrent ce qu'il devait dire au médecin et au conseiller-chef qui allaient l'interviewer. Ils l'avertirent des ruses qu'ils allaient employer : faire brusquement du bruit derrière son dos, le laisser seul (en apparence du moins), avec le rapport du docteur à sa portée. C'était surtout Lilas qui parlait. Deux fois, elle le toucha : une fois à la jambe et une fois à l'avant-bras. Une fois aussi, alors que la main de Lilas reposait près de lui, il l'effleura puis retira sa main d'un geste naturel.

— Ça, c'est terriblement important, dit Roi.

— Désolé. De quoi s'agissait-il ?

— Ne l'ignore pas complètement – le rapport du docteur.

— Remarque-le, précisa Lilas. Jettes-y un coup d’œil, et puis agis comme si le jeu n’en valait pas la chandelle. Fais comme si tu étais intéressé, bien sûr, mais pas tellement, au fond.

Il était tard lorsqu’ils eurent fini. Le dernier carillon avait déjà retenti une demi-heure auparavant.

— Il est préférable que nous partions séparément, dit Roi. Toi d’abord. Lilas. Attends-moi au coin du bâtiment.

Lilas se leva et Copeau fit de même. Sa main trouva la sienne.

— Je suis sûre que tu réussiras, dit-elle.

— J’essaierai. Merci d’être venue.

— Il n’y a pas de quoi.

Elle se dirigea vers la porte. Il espéra la voir un instant à la lumière du couloir, mais Roi se leva et se mit entre lui et la porte, puis celle-ci se referma.

Roi et lui restèrent un moment immobiles et silencieux, face à face.

— N’oublie pas. La capsule rouge ce soir et les deux autres dès que tu te réveilleras.

— Compris, dit Copeau en portant la main à sa poche pour toucher la boîte.

— Je pense que tout ira bien.

— Je ne sais pas ; il y a tant de choses dont il faut se souvenir.

Ils retombèrent dans le silence.

— Merci beaucoup, Roi, dit Copeau en lui tendant la main dans l’obscurité.

— Tu as bien de la chance, dit Roi. Flocon de Neige est une femme passionnée. Vous allez passer des moments formidables ensemble.

Copeau ne comprenait pas pourquoi il lui avait dit cela.

— Je l’espère. J’ai du mal à croire qu’il soit possible d’avoir plus d’un orgasme par semaine.

— Et maintenant, dit Roi, il ne nous reste plus qu’à trouver un homme pour Moineau. Cela vaut mieux. Quatre couples. Pas de frictions.

Copeau laissa retomber sa main. Il eut soudain l’impression que Roi lui disait de ne pas approcher de Lilas, lui expliquait qui

appartenait à qui et lui demandait de respecter cet état de choses. L'avait-il vu toucher la main de Lilas ?

— Je m'en vais, dit Roi. Retourne-toi, s'il te plaît.

Copeau tourna le dos à la porte et l'entendit s'ouvrir. La lumière du couloir éclaira un instant la chambre, une ombre passa, puis l'obscurité revint.

Copeau se retourna. Qu'il était étrange de penser que quelqu'un aimait un autre membre tellement fort qu'il ne voulait pas que quelqu'un d'autre le touche ! Devenirait-il ainsi si ses traitements étaient réduits ? C'était difficile à croire. Comme bien d'autres choses, d'ailleurs.

Il alla à l'interrupteur et sentit ce qui le couvrait : de l'adhésif, avec un carré d'une matière dure en dessous. Il le décolla et appuya sur le bouton. La lumière venant du plafond était si vive qu'il dut fermer les yeux.

Lorsqu'il put les rouvrir, il regarda le ruban adhésif. Il était couleur chair, et un carré de carton bleu foncé était collé en dessous. Il vida le tout et sortit la petite boîte de sa poche. Elle était en plastique blanc, avec un couvercle à charnières. Il l'ouvrit. Une capsule rouge, une blanche, et une moitié blanche, moitié jaune étaient posées sur du coton.

Il emporta la boîte dans la salle de bains et alluma la lumière. Il posa la boîte sur le bord du lavabo, fit couler l'eau, prit un gobelet dans le distributeur et l'emplit, puis referma le robinet.

Il se mit à penser mais, avant d'avoir le temps de penser trop, posa la capsule sur la langue et but toute l'eau d'un trait.

Il fut confié non pas à un, mais à deux docteurs, qui le menèrent de salle d'examen en salle d'examen, conférèrent avec les docteurs qui l'examinaient, portèrent des notes sur un formulaire fixé sur une planchette, qu'ils ne cessaient de se passer et de se repasser. L'un était un homme qui avait la quarantaine, et l'autre une femme d'un peu plus de trente ans. La femme prenait souvent Copeau par les épaules, lui souriait et l'appelait « jeune frère ». L'homme, lui, l'observait impassiblement, avec des yeux plus petits et plus rapprochés que la norme. Sa joue était traversée par une cicatrice récente,

courant de la tempe au coin de la bouche, et il avait des ecchymoses aux joues et au front. Il ne quittait Copeau des yeux que pour écrire sur le formulaire. Il ne cessait de l'observer, même quand d'autres médecins l'examinaient. Lorsqu'ils allaient d'une salle à une autre, il marchait en général le dernier, derrière Copeau et la femme souriante. Copeau s'attendait qu'il fit soudain un bruit violent, mais ce ne fut pas le cas.

L'entrevue avec le conseiller-chef, qui était une femme encore fort jeune, se passa bien, pensa Copeau, mais pas le reste. Il eut peur de tendre ses muscles avant l'examen du métabolisme, parce que le docteur le regardait, et ne pensa à lever les yeux dans le test de perception de la profondeur que lorsqu'il fut trop tard.

— Dommage que cela te fasse manquer une journée de travail, lui dit le docteur à la cicatrice.

— Je la rattraperai, dit-il, se rendant immédiatement compte qu'il avait commis une erreur.

Il aurait dû répondre « Ça ne fait rien », ou « Je vais rester ici toute la journée ? » ou simplement par un « Oui » paresseux ou indifférent.

À midi, on lui donna en guise de tout repas un verre d'un liquide blanc et amer, puis les tests et les examens reprirent. La femme-médecin s'absenta une demi-heure, mais pas l'homme.

Vers 3 heures, ils semblèrent en avoir terminé et entrèrent dans un petit bureau. L'homme s'assit derrière le bureau et Copeau prit place en face de lui. La femme s'excusa :

— Je reviens dans deux secondes.

Elle sourit à Copeau avant de sortir.

L'homme examina le rapport pendant une ou deux minutes, tout en frottant doucement sa cicatrice, puis regarda l'heure et reposa le rapport.

— Je vais aller la chercher, dit-il.

Il sortit, laissant la porte légèrement entrouverte.

Copeau resta tranquillement assis, renifla, puis jeta un regard de côté sur le rapport, inclina la tête et parvint à lire *facteur d'absorption de la cholinestérase*, puis revint à sa position primitive. Avait-il regardé trop longtemps ? Il se frotta le pouce et l'examina attentivement, puis regarda les images qui

ornaient le mur : *Marx Écrivain* et *Wood présentant le traité d'Unification*.

Les docteurs revinrent. La femme s'assit derrière le bureau et l'homme prit une chaise à son côté. Elle le regarda, mais elle ne souriait plus. Elle paraissait soucieuse.

— Jeune frère, dit-elle, tu m'inquiètes. Je pense que tu essaies de nous tromper.

Copeau la regarda.

— Vous tromper ?

— Il y a des membres malades dans cette ville. Le sais-tu ?

Il secoua la tête.

— Oui, dit-elle. Aussi malades qu'il est possible de l'être. Ils emmènent des membres dans un lieu secret, les yeux bandés, et leur disent de ralentir leur travail, de faire des erreurs et de prétendre que le sexe ne les intéresse plus. Connais-tu des membres qui agissent ainsi ?

— Non, dit Copeau.

— Voyons, Anna, dit l'homme. Je l'ai *observé*. Il n'y a aucune raison de croire qu'il y a autre chose que ce que montrent les tests.

Il ajouta, à l'attention de Copeau :

— Ne t'inquiète pas ; ça s'arrangera très facilement.

La femme secoua la tête.

— Non, dit-elle. Non, je *sens* qu'il y a quelque chose d'anormal. Je t'en prie, jeune frère, tu veux nous aider, n'est-ce pas ?

— Personne ne m'a dit de faire des erreurs, dit Copeau. Pourquoi ? Pourquoi ferais-je cela ?

L'homme tapa du doigt sur le rapport.

— Regarde le bilan enzymologique, dit-il à la femme.

— Je l'ai regardé, je l'ai regardé.

— Il est très déséquilibré, là, là, là et là. Transmettons les données à Uni pour corriger ça.

— Je tiens à ce que Jésus HL le voie.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis inquiète.

— Je ne connais aucun membre malade, dit Copeau. Si j'en avais rencontré, je l'aurais dit à mon conseiller.

— Oui, dit la femme. Et pourquoi voulais-tu le voir hier matin ?

— Hier ? Ah oui. Je croyais que c'était mon jour. Je m'étais trompé.

— Bien, dit-elle en se levant. Allons-y.

Ils sortirent. Dans le couloir, elle passa de nouveau son bras autour de ses épaules, mais elle ne souriait toujours pas. L'homme les suivait.

Ils arrivèrent à une grande porte marquée 600A, avec une plaque brune portant une inscription en blanc : *Directeur, Sce de la Chimiothérapie*. Ils entrèrent. Dans l'antichambre, ils furent reçus par un membre assis derrière un bureau. La femme lui dit qu'ils désiraient consulter Jésus HL sur un problème de diagnostic ; le membre se leva et sortit par une autre porte.

— Une perte de temps pour tout le monde, dit l'homme.

— Je l'espère, crois-moi, lui répondit la femme.

Le mobilier de l'antichambre comprenait, en plus du bureau, une table basse et deux chaises. Au mur, *Wei s'adressant aux Chimiothérapeutes*. Copeau décida que, s'ils le faisaient parler, il essaierait de ne pas mentionner le teint clair de Flocon de Neige ni les yeux moins allongés que la norme de Lilas.

Le membre revint et leur tint la porte ouverte.

Ils entrèrent dans une vaste pièce. Un membre grand et maigre, aux cheveux gris, dans la cinquantaine – Jésus HL – était assis derrière un grand bureau en désordre. Il salua les deux docteurs de la tête et jeta un regard absent à Copeau, puis lui fit signe de s'asseoir en face de lui. Copeau s'exécuta.

La doctoresse tendit le formulaire à Jésus HL.

— Tenez, mais cela ne me paraît pas convaincant. Je crains que ce ne soit un simulateur.

— Contrairement à l'évidence enzymologique, ajouta l'autre docteur.

Jésus HL étudia le rapport, pendant que les-deux docteurs épiaient ses réactions. Copeau s'efforça de paraître curieux, mais non inquiet. Après avoir regardé Jésus HL un moment, il reporta son intérêt sur le bureau, couvert d'un monceau de papiers de toutes sortes qui cachaient presque un téléord de style ancien, au boîtier tout éraflé. Un container à boissons

contenant pêle-mêle des crayons et des règles était posé à côté d'une photo encadrée de Jésus HL jeune, souriant devant le dôme d'Uni. Copeau remarqua aussi deux presse-papiers souvenir, l'un, d'une curieuse forme carrée, en provenance de CHI61332 et l'autre, rond, d'ARG20400, mais aucun d'eux n'était posé sur des papiers.

Jésus HL retourna le formulaire et lut l'autre côté.

— Ce que j'aimerais, Jésus, dit la femme, c'est le garder ici cette nuit et refaire quelques-uns des tests demain.

— Pure perte... commença l'homme.

— Ou mieux encore, dit la femme en élevant la voix, l'interroger maintenant sous SV.

— Pure perte de temps et de matériel, dit l'homme.

— Sommes-nous des médecins ou des analystes de productivité ? lui demanda-t-elle vivement.

Jésus HL posa le formulaire et regarda Copeau. Il se leva et contourna le bureau ; les deux docteurs s'écartèrent pour lui céder le passage. Il s'arrêta juste devant Copeau ; sa combinaison blanche à croix rouge était couverte de taches jaunâtres.

Il prit les mains de Copeau et les retourna pour regarder les paumes qui luisaient de sueur.

Il lâcha une main mais garda l'autre dans la sienne, et lui prit le pouls. Copeau se força à lever les yeux sur lui, avec une feinte indifférence. Jésus HL le regarda un moment avec une expression légèrement railleuse, qui se changea en un sourire méprisant. Il savait. Copeau se sentit vidé et battu.

Jésus HL le prit par le menton, se pencha et examina attentivement ses yeux.

— Ouvre-les aussi grands que possible, lui dit-il – et c'était la voix de Roi.

Copeau le regarda avec une indicible surprise.

— Parfait. Regarde-moi comme si j'avais dit quelque chose de choquant.

Il n'y avait aucun doute : *c'était la voix de Roi*. Copeau ouvrit la bouche.

— Ne parle pas, s'il te plaît, dit Roi-Jésus HL, en lui serrant le menton à lui faire mal.

Il scruta les yeux de Copeau, lui tourna la tête d'un côté et de l'autre, le relâcha, puis se redressa et alla se rasseoir derrière le bureau. Il reprit le formulaire, y jeta encore un coup d'œil et, souriant, le rendit à la femme.

— Tu t'étais trompée, Anna. Tu peux dormir tranquille ; j'ai vu nombre de simulateurs, mais celui-ci n'en est pas un. Je le recommande néanmoins à votre vigilance. (Se tournant vers l'homme, il ajouta :) Mais elle a raison, Jésus, tu sais. Nous ne sommes pas des analystes de productivité. La Famille peut se permettre un peu de gaspillage lorsque la santé d'un de ses membres est en jeu. Qu'est la Famille, après tout, sinon la somme de ses membres ?

— Merci, Jésus, dit la femme en souriant. Je suis heureuse de voir que je m'étais trompée.

— Transmettez les données à Uni, continua Roi en se tournant vers Copeau, afin qu'à l'avenir notre frère soit traité de la façon qui lui convient.

— Nous y allons.

Elle fit signe à Copeau de se lever. Au moment de sortir. Copeau se retourna et dit :

— Merci.

Roi leva les yeux de son bureau couvert de papiers – et le regarda, sans un sourire, sans le moindre frémissement d'amitié et répondit : « Uni merci. »

Il était rentré dans sa chambre depuis à peine une minute lorsque Bob l'appela.

— Je viens juste de recevoir un rapport du Centre. Tes traitements n'étaient pas tout à fait conformes, mais tout va rentrer dans l'ordre.

— Très bien, dit Copeau.

— D'ici à une semaine, la confusion et la fatigue dont tu souffrais vont se dissiper, et tu retrouveras ta forme d'avant.

— Je l'espère.

— C'est certain. Écoute, Li, veux-tu que j'essaie de te prendre demain, ou est-ce que tu peux attendre marxdi prochain ?

— Marxdi ira très bien.

— Parfait, dit Bob en souriant. Sais-tu que tu as déjà meilleure mine ?

— Je me sens un peu mieux, dit Copeau.

3

Chaque jour, il se sentait un peu mieux que la veille, un peu plus éveillé et alerte, un peu plus certain que la maladie était ce qu'il avait eu et la santé ce vers quoi il allait. Dès vendredi – trois jours après l'examen –, il se sentait comme si c'était la veille ou l'avant-veille d'un traitement. Mais son dernier traitement ne datait que d'une semaine ; il avait devant lui trois grandes semaines vides et inexplorées, avant le prochain. Bob avait pris au sérieux le ralentissement de son activité et son traitement avait été réduit. Et sur la base de l'examen qu'il venait de subir, le prochain le serait encore davantage. Quelle richesse de sensation n'éprouverait-il pas d'ici à cinq ou six semaines !

Ce vendredi soir, quelques minutes après le dernier carillon, Flocon de Neige entra dans sa chambre.

— Ne prends pas garde à moi, dit-elle en ôtant sa combinaison. Je viens juste mettre un message dans ta brosse.

Elle se glissa dans son lit et l'aida à ôter son pyjama. Sous ses mains et ses lèvres, son corps était lisse, docile, souple et plus excitant que celui de Paix SK ou de toutes les autres, et le sien, tandis qu'elle l'embrassait, le caressait des mains et de la langue, frémissait et réagissait comme jamais, tendu dans un désir insoutenable. Il pénétra en elle, profondément, confortablement, et les aurait tous deux menés à un orgasme immédiat – mais elle le ralentit, l'arrêta, le fit se retirer puis recommencer, dans des positions étranges mais curieusement efficaces. Pendant vingt minutes et plus, ils s'unirent et œuvrèrent, faisant le moins de bruit possible à cause des membres dormant dans les chambres voisines.

Lorsqu'ils se furent séparés, elle lui demanda :

— Alors ?

— C'était de première, bien sûr. Mais franchement, d'après ce que tu m'avais dit, je m'attendais à encore mieux.

— Patience, frère. Tu es encore un infirme. Bientôt, tu te souviendras de cette nuit comme du jour où nous nous sommes serré la main.

Cela le fit rire.

— Chut !

Il la serra dans ses bras et l'embrassa.

— Que dit le mot que tu m'as apporté ?

— Dimanche soir à 11 heures, au même endroit que la dernière fois.

— Mais sans bandeau.

— Sans bandeau, confirma-t-elle.

Ainsi, il les verrait tous, Lilas et les autres.

— Je me demandais quand nous nous reverrions.

— On m'a dit que tu avais franchi le deuxième stade comme une fusée.

— Disons plutôt que j'ai réussi à le traverser en trébuchant plus d'une fois. Je n'y serais jamais arrivé sans...

Savait-elle qui était Roi en réalité ? Avait-il le droit d'en parler ?

— Sans ?...

— Sans l'aide de Roi et de Lilas. Ils sont venus ici la veille au soir et m'ont préparé.

— Évidemment. Pas un seul d'entre nous n'y serait arrivé sans les gélules et le reste.

— Je me demande où ils se les procurent ?

— Je crois que l'un d'eux travaille dans un Médicentre.

— Évidemment, cela expliquerait tout.

Elle ne savait pas. Ou bien elle ignorait qu'il savait. Ce secret s'élevant soudain entre eux le contraria.

Elle se redressa.

— Écoute, Copeau... Ça m'embête de te dire cela, mais n'oublie pas de te comporter comme d'habitude avec ton amie. Demain soir, je veux dire.

— Elle a trouvé quelqu'un d'autre. Tu es mon amie.

— Non. Pas les samedis soir en tout cas. Nos conseillers se demanderaient pourquoi nous avons choisi quelqu'un d'une autre maison. J'ai un gentil Bob bien normal habitant le même couloir que moi, et il faut que tu te trouves une gentille Yin ou

Marie bien normale. Mais si jamais tu lui donnes plus que son petit dû, je te tords le cou.

— Demain soir, je ne pourrai même pas lui donner cela.

— Pour cette fois, cela ne fait rien ; ils te croient encore convalescent. (Elle le regarda sévèrement :) Mais sérieusement, n'oublie pas de ne pas devenir trop passionné, sauf avec moi. Et d'arborer un sourire satisfait du premier carillon au dernier. Et de travailler dur à ton Centre, mais pas *trop* dur. Il est aussi délicat de conserver un traitement diminué que de l'obtenir.

Elle se rallongea et il l'enlaça.

— Ha ! Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir fumer !

— C'est vraiment si agréable ?

— Oh, oui ! Surtout en des moments comme celui-ci.

— Il faudra que j'essaie.

Ils bavardèrent et se caressèrent encore un bon moment, puis Flocon de Neige essaya de l'éveiller à nouveau.

— Qui ne risque rien n'a rien, expliqua-t-elle.

Mais ses efforts furent vains. Elle partit aux environs de minuit.

— Dimanche soir à 11 heures, dit-elle en sortant. Félicitations.

Le samedi soir, Copeau fit au salon la rencontre d'un membre nommé Marie KK, dont l'ami venait d'être transféré à Can. La partie de son numéro correspondant à l'année de naissance était 38 ; elle avait donc vingt-quatre ans.

Ils allèrent au Parc de l'Égalité, où l'on devait répéter des chants de Marxmas. Pendant que l'amphithéâtre s'emplissait, il la regarda attentivement. À part son menton assez pointu, elle était normale : teint basané, yeux marron et allongés, cheveux noirs coupés court, corps frêle revêtu d'une combinaison jaune. L'ongle d'un de ses orteils, à demi révélé par ses sandales, était d'un bleu-violet décoloré. Souriante, elle regardait le côté opposé de l'amphithéâtre.

— D'où es-tu ? lui demanda-t-il.

— De Rus.

— Quelle est ta classification ?

— Un-quarante B.

— Ça correspond à quoi ?
— Technicien ophtalmologiste.
— Que fais-tu ?
— Je fixe des lentilles, répondit-elle en se tournant vers lui. À la section des enfants.
— Cela te plaît ?
— Bien entendu. (Elle le regarda sans bien savoir quelle contenance prendre.) Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ? Et pourquoi me regardes-tu comme ça ? On dirait que c'est la première fois que tu vois un membre.
— C'est la première fois que je *te* vois, et je veux te connaître.
— Je suis comme tous les autres membres – je n'ai rien de particulier.
— Ton menton est un petit peu plus aigu que la norme.
Elle eut un mouvement de recul, se sentant à la fois gênée et blessée.
— Je ne voulais pas te vexer. C'était seulement pour te faire remarquer que tu *avais* quelque chose de particulier, même si ce n'est rien d'important.
Elle lui jeta un regard méfiant, puis se détourna pour fixer de nouveau le côté opposé de l'amphithéâtre, et secoua la tête.
— Je ne te comprends pas, dit-elle.
— Excuse-moi. J'étais malade jusqu'à mardi dernier. Mais mon conseiller m'a emmené au Médicentre central, et maintenant ça va déjà bien mieux. Ne te fais pas de bile.
— Voilà qui est bien ! dit-elle. (Après un moment, elle le regarda et lui sourit joyusement.) Je te pardonne.
— Merci, répondit Copeau, se sentant soudain très triste.
Elle détourna de nouveau le visage.
— J'espère que nous allons chanter *La Libération des Masses*.
— Sûrement.
— Je l'adore.
Toute souriante elle se mit à le fredonner. Il continua à la regarder, tout en s'efforçant de paraître le plus normal possible. Oui, elle avait raison : elle ne différait en rien des autres membres. Un menton pointu ou un ongle bleu-violet n'y changeait rien. Elle était exactement semblable à toutes les

Anne, Marie, Paix et Yin qu'il avait eues pour amies : humble et bonne, travailleuse et toujours prête à venir en aide à autrui. Et pourtant, elle l'attristait. Pourquoi ? En aurait-il été de même avec les autres, s'il les avait regardées d'aussi près qu'il regardait cette Marie, et s'il avait écouté aussi attentivement ce qu'elles disaient ?

Il regarda les membres assis à sa gauche, les centaines de membres assis sur les rangées en contrebas, et au-dessus de lui. Toutes et tous ressemblaient à Marie KK, tous souriaient et s'apprêtaient à chanter leurs chants de Marxmas préférés. Et tous l'attristaient. Tous ceux qui se trouvaient dans l'amphithéâtre : des centaines, des milliers, des dizaines de milliers. Leurs visages couvraient les parois de la cuvette monstre comme des perles brunes enfilées sur d'innombrables rangs superposés.

La lumière des projecteurs frappa la croix dorée et la faucille rouge qui se dressaient au fond de la cuvette. Les trompettes sonnèrent quatre notes familières, et tous les assistants entonnèrent :

*Une puissante Famille,
Une race parfaite,
Libérée de l'égoïsme,
De l'agressivité,
De l'avidité,
Chacun donnant tout ce qu'il a
Et recevant ce qu'il lui faut !*

Non, pensa-t-il, ils ne forment pas une Famille puissante, mais une famille faible et pitoyable, abêtie par des traitements chimiques et déshumanisée par des bracelets. Seul Uni est puissant.

*Une puissante Famille,
Une noble race,
Envoyant ses fils et ses filles Hardiment dans l'espace...*

Il chantait automatiquement les paroles, tout en pensant que Lilas avait raison : la réduction des traitements rend malheureux.

Dimanche soir à 11 heures, il retrouva comme prévu Flocon de Neige près de la Place du Christ. Il la serra dans ses bras, heureux de retrouver sa sexualité, son humour, sa peau presque blanche et son âcre odeur de tabac – tout ce qui n’était qu’à elle.

— Christ et Wei, je suis heureux de te voir !

Elle le serra très fort et lui sourit joyeusement.

— On finit par se sentir seul en compagnie des normaux, hein ?

— Et comment ! Ce matin, au football, j’avais envie de taper dans mes coéquipiers plutôt que dans le ballon.

Il n’avait cessé d’être déprimé depuis la soirée de chants, mais, en entendant le rire de Flocon de Neige, il se sentit soudain libéré, heureux, et grandi.

— J’ai trouvé une amie, et tu sais quoi ? Je n’ai eu aucune difficulté à coucher avec elle.

— Horreur !

— Pas aussi longtemps ni aussi délicieusement qu’avec toi, mais quand même, et seulement vingt-quatre heures après !

— Épargne-moi les détails.

Il lui caressa la taille puis posa lourdement ses mains sur ses hanches.

— Et je crois même, ajouta-t-il en souriant, que je serais capable de recommencer ce soir.

— Ton ego fait des bonds prodigieux !

— Mon tout, en fait !

— Allez, viens, frère, dit-elle en se dégageant. Il serait temps de se mettre à l’abri avant que tu ne te mettes à chanter à tue-tête.

Main dans la main, ils traversèrent la place en diagonale. Au loin, dans les allées pour piétons, on apercevait des drapeaux et guirlandes de Marxmas qu’aucun vent n’agitait.

— Où allons-nous, au fait ? demanda-t-il en avançant d’un pas léger. Où donc se retrouvent en secret les malades qui corrompent de jeunes membres en bonne santé ?

— Au Pré-U.

— Au *Musée* ?

— Mais oui. C'est le lieu idéal pour un groupe d'anormaux qui trompent Uni. Exactement notre place. Doucement, ajouta-t-elle en le retenant par la main. Ne te mets pas à courir !

Un membre émergeait de l'allée vers laquelle ils se dirigeaient. À la main, il portait une serviette ou bien un téléord.

Copeau reprit un pas normal. Le membre qui approchait – oui, c'était un téléord – leur sourit et les salua de la tête. Ils lui rendirent son salut.

Ils descendirent les marches conduisant à une allée.

— De plus, reprit Flocon de Neige, il est vide de 8 heures du soir à 8 heures du matin et nous fournit une quantité illimitée de pipes, de costumes amusants et de lits inhabituels.

— Vous prenez des choses ?

— Nous laissons les lits, mais il nous arrive de nous en servir. La réunion solennelle dans la salle du personnel avait pour seul but de t'impressionner.

— Qu'y faites-vous à part cela ?

— Bah, on s'assied, on se lamente un petit peu. Ça, c'est surtout la spécialité de Lilas et de Léopard. Personnellement, le sexe et le tabac me suffisent. Roi imite parfois les présentateurs de la TV – je suis sûre que tu n'auras jamais autant ri de ta vie.

— Et ces lits, demanda Copeau, vous vous en servez en groupe ?

— Oh non ! seulement deux par deux, chéri. Nous ne sommes pas pré-U à ce point.

— Et avec qui t'en servais-tu ?

— Avec Moineau, évidemment. La nécessité est mère, etc. Pauvre fille, elle me fait de la peine maintenant.

— Cela se comprend.

— Bah ! elle survivra. Dans les antiquités du XIX^e siècle, il y a un pénis artificiel.

— Roi dit que nous devrions lui trouver un homme.

— Oui. Il faudrait. La situation sera bien meilleure lorsque nous formerons quatre couples.

— C'est exactement ce que disait Roi.

Tandis qu'ils traversaient le rez-de-chaussée du musée – s'éclairant avec une torche électrique que Flocon de Neige avait extraite de ses vêtements – une autre lumière les frappa, surgissant des ombres étranges qui les entouraient.

— Hé, bon jour ! dit une voix, les faisant sursauter. Désolé. C'est moi, Léopard.

Flocon de Neige leva sa lampe, et le faisceau de lumière vint frapper l'automobile du XX^e siècle. Ils avancèrent vers le véhicule de métal brillant. Léopard, assis au volant, portait un chapeau orné d'une grande plume orange. Il était vieux. Son visage rond était parsemé de taches brunâtres – sur le nez et les joues surtout. Il passa une main, également tachetée, par la fenêtre ouverte du véhicule.

— Félicitations, Copeau. Je suis content que tu aies réussi.

Copeau prit la main qu'il lui tendait et le remercia.

— Tu vas faire un tour ? lui demanda Flocon de Neige.

— Je suis déjà revenu. Je suis allé jusqu'à Jap, mais maintenant le réservoir de Volvo est vide. Elle s'est fait tremper en chemin, d'ailleurs.

Ils échangèrent des sourires.

— Fantastique, hein ? dit Léopard en tournant le volant et en maniant un levier placé sous ce dernier. Le conducteur avait le contrôle complet du véhicule, du départ à l'arrêt, en se servant des deux mains et des deux pieds.

— Ça devait drôlement secouer, dit Copeau.

— Sans compter que cela devait être dangereux, ajouta Flocon de Neige.

— Oui, mais tellement amusant, dit Léopard. Quelle aventure, imaginez ! Choisir sa destination, voir quelles routes vous y mènent, régler ses mouvements sur ceux des autres voitures...

— Faire un mouvement mal calculé et mourir, dit Flocon de Neige.

— Je ne pense pas que cela arrivait aussi souvent qu'on nous le dit. Autrement, ils auraient mis du métal beaucoup plus épais à l'avant des voitures.

— Mais cela les aurait alourdies et elles seraient allées moins vite, fit remarquer Copeau.

— Où est Chut ? demanda Flocon de Neige.

— En haut, avec Moineau.

Léopard sortit de la voiture et alluma la torche qu'il tenait à la main. Ils regardèrent des nouveaux objets qui étaient arrivés. Il leva à moitié la glace de la portière et referma celle-ci d'un geste sec. Autour de sa combinaison, il avait passé une large ceinture marron ornée de boutons de métal.

— Roi et Lilas ?

— Ils ne doivent pas être loin.

« Dans un des lits, sans doute », songeait Copeau pendant qu'ils traversaient les salles.

Il avait beaucoup pensé à Roi et à Lilas depuis qu'il avait vu Roi ; qu'il était vieux ! Cinquante-deux ou cinquante-trois ans, plus peut-être. Quelle différence d'âge entre eux... au moins trente ans. Il se souvenait aussi de l'allusion de Roi – et des grands yeux de Lilas, moins allongés que la norme, et de ses mains, petites et chaudes, qu'elle avait posées sur ses genoux en l'incitant à choisir une vie plus vaste et une conscience plus étendue.

Ils montèrent les marches de l'escalator central, bien entendu arrêté, et traversèrent les salles du premier étage. Les lumières des deux torches dansaient sur les fusils et les poignards, sur les lampes à ampoules et à mèches, les boxeurs en sang, les rois et les reines dans leurs robes ornées de fourrures et de pierres précieuses, et aussi sur les trois mendiants infirmes, en haillons, exhibant leurs difformités et tendant leurs sébiles. La cloison qui se trouvait derrière les mendiants avait été déplacée et révélait un étroit couloir, dont les premiers mètres étaient éclairés par la lumière venue d'une porte ouverte sur la gauche. On entendait une femme parler à voix basse. Léopard passa devant eux et entra, tandis que Flocon de Neige sortait de sa poche une cartouche de ruban adhésif. La voix de Léopard leur parvint :

— Flocon de Neige est là, ainsi que Copeau.

Copeau posa un morceau de ruban adhésif sur la plaque de son bracelet et frota pour le faire tenir.

La pièce était pleine de fumée de tabac. Deux femmes, une vieille et une jeune, étaient assises côte à côte sur des chaises

pré-U, tenant chacune un couteau, devant une petite table à moitié couverte d'un tas de feuilles brunâtres. Chut et Moineau. Elles serrèrent la main de Copeau et le félicitèrent. Lorsque Chut souriait, comme en ce moment, cela faisait un tas de petites rides autour de ses yeux. Moineau était curieusement lourde ; elle semblait embarrassée de son corps ; la main qu'elle lui tendit était chaude et humide. Léopard se tenait au-dessus de Chut, tenant un objet incandescent contre le fourneau d'une pipe noire à tuyau recourbé, et rejetant de la fumée à travers ses dents.

La pièce, fort grande, était visiblement un entrepôt. Dans le fond, des reliques pré-U étaient entassées jusqu'au plafond ; toutes les époques étaient mélangées : machines, meubles, tableaux, ballots de vêtements, sabres aussi et ustensiles inconnus à manches en bois, même une statue représentant un membre avec des ailes – un « ange » sans doute. Plus près, il y avait quelques caisses fermées portant des étiquettes jaunes et l'indication de leur provenance en grandes lettres noires décalquées : IND26110.

– Il y en aurait assez pour monter un autre musée, dit Copeau après avoir regardé.

– Ici, tout est authentique, dit Léopard, tandis que les objets exposés ne le sont pas toujours.

– Je l'ignorais.

Des sièges divers – chaises, bancs – étaient rangés le long des murs, ainsi que des cartons emplis de menues reliques, des piles de livres vermoulus et aussi quelques tableaux. L'un d'eux, représentant un énorme rocher, attira l'attention de Copeau. Il tira une chaise pour mieux le voir. Le rocher, une montagne presque, flottait au-dessus de la terre dans un ciel peint avec une minutie agaçante.

– Quel curieux tableau ! dit-il.

– Les tableaux anciens sont souvent curieux, fit observer Léopard.

– Ceux du Christ, dit Chut, le montrent avec une lumière autour de la tête ; il n'a absolument pas l'air humain.

— J'en ai vu, dit Copeau, continuant à regarder le rocher, mais un comme celui-ci, jamais. C'est fascinant, à la fois réel et irréel.

— Tu ne peux pas l'emporter, dit Flocon de Neige. Nous ne pouvons prendre que des objets dont la disparition passera inaperçue.

— De toute façon, je ne vois pas où je pourrais le mettre.

— Cela te plaît d'avoir des traitements diminués ? lui demanda soudain Moineau.

Copeau se retourna. Moineau baissa les yeux ; ses mains tenaient un couteau et un rouleau de feuilles, qu'elle coupait en petits brins. Chut était absorbée dans la même tâche. Flocon de Neige s'était assise et avait à la bouche une pipe, que Léopard était sur le point de lui allumer.

— C'est merveilleux, dit Copeau. Littéralement : plein de merveilles, et chaque jour en révèle de nouvelles. Je vous suis très reconnaissant, à tous.

— Nous n'avons fait que suivre les préceptes, dit Léopard en souriant : nous avons aidé un frère.

— Mais pas d'une façon très orthodoxe !

Flocon de Neige lui tendit sa pipe.

— Te sens-tu prêt à essayer ?

Il alla la prendre. Le fourneau était chaud, le tabac fumait, couvert de cendres grises. Il hésita un moment, leur sourit et porta le tuyau à ses lèvres. Il aspira brièvement et rejeta la fumée. Elle avait un goût fort mais agréable, étonnamment agréable.

— Pas mauvais, dit-il.

Il recommença avec plus d'assurance et avala un peu de fumée. Cela le fit tousser. Souriant, Léopard se dirigea vers la porte.

— Je vais aller t'en chercher une.

Copeau rendit la pipe à Flocon de Neige et, s'éclaircissant la gorge, s'assit sur un banc de bois presque noir, poli par l'usage. Il regarda Chut et Moineau couper le tabac. Chut lui sourit.

— Comment vous procurez-vous les graines ? lui demanda-t-il.

— Nous les récoltons sur les plantes elles-mêmes.

— Mais il a bien fallu que vous commenciez ?

— Roi en avait.

— Qu'est-ce que j'avais ? demanda Roi en entrant.

Grand, maigre, les yeux brillants, il portait autour du cou une chaîne avec un grand médaillon en or. Lilas était derrière lui, le tenant par la main. Copeau se leva. Elle le regarda, insolite, sombre, belle, jeune.

— Les graines de tabac, dit Chut.

Roi tendit la main à Copeau avec un sourire chaleureux.

— Je suis content que tu sois là. (Sa poignée de main était franche et solide.) Ça fait plaisir de voir un nouveau visage dans le groupe. Surtout s'il s'agit d'un mâle ; cela m'aidera à maintenir ces femmes pré-U à leur place !

— Hum, fit Flocon de Neige.

— Et moi, je suis content d'être ici, dit Copeau, agréablement surpris par l'accueil de Roi. (Sa froideur de l'autre jour devait être imputable à la présence des deux docteurs.) Merci pour tout. À tous deux.

— Je suis très heureuse, Copeau, dit Lilas.

Roi lui tenait toujours la main. Elle avait le teint plus foncé que la norme, presque marron, avec des touches de rose. Ses yeux étaient grands et presque droits, ses lèvres roses semblaient très douces. Elle détourna le regard.

— Hello, Flocon de Neige !

Lâchant la main de Roi, elle alla l'embrasser sur la joue.

Elle avait vingt ou vingt et un ans, certainement pas plus. Les poches du haut de sa combinaison étaient pleines, lui donnant l'allure de la femme avec des seins, que Karl avait dessinée. Une allure un peu mystérieuse, curieusement attrayante.

— Commences-tu à te sentir différent, Copeau ? lui demanda Roi.

Il s'était assis à la table et emplissait de tabac le fourneau de sa pipe.

— Oui, énormément. Tout ce que vous m'aviez dit est vrai.

Léopard revint.

— Et voilà. Copeau !

Il lui donna une pipe de bois jaune au fourneau massif, au tuyau d'ambre. Copeau le remercia et essaya la pipe ; elle était

agréable à la main et à la bouche. Il alla s'asseoir à la table et Roi, son médaillon d'or se balançant à son cou, lui montra comment la bourrer.

Léopard lui fit faire le tour du musée, lui montrant d'autres entrepôts, la salle de conférences, des bureaux, des ateliers aussi.

— Il est bon que quelqu'un fasse le tour du musée avant notre départ, pour vérifier si rien n'a été déplacé. Les filles, en particulier, ne font pas toujours assez attention. En général, c'est moi qui m'en charge, et après mon départ tu pourrais peut-être prendre la relève. Les normaux sont parfois plus observateurs que nous ne l'aimerions.

— Tu vas être transféré ?

— Oh non ! Mais je vais bientôt mourir. J'ai soixante-deux ans depuis presque trois mois. Chut aussi.

— J'en suis désolé.

— Nous aussi, mais personne ne vit éternellement. Les cendres de tabac pourraient nous trahir, mais ils font en général très attention. L'odeur n'a pas d'importance. Le système de conditionnement d'air se met en marche à 7 h 40 et chasse tout. Je suis resté un matin pour m'en assurer. Moineau s'occupera des plantations de tabac. Nous faisons sécher les feuilles dans le musée même – derrière le chauffe-eau ; je te montrerai.

Lorsqu'ils revinrent à l'entrepôt, Roi et Flocon de Neige étaient assis à califourchon sur un banc, face à face, se concentrant sur une sorte de jeu mécanique posé entre eux. Chut somnolait sur sa chaise et Lilas, accroupie près des reliques, sortait un à un des livres d'un carton, les regardait et les posait en pile sur le sol. Moineau n'était pas là.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Léopard.

— Un nouveau jeu qui vient d'arriver, répondit Flocon de Neige sans lever les yeux.

Il y avait des leviers qu'ils poussaient et relâchaient, un pour chaque main ; les leviers actionnaient des petites pales, qui faisaient rouler une bille rouillée sur un plateau de métal. Plusieurs pales étaient tordues ou cassées, et faisaient un bruit grinçant. La bille rebondit sur les bords du plateau et finit par s'immobiliser dans une petite dépression, du côté de Roi.

— Cinq ! s'écria Flocon de Neige. Et voilà, frère !

Chut entrouvrit les yeux, les regarda un instant, puis referma ses paupières.

— Perdre et gagner, c'est la même chose, dit Roi, en allumant sa pipe avec un briquet de métal.

— Tu parles ! dit Flocon de Neige. Copeau ? C'est ton tour.

— Merci, je préfère regarder, dit-il en souriant.

Comme Léopard refusait également de jouer. Roi et Flocon de Neige commencèrent une nouvelle partie. Lors d'une interruption, alors que Roi venait de marquer un point contre Flocon de Neige, Copeau lui demanda s'il pouvait voir son briquet, et Roi le lui tendit. Un oiseau qui volait était peint sur une de ses faces – sans doute un canard, pensa Copeau. Il avait déjà vu des briquets dans les musées, mais n'en avait jamais fait fonctionner. Il rabattit le couvercle à charnière et frotta la roue striée avec son pouce ; au second essai, des étincelles jaillirent et la mèche s'alluma. Il referma le briquet, l'examina encore sous tous les angles, et le rendit à Roi lors d'une nouvelle pause dans le jeu.

Il les regarda encore jouer un moment, puis alla jeter un coup d'œil sur la masse de reliques, et enfin s'approcha de Lilas. Elle le regarda et lui sourit, en posant un nouveau livre sur la pile.

— J'espère toujours en trouver un dans la langue.

Il s'accroupit et prit le livre qu'elle venait de poser.

Au dos, il lut, en petits caractères : *Bädda för död*.

— Hum, fit-il, secouant la tête.

Il feuilleta les vieilles pages jaunies, s'arrêtant ici et là sur les phrases et des mots bizarres : *allvarlig, lügnerska, dök ner pu brickorna*. De nombreuses lettres portaient des trémas ou de petits cercles.

— Certains sont suffisamment proches de la langue pour qu'on puisse comprendre un ou deux mots, dit-elle, mais la plupart... tu n'as qu'à voir celui-là. (Elle lui en montra un où, en plus de P, E et O normaux, il y avait des N à l'envers et des caractères rectangulaires ouverts en bas.) On se demande bien ce que cela peut vouloir dire, dit-elle en le reposant.

— Ça serait intéressant d'en trouver un que nous puissions lire, dit Copeau en regardant la douceur brune et rose de ses joues.

— Oui, sûrement, mais je pense qu'on les a triés avant de les envoyer ici, et c'est pourquoi il n'y en a jamais.

— Tu es sûre ?

— Il devrait y en avoir un tas dans la langue – elle n'est sûrement devenue *la* langue que parce que c'était la plus courante jadis.

— Tu dois avoir raison.

— J'espère toujours qu'ils en auront laissé passer un.

Avec une grimace significative, elle reposa un nouveau livre sur la pile.

Ses poches pleines suivaient ses mouvements, et soudain Copeau eut l'impression que c'étaient des poches vides appliquées sur des seins arrondis, des seins comme ceux que Karl avait dessinés – presque des seins de femme pré-U. Ce n'était pas impossible, à voir son teint anormalement foncé, et puis, ils avaient tous tellement d'anomalies diverses. Il regarda de nouveau son visage, pour ne pas la gêner si c'était vrai.

— Je croyais vérifier ce carton pour la seconde fois, mais j'ai la vague impression que cela fait la troisième !

— Pourquoi les auraient-ils triés ?

Elle s'immobilisa, les coudes sur les genoux, les mains pendantes, et le regarda gravement de ses grands yeux horizontaux.

— Je pense qu'on nous apprend des choses qui ne sont pas vraies. Sur la vie avant l'Unification. Surtout sur la période pré-U *tardive*.

— Quoi, par exemple ?

— La violence, l'agressivité, l'avidité, l'hostilité. Elles existaient, certainement, mais je ne peux pas croire qu'il n'y avait que cela, comme on nous l'apprend. Et les « patrons » punissant les « travailleurs », et les maladies, l'alcoolisme, la famine, l'auto-destruction... Tu y crois, toi ?

Il la regarda.

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas vraiment réfléchi.

— Je vais te dire ce que *je* ne crois pas, en tout cas, intervint Flocon de Neige qui, la partie terminée, s'était levée. Je ne crois pas qu'ils coupaient le prépuce des enfants mâles. Dans le pré-U ancien, peut-être – dans le *très* ancien – mais pas à l'époque tardive ; c'est trop invraisemblable. Je veux dire... ils n'étaient pas *totale*ment idiots, quand même ?

— C'est certainement invraisemblable, dit Roi en tapant le fourneau de sa pipe contre sa paume, mais j'ai vu des photos. Ce qu'on m'a dit être des photos, en tout cas.

Copeau s'assit par terre et le regarda.

— Une photo peut-elle être... fausse ? demanda-t-il.

— Bien entendu, dit Lilas. Regarde attentivement celles qui sont exposées. Il y en a qui ont été retouchées ou dont on a effacé des parties.

Elle commença à remettre les livres dans le carton.

— J'ignorais que c'était possible.

— Avec celles qui ne sont pas en relief, ça l'est, affirma Roi.

— Ce qu'on nous donne, commença Léopard, qui avait pris place sur une chaise dorée et jouait avec la plume orange de son chapeau, est un mélange de vérité et de fausseté. C'est à nous d'essayer de deviner en quelles proportions, et de faire la part du vrai.

— Ne pourrions-nous pas étudier ces livres et apprendre les langues ? dit Copeau. Une seule suffirait, d'ailleurs.

— Pour quoi faire ? demanda Flocon de Neige.

— Pour découvrir ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas.

— J'ai essayé, intervint Lilas.

— On ne peut pas le nier, dit Roi en souriant. Elle a gâché plus de nuits que je n'aime à m'en souvenir à frapper sa jolie tête contre ces rébus incompréhensibles. Si tu veux un conseil, Copeau, n'essaie pas ! C'est inutile.

— Pourquoi pas ? J'aurais peut-être plus de chance qu'elle.

— Et même si tu réussissais ? Admettons que tu parviennes à déchiffrer un langage et à lire quelques livres qui t'apprendront que ce que l'on nous dit est réellement faux. Entièrement faux, peut-être. Après tout, la vie en l'an 2000 ap. J.-C. n'était peut-être qu'un orgasme sans fin, où chacun choisissait la classification qui lui convenait le mieux, aidait ses frères, et

nageait jusqu'aux oreilles dans l'amour, la santé et tout ce qui est nécessaire à la vie. Et alors ? Tu n'en vivras pas moins en 162 A.U., avec un bracelet, un conseiller et un traitement mensuel. Mais tu seras devenu plus malheureux. Nous serons tous devenus plus malheureux.

Copeau se renfrogna et regarda Lilas. Elle remettait toujours les livres dans le carton et ne leva pas les yeux. Revenant à Roi, il chercha ses mots.

— Et pourtant, cela vaudrait la peine de savoir. Est-ce que cela importe tellement d'être heureux ou malheureux ? Savoir la vérité nous apporterait un bonheur différent, plus satisfaisant, je pense, même si c'était un bonheur triste.

— Un bonheur triste ? (Roi sourit.) Je vois mal cela.

Léopard était songeur. Flocon de Neige fit signe à Copeau d'approcher.

— Viens, je voudrais te montrer quelque chose.

Il se leva lentement.

— Il est d'ailleurs probable que nous découvrirons seulement que les choses ont été exagérées ; que la famine existait, mais pas à *ce point*, qu'il y avait de l'agressivité, mais pas *tellement*. Peut-être certains petits détails ont-ils été entièrement inventés, comme l'ablation du prépuce ou l'adoration du drapeau.

— Si tu crois cela, dit Roi, il est certainement inutile de te donner tant de mal. As-tu une idée de ce que cela représente ? C'est une tâche insensée.

Copeau haussa les épaules.

— Quand même, ça serait intéressant de savoir.

Il regarda de nouveau en direction de Lilas. Elle rangeait les derniers livres dans le carton.

— Allons, viens, dit Flocon de Neige en le prenant par le bras. Et gardez-nous un peu de tabac, vous autres !

Ils sortirent dans les ténèbres de la salle d'exposition. Flocon de Neige leur montrait le chemin avec sa torche.

— Où me mènes-tu ? demanda Copeau. Que veux-tu me montrer ?

— Que penses-tu que ce soit, hein ? Certainement pas des livres. Un *lit* !

Ils se réunissaient généralement deux nuits par semaine, le dimanche et le mercredi ou le jeudi. Ils fumaient, parlaient, et s’amusaient avec les reliques. Parfois, Moineau chantait des chansons qu’elle écrivait elle-même, en s’accompagnant sur un instrument qu’elle tenait sur les genoux ; sous ses doigts, les cordes faisaient une jolie musique ancienne. Ses chansons étaient courtes et tristes ; elles parlaient d’enfants nés et morts sur des vaisseaux stellaires, d’amants séparés par des transferts, ou de la mer éternelle. Quelquefois, Roi parodiait l’émission de TV de la soirée, imitant cocassement un conférencier parlant du contrôle climatique ou un chœur de cinquante membres chantant *Mon Bracelet*. Copeau et Flocon de Neige usaient du lit du XVII^e siècle ou du sofa du XIX, du rustique chariot pré-U ancien ou du tapis en plastique pré-U tardif. Les nuits séparant les réunions, ils se rendaient parfois visite dans leurs chambres respectives. Le numéro sur la porte de Flocon de Neige disait Anna PY 24A9155 ; Copeau ne résista pas à l’envie d’effectuer un petit calcul – le 24 lui donnait trente-huit ans ; il l’aurait crue moins âgée.

Jour après jour, ses sens s’aiguisaient et son esprit devenait plus alerte et aussi plus inquiet. Le traitement le ramenait en arrière, mais pour une semaine seulement ; ensuite, il s’éveillait de nouveau à la vie. Il s’attaqua à la langue que Lilas avait essayé de déchiffrer. Elle lui montra les livres sur lesquels elle avait travaillé et les listes qu’elle avait établies. *Momento* voulait dire moment ; *silenzio*, silence. Elle avait ainsi plusieurs pages d’équivalences aisément identifiables ; mais dans toutes les phrases, il y avait également des mots dont on ne pouvait qu’essayer de deviner le sens, en procédant à des recoupements avec d’autres phrases. *Allora* signifiait-il alors ou déjà ? Que voulaient dire *quale*, *sporse*, *rimanesse* ? À chacune de leurs réunions, il consacrait au moins une heure au livre. Parfois, elle se penchait par dessus son épaule pour voir ce qu’il faisait, et disait des choses comme : « Oh ! oui, c’est évident ! » ou bien « Cela désigne peut-être un des jours de la semaine ? » – mais la plupart du temps, elle restait auprès de Roi, lui bourrait sa pipe et l’écoutait parler. Roi le regardait travailler et Copeau pouvait

le voir, réfléchi dans le miroir d'un meuble pré-U, regarder les autres avec des sourires significatifs.

Copeau voyait Mary KK les samedis soir et les dimanches après-midi. En sa compagnie, il se comportait de façon ostensiblement normale, souriait pendant toute la visite des jardins du Parc d'Attractions et couchait avec elle sans complications ni passion. À l'institut, il travaillait normalement, suivant sans se presser la procédure établie. Mais plus les semaines passaient, plus agir normalement l'agaçait.

En juillet, Chut mourut. Moineau composa une chanson à cette occasion ; en rentrant dans sa chambre après la réunion où elle l'avait chantée, il pensa simultanément à elle et à Karl (pourquoi n'avait-il pas pensé à lui plus tôt ?). Moineau était lourde et gauche, mais adorable lorsqu'elle chantait ; elle avait dans les vingt-cinq ans et était seule. Karl avait probablement été « guéri » lorsqu'il l'avait « aidé », mais peut-être avait-il la force, ou la capacité génétique, ce qu'il fallait, bref, pour résister à la cure, du moins dans une certaine mesure ? Comme Copeau, il était un 663, et travaillait peut-être ici même à l'institut, candidat idéal pour le groupe et compagnon rêvé pour Moineau. Cela valait la peine d'essayer. Comme il serait heureux de *réellement* aider Karl ! Avec un traitement diminué, il dessinerait – que ne dessinerait-il pas ! – des images comme personne n'en avait jamais imaginé ! Le lendemain matin, la première chose qu'il fit fut de sortir son vieux carnet de numéros de son sac de voyage ; il toucha le téléphone de sa plaque et épela le numéro de Karl, mais l'écran resta muet et la voix du téléphone s'excusa ; il n'était pas possible d'atteindre le membre qu'il avait appelé.

Quelques jours après, au moment où il se levait pour partir, Bob RO lui demanda :

– À propos, je voulais te demander pourquoi tu avais eu envie d'appeler ce Karl WL ?

– Ah ! fit Copeau. Je voulais voir comment il allait. Maintenant que *je* suis guéri, je tiens à m'assurer que les autres le sont aussi.

– Il est guéri, n'aie crainte. Mais quelle curieuse idée, après tant d'années !

— Une idée qui m’était passée par la tête, dit Copeau.

Il se comportait normalement du premier carillon au dernier, et retrouvait le groupe deux fois par semaine. Il continuait à étudier la langue – elle s’appelait *italiano* – mais commençait à penser que Roi avait raison, et que c’était une pure perte de temps. Cela lui donnait toutefois quelque chose à faire, et semblait plus utile que de s’amuser avec des jouets mécaniques. De plus, grâce à cela. Lilas venait le voir une fois de temps en temps, se penchant au-dessus de lui pour regarder, une main posée sur la table à dessus de cuir devant laquelle il travaillait, et l’autre sur le dossier de sa chaise. Il sentait son odeur – ce n’était pas son imagination ; elle avait réellement une odeur de fleur – et voyait sa joue et son cou presque noirs, et le haut de sa combinaison, tendue par deux protubérances rondes et mobiles. Des seins. C’étaient, sans le moindre doute, des seins.

4

Une nuit, alors que le mois d'août tirait sur sa fin, il trouva, en cherchant d'autres livres en *italiano*, un livre en une autre langue, dont le titre, *Vers l'Avenir*, était similaire aux mots *italiano verso* et *avvenire*, dont il connaissait le sens. Il le feuilleta et aperçut le nom *Wei Li Chun* en haut d'une trentaine de pages successives. En haut d'autres groupes de pages, il y avait marqué *Mario Sofik* et *A.F. Liebman*. Il comprit que le livre était un recueil de courts écrits, dont deux étaient effectivement de Wei. Et il reconnut le titre de l'un de ceux-ci : « Un pas de plus en avant » (pas étant évidemment *passo*, et avant, *avanti*). Il figurait dans la première partie de *La Sagesse vivante de Wei*.

Lorsqu'il comprit les implications de ce qu'il venait de découvrir, il fut frappé de stupeur. Là, dans ce petit livre brunâtre au dos décousu, se trouvaient une douzaine ou une quinzaine de pages en une langue pré-U, dont il avait une traduction exacte dans le tiroir de sa table de chevet ! Des milliers de mots, des verbes dans toutes leurs formes déroutantes... Au lieu d'avancer à l'aveuglette dans ces fragments *d'italiano* presque inutilisables, il pourrait aborder cette nouvelle langue de pied ferme. En l'espace de quelques heures, il saurait où il en était !

Il ne dit rien aux autres, glissa le livre dans sa poche et alla les rejoindre, bourra sa pipe comme si de rien n'était. Ce *pas* je ne sais quoi *avant* n'était peut-être pas « Un pas de plus en avant », après tout. Si, c'était cela ; il le *fallait* !

Ce l'était réellement. Il lui suffit de comparer les deux ou trois premières phrases pour s'en assurer. Il resta éveillé toute la nuit, lisant et comparant mot après mot, ligne après ligne, le texte en langage pré-U avec la traduction. Il lut ainsi deux fois de suite l'essai de quatorze pages, puis commença à établir des listes de mots classés alphabétiquement.

La nuit du lendemain, il était fatigué et dormit, mais celle qui suivit, après une visite de Flocon de Neige, il se remit au travail.

Il prit également l'habitude d'aller au musée les nuits où ils ne se réunissaient pas. Là, il pouvait fumer en travaillant, et chercher d'autres livres en *français* – c'était le nom de cette langue ; il n'avait pas réussi à éclaircir le mystère du petit crochet sous le c. Au deuxième étage, il trouva une carte datant de 1951, soigneusement recollée en divers endroits, et sur laquelle Eur était « Europe », et comportait une division nommée « France », celle où l'on avait parlé le français, avec ses noms de villes étrangement attirants : « Paris » et « Nantes », « Lyon » et « Marseille ».

Il s'abstenait toujours d'en parler aux autres. Il voulait confondre Roi et émerveiller Lilas avec une langue dont il aurait acquis la maîtrise. Lors de leurs réunions, il ne travaillait plus sur *l'italiano*. Une nuit. Lilas lui en demanda la raison et il lui répondit, ce qui était d'ailleurs la stricte vérité, qu'il avait abandonné tout espoir. Elle parut désappointée, et il en fut heureux à cause de la surprise qu'il lui préparait.

Les soirées du samedi étaient gâchées aux côtés de Mary KK, et les nuits consacrées aux réunions étaient elles aussi perdues, quoique, maintenant que Chut était morte, il arrivait que Léopard ne vînt pas ;

Copeau restait après les autres pour vérifier si tout était en ordre et en profitait pour travailler.

En trois semaines, il fut capable de lire le français couramment ; il ne lui manquait qu'un mot par-ci, par-là. Il avait trouvé plusieurs ouvrages en français. Il en lut un dont le titre était *Les assassins de la faucille rouge*, puis un autre, *Les Pygmées de la forêt équatoriale*, et enfin, *Le Père Goriot*.

Il choisit une nuit où Léopard n'était pas là pour le leur dire. Roi ressemblait à quelqu'un qui vient d'apprendre une mauvaise nouvelle. Il considéra longuement Copeau, contrôlant les traits de son visage et paraissant soudain plus vieux, plus décharné. Lilas, elle, semblait avoir reçu un cadeau longuement espéré.

— Et tu as lu des *livres* dans cette langue ?

Ses yeux brillèrent, plus grands que jamais, et ses lèvres restèrent entrouvertes. Mais aucune de ces réactions ne lui fit autant de plaisir qu'il l'avait escompté. Il était lourd du poids de ce qu'il avait appris.

— Oui, trois, répondit-il à Lilas. Et j'en suis à la moitié d'un quatrième.

— Mais c'est merveilleux ! s'exclama Flocon de Neige. Pourquoi nous l'avais-tu caché ?

Et Moineau ajouta :

— Je n'aurais pas cru que c'était possible.

— Félicitations, Copeau, dit Roi en ôtant sa pipe de sa bouche. C'est une réussite remarquable, même avec l'aide de l'essai. Tu m'as vraiment remis à ma place. (Il examina sa pipe et en remit le tuyau bien droit.) Qu'as-tu découvert jusqu'à présent ? Des choses intéressantes ?

Copeau le regarda dans les yeux.

— Oui, dit-il. Une grande partie de ce qu'on nous apprend est vrai. Le crime existait, de même que la violence, la stupidité et la faim. Toutes les portes avaient des verrous. Les drapeaux jouaient un grand rôle, de même que les frontières territoriales. Des enfants attendaient la mort de leurs parents pour pouvoir hériter. Il y avait un gaspillage fantastique de travail et de matières premières.

Il sourit à Lilas pour la consoler ; le cadeau qu'elle avait tant attendu s'effritait sous ses doigts.

— Mais, malgré tout cela, les membres semblaient plus forts et plus heureux que nous. Ils allaient où ils voulaient, faisaient ce qu'ils désiraient, « gagnaient » des choses, « possédaient » des choses, et surtout choisissaient, choisissaient encore et toujours – et à cause de cela ils étaient en quelque sorte plus *vivants* que les membres ne le sont aujourd'hui.

Roi avait vidé sa pipe et reprenait du tabac.

— En somme, c'est à peu près ce à quoi tu t'attendais, n'est-ce pas ?

— Oui, à peu de chose près. Mais ce n'est pas tout.

— Oui ? dit Flocon de Neige.

Regardant Roi, Copeau dit :

— Il n'était pas nécessaire que Chut meure.

Leurs regards se fixèrent sur lui. Roi cessa de bourrer sa pipe.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne le sais donc pas ?

— Non. Je ne comprends pas.

— De quoi parles-tu ? demanda Lilas.

— Tu ne le sais donc pas, Roi ? répéta Copeau.

— Non, dit Roi avec force. Qu'est-ce que... Je ne vois absolument pas où tu veux en venir. Qu'est-ce que des livres pré-U ont pu t'apprendre sur Chut ? Et si tel était le cas, comment voudrais-tu que je le sache ?

— Atteindre l'âge de soixante-deux ans, dit Copeau, n'est pas dû aux merveilles de la chimie, de la génétique et des gatototiaux. Les Pygmées de la forêt équatoriale, dont la vie était rude même selon des critères pré-U, atteignaient l'âge de cinquante-cinq ou même soixante ans. Un membre du nom de Goriot vécut jusqu'à soixante-treize ans et personne ne trouvait cela particulièrement remarquable – et c'était au début du XIX^e siècle ! Certains membres atteignaient quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans même !

— C'est impossible, dit Roi. Le corps ne peut pas durer aussi longtemps. Les poumons, le cœur...

— Le livre que je lis en ce moment parle de membres vivant en 1991. L'un d'eux a un cœur artificiel ; il avait donné de l'argent à des docteurs et ils le lui ont mis à la place du sien.

— Au nom de... commença Roi. Es-tu vraiment certain de comprendre le frandé ?

— Le français, corrigea Copeau. Absolument certain. Soixante-deux ans, ce n'est pas vieux. C'est en fait une vie relativement courte.

— Mais c'est à cet âge-là que nous *mourons*, dit Moineau. Et pourquoi en serait-il ainsi si ce n'était pas... inévitable ?

— Nous ne *mourons* pas... dit Lilas, regardant tour à tour Copeau et Roi.

— Exactement, dit Copeau. On nous *fait* mourir. Uni nous fait mourir. Il est programmé en vue d'une efficacité maximale, avant tout, encore et toujours en vue de l'efficacité. Après avoir passé en revue toutes les données de ses mémoires – qui ne sont

pas les mignons petits jouets roses que l'on nous fait visiter, mais d'horribles monstres – Uni a décidé que soixante-deux ans était le moment optimal pour mourir, meilleur que soixante et un ou que soixante-trois, meilleur que de se donner la peine de fabriquer des cœurs artificiels. Si l'âge de soixante-deux ans n'est pas un sommet de longévité que nous avons bien de la chance d'atteindre – et je *sais* qu'il n'en est pas ainsi –, c'est la seule réponse. Ceux qui doivent nous remplacer sont disponibles et pouf ! nous partons, quelques mois plus tôt ou quelques mois plus tard, pour que cela ne paraisse pas suspect. Si jamais, n'est-ce pas, quelqu'un était suffisamment malade pour éprouver des soupçons.

– Christ, Marx, Wood et Wei ! chuchota Flocon de Neige en secouant la tête.

– Précisément, dit Copeau. Surtout Wood et Wei.

– Roi ? dit Lilas.

– Je suis confondu. Je comprends maintenant pourquoi Copeau pensait que je savais. (À l'attention de Flocon de Neige et de Moineau, il ajouta :) Il sait que je suis dans la chimiothérapie.

– Mais tu l'ignorais ? dit Copeau.

– Totalement.

– Y a-t-il ou non un poison dans les unités de traitement ? Tu dois savoir cela, quand même ?

– Doucement, frère ; je ne suis plus jeune, tu sais. Il n'y a pas à proprement parler de poison, non. Mais presque tous les produits entrant dans le traitement *peuvent* causer la mort si la dose est trop forte.

– Et tu ignores dans quelles proportions on les donne aux membres qui ont atteint leurs soixante-deux ans ?

– Absolument. Les formules des traitements sont envoyées directement par Uni, et il est impossible de savoir en quoi elles consistent. Je peux, évidemment, *demander* à Uni en quoi un traitement particulier va consister ou a consisté, mais si ce que tu dis est vrai – il sourit – Uni ne me dira pas la vérité, n'est-ce pas ?

Copeau reprit son souffle.

– Oui, évidemment.

— Lorsqu'un membre meurt, demanda Lilas, les symptômes sont ceux de la vieillesse ?

— Ils sont ceux que l'on m'a *dit* être ceux de la vieillesse, répondit Roi. Mais ils pourraient fort bien correspondre à tout autre chose. Tu n'as trouvé aucun livre médical dans cette langue, Copeau ?

— Aucun.

Roi prit son briquet et l'ouvrit d'un coup de pouce.

— C'est possible. Parfaitement possible. J'avoue que je n'y avais jamais pensé. Les membres vivent jusqu'à soixante-deux ans ; jadis, c'était moins, un jour ce sera plus ; nous avons deux yeux, deux oreilles, un nez ; ce sont des faits prouvés.

Il alluma le briquet et le leva vers sa pipe.

— C'est trop beau pour ne pas être vrai ! dit Lilas. C'est la pensée de Wood et de Wei poussée à son ultime logique. Contrôlez la vie des membres et, un jour, vous finirez par contrôler leur mort.

— C'est affreux, dit Moineau. Je suis heureuse que Léopard ne soit pas là. Imaginez ce qu'il ressentirait. Son tour n'est plus loin, maintenant que Chut est morte. Il ne faut rien lui dire ; il faut qu'il continue à croire que c'est un événement naturel.

Flocon de Neige regarda Copeau d'un air sinistre.

— Pourquoi a-t-il fallu que tu nous le dises ?

Roi répondit pour lui :

— Afin que nous connaissions une heureuse tristesse. Ou était-ce un bonheur triste, Copeau ?

— Je pensais que vous voudriez savoir.

— Pourquoi ? répéta Flocon de Neige. Que pouvons-nous y faire ? Aller nous plaindre à nos conseillers ?

— Je vais vous dire ce que nous pouvons faire. Trouver de nouveaux membres pour notre groupe.

— Oui, approuva Lilas.

— Et où les trouverons-nous ? demanda Roi. Nous ne pouvons pas simplement prendre le premier Karl ou Marie que nous croiserons dans une allée, tu sais.

— Dans ton affectation, tu dois pouvoir demander les coordonnées des membres de la région ayant des tendances anormales, non ? lui dit Copeau avec une certaine agressivité.

— Pas sans donner une bonne raison à Uni, répondit Roi posément. Un seul acte un peu bizarre, frère, et c'est *moi* que les docteurs examineront. Ce qui signifierait, soit dit en passant, qu'ils *te* ré-examineraient par la même occasion.

— Il y a d'autres anormaux aux environs, dit Moineau. J'ai vu « À bas Uni » écrit sur les murs.

— Il faudrait trouver un moyen pour qu'ils nous trouvent, suggéra Copeau. Une sorte de signal, peut-être.

Roi fit une moue dubitative.

— Et ensuite ? Que faire, lorsque nous serons vingt ou trente ? Demander une visite de groupe et faire sauter Uni ?

— J'y ai pensé, dit Copeau simplement.

— Copeau ! s'exclama Flocon de Neige.

Lilas le regarda avec stupéfaction.

— Primo, dit Roi en souriant, Uni est imprenable. Et secundo, la plupart des membres adultes y sont déjà allés et on ne leur accorderait pas une deuxième visite. Tu ne voudrais quand même pas que nous allions jusqu'à Eur à pied ? Et que ferions-nous du monde, lorsque plus rien ne serait contrôlé – lorsque les usines se seraient arrêtées, lorsque les voitures se seraient écrasées et que les carillons auraient cessé de sonner – faudrait-il que nous devenions pré-U au point de dire une prière pour lui ?

— Si nous trouvions des membres qui connaissent les ordinateurs et la théorie micro-ondulatoire, des membres qui connaissent Uni lui-même, nous arriverions peut-être à changer sa programmation.

— *Si* nous trouvions de tels membres, et *si* nous parvenions à les convaincre de travailler avec nous. *Si* nous réussissions à aller à EUR-Zéro-Un. Ne vois-tu pas ce que tu demandes ? L'impossible, pas moins. *Voilà* pourquoi je t'avais dit de ne pas perdre ton temps avec ces livres. Nous ne pouvons *rien* faire, dans *aucun* domaine. Mets-toi bien dans la tête que ce monde appartient à Uni. Il lui a été remis il y a cinquante ans, et Uni fera ce qu'on lui a dit de faire – disséminer la f... Famille dans tout le f... univers – *et nous* ferons ce qu'on *nous* a dit de faire, y compris mourir à soixante-deux ans et ne pas manquer une seule émission de TV. Ici, frère, nous avons toute la liberté qu'il

nous est permis d'espérer : une pipe, quelques plaisanteries et un peu plus de sexe.

Essayons de ne pas perdre ce que nous avons. D'accord ?

— Mais si nous trouvions d'autres...

— Chante-nous une chanson, Moineau.

— Je n'ai pas envie.

— Chante une chanson !

— Bien, bien.

Copeau jeta un regard menaçant à Roi et quitta la pièce d'un pas décidé. Dans la salle d'exposition obscure, il se heurta violemment la hanche contre un objet dur mais continua, jurant entre ses dents. Il s'éloigna le plus possible et s'arrêta enfin, se balançant d'un pied sur l'autre, se frottant le front des deux mains, devant les rois et les reines aux bijoux luisants, observateurs muets, plus noirs que le noir de la nuit.

— Roi ! murmura-t-il entre ses dents. Il se prend vraiment pour un roi, le faux frère...

La voix de Moineau et le tintement grêle de son instrument pré-U lui parvenaient faiblement. Et des pas aussi, de plus en plus proches.

— Copeau ? (C'était Flocon de Neige. Il ne se retourna pas. Elle lui toucha le bras.) Allons, dit-elle, allons, reviens.

— Laisse-moi. Je tiens à être seul un moment.

— Reviens. Ce que tu fais est puéril.

— Non. (Il lui fit face.) Va écouter Moineau chanter, veux-tu ? Va fumer ta pipe !

Elle resta un moment silencieuse, puis dit : « Bien », et s'en alla.

Il se tourna de nouveau vers les rois et les reines. Il n'arrivait pas à calmer sa respiration. Sa hanche lui faisait mal. Il était furieux de la façon dont Roi balayait ses idées et les faisait tous danser au son de sa...

Elle revenait. Il se retint de lui dire d'aller au diable et se retourna, les dents serrées.

C'était Roi – il reconnut sa silhouette à la lueur venant du couloir. Il s'arrêta à un pas de Copeau. Les deux hommes se firent face.

— J'ai parlé plus violemment que je n'en avais l'intention, dit Roi.

— Pourquoi ne prends-tu pas une de ces robes, et une couronne aussi, pendant que tu y es ? Ce médaillon au bout d'une chaîne, ce n'est vraiment pas assez pour un roi !

Roi resta un moment silencieux, puis :

— Je te présente mes excuses.

Copeau prit une profonde inspiration, et ne rejeta l'air qu'après un long moment.

— Chaque membre que nous pourrons attirer nous donnera de nouvelles idées, de nouvelles informations dont nous pourrons tirer parti, nous ouvrira des possibilités auxquelles nous n'avions jamais pensé.

— Sans compter les risques supplémentaires. Essaie de voir les choses de mon point de vue.

— Je ne peux pas. Je préférerais retomber dans mon état précédent plutôt que de me contenter de ceci.

— « Ceci » est déjà beaucoup pour un membre de mon âge.

— Tu as vingt ou trente ans de plus que moi ; bientôt tu en auras soixante-deux. C'est toi qui devrais vouloir que cela change !

— Peut-être, si un changement était possible. Mais chimiothérapie plus ordinateurs égale pas de changement.

— Pas nécessairement.

— Oh si ! Et je n'ai nullement envie de voir « ceci » disparaître. Même le fait que tu viennes ici les nuits où nous ne nous réunissons pas est un risque inutile. Ne te fâche pas ! ajouta-t-il en levant la main. Tu peux continuer à le faire si cela te plaît.

— J'y compte bien. Mais n'aie crainte, je suis prudent.

— Parfait. Et nous continuerons prudemment à chercher des anormaux. Mais sans signaux !

Il lui tendit la main. Après un moment d'hésitation, Copeau la prit et la serra.

— Allons, reviens. Les filles sont bouleversées.

Copeau le suivit vers l'entrepôt.

— Pourquoi as-tu dit tout à l'heure que les mémoires d'Uni étaient des « monstres d'acier » ?

— C'est ce qu'elles sont : d'énormes blocs réfrigérés, par milliers. Mon grand-père me les a montrés lorsque j'étais petit. Il a aidé à construire Uni.

— Le faux frère !

— Non, il le regrettait. Beaucoup. Christ et Wei, s'il vivait encore, il serait le compagnon idéal pour nous !

La nuit suivante, Copeau lisait dans l'entrepôt en fumant sa pipe lorsqu'il entendit :

— Hello, Copeau !

Lilas était là, dans l'embrasement de la porte, une torche électrique à la main. Copeau se leva et la regarda.

— Cela t'embête que je vienne te déranger ? demanda-t-elle.

— Au contraire, je suis heureux de te voir. Roi est venu aussi ?

— Non.

— Entre.

Elle resta appuyée au chambranle de la porte.

— Je voudrais que tu m'apprennes cette langue.

— Avec plaisir. J'allais te proposer mes listes. Entre donc !

Il la regarda avancer, posa sa pipe, qui le gênait, et alla vers les reliques entassées dans le fond. Il empoigna une chaise par un pied et la ramena vers la table en la tenant haut. Lilas avait mis sa torche dans sa poche et regardait une page du livre qu'il lisait. Il posa la chaise.

Elle referma le livre pour en regarder la couverture.

— Cela signifie *Un mobile de passion*, expliqua-t-il. C'est facile. Mais bien des choses dans le livre ne le sont pas.

Elle regarda de nouveau les pages.

— Il y a des mots qui ressemblent à de l'*italiano*.

— C'est ce qui avait attiré mon attention.

Il lui désigna la chaise qu'il avait apportée pour elle.

— Merci, je suis restée assise toute la journée. Mais ne te gêne pas.

Il s'assit et prit les listes qu'il avait mises sous la pile de livres français.

— Tu peux les garder tant que tu voudras. Je les connais pratiquement par cœur, maintenant.

Il lui expliqua la répartition des verbes en groupes, selon le type de modifications destinées à exprimer le temps et le sujet, et les formes que prenaient les adjectifs selon les noms auxquels ils se rapportaient.

— C'est compliqué, mais une fois qu'on a saisi le principe, la traduction est assez facile.

Il lui traduisit une page de *Un mobile de passion* : Victor, qui faisait le commerce de participations dans des compagnies industrielles – c'était lui qui avait un cœur artificiel – reprochait à sa femme, Caroline, d'avoir agi inamicalement avec un législateur influent.

— C'est absolument passionnant ! s'exclama Lilas.

— Ce qui me stupéfie, c'est le nombre de membres improductifs qu'il y avait à cette époque. Tous ces « marchands de participations » et ces législateurs, ces soldats et ces policiers, ces banquiers, ces percepteurs d'impôts...

— Ils n'étaient pas improductifs, Copeau. Ils ne produisaient pas des *choses*, certes, mais ils permettaient aux membres de vivre de la façon dont ils vivaient. Ils produisaient la *liberté*, ou du moins la préservaient.

— Oui... Tu as sans doute raison.

— Certainement.

Elle s'éloigna de la table et fit nerveusement quelques pas. Copeau était resté plongé dans ses pensées.

— À l'époque pré-U, dit-il, les membres sacrifiaient l'efficacité à la liberté. Nous avons fait exactement le contraire.

— *Nous* ne l'avons pas fait, dit Lilas. On l'a fait *pour nous*.

Elle revint et lui fit face.

— Penses-tu qu'il soit possible qu'il y ait toujours des incurables ?

Il la regarda, pris au dépourvu.

— Que leurs descendants aient réussi à survivre et aient formé une société quelque part ? Sur une île, ou dans une région que la Famille n'utilise pas ?

— Aïe – (Il se passa la main sur le front.) Ce n'est évidemment pas impossible. Des membres ont survécu sur des îles avant l'Unification – pourquoi pas après ?

— C'est exactement ce que *je* pense, dit-elle en venant plus près de lui. Cinq générations ont passé depuis les derniers...

— Décimées par la maladie et les privations...

— Mais se reproduisant sans limitation !

— Une *société*, dit-il, cela m'étonnerait. Une petite colonie, peut-être...

— Une ville. Ils étaient les plus forts, les plus intelligents...

— Quelle idée !

— Mais c'est possible, n'est-ce pas ?

Elle était penchée vers lui, et ses grands yeux l'interrogeaient. Un afflux de sang faisait paraître plus roses ses joues presque noires.

Il la regarda.

— Qu'en pense Roi ?

Elle eut un mouvement de recul et il ajouta :

— Comme si je ne le savais pas !

Furieuse soudain, elle éclata :

— Tu as été terrible avec lui, hier soir !

— Terrible ? *Moi ? Avec lui ?*

— Parfaitement ! (Virevoltant sur elle-même, elle s'éloigna de la table.) Tu l'as interrogé comme si... Comment osais-tu croire qu'il savait qu'Uni nous tuait, et nous le cachait !

— Je pense encore qu'il le savait.

Elle avança de nouveau vers lui.

— Non ! lui lança-t-elle. Il n'a pas de secrets pour moi !

— Tu te prends pour sa conseillère ?

— Oui ! s'écria-t-elle. C'est précisément ce que je suis, puisque tu tiens à le savoir !

— Ce n'est pas vrai.

— Je t'assure.

— Christ et Wei ! Réellement ? Toi, une conseillère ? C'est bien la dernière classification à laquelle j'aurais pensé. Mais... quel âge as-tu ?

— Vingt-quatre ans.

— Et tu es sa conseillère ?

Elle fit un signe d'assentiment.

Il éclata de rire.

— Je pensais que tu travaillais dans les jardins ! Sais-tu que tu as une odeur de fleurs ? Vraiment.

— Je porte du parfum.

— Tu en *portes* ?

— Du parfum de fleurs, dans un liquide. Roi m'en a fabriqué. Il regarda Lilas, puis le livre ouvert sur la table.

— Parfum ! s'exclama-t-il. Je croyais que c'était un germicide quelconque ; elle en met dans son bain. Évidemment ! Bien sûr ! (Il feuilleta dans ses listes, barra un mot et ajouta autre chose à la place.) Évidemment ! Du *parfum*, des fleurs dans un liquide. Et comment Roi s'y prend-il ?

— Ne l'accuse pas de nous tromper.

— Bien, bien. Je ne le ferai plus.

— Nous lui devons tout ce que nous avons.

— Sans doute, mais ce n'est rien, à moins que nous ne nous en servions pour obtenir davantage. Et il ne semble pas le vouloir.

— Il est plus raisonnable que nous.

Il leva les yeux sur elle ; elle était de nouveau à plusieurs pas de lui, tout près du tas de reliques.

— Et que ferais-tu si nous découvriions qu'il existe quelque part une ville d'incurables ?

Elle soutint fermement son regard.

— J'irais.

— Et tu mangerais des plantes et des animaux ?

— S'il le faut. (Elle désigna le livre de la tête.) Victor et Caroline semblent avoir dîné de fort bon appétit.

Il sourit.

— Tu es une vraie femme pré-U. hein ?

Elle ne répondit pas.

— Est-ce que je peux voir tes seins ? demanda-t-il.

— Pour quoi faire ?

— Par curiosité, simplement.

Elle ouvrit le haut de sa combinaison et rabattit les deux pans sur le côté. Ses seins étaient des cônes brun rosé, d'aspect très doux, se soulevant au rythme de sa respiration, tendus sur le dessus et arrondis sur leur partie inférieure. Leurs pointes, roses, semblaient se contracter et devenir plus foncées sous son

regard. Cela le stimula étrangement, comme si on l'avait caressé.

— Ils sont jolis, dit-il.

— Je sais. (Elle ramena les pans et pressa la fermeture.) Encore une chose que je dois à Roi. Avant lui, je croyais être le membre le plus laid de toute la Famille.

— Toi ?

— Il a fallu qu'il me convainque du contraire.

— Soit. Tu dois beaucoup à Roi. Nous lui devons tous beaucoup. Pourquoi es-tu venue *me* trouver, alors ?

— Je te l'ai dit. Pour apprendre cette langue.

— Penses-tu ! dit-il en se levant. Tu veux que je me mette en quête de lieux que la Famille n'utilise pas, de signes que ta « ville » existe. Parce que je le ferai, et qu'il ne le fera pas. Parce que je ne suis pas « raisonnable » ni vieux, et que je ne me contente pas de pasticher les émissions de TV.

Elle alla vers la porte, mais il la rattrapa par l'épaule et la fit pivoter.

— Reste ici !

Elle lui jeta un regard effrayé ; il la prit par le menton et embrassa sa bouche, prit sa tête à deux mains ~~et~~et essaya avec sa langue d'entrouvrir ses dents serrées. Elle le repoussa et rejeta la tête de côté pour se dégager. Il pensait que cela ne durerait qu'un moment, et qu'elle finirait par s'abandonner, par accepter son baiser, mais elle continua à se débattre avec une vigueur croissante et il finit par la lâcher.

— C'est... c'est *terrible* ! dit-elle. M'obliger ! C'est... Jamais on ne m'a *tenue* de cette façon !

— Je t'aime.

— Regarde comme je tremble. Wei Li Chun ! est-ce *ainsi* que tu aimes, en devenant pareil à un animal ? C'est épouvantable !

— Je suis un être humain, dit-il, comme toi.

— Non. Jamais je ne ferais de mal à quelqu'un, jamais je ne tiendrais quelqu'un de cette façon !

Elle se frotta le menton et le palpa comme pour vérifier si rien n'était cassé.

— Comment t'imagines-tu que les incurables embrassent ?

— Comme des êtres humains, pas comme des animaux.

— Excuse-moi, dit-il. Je t'aime.

— Bien. Moi aussi, je t'aime – de la même façon que j'aime Léopard, Flocon de Neige et Moineau.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Mais c'est ce que *je* veux dire. (Ne le quittant pas du regard, elle avança de côté vers la porte.) Ne recommence jamais cela. C'est trop terrible !

— Veux-tu les listes de mots ?

Elle parut sur le point de refuser, mais se ravisa et dit :

— Oui. C'est pour cela que j'étais venue.

Il alla prendre les listes sur la table, les plia soigneusement et les glissa dans *Le Père Goriot*. Elle approcha et il les lui donna.

— Je ne voulais pas te faire mal.

— N'y pensons plus. Mais ne recommence pas.

— Et je vais chercher des endroits que la Famille n'utilise pas. Je vais examiner les cartes du MRF pour voir...

— Je l'ai déjà fait.

— À fond ?

— Autant que je l'ai pu.

— Je vais le refaire. Millimètre par millimètre. C'est le seul point de départ possible.

— Comme tu voudras.

— Attends un instant. Je pars aussi.

Elle attendit pendant qu'il rangeait son attirail de fumeur et remettait la pièce dans son état primitif, puis ils traversèrent ensemble la grande salle et descendirent l'escalator.

— Une ville d'incurables, dit-il.

— C'est possible.

— Cela vaut la peine d'essayer.

Ils sortirent dans l'allée.

— Dans quelle direction vas-tu ?

— Vers l'ouest.

— Je vais t'accompagner un peu.

— Non. Je t'assure, plus longtemps tu restes dehors, plus il y a de chances pour que quelqu'un voie que tu ne touches pas.

— Je ne touche que le bord du lecteur, en me cachant avec mon corps. Pas facile, d'ailleurs.

— Non. Rentre directement, je t'en prie.

— Comme tu voudras. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Il posa la main sur son épaule et l'embrassa sur la joue.

Elle ne se détourna pas. Sous sa main, il la sentit tendue et sut qu'elle attendait.

Il embrassa ses lèvres. Elles étaient douces et chaudes, imperceptiblement entrouvertes ; elle se retira et partit.

— Lilas, dit-il en la suivant.

Elle tourna la tête.

— Non, Copeau. Va-t'en. Je t'en prie.

Elle continua à avancer. Au loin, un autre membre venait dans leur direction.

Il la regarda s'éloigner, empli de haine, empli d'amour.

5

Soir après soir, il mangeait rapidement (mais pas *trop* rapidement), puis allait au Musée des Réalisations de la Famille, où il examinait les grandes cartes lumineuses murales jusqu'à la fermeture, dix minutes avant la TV. Une nuit même, il y alla après le dernier carillon – une heure et demie de marche – mais se rendit compte que leur surface translucide était illisible à la lumière d'une lampe de poche, et hésita à les allumer, craignant que cela ne déclenche l'éclairage des salles ; le soudain accroissement de consommation donnerait certainement l'alerte à Uni. Un dimanche, il y emmena Marie KK, l'envoya voir l'exposition de l'Univers de Demain, et put tranquillement étudier les cartes pendant trois heures d'affilée.

Il ne découvrit rien : pas une île qui n'eût sa ville ou son complexe industriel ; pas une montagne qui ne fût un observatoire spatial ou un centre de climatologie ; pas un kilomètre carré de terrain – ou de fond d'océan, d'ailleurs – qui ne fût labouré ou exploité pour son sous-sol, ou encore couvert d'usines, de maisons, d'aéroports, ou converti en parc, bref, mis en valeur de quelque façon par les huit milliards de membres qui constituaient la Famille. La légende figurant en lettres dorées à l'entrée de la section des cartes – *La Terre est notre héritage ; nous l'utilisons avec sagesse et sans gaspillage* – semblait exacte, exacte au point qu'il ne restait pas de place pour la moindre communauté ne faisant pas partie de la Famille.

Léopard mourut, et Moineau chanta. Roi s'enferma dans un silence morose, tripotant les rouages d'un gadget pré-U, et Flocon de Neige demanda encore plus de sexe.

Copeau dit à Lilas :

– Rien. Absolument rien.

– Il devait y avoir des centaines de petites colonies, répondit-elle ; l'une d'elles *doit* avoir survécu.

— Peut-être une demi-douzaine de membres, vivant quelque part dans une caverne.

— Continue à regarder ; je t'en prie. Tu n'as certainement pas vérifié *toutes* les îles.

Il y réfléchit longuement, assis dans l'obscurité, dans une voiture du XX^e siècle, tenant le volant, maniant les pédales et les leviers ; et plus il y pensait, moins l'existence d'une ville ou d'une colonie d'incurables lui paraissait probable. Même s'il avait passé une zone inutilisée sur la carte, comment une communauté pouvait-elle exister sans qu'Uni apprenne son existence ? Elle laisserait certainement des marques sur son environnement. Un groupe de mille personnes, de cent même, doit augmenter la température d'une région, souiller les cours d'eau de ses résidus, et peut-être l'air lui-même avec ses feux primitifs. Sur nombre de kilomètres alentour, la terre ou la mer serait affectée par leur présence de dix façons différentes, toutes détectables.

Uni aurait donc depuis longtemps appris l'existence de cette ville hypothétique et, l'ayant appris, aurait fait... quoi ? Envoyé de toute urgence des médecins, des conseillers et des unités mobiles de traitements, pour « guérir » les incurables et en faire des membres « sains ».

À moins, évidemment, qu'ils ne se soient défendus... Leurs ancêtres avaient fui la Famille peu après l'Unification, alors que les traitements étaient encore facultatifs ou, plus tard, lorsque, devenus obligatoires, ils n'avaient pas encore atteint leur degré d'efficacité actuel ; certes, quelques-uns de ceux-là avaient défendu leurs retraites par la force, avec des armes. Ils avaient dû léguer ces armes, et la façon de s'en servir, aux générations suivantes. Que ferait Uni, aujourd'hui, en 162, avec sa Famille dénuée d'armes autant que d'agressivité, face à une communauté armée et prête à se défendre ? Qu'aurait-il fait en en détectant les signes il y a cinq, ou vingt-cinq ans ? Ne pas intervenir ? Laisser les habitants à leur « maladie » et à leurs quelques kilomètres carrés de terre ? Asperger la ville de LPK ? Et si les armes dont ils disposaient pouvaient abattre les avions ? Uni ne déciderait-il pas dans ses froids blocs d'acier

que le coût de la « guérison » était sans commune mesure avec son utilité ?

Il était à deux jours de son traitement, et son esprit était au summum de son activité. Mais il aurait aimé qu'il fût encore plus actif, encore plus éveillé. Il avait le sentiment que, juste au-delà des limites de sa conscience, quelque chose lui échappait.

Si Uni avait décidé de laisser cette ville exister, plutôt que de sacrifier des membres, du temps et des ressources technologiques pour l'« aider », alors... alors *quoi* ? Il était certain qu'il y avait autre chose, que de cette idée devait en découler une autre.

Jeudi, la veille de son traitement, il appela le Médicentre et se plaignit d'avoir mal aux dents. On lui proposa un rendez-vous pour vendredi dans la matinée, mais il dit qu'il devait venir au Centre samedi matin pour son traitement ; ne serait-il pas possible de faire d'une pierre deux coups ? Sa dent ne lui faisait pas tellement mal, cela pouvait attendre un jour.

On lui donna un rendez-vous pour samedi matin, 8 h 15.

Ensuite, il appela Bob RO et lui annonça qu'il avait rendez-vous chez le dentiste du Centre samedi matin à 8 h 15. Ne serait-ce pas une bonne idée de lui donner son traitement le même jour ? Autant faire d'une pierre deux coups.

— Ça ne serait pas une mauvaise idée, dit Bob. Un instant... (Il alluma son téléord.) Tu es Li RM... ?

— 35M4419.

— Ah oui, dit Bob en appuyant sur les touches.

Copeau le regarda faire en feignant un total manque d'intérêt.

— Samedi matin à 8 h 5, dit Bob.

Cela lui donnait un jour de plus qu'il n'en avait jamais eu entre ses traitements.

— D'accord, dit Copeau. Merci.

— Uni merci, dit Bob.

Ce soir-là, jeudi soir, il pleuvait et il resta dans sa chambre. Il s'assit à sa table, se prit la tête dans les mains, et réfléchit, regrettant de ne pas être au musée pour pouvoir fumer.

Si une ville d'incurables existait, et qu'Uni connût son existence et l'abandonnât à ses défenseurs armés, alors... alors...

Alors, Uni le cachait à la Famille – que cela pourrait inquiéter, voire même tenter – *et donnait aux services cartographiques des instructions pour le dissimuler.*

Évidemment ! Comment montrer des régions soi-disant inutilisées sur les belles cartes de la Famille ?

— Dis, papa, pourquoi n'utilisons-nous pas notre héritage sagement et sans gaspillage ?

Et papa répondra :

— En effet, il y a quelque chose de bizarre...

Alors, la ville sera baptisée IND99999 ou bien Immense Usine de Lampes de Bureau, et nul n'obtiendra l'autorisation d'en approcher à moins de cinq kilomètres. Dans le cas d'une île, ce serait encore plus simple : elle ne figurerait pas sur les cartes.

On ne pouvait, donc, se fier aux cartes. Peut-être y avait-il des villes d'incurables, ici, là, partout ; peut-être n'y en avait-il pas. Les cartes ne prouvaient rien, ni dans un sens ni dans l'autre.

Était-ce cela, la grande révélation pour laquelle il s'était torturé la cervelle, à savoir qu'il était totalement stupide de perdre du temps à examiner les cartes ? Et qu'il n'y avait absolument aucun moyen de trouver la ville, si ce n'était peut-être en parcourant la terre entière à pied ?

Fichue Lilas, avec ses idées exaspérantes !

Non, non, mais bien plutôt : Fichu Uni !

Une demi-heure durant, il attaqua l'insoluble problème : comment trouver une ville hypothétique dans un monde où il est impossible de voyager ? Finalement, il abandonna et alla se coucher.

Avant de s'endormir, il pensa à Lilas, au baiser qu'elle avait refusé et à celui qu'elle avait accordé, et à la curieuse sensation qui l'avait traversé lorsqu'elle lui avait montré les doux cônes de ses seins...

Vendredi, il était tendu et nerveux. Agir normalement devenait insoutenable ; à l'institut, il dut se contrôler toute la journée durant, et se contrôler encore pendant le dîner, et à la TV, et au photo-club. Après le dernier carillon, il rendit visite à Flocon de Neige.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Je ne vais plus pouvoir *bouger* demain !

Puis alla au pré-U. Il fit le tour des salles avec sa lampe électrique, poursuivi par son idée. La ville existait peut-être ; qui sait, elle était peut-être toute proche ! Il regarda les billets et les pièces de monnaie dans leur vitrine, et le prisonnier dans sa cellule (*Nous deux, mon frère*) et les serrures, et les appareils photos qui donnaient des images plates.

Il y avait peut-être *une* solution, mais pour cela, il fallait être nombreux. Chaque membre vérifierait les cartes selon sa connaissance limitée ; lui-même, par exemple, pourrait vérifier les laboratoires de génétique, les centres de recherche et les villes qu'il avait visitées ou dont on lui avait parlé. Lilas, elle, se chargerait des centres où elle avait travaillé comme conseillère et des villes qu'elle connaissait... Mais cela demanderait un temps fou, et une véritable armée de complices aux traitements diminués. Roi n'en finirait pas d'enrager.

Il regarda de nouveau la carte de 1951, émerveillé comme toujours par les noms étranges et les complexes tracés des frontières. Et pourtant, les membres pouvaient aller où bon leur semblait, ou à peu près ! Des ombres imperceptibles captèrent son regard, soulignant le bord de rectangles coïncidant exactement avec le quadrillage de la carte. Sans la lumière rasante de sa lampe de poche, les rectangles auraient été complètement...

Des rectangles bleus...

Dans le cas d'une île, elle ne figurerait pas sur la carte ; il n'y aurait rien que le bleu de la mer.

Et sur les cartes pré-U, il faudrait l'effacer.

Se forçant à garder son calme, il balaya méthodiquement la carte du faisceau de sa lampe et compta les rectangles projetant des ombres. Il y en avait huit en tout, tous bleus. Tous dans les océans, en divers endroits. Cinq couvraient un seul rectangle du quadrillage, et trois couvraient deux de ces rectangles. L'un des premiers était juste au large d'Ind, dans la « Baie du Bengale », alias Baie de la Stabilité.

La carte était sous verre, et accrochée au mur. Posant sa lampe sur une vitrine, il saisit la carte par les deux côtés et la

décrocha avec précaution, la posa contre son genou, et en examina le dos à la lumière de sa lampe.

Le cadre était vieux, mais le dos en carton gris semblait relativement récent. Dans le coin inférieur, les lettres EV étaient imprimées au tampon.

Tenant la carte par le fil métallique servant à l'accrocher et la soutenant de l'autre main, il traversa la salle, descendit au premier étage par l'escalator et entra dans l'entrepôt. Il ouvrit la lumière d'un coup de coude et posa la carte sur la table, face en bas.

Avec son ongle, il découpa le papier collé sur les quatre côtés du cadre, puis le souleva. En dessous, il y avait du carton blanc, maintenu par des agrafes métalliques.

Il fouilla dans les cartons pleins de petites reliques diverses et finit par trouver une paire de pinces, avec du ruban adhésif jaune enroulé autour d'une des poignées. Il s'en servit pour défaire les agrafes, puis retira le carton, et un second carton placé en dessous.

Le dos de la carte était tacheté de brun, mais aucune déchirure ne justifiait le rapiécage. Il portait une ligne écrite à la main dans une encre pâlie : *Wyndham, MU 7-2161* – un numéro ancien.

Il saisit la carte par ses deux coins supérieurs et la leva au-dessus de sa tête, vers la lumière blanche tombant du plafond. Des îles étaient visibles à travers tous les rectangles rapportés : ici une très grande, « Madagascar », là un groupe de petites, les « Açores ». Le carré de la Baie de la Stabilité en cachait une rangée de quatre petites, les « Iles Andaman ». Il ne se souvenait pas avoir vu une seule de ces îles sur les cartes du MRF.

Il reposa la carte sur la table et regarda en souriant – pour un peu, il aurait ri de joie – les curieux détails pré-U et les huit rectangles bleus, maintenant à peine visibles. « Lilas ! pensa-t-il, tu vas voir ce que j'ai à t'apprendre ! »

Il inclina la carte contre des piles de livres et, l'éclairant par en dessous avec sa lampe de poche, il reporta sur une feuille de papier blanc les quatre « Iles Andaman » et la ligne côtière du « Golfe du Bengale ». Il releva également les noms et les

coordonnées des autres îles, ainsi que l'échelle de la carte, qui était en « milles » et non en kilomètres.

Une paire d'îles de moyenne importance, les « Iles Falkland », était située près de la côte d'Arg (« Argentine »), en face de Santa Cruz, qui semblait être ARG20400. Il eut l'impression que cela réveillait un écho dans sa mémoire, sans pouvoir s'imaginer ce que cela pouvait bien être.

Il mesura les Iles Andaman. Les trois qui étaient groupées avaient une longueur totale d'environ cent vingt « milles » – dans les deux cents kilomètres, s'il ne se trompait pas ; c'était suffisamment grand pour plusieurs villes ! La voie d'accès la plus facile serait de partir de l'autre côté de la Baie de la Stabilité, de ASE77122 – si Lilas et lui (et Roi ? Flocon de Neige ? Moineau ?) décidaient d'y aller. Si ? C'était certain, maintenant qu'il avait découvert les îles ! Ils trouveraient bien un moyen. Il le *fallait*.

Il remit la carte en place dans son cadre, reposa les cartons et replia soigneusement les agrafes avec le manche des pinces – se demandant pourquoi « Iles Falkland » et « ARG20400 » ne cessaient de tourner dans sa mémoire.

Il replia soigneusement le papier – la prochaine fois, il apporterait du papier collant pour faire un travail plus propre – et remonta la carte au deuxième étage. Après l'avoir raccrochée, il s'assura que le dos non recollé ne se voyait pas.

ARG20400... Une mine de zinc récemment mise en exploitation avait été montrée à la TV, mais ce n'était certainement pas cela qui avait attiré son attention. Et il n'y était jamais allé...

Il descendit au sous-sol et prit trois feuilles de tabac derrière le chauffe-eau, puis remonta dans l'entrepôt, sortit sa pipe et, assis devant la table, coupa méticuleusement les feuilles en petits brins.

Était-il possible qu'il y eût une autre raison pour cacher l'existence de ces îles ? Et qui était chargé...

Assez. Il était las de penser. Il laissa son esprit vagabonder ; suivant les mouvements de la lame brillante de son couteau, il repensa à Chut et à Moineau, à la première fois où il les avait vues couper du tabac. Il avait demandé à Chut où elle s'était

procuré les graines, et elle lui avait répondu que Roi les avait apportées.

Il se souvint alors où il avait vu ARG20400 – le numéro, pas la ville elle-même.

Deux membres en combinaisons à croix rouge traînaient une femme hurlante, échevelée, à la combinaison déchirée, vers le Médicentre principal. Ils lui tenaient les bras et semblaient lui parler, mais elle continuait à hurler – des cris brefs et saccadés, toujours les mêmes, que les grands murs aveugles renvoyaient, et d'autres murs encore, plus loin dans la nuit. La femme ne cessait de hurler et la nuit hurlait avec elle.

Il attendit que la femme et les membres qui la conduisaient fussent entrés dans le bâtiment, attendit encore que les cris, de plus en plus lointains, fussent devenus inaudibles, puis traversa lentement l'allée et entra. Il se pencha contre le lecteur d'admission, comme s'il avait perdu l'équilibre, appliqua son bracelet sur le rebord métallique, puis se dirigea lentement et normalement vers l'escalator qui montait. Tenant la main courante, il se laissa emporter. Au fond des bâtiments, la femme hurlait toujours, puis soudain les cris cessèrent.

Le premier étage était éclairé. Un membre passant dans le couloir avec un plateau chargé de verres le salua d'un signe de tête. Il lui sourit en retour.

Les deuxième et troisième étages étaient également éclairés, mais l'escalator desservant le quatrième étage était immobilisé, et plus haut il faisait noir. Il monta les marches jusqu'au quatrième étage, puis jusqu'au cinquième.

À la lumière de sa lampe de poche, il avança dans le couloir, d'un pas rapide, maintenant, passa devant les portes qu'il avait franchies avec les deux médecins, la femme souriante qui l'appelait « jeune frère » et l'homme à la cicatrice qui n'avait cessé de l'observer. Arrivé au bout du couloir, il leva sa lampe sur la porte marquée 600/1, *Directeur, Sce de la Chimiothérapie*.

Il traversa l'antichambre et entra. Le grand bureau était mieux rangé que la dernière fois : le téléord désuet, une pile de dossiers, le verre plein de crayons étaient bien en place, ainsi

que les deux presse-papiers souvenirs, le curieux carré et le rond assez commun. Il prit le rond – qui était marqué ARG20400 – et tint un moment dans sa main le lourd et froid cylindre de métal doré, puis le reposa, à côté de la photo montrant Roi jeune, souriant devant le dôme d’Uni.

Il contourna le bureau, ouvrit le tiroir central et chercha dans les annuaires celui de la section. Dans la demi-colonne de Jésus, il eut vite fait de trouver Jésus HLO9E6290. Sa classification était 080A et sa résidence, G35, chambre 1744.

Devant la porte, il hésita un moment, se rendant soudain compte que Lilas était peut-être là, endormie sous son bras dominateur. « Tant mieux ! pensa-t-il. Autant qu’elle l’apprenne sans intermédiaire ! » Il ouvrit la porte, entra, et la referma silencieusement derrière lui ; dirigeant sa lampe vers le lit, il l’alluma.

Roi était seul ; sa tête grisonnante reposait sur son bras replié.

Copeau fut à la fois heureux et dépité. Plutôt heureux, en fait. Il dirait tout à Lilas plus tard, triomphalement, lui expliquant ce qu’il avait découvert.

Il alluma la lumière, éteignit sa lampe et la rempocha.

– Roi ? dit-il.

Il ne bougea pas.

– Roi, répéta-t-il en approchant du lit. Réveille-toi, Jésus HL.

Roi tourna la tête et se protégea les yeux de la main. Après un court moment, il écarta les doigts et entrouvrit un œil.

– J’ai à te parler, dit Copeau.

– Que fais-tu ici ? Quelle heure est-il ?

Copeau jeta un coup d’œil à l’horloge murale.

– 4 h 50.

Roi se redressa en se frottant les yeux.

– Que se passe-t-il ? Que fais-tu ici ?

Copeau approcha une chaise et s’assit au pied du lit. La chambre était en désordre – une combinaison était coincée dans le vide-tout, il y avait des taches de thé sur le sol...

Roi toussa, porta une main à sa bouche, et toussa de nouveau. Ses cheveux étaient collés par plaques sur son crâne, et il regardait Copeau de ses yeux rougis. Il garda sa main devant la bouche.

— Je voudrais savoir à quoi ressemblent les Iles Falkland, dit Copeau.

Roi abaissa sa main.

— Quelles îles ?

— Falkland. Celles où tu t'es procuré les graines de tabac. Et aussi le parfum que tu as donné à Lilas.

— J'ai fait le parfum moi-même.

— Et les graines de tabac aussi, sans doute ?

Roi le regarda.

— Quelqu'un me les avait données.

— À ARG20400 ?

Roi ne réagit pas immédiatement, puis inclina affirmativement la tête.

— Et où ce quelqu'un se les était-il procurées ?

— Je l'ignore.

— Tu ne le lui as pas demandé ?

— Non. Je ne le lui ai pas demandé. Pourquoi ne retournes-tu pas là où tu es censé être ? Nous pourrions parler de cela demain soir.

— Non, je reste ici jusqu'à ce que tu me dises la vérité. Je dois aller au Centre à 8 h 5 pour mon traitement ; si je ne le prends pas à l'heure, tout sera fini : moi, toi, le groupe. Et tu ne seras jamais roi de quoi que ce soit.

— Faux frère ! Sors d'ici, te dis-je.

— Non, je reste.

— Je t'ai dit la vérité.

— Je ne te crois pas.

— À ton aise.

Roi se renfonça sous les couvertures, remonta le col de son pyjama et s'allongea sur le ventre.

Copeau resta assis sur sa chaise et attendit.

Au bout de quelques minutes, Roi se mit sur le dos et se redressa, rejeta les couvertures et s'assit, posant ses pieds nus sur le sol. Il se gratta les cuisses des deux mains.

— Americanueva, dit-il, pas Falkland. Ils viennent sur le continent pour faire du petit commerce. Des créatures au visage poilu, vêtues de tissu et de cuir. (Il regarda Copeau dans les yeux.) Des sauvages dégoûtants et pourris de maladies ; quand ils parlent, on comprend à peine ce qu'ils disent.

— Ils existent. Ils ont survécu.

— Oui, mais c'est là *tout* ce qu'ils ont fait. Leurs mains sont dures comme du bois à force de travail. Ils ont faim, ils se volent entre eux.

— Mais ils ne sont pas revenus dans le sein de la Famille.

— Ils seraient moins malheureux s'ils le faisaient. Ils ont toujours une religion, et boivent de l'alcool.

— Jusqu'à quel âge vivent-ils ?

Roi ne répondit pas.

— Au-delà de soixante-deux ans ?

Les yeux de Roi se firent petits et froids.

— La vie est-elle si merveilleuse qu'elle mérite d'être prolongée indéfiniment ? Que ce soit ici ou là-bas, est-elle donc si extraordinaire que soixante-deux ans ne soit pas assez au lieu d'être déjà bien trop ? Oui, ils vivent plus vieux que soixante-deux ans. L'un d'eux affirmait en avoir quatre-vingts, et à le voir, on le croyait aisément. Mais ils meurent aussi plus *jeunes*, à trente ans ou même à vingt – à force de travail et de misère, ou pour défendre leur « argent ».

— Ce n'est qu'un groupe d'îles. Il y en a sept autres.

— C'est sûrement partout pareil, dit Roi. Partout pareil.

— Comment le sais-tu ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Christ et Wei ! Si j'avais pensé qu'une vie à demi-humaine était possible quelque part, j'en aurais parlé !

— Tu aurais dû le faire de toute façon. Il y a des îles tout près d'ici, dans la Baie de la Stabilité. Léopard et Chut auraient pu y aller ; ils seraient encore en vie.

— Ils seraient morts.

— Alors, tu aurais pu les laisser choisir leur façon de mourir. Tu n'es pas Uni.

Il se leva et remit la chaise à sa place, puis regarda l'écran du téléphone et prit la carte de conseiller qui était glissée sous l'appareil : *Anna SP38P2823*.

— Tu ne connais pas son numéro ? dit Roi. Vous ne vous voyez donc que dans le noir ? Ou bien n'en êtes-vous pas encore là ?

Copeau glissa la carte dans sa poche.

— Nous ne nous voyons pas du tout.

— Allons donc ! Je suis au courant de ce qui se passe. Me prends-tu pour un bout de bois ?

— Il ne se passe rien du tout. Elle est venue au musée une nuit et je lui ai donné mes listes de mots français, c'est tout.

— J'imagine la scène. Sors d'ici, veux-tu ? J'ai besoin de sommeil.

Il se rallongea, couvrit ses pieds, puis rabattit la couverture sur lui.

— Il ne se passe rien du tout, répéta Copeau. Elle n'oublie pas ce qu'elle te doit.

Sans ouvrir les yeux, Roi dit :

— Mais nous allons bientôt veiller à cela, n'est-ce pas ?

Copeau resta un moment silencieux.

— Tu aurais dû nous en parler. D'Americanova.

— Americanueva, dit Roi, et rien d'autre.

Ses yeux étaient fermés, et sous les couvertures sa poitrine se soulevait rapidement. Copeau alla vers la porte et ferma la lumière.

— À demain soir.

— J'espère que vous y arriverez, dit Roi. Tous les deux. À Americanueva. Vous le méritez bien.

Copeau ouvrit la porte et sortit.

L'amertume de Roi l'avait déprimé, mais après avoir marché une quinzaine de minutes, il se sentit gai et optimiste, et avant tout enthousiasmé par les résultats de cette journée supplémentaire de clarté. Il porta la main à sa poche, où se trouvaient la carte du Golfe de la Stabilité et des Iles Andaman, les noms et les emplacements d'autres bastions des incurables, et la carte portant en caractères rouges le numéro de Lilas.

Christ, Marx, Wood et Wei, de quoi ne serait-il pas capable sans traitement du tout !

Il sortit la carte et la lut tout en marchant. *Anna SG38P2823*. Il l'appellerait tout de suite après le premier carillon et lui proposerait un rendez-vous – pendant l'heure libre de la soirée. Anna SG. Non, elle n'était pas une « Anna » ; elle était Lilas, parfumée, délicate, belle. (Qui avait choisi ce nom, elle ou Roi ? Incroyable ! L'imbécile s'imaginait qu'ils se voyaient et couchaient ensemble. Si seulement c'était vrai !) *Trente-huit P, vingt-huit vingt-trois*. Il marcha un moment sur le rythme du numéro, puis, se rendant compte qu'il marchait trop vivement, ralentit le pas et remit la carte dans sa poche.

Il serait de retour dans sa chambre avant le premier carillon, prendrait une douche, se changerait, appellerait Lilas, mangerait (il mourait de faim), puis irait prendre son traitement à 8 h 5 et de là se faire soigner les dents. (« Cela va beaucoup mieux aujourd'hui, sœur. Les élancements ont presque disparu. ») Le traitement l'abêtirait, qu'il périsse ! mais pas au point de l'empêcher de parler à Lilas des Iles Andaman, et de commencer à faire des plans sur le meilleur moyen d'y aller – sans oublier Flocon de Neige et Moineau, si cela les intéressait. Flocon de Neige déciderait sûrement de rester. Il l'espérait ; cela simplifierait énormément les choses. Oui, elle resterait avec Roi, rirait, fumerait et coucherait avec lui, et jouerait à ce jeu mécanique avec une petite boule. Lilas et lui partiraient.

Anna SG, trente-huit P, vingt-huit vingt-trois...

Il arriva au bâtiment à 6 h 22. Deux membres matinaux descendaient le couloir, une nue et une habillée. Il sourit et leur dit :

— Bonjour, sœurs.

— Bonjour, dirent-elles en lui rendant son sourire.

Il entra dans sa chambre, ouvrit la lumière d'un petit coup sec sur l'interrupteur, et vit Bob sur son lit, se soulevant sur le coude et le regardant avec des yeux mal ouverts. Son téléord était à terre, brillant de toutes ses lumières bleues et ambrées.

6

Il referma la porte derrière lui.

Bob passa ses jambes par-dessus le rebord du lit et s'assit, le regardant avec inquiétude. Sa combinaison était partiellement ouverte.

— Où étais tu, Li ?

— Au salon, répondit Copeau. J'y étais retourné après la réunion du photo-club – j'y avais oublié mon stylo. Je me suis soudain senti très fatigué. Sans doute parce que je suis en retard pour mon traitement. Je me suis assis pour me reposer et (il sourit) soudain, c'était le matin.

Bob continua à le regarder avec la même inquiétude ; au bout d'un moment, il hocha la tête.

— J'ai été voir au salon. Et chez Mary KK, et au gymnase. J'ai même regardé au fond de la piscine !

— Tu ne m'as sans doute pas vu, parce que j'étais dans le coin derrière...

— J'ai regardé *partout*, Li, dit Bob.

Il referma sa combinaison et secoua la tête avec désespoir.

Copeau se dirigea vers la salle de bains, en décrivant une courbe prudente le maintenant à bonne distance de Bob.

— Je vais uriner, dit-il.

Il entra dans la salle de bains, ouvrit sa combinaison et urina, essayant de retrouver un maximum de clarté mentale, pour imaginer une explication qui satisferait Bob ou, au pis, semblerait être une aberration d'une nuit. Pourquoi Bob était-il venu, d'ailleurs ? Et depuis quand était-il là ?

— Je t'ai appelé à 11 heures et demie, et il n'y avait personne. Où as-tu été toute la nuit durant ?

Copeau referma sa combinaison.

— Je marchais dans les allées, dit-il en élevant la voix pour se faire entendre de Bob.

— Sans toucher un seul lecteur ?

Christ et Wei !

— J'ai dû oublier.

Il fit couler l'eau et se rinça les doigts.

— C'est à cause de ce mal de dents. Il ne fait qu'empirer. Toute la joue me fait mal. (Il s'essuya les mains ; le miroir lui renvoyait l'image de Bob, qui le regardait.) Cela m'empêchait de dormir. Alors je suis sorti et je me suis promené au hasard. Je t'avais raconté cette histoire du salon parce que je savais que j'aurais dû...

— Moi aussi, ce « mal de dents » m'a empêché de dormir. Je t'ai observé pendant la TV ; tu avais l'air tendu et anormal. J'ai fini par appeler la secrétaire qui prend les rendez-vous dentaires. On t'avait proposé un rendez-vous pour vendredi matin, mais tu avais prétendu que ton traitement était samedi.

Copeau raccrocha la serviette et fit face à Bob, qui s'était avancé jusqu'à l'ouverture de la porte.

Le premier carillon résonna, et les haut-parleurs diffusèrent *Une Seule et Grande Famille*.

— Tu jouais la comédie, n'est-ce pas, Li ? Au printemps déjà, ce ralentissement, cet assoupissement, comme si ton traitement était trop fort ?

Copeau resta un moment figé sur place, puis fit un signe d'assentiment.

— Oh, frère ! dit Bob. Qu'as-tu fait !

Copeau ne répondit rien.

— Oh, frère ! répéta Bob.

Il se baissa vers le téléord, l'éteignit, referma le couvercle et enclencha la fermeture.

— Me pardonneras-tu ? dit-il, essayant de faire tenir le téléord en équilibre sur une de ses extrémités. Je vais te dire une chose curieuse. Je ne suis pas exempt de vanité. Réellement. Ou plutôt, je ne l'étais pas. Je croyais être un des deux ou trois meilleurs conseillers du bâtiment. Que dis-je, de la ville ! Alerte, observateur *sensible*... Le réveil a été rude !

Il remit le téléord dans sa position normale et sourit sèchement à Copeau.

— Comme tu vois, tu n'es pas le seul à être malade, si cela peut te consoler.

— Je ne suis pas malade, Bob. Je suis en meilleure santé que je ne l'ai jamais été.

Sans cesser de sourire, Bob lui répondit :

— Cela semble contraire à l'évidence, non ?

Il empoigna son téléord et se leva.

— Tu ne peux pas voir l'évidence. Ton esprit et tes sens sont émoussés par les traitements.

Bob désigna la porte de la tête.

— Allons, viens. Nous allons remettre de l'ordre dans tout ça.

Copeau ne bougea pas. Bob ouvrit la porte et se retourna vers lui.

— Je suis en parfaite santé, dit encore une fois Copeau.

— Allons, Li, viens, dit Bob en lui tendant la main dans un geste apaisant.

Copeau finit par aller vers lui. Bob le prit par le bras et ils sortirent dans le couloir. Beaucoup de portes étaient ouvertes et des membres allaient et venaient tranquillement, ou parlaient doucement entre eux. Quatre ou cinq s'étaient groupés devant le tableau d'affichage et lisaient les nouvelles de la matinée.

— Bob, dit Copeau. Je veux que tu écoutes ce que je vais te dire.

— M'est-il déjà arrivé de ne pas écouter ?

— Je veux que tu essaies d'ouvrir ton esprit. Parce que tu n'es pas un membre stupide – tu es intelligent, tu as bon cœur et tu veux m'aider.

Alors qu'ils approchaient des escalators, Mary KK arriva, portant un paquet de combinaisons et une grosse savonnette posée par-dessus. Elle leur sourit puis dit à Copeau :

— Où étais-tu ?

— Il était descendu au salon, répondit Bob à sa place.

— Au milieu de la nuit ?

Copeau fit un signe affirmatif, et Bob dit :

— Oui.

Ils descendirent. La main de Bob était légère sur le bras de Copeau.

— Je sais que tu penses avoir un esprit ouvert, Bob, mais essaie de l'ouvrir encore davantage, de réfléchir, et de m'écouter

pendant quelques minutes comme si j'étais réellement en aussi bonne santé que je l'affirme. Veux-tu ?

— D'accord, dit Bob. C'est promis.

— Bob, nous ne sommes pas libres. Ni toi ni moi. Aucun membre de la Famille n'est libre.

— Comment veux-tu que je t'écoute comme si tu étais en bonne santé, quand tu dis des choses pareilles ? Évidemment, que nous sommes libres ! Libres de la guerre, du besoin et de la faim, libres du crime, de la violence, de l'agressivité, de l'ego...

— Oui, oui, nous sommes libres *de* certaines choses, mais nous ne sommes pas libres *de faire* des choses. Tu dois comprendre cela, Bob. Être « libre de quelque chose » n'a rien à voir avec la liberté.

Bob plissa le front.

— Libres de faire quoi ? demanda-t-il.

Ils descendirent de l'escalator, firent un demi-tour et s'engagèrent sur le suivant.

— De choisir notre propre classification... d'avoir des enfants lorsque nous le désirons, d'aller où nous le voulons et de faire ce qui nous plaît, de refuser les traitements quand nous ne les voulons pas...

Bob garda le silence.

Ils changèrent de nouveau d'escalator.

— Je t'assure que les traitements nous alourdissent l'esprit. Bob, continua Copeau. Je le sais par ma propre expérience. Ils contiennent des substances qui « nous rendent humbles et bons », comme dans la chanson, tu sais ? Cela fait plus de six mois que je suis « sous-traité » – le second carillon résonna – et je suis plus éveillé, plus vivant que je ne l'ai *jamais* été, de toute ma vie ! Je pense plus clairement et je ressens plus profondément. Et je baise quatre ou cinq fois par semaine ; le croirais-tu ?

— Non, dit Bob, les yeux fixés sur le téléord, qu'il avait posé sur la main courante.

— C'est pourtant vrai. Ah, tu es plus que jamais certain que je suis malade, n'est-ce pas ? Par l'Amour de la Famille, je ne le suis pas ! Et il y en a d'autres comme moi, des milliers, des millions peut-être. Un peu partout dans le monde, il y a des îles,

et peut-être aussi des villes sur les continents – ils abordaient l’escalator suivant – où les gens vivent vraiment libres. J’ai sur moi, dans cette poche, une liste de ces îles. Elles ne figurent pas sur les cartes parce que Uni ne veut pas que nous soupçonnions leur existence, parce qu’elles se *défendent* contre la Famille et que leurs habitants ne veulent pas se *soumettre* au traitement. Tu veux m’aider. Bob, n’est-ce pas ? M’aider *réellement* ?

Lorsqu’ils eurent pris pied sur l’escalator suivant, Bob lui jeta un regard peiné.

– Christ et Wei ! Comment peux-tu en douter, frère ?

– Très bien, dit Copeau. Dans ce cas, voici ce que je voudrais que tu fasses : lorsque nous arriverons dans la salle de traitement, tu diras à Uni que tout va bien et que je m’étais assoupi dans le salon comme je te l’avais dit. Ne mentionne pas que je n’ai pas touché les lecteurs, ou que j’ai inventé cette rage de dents. Ainsi, j’aurai juste droit au traitement qu’on aurait dû me donner hier. D’accord ?

– Et je t’aiderais en agissant ainsi ?

– Très certainement. Je sais que tu ne le penses pas mais, en tant que mon frère et mon ami, je te demande de... de respecter mes pensées et mes sentiments. Je partirai pour une de ces îles, et je n’aurai lésé la Famille en rien. Ce qu’elle m’a donné, je le lui ai rendu par mon travail – je ne l’avais d’ailleurs pas demandé, mais on ne m’avait pas laissé le choix.

Ils descendirent de l’escalator et se dirigèrent vers le suivant.

– Bien, dit Bob, tandis qu’ils descendaient. Je t’ai écouté, Li, et maintenant écoute-*moi*. (Sa main se resserra légèrement autour de son bras.) Tu es très, très malade. Mais c’est entièrement ma faute, et je m’en veux énormément. Il n’existe pas d’îles ne figurant pas sur les cartes ; les traitements ne nous abêtissent pas ; et si nous avions le genre de « liberté » auquel tu penses, ce serait le désordre, la surpopulation, la pauvreté, le crime et la guerre. Oui, je vais t’aider, frère. Je vais tout dire à Uni, et tu seras guéri, et tu m’en remercieras.

Ils montèrent sur un nouvel escalator, en bas duquel un panneau indiquait : *Deuxième étage – Médicentre*. Un membre en combinaison à croix rouge les croisa sur l’escalator montant.

– Bonjour, Bob, dit-il en souriant.

Bob se contenta de lui sourire.

— Je ne veux pas être guéri, dit Copeau avec obstination.

— Une preuve de plus que tu en as besoin. Détends-toi et fais-moi confiance, Li. Non, de quel droit te demanderais-je cela ? Aie confiance en Uni, plutôt. Oui ? Aie confiance en ceux qui ont programmé Uni.

— D'accord, dit Copeau après quelques instants.

Au moment où Bob lui disait :

— Tu ne peux pas savoir combien je me sens.

Copeau lui donna un coup sec sur la main, l'obligeant à le lâcher. Bob se retourna et le regarda avec stupéfaction. Copeau le poussa violemment dans l'escalator ; se retournant du même mouvement, il agrippa la main courante et se balançait sur le plan incliné central. Il entendit le bruit de la chute de Bob et le téléord qui rebondissait de marche en marche. S'agrippant des mains et des genoux aux rebords de métal, il avança de côté vers la main courante de l'escalator montant, la saisit et sauta sur les marches de métal vibrantes et mouvantes. Il atterrit accroupi, sans perdre l'équilibre et se releva instantanément.

— Arrêtez-le ! criait Bob en bas.

Copeau monta les marches deux à deux. Le membre à croix rouge qui était arrivé en haut, se tourna vers lui.

— Que faites...

Déjà Copeau l'avait saisi par les épaules – c'était un membre assez âgé, aux yeux agrandis par l'effroi – et repoussé sans ménagements.

Il s'engagea en courant dans un couloir.

— Arrêtez-le ! cria une voix.

D'autres se joignirent à elle :

— Arrêtez ce membre ! Il est malade. Arrêtez-le !

Il arrivait sur la salle à manger. Les membres qui attendaient leur tour se retournèrent pour voir ce qui se passait. Il courut vers eux, le bras tendu, criant : « Arrêtez ce membre ! », passa devant eux en courant et cria de nouveau : « Arrêtez-le ! » Il bouscula ceux qui bloquaient la porte, expliquant :

— Il y a un membre malade dans le restaurant, et il passa devant les lecteurs en ajoutant : « Il a besoin d'aide ! Vite ! »

Arrivé dans la salle à manger, il regarda de tous côtés, puis se précipita vers la porte tournante donnant accès à la section du service. Une fois là, il ralentit un peu le pas, essaya de calmer sa respiration, et passa devant des membres empilant des gâteaux entre des montants verticaux, puis sous des membres le regardant du haut des cuves d'acier dans lesquelles ils versaient du thé en poudre. Il faillit heurter un chariot chargé de cartons marqués *Serviettes* – le saisit par la poignée, le fit pivoter puis continua en le poussant devant lui, passa devant deux membres qui mangeaient debout, devant deux autres qui ramassaient des gâteaux tombés d'un carton crevé...

Devant lui se trouvait une porte marquée *Sortie* – donnant sur un des escaliers situés aux coins du bâtiment. Il continua dans cette direction, poussant toujours le chariot devant lui ; derrière lui, les voix devenaient de plus en plus fortes. Il heurta la porte de front ; elle s'ouvrit ; il alla jusque sur le palier avec le chariot, s'arrêta, referma la porte, et coinça le chariot entre la porte et la rampe de l'escalier ; une roue débordant sur la première marche continuait à tourner.

Il descendit les escaliers quatre à quatre.

Il fallait qu'il sorte de ce bâtiment, qu'il gagne les allées et les places. Il irait jusqu'au musée – encore fermé à cette heure-ci – et se cacherait dans l'entrepôt ou derrière le chauffe-eau jusqu'à demain soir, où Lilas et les autres devaient venir. Il aurait dû prendre quelques gâteaux au passage. Quelle bêtise de ne pas y avoir pensé !

Arrivé en bas, il suivit d'un pas rapide le couloir principal, saluant de la tête un membre qui venait en sens inverse. Elle regarda ses jambes, se rembrunit et se mordit les lèvres. Il baissa les yeux et s'arrêta net. Les jambes de sa combinaison étaient déchirées et son genou droit était meurtri ; de petites gouttes de sang perlaient sur la peau.

— Puis-je t'aider ? lui demanda le membre.

— J'arriverai bien tout seul au Médicentre. Merci, sœur.

Il se remit en marche. Il ne pouvait rien y faire ; un risque de plus à courir... Lorsqu'il serait dehors, loin du bâtiment, il nouerait un mouchoir autour de son genou et arrangerait sa

combinaison le mieux possible. Et son genou commençait à lui faire mal, maintenant qu'il l'avait vu. Il accéléra le pas.

Arrivé à l'entrée du grand hall, il s'arrêta un instant. De part et d'autre de la travée centrale, les escalators élevaient leurs rampes polies et au loin, de l'autre côté du hall, les quatre grandes portes de verre munies de lecteurs donnaient sur l'allée ensoleillée. Tout paraissait normal. Aucune alarme n'était sensible dans le murmure étouffé des voix.

Il s'avança vers les portes, marchant d'un pas normal, regardant droit devant lui. Il tricherait comme de coutume avec le lecteur – si quelqu'un le voyait trébucher, son genou serait une excuse suffisante – et une fois dehors... La musique cessa, et une voix de femme retentit :

— Excusez-moi... Chacun pourrait-il rester où il est pendant un moment ? Voulez-vous rester où vous êtes ?

Il était au milieu du hall ; il s'immobilisa.

Tous les membres firent de même et attendirent, regardant avec curiosité autour d'eux. Seuls ceux qui étaient sur les escalators avançaient encore, puis ceux-ci cessèrent de fonctionner. Un membre commença à descendre les marches.

— Arrête ! Ne bouge pas ! lui crièrent plusieurs membres – et elle s'immobilisa en rougissant.

Il resta sans bouger, les yeux fixés sur les immenses vitraux peints surmontant les quatre portes : le Christ et Marx, barbus, Wood, chauve, et Wei, souriant de ses yeux en fente. Quelque chose glissa sur son menton : une goutte de sang.

— Frères et sœurs, reprit la voix de femme, attention ! Un membre malade, très malade, se trouve dans le bâtiment. Il a agi agressivement et a fui son conseiller. (La plupart des membres retinrent leur souffle.) Chacun de nous doit aider à le retrouver pour qu'il aille se faire soigner sans tarder.

— Oui ! s'exclama un membre derrière Copeau.

— Que devons-nous faire ? demanda un autre.

La voix reprit :

— On pense qu'il se trouve plus bas que le quatrième niveau. Il s'agit d'un membre âgé de vingt-sept ans, de...

Une deuxième voix, une voix d'homme, intervint, lui parlant très vite, inintelligiblement. Un membre qui allait emprunter

l'escalator le plus proche regardait les genoux de Copeau, Copeau regardait le portrait de Wood. La femme parla de nouveau dans les haut-parleurs :

— Il va sans doute tenter de quitter le bâtiment. Les deux membres les plus proches de chaque issue vont s'en approcher pour la bloquer. Que personne d'autre ne bouge, s'il vous plaît. Seulement les deux membres les plus proches de chaque issue.

Les membres se trouvant près des portes se regardèrent, puis deux membres se détachèrent de chaque groupe et allèrent se poster près des lecteurs, visiblement mal à l'aise.

— C'est épouvantable ! dit une voix.

Le membre qui avait regardé les genoux de Copeau examinait maintenant son visage. Copeau le regarda – un homme d'une quarantaine d'années –, puis se détourna.

— Le membre que nous cherchons, dit une voix d'homme dans les haut-parleurs, est un mâle de vingt-sept ans, numéro Li RM35M4419. Je dis : Li, RM, 35M, 44-19. D'abord, nous vérifierons entre nous, puis nous fouillerons le niveau où nous nous trouvons. Un peu de silence, s'il vous plaît. UniOrd vient de nous informer que ce membre est le seul Li RM dans le bâtiment ; nous pouvons donc oublier le reste du numéro. Il nous suffit de chercher Li RM. Li RM. Vérifiez les bracelets des membres qui vous entourent. Nous cherchons Li RM. Assurez-vous que tous les membres que vous avez en vue sont vérifiés par au moins un autre membre. Les membres se trouvant dans leurs chambres sont priés de sortir dans les couloirs. Li RM. Nous cherchons Li RM.

Copeau se tourna vers un membre proche, lui prit la main et regarda son bracelet.

— Fais-moi voir le tien, lui dit le membre.

Copeau leva rapidement le poignet puis se détourna pour aller vers un autre.

— Je ne l'ai pas vu, dit le premier membre derrière lui.

Copeau prit la main de l'autre membre, mais le premier arriva et voulut lui prendre le bras, disant :

— Je n'ai pas pu le voir, frère...

Copeau courut vers les portes. Le membre qui avait regardé ses genoux le rattrapa par le bras et lui fit faire volte-face. Il

serra le poing et le frappa au visage. Le membre tituba en arrière.

Plusieurs membres se mirent à hurler. D'autres crièrent :

— C'est lui ! Le voilà ! Aidez-le ! Arrêtez-le !

Il atteignit une des portes et frappa du poing un des membres qui s'y trouvaient. L'autre le saisit par le bras, en lui disant à l'oreille :

— Frère, oh, frère !

D'autres arrivaient ; on le saisit par-derrière.

— Nous cherchons Li RM, reprit la voix d'homme. Il agira peut-être agressivement, mais nous ne devons pas avoir peur. Il a besoin de notre aide et de notre compréhension.

— Lâchez-moi ! cria Copeau, essayant de se dégager.

— Aidez-le ! criaient des membres. Emmenez-le à la salle de traitement ! Aidez-le !

— Laissez-moi ! cria-t-il. Je ne *veux pas* que l'on m'aide ! Laissez-moi tranquille, laissez-moi *seul*, haïssables faux frères !

Plusieurs membres, haletant et grimaçant de douleur – l'un d'eux avait des larmes plein les yeux –, le traînèrent vers l'escalator, puis sur les marches.

— Allons, allons, disaient-ils. Nous t'aidons. Tout ira bien dans un moment. Nous t'aidons.

Il donna des coups de pied à ceux qu'il pouvait atteindre, et ils le prirent aussi par les jambes.

— Je ne *veux pas* que l'on m'aide ! criait-il. Fichez-moi la paix ! Je ne suis pas malade ! Je suis en bonne santé ! En bonne santé !

À moitié traîné, à moitié porté, il passa devant des membres qui se bouchaient les oreilles, qui se cachaient la bouche, qui se détournaient ou le regardaient avec des yeux exorbités.

— C'est *toi* qui es malade, dit-il au membre qu'il avait frappé. (Du sang coulait de son nez qui, de même que sa joue, était enflé. Il tenait fermement Copeau par un de ses bras.) Tu es abêti et drogué, lui dit-il. Tu es mort. Tu es un homme mort. Tu es *mort* !

— Chut... Nous t'aimons et t'aidons, lui dit le membre.

— *Christ et Wei, allez-vous me lâcher ?*

Ils continuèrent à le traîner sur les marches. La voix d'homme retentit de nouveau dans les haut-parleurs :

— Il a été retrouvé. Li RM a été retrouvé, membres. On l'emmène en ce moment même au Médicentre. Je répète : Li RM est retrouvé et on l'emmène au Médicentre. L'alerte est terminée. Vous pouvez reprendre vos activités. Merci ; merci pour votre aide et votre coopération. Merci au nom de la Famille, merci au nom de Li RM.

On le traînait maintenant dans le couloir menant au Médicentre.

La musique reprit au milieu d'une mélodie.

— Vous êtes tous morts ! criait-il. La Famille est morte ! Seul Uni est vivant ! Mais il y a des îles où vivent des *hommes* ! Regardez la carte ! Regardez la carte du Musée Pré-U.

On l'entraîna dans la salle de traitement. Bob était là, pâle et en sueur, une entaille sanguinolente au-dessus de l'arcade sourcilière. Il tapait avec acharnement sur son téléord, que tenait une jeune fille en combinaison bleue.

— Bob ! dit-il. Bob, rends-moi un service, veux-tu ? Regarde la carte du Musée Pré-U, la carte de 1951...

On le traîna jusqu'à une unité de traitement. Il s'agrippa à l'ouverture, mais on lui desserra les doigts de force. On introduisit sa main, on releva sa manche, on enfonça son bras jusqu'à l'épaule.

Une main tremblante lui caressa la joue pour le calmer : Bob.

— Tout ira *bien*, Li, tout ira *bien*. Aie confiance en Uni. Trois traînées de sang coulaient sur son front et venaient imbiber son sourcil.

Le lecteur prit contact avec son bracelet ; le disque à infusion vint se coller contre son bras. Il ferma violemment les yeux. « *Je ne veux pas être tué !* pensa-t-il. *Je ne veux pas être tué ! Je n'oublierai pas les îles, je n'oublierai pas Lilas ! Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas mourir !* » Il rouvrit les yeux ; Bob lui souriait. Il portait une bande d'adhésif couleur chair sur le front.

— Ils avaient *dit* 3 heures, et il *est* 3 heures, dit-il.

— Que veux-tu dire ? demanda Copeau. Il était allongé dans un lit, et Bob était assis à côté de lui.

— C'est l'heure à laquelle les docteurs avaient dit que tu te réveillerais. 3 heures. Et il est 3 heures. Pas 2 h 59 ou 3 h 1, mais 3 heures juste. Ces toubibs me font peur parfois !

— Où suis-je ?

— Au Médicentre central.

Il se souvint alors – de ce qu'il avait pensé et dit et, pire que cela, de ce qu'il avait fait.

— O Christ ! dit-il. O Marx ! O Christ et Wei !

— Doucement, Li, doucement, dit Bob en lui prenant la main.

— Bob... O Christ et Wei, Bob, je... je t'ai poussé...

— Dans l'escalator. Eh oui, frère ! Ce fut la plus grande surprise de ma vie. Mais tout va bien maintenant. (Il posa le doigt sur son pansement adhésif.)

C'est cicatrisé et aussi beau qu'avant – ça le sera dans un jour ou deux, du moins.

— J'ai *frappé* un membre ! Avec mon poing !

— Il va parfaitement bien, lui aussi. (Il lui montra un vase rempli de roses, posé sur la table.) Deux ont été envoyées par lui, deux par Mary KK, et deux par les membres de ta section.

Il regarda les fleurs que lui avaient envoyées les membres qu'il avait trahis et frappés ; ses yeux s'emplirent de larmes et il se mit à trembler.

— Allons, allons, calme-toi, lui dit Bob. Tout est arrangé...

Et dire, Christ et Wei ! qu'il ne pensait qu'à lui-même !

— Écoute-moi, Bob...

Il se tourna vers lui et se souleva sur un coude, mettant la main devant ses yeux pour se protéger de la lumière.

— Doucement, ne te fatigue pas.

— Bob, il y en a *d'autres* ! D'autres qui sont aussi malades que je l'étais ! Il faut les trouver et les aider !

— Nous le savons.

— Il y avait un membre nommé Lilas, Anna SG38P2823, et un autre...

— Nous savons, dit Bob. Nous savons tout. Nous les avons déjà aidés. Nous les avons tous aidés.

— Vraiment ?

— Je t'assure. On t'a interrogé pendant que tu étais inconscient... Nous sommes lundi, lundi après-midi. Nous les avons tous trouvés et aidés – Anna SG, et celle que tu appelais « Flocon de Neige », Anna PY et aussi Yin GU, « Moineau ».

— Et Roi, dit Copeau. Jésus HL. Il est ici-même, dans ce bâtiment ; il est...

— Non, dit Bob en secouant tristement la tête. Pour lui, nous sommes arrivés trop tard. Il est... il est mort.

— Mort ?

Bob se mordit la lèvre.

— Il s'est pendu.

Copeau le regarda fixement.

— Dans sa douche, avec un lambeau de couverture.

— O Christ et Wei ! dit Copeau en se rallongeant. Maladie, maladie, maladie partout, et c'était en partie sa faute.

— Mais tous les autres vont bien, dit Bob en lui tapotant la main. Toi aussi, tu seras bientôt complètement guéri. Tu vas aller dans un centre de réhabilitation, frère. Une bonne semaine de vacances, peut-être deux !

— J'ai si honte, Bob... Je n'ose plus me regarder...

— Allons donc. Tu n'aurais pas honte si tu t'étais brisé la cheville en tombant, n'est-ce pas ? C'est la même chose. Si quelqu'un doit avoir honte, c'est *moi*.

— Je t'ai *menti* !

— Je me suis laissé prendre à tes mensonges. Tu sais, Li, personne n'est vraiment responsable de quoi que ce soit. Tu ne tarderas pas à t'en rendre compte. (Il baissa le bras et souleva un sac de voyage qu'il ouvrit sur ses genoux.) C'est le tien. Dis-moi si je n'ai rien oublié. Brosse, tondeuse, photos, carnet de noméros, un dessin représentant un cheval, ton...

— Il est malsain, dit-il. Je n'en veux pas. Jette-le.

— Le dessin ?

— Oui.

Bob sortit le dessin de la trousse et le regarda.

— Il n'est pourtant pas mal... Inexact, certes, mais... il a quelque chose.

— Il est malsain, répéta Copeau. C'est l'œuvre d'un membre malade. Jette-le.

— C'est toi qui décides.

Bob posa le sac sur le lit, se leva et traversa la pièce, ouvrit le vide-tout et y jeta le dessin.

— Et il y a des îles pleines de membres malades, dit Copeau. Partout dans le monde...

— Je sais, dit Bob. Tu nous l'as dit.

— Pourquoi ne les aidons-nous pas ?

— Cela, je l'ignore, admit Bob. Mais Uni le sait. Je te l'ai déjà dit, Li : aie confiance en Uni.

— Oh oui, dit-il, oh oui.

Des larmes coulèrent sur sa joue. Un membre en combinaison à croix rouge entra.

— Comment nous sentons-nous ? demanda-t-il.

Copeau le regarda.

— Il est assez déprimé, dit Bob.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit le membre. Mais ne t'inquiète pas, il retrouvera bientôt son équilibre.

Il approcha et prit le pouls de Copeau.

— Voilà, Li, dit Bob. Il faut que je m'en aille, maintenant.

— Bien, dit Copeau.

Bob se pencha et l'embrassa sur la joue.

— Au revoir, frère, au cas où tu ne serais pas renommé ici.

— Au revoir, Bob. Et merci. Merci pour tout ce que tu as fait.

— Uni merci, dit Bob.

Il lui serra la main, sourit, salua de la tête le membre à la croix rouge et sortit.

Le membre tira une seringue à infusions de sa poche et fit sauter la capsule.

— Tu verras, en un rien de temps tu te sentiras parfaitement normal.

Copeau ferma les yeux et essuya ses larmes tandis que le membre remontait sa manche.

— J'étais si malade, dit-il. Si malade.

— Ta-ta-ta, dit le membre en lui faisant doucement l'infusion. Cela ne mérite même pas qu'on y pense. Tu seras remis en un rien de temps.

TROISIÈME PARTIE

LE DÉPART

1

De vieilles villes furent détruites ; des villes nouvelles furent construites. Les villes nouvelles avaient des bâtiments plus élevés, des places plus vastes, des parcs plus étendus et des monorails plus rapides, quoique moins fréquents.

On lança deux nouveaux vaisseaux stellaires, vers Sirius B et vers 61 du Cygne. Les colonies de Mars, repeuplées et protégées contre un désastre semblable à celui de 152, s'accroissaient à un rythme rapide, de même que les colonies de Vénus et de la Lune et les avant-postes sur Titan et Mercure.

L'heure libre fut augmentée de cinq minutes. Les téléords à commande vocale commencèrent à remplacer ceux à commande digitale, et les gatototaux se faisaient maintenant en deux parfums différents. L'espérance de vie atteignait 62,4 années.

Les membres travaillaient et mangeaient, regardaient la TV et dormaient. Ils chantaient, visitaient les musées et se promenaient dans les parcs d'attractions.

Pendant le défilé célébrant le bicentenaire de la naissance de Wei, dans une ville nouvelle, une des perches soutenant un gigantesque portrait de Wei souriant était tenue par un membre d'une trentaine d'années, d'apparence parfaitement normale mis à part son œil droit qui était vert au lieu d'être marron.

Une fois, il y avait longtemps, ce membre avait été malade, mais maintenant il se portait bien. Il avait une affectation, une

amie et une conseillère. Il était parfaitement détendu et heureux de vivre.

Il se passa une chose étrange au cours de ce défilé. Pendant que ce membre marchait au pas de parade, tenant haut la perche soutenant le portrait, un numéro se répéta avec insistance dans sa tête : Anne SG, *trente-huit P, vingt-huit, vingt-trois* ; Anna SG, *trente-huit P, vingt-huit, vingt-trois*. Le numéro se répétait inlassablement au rythme de sa marche. Il se demanda à qui appartenait ce numéro, et pourquoi il ne cessait de se le répéter dans sa tête.

Brusquement, il se souvint : cela datait de sa maladie ! C'était le numéro d'un des autres malades, de celle qui s'appelait « Libellule » – non, « Lilas ». Pourquoi se souvenait-il soudain de son numéro, si longtemps après ? Il marqua le pas plus fort pour ne pas l'entendre, et fut soulagé lorsqu'on donna le signal de chanter.

Il en parla à sa conseillère.

— Ce n'est rien du tout, lui répondit celle-ci. Tu as sans doute vu quelque chose qui te l'a rappelée – peut-être l'as-tu vue elle-même. Le fait de s'en souvenir n'a rien d'inquiétant – à moins, bien entendu, que cela ne devienne gênant. Tiens-moi au courant si cela se reproduit.

Mais cela ne se reproduisit pas. Uni merci, il était en parfaite santé.

Un jour de Noël – il avait une autre affectation, vivait dans une autre ville –, il alla faire une promenade en bicyclette avec son amie et quatre autres membres. Ils s'enfoncèrent assez avant dans le parc et déjeunèrent à l'ombre d'un grand bouquet d'arbres.

Il avait posé son container à coca sur une pierre presque plate ; voulant le prendre tout en parlant, il le renversa. Les autres membres partagèrent leur part avec lui.

Quelques minutes après, en repliant l'enveloppe de son gâteau, il remarqua sur la pierre humide une feuille morte à la tige recourbée vers le haut, couverte de gouttelettes de coca. Il la saisit par la tige et la souleva – en dessous, la pierre était sèche. Le reste de la pierre était noir d'humidité, mais la feuille avait

laissé son empreinte, sèche et grisâtre. Il sentit irrationnellement que cet instant avait une importance pour lui, et resta un moment à regarder la feuille qu'il tenait dans une main, l'enveloppe du gâteau qu'il tenait dans l'autre, et l'empreinte sèche de la feuille sur la pierre humide. Son amie lui dit quelque chose, et il s'arracha au moment ; il roula la feuille et l'enveloppe du gâteau ensemble et les donna au membre qui avait le sac à détritrus.

L'image de l'empreinte laissée par la feuille sur la pierre lui revint plusieurs fois à l'esprit ce jour-là, ainsi que le lendemain. Ensuite, il eut son traitement et l'oublia. Une vingtaine de jours plus tard, l'image revint de nouveau. Il se demanda pourquoi. Avait-il une fois déjà ôté ainsi une feuille d'une pierre humide ? Si oui, il n'en avait gardé aucun souvenir...

De temps en temps, lorsqu'il se promenait dans le parc ou, chose curieuse, attendait son tour pour le traitement, l'image de l'empreinte de la feuille lui revenait à l'esprit et il se rembrunissait.

Il y eut un tremblement de terre. (Il tomba de sa chaise ; une plaque de verre se brisa sous le microscope et un vacarme inouï monta des profondeurs du laboratoire.) Quelques jours plus tard, la TV expliqua qu'une séismovalve s'était enrayée, presque à l'autre bout du continent, et que personne ne s'en était aperçu. Cela ne s'était jamais produit auparavant et ne se reproduirait plus jamais. Il fallait porter le deuil des victimes, certes, mais il n'y avait aucune inquiétude pour l'avenir.

Des dizaines de bâtiments s'étaient écroulés, des centaines de membres avaient trouvé la mort. Les Médicentres étaient surchargés de blessés, et plus de la moitié des unités de traitement étaient endommagées ; les traitements étaient retardés, parfois même de dix jours.

Quelques jours après la date prévue pour le sien, il pensa à Lilas – comment il l'avait aimée différemment et plus... plus fort que n'importe quelle autre. Il avait voulu lui parler de quelque chose. Qu'était-ce encore ? Ah oui, des îles. Des îles qu'il avait trouvées, cachées sur la carte pré-U. Les îles des incurables...

Son conseiller l'appela pour lui demander si tout allait bien.

— Pas tellement, Karl, non. J'aurais besoin de mon traitement.

— Attends une petite minute. (Copeau l'entendit parler à voix basse au téléord, puis le vit reparaître sur l'écran.) Tu pourras l'avoir ce soir à 7 h 30, mais il faudra que tu ailles au Médicentre du T24.

À 7 heures et demie, comme prévu, il attendait son tour en pensant à Lilas, essayant de se souvenir de son apparence physique exacte. Lorsqu'il arriva devant l'unité de traitement, l'image d'une feuille sur une pierre humide se forma dans son esprit.

Lilas l'appela (elle était dans le même bâtiment que lui) et il alla dans sa chambre, qui était l'entrepôt du pré-U. Des pendants d'oreilles verts resplendissaient devant son cou brun et rose ; elle portait une robe de tissu vert et luisant, qui révélait les doux cônes aux bouts roses de ses seins. Elle lui sourit.

— Bonsoir Copeau, lui dit-elle en français. Comment vas-tu ? Je m'ennuyais tellement de toi.

Il alla vers elle, la prit dans ses bras et l'embrassa – ses lèvres étaient douces et chaudes, sa bouche entrouverte – et se réveilla à la nuit et à sa déception. Ce n'avait été qu'un rêve, rien qu'un rêve.

Mais, étrangement, avec une force à lui faire peur, tout était en lui : l'odeur de son... parfum, oui, parfum, le goût âcre du tabac, l'écho des chansons de Moineau, et aussi son désir pour Lilas, sa colère contre Roi, son ressentiment contre Uni, sa tristesse pour la Famille et sa joie de se sentir, de se savoir, vivant et éveillé.

Et demain matin, on allait lui donner son traitement, et tout cela allait disparaître. À 8 heures précises. Il alluma la lumière, loucha vers l'horloge murale : 4 h 54. Dans à peine plus de trois heures...

Il éteignit la lumière et se rallongea, mais sans fermer les yeux. Il ne voulait pas perdre tout cela. Malade ou pas, il voulait conserver ses souvenirs et la capacité de les explorer et de s'en réjouir. Non, il ne tenait pas à penser aux îles – jamais ; cela, c'était vraiment *malsain* – mais il voulait penser à Lilas, et aux

réunions dans le petit entrepôt plein de reliques et aussi, peut-être, rêver une fois de temps en temps.

Dans trois heures, le traitement allait tout effacer. Il ne pouvait rien y faire – sinon, peut-être, espérer qu’il y aurait un nouveau tremblement de terre... mais il y avait bien peu de chances, n’est-ce pas ? Il y avait des années maintenant que les séismovalves fonctionnaient à la perfection, et elles continueraient à fonctionner à la perfection dans les années à venir. Et pourtant, seul un tremblement de terre pouvait retarder son traitement. Rien d’autre ne le pouvait. Rien. Rien du tout. Absolument rien, car Uni savait qu’il avait déjà menti une fois pour retarder un traitement.

L’image grisâtre d’une feuille sur une pierre noire d’humidité vint à son esprit, mais il la chassa pour penser à Lilas, pour recapturer l’image qu’il en avait eue dans son rêve, pour ne pas gaspiller ces trois courtes heures où il était vivant. Il avait oublié combien ses yeux étaient grands, et combien adorable son sourire, oublié comme sa peau était rose et brune et comme son sérieux était émouvant. Il avait oublié tant de choses ! Le plaisir de fumer, l’enthousiasme avec lequel il déchiffrait le français...

L’image de la feuille revint et il l’examina avec irritation, essayant de découvrir pourquoi son esprit s’y accrochait, afin de s’en délivrer une fois pour toutes. Il revit le moment ridiculement banal, les gouttes de coca brillant sur la feuille, revit ses doigts la soulever par la tige et son autre main tenant l’enveloppe du gâteau, et l’ovale sec et gris dessiné sur la pierre humide et brillante. Il avait renversé le coca, et la pierre était mouillée, sauf à l’endroit où la...

Il se dressa dans son lit et porta la main à son bras droit. « Christ et Wei ! » dit-il entre ses dents, soudain pris de peur.

Il se leva avant le premier carillon, s’habilla et fit son lit.

Il fut le premier à arriver dans la salle à manger, mangea et but, puis remonta dans sa chambre, une enveloppe de gâteau dans la poche.

Il la posa sur sa table et lissa sa surface avec la paume de sa main, puis plia soigneusement le carré de papier métallisé en deux, puis en trois, et l’aplatit avec soin ; malgré les six

épaisseurs, le petit paquet était très plat. Trop plat ? Il le reposa et alla dans la salle de bains. Il chercha la trousse de premiers secours dans l'armoire de toilette et en sortit du coton et une cartouche d'adhésif.

Il retourna dans la chambre et posa une couche de coton sur le rectangle de papier métallisé – une couche plus petite que le rectangle lui-même – et le couvrit soigneusement sur toute sa surface de morceaux de ruban adhésif, en les laissant dépasser des deux côtés.

La porte s'ouvrit. Il se retourna, cachant de son corps ce qu'il était en train de faire. C'était Karl TK, son voisin.

— Tu viens manger ? demanda-t-il à Copeau.

— C'est déjà fait.

— Ah bon. À tout à l'heure, alors.

— À tout à l'heure, répondit-il en souriant.

Karl referma la porte.

Il prit le pansement qu'il venait de confectionner en veillant à ne pas coller les morceaux d'adhésif ensemble et retourna dans la salle de bains, où il le posa précautionneusement sur le bord de l'évier et releva sa manche.

Il appliqua le pansement sur son bras, à l'endroit où se posait le disque à infusion, puis appuya fermement quelques instants pour le faire tenir.

Une feuille. Un bouclier. Serait-il efficace ?

Si oui, il ne penserait qu'à Lilas, pas aux îles. Si jamais il se surprénait à penser aux îles, il le dirait à son conseiller.

Il rabaissa sa manche.

À 8 heures, il prit la file d'attente dans la salle de traitement. Il se tenait les bras croisés, la main posée sur l'endroit où se trouvait le pansement, pour le réchauffer au cas où le disque à infusion serait sensible à la température.

« Je suis malade, se disait-il. Je vais attraper toutes les maladies : le cancer, la variole, le choléra, tout. Des poils vont pousser sur mon visage ! »

Il ne le ferait que cette seule et unique fois ! Au premier signe anormal, il dirait tout à son conseiller.

Cela ne marcherait d'ailleurs peut-être pas.

Son tour arriva. Il releva sa manche jusqu'au coude, engagea sa main jusqu'au poignet dans l'ouverture à rebord de caoutchouc puis releva sa manche jusqu'en haut en introduisant son bras du même mouvement.

Il sentit le lecteur palper son bracelet, puis la légère pression du disque à infusion contre le pansement... rien d'autre ne se passa.

— Ça y est, dit le membre qui attendait derrière lui.

La lampe bleue de l'unité s'était allumée.

— Oh, c'est vrai ! dit-il en rabaisant sa manche tout en retirant le bras.

Ensuite, il se rendit sans tarder à son affectation.

Après le déjeuner, il monta dans sa chambre et alla directement dans la salle de bains, où il remonta sa manche et arracha le pansement. Il était intact – mais la peau l'était aussi après un traitement. Il ôta le papier métallisé.

Le coton était grisâtre et humide. Il le pressa au-dessus de l'évier, et il en coula un filet d'un liquide clair comme de l'eau.

Jour après jour, il devenait plus conscient. Jour après jour, ses souvenirs revenaient, plus nets, avec des détails plus torturants.

Ses sentiments aussi devenaient plus forts. Son ressentiment contre Uni se changea en haine. Son désir pour Lilas devint une faim insatiable et désespérée.

De nouveau, il joua la comédie : agit normalement à son affectation, normalement avec son conseiller, normalement avec son amie. Mais jour après jour, cette comédie l'irritait davantage, le rendait plus furieux.

Des taches noirâtres apparurent sur son menton et sur ses joues. Il démontra sa tondeuse, fixa la lame à une des poignées et chaque matin, avant le premier carillon, se savonna le visage et se rasa.

Il rêvait chaque nuit. Parfois, ces rêves lui apportaient des orgasmes.

Il devenait de plus en plus insoutenable de maintenir la fiction du calme, de la satisfaction, de l'humilité, de la bonté. Le jour de la fête de Marx, il était allé à la mer. Il trotta d'abord sur

la plage, puis courut, courut pour distancer les membres qui trottaient à ses côtés, courut pour fuir la Famille étalée au soleil et se gavant de gâteaux. Il courut jusqu'à ce que la plage devienne un éboulis de pierres, courut les pieds dans les vagues, passa sur une ancienne jetée glissante d'algues. Là, il s'arrêta et, seul et nu entre l'océan et la falaise, il serra les poings et frappa la falaise, regarda le ciel immaculé et lui cria « À mort ! » et tira, tira, sur l'indestructible chaîne de son bracelet.

C'était en 169, le 5 mai. Il avait perdu six années et demie. *Six années et demie !* Il avait trente-quatre ans. Il était à USA90058.

Et où était-elle ? Toujours en Ind, ou ailleurs ? Sur terre ou dans un vaisseau stellaire ?

Et était-elle vivante, comme lui, ou bien morte, comme toute la Famille ?

2

C'était plus facile, maintenant qu'il s'était meurtri les poings et avait hurlé à n'en plus pouvoir – plus facile de marcher lentement en arborant un sourire satisfait, plus facile de regarder la TV et l'écran de son microscope, plus facile d'aller au concert avec son amie.

Sans cesser un instant de penser à ce qu'il allait faire...

— Pas de frictions ? lui demanda son conseiller.

— Eh bien, un petit peu, si.

— Tu me paraissais drôle, en effet. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai été très malade il y a quelques années, tu sais...

— Je sais.

— Et maintenant un des membres, qui était malade en même temps que moi, celui qui m'avait *rendu* malade, en fait, est ici, dans le même bâtiment que moi. Serait-il possible de me faire transférer ailleurs ?

Son conseiller le regarda avec incrédulité.

— J'avoue être surpris qu'Uni vous ait de nouveau réunis.

— Moi aussi, dit Copeau. Mais elle est ici. Je l'ai vue hier soir dans la salle à manger, et de nouveau ce matin.

— Lui as-tu parlé ?

— Non.

— Je vais vérifier cela. Si elle est vraiment ici et que cela te gêne, nous allons évidemment te transférer ailleurs. Ou *la* transférer. Quelle est son numéro ?

— Je ne m'en souviens pas en entier. Anna ST38P.

Son conseiller l'appela le lendemain matin.

— Tu t'étais trompé, Li. Ce n'est pas elle que tu as vue. Et d'ailleurs, elle est Anna SG, pas ST.

— Tu es certain qu'elle n'est pas ici ?

— Absolument. Elle est en Afr.

Copeau poussa un soupir de soulagement.

— D'autre part, Li, au lieu d'avoir ton traitement jeudi, tu le recevras aujourd'hui.

— Ah oui ?

— Oui. À 1 h 30.

— Fort bien. Merci, Jésus.

— Uni merci.

Il avait trois enveloppes de gâteaux en réserve dans le fond de son tiroir. Il en prit une, alla dans la salle de bains et se confectionna un pansement.

Elle était donc en Afr. C'était moins loin qu'Ind, mais il y avait quand même un océan à traverser.

Ses parents y étaient également, à '71334 ; dans quelques semaines, il demanderait à leur rendre visite. Il ne les avait pas vus depuis près de deux ans ; il y avait de bonnes chances pour qu'on lui accorde la visite. En Afr, il pourrait l'appeler – il prétendrait avoir le bras ankylosé et demanderait à un enfant de toucher le lecteur d'un téléphone public à sa place. Cela lui permettrait d'apprendre où elle habitait exactement. « *Bonjour, Anna SG ! J'espère que tu te portes aussi bien que moi. Dans quelle ville es-tu ?* »

Et ensuite ? Y aller à pied ? Demander un transfert en voiture jusqu'à quelque endroit situé à proximité, un centre génétique peut-être ? Uni verrait-il clair dans son jeu ?

Et même si tout cela se passait bien, même s'il arrivait à la voir, que ferait-il *alors* ? Aurait-elle, elle aussi, soulevé un jour une feuille d'une pierre humide ? C'était trop espérer. Oh non ! elle était certainement un membre normal, aussi normal qu'il l'était encore il y avait quelques mois. Et au premier mot anormal qu'il prononcerait, elle appellerait le Médicentre. Christ, Marx, Wood et Wei, que *faire* ?

Il pouvait, évidemment, renoncer à elle et partir seul, sans attendre, pour l'île libre la plus proche. Il y trouverait certainement des femmes, beaucoup de femmes, et quelques-unes auraient probablement une peau rose et brune et des yeux presque droits, et de doux seins en forme de cônes. Cela valait-il la peine de risquer sa propre vitalité pour une infime chance de réveiller celle de Lilas ?

Et pourtant, c'était *elle* qui avait éveillé la *sienne*, accroupie un jour devant lui, ses mains posées sur ses genoux...

Mais elle n'avait pas pris de risque. Pas un *tel* risque, en tout cas.

Il se rendit au Musée pré-U – comme jadis, de nuit, sans toucher les lecteurs en chemin. Il était pratiquement semblable à celui d'IND26110. Certaines pièces exposées n'étaient pas tout à fait les mêmes, ou bien étaient disposées différemment.

Il y trouva une autre carte pré-U, datant de 1937, celle-ci, avec les huit mêmes rectangles bleus soigneusement collés aux mêmes endroits. Le dos du cadre avait été découpé et grossièrement recollé ; quelqu'un d'autre était passé par là avant lui. Cette pensée l'enthousiasma – quelqu'un d'autre avait donc découvert les îles et, qui sait, était en ce moment même en route pour y aller.

Dans un autre entrepôt – mais celui-ci ne contenait qu'une table, quelques cartons et une drôle de machine, comme une loge garnie de rideaux, avec un tas de leviers – il tint de nouveau la carte contre la lumière et de nouveau vit les îles cachées. Sur une feuille de papier, il dessina la plus proche, « Cuba », au large du cap sud-est d'Usa. Et pour le cas où il prendrait le risque d'aller voir Lilas, il dessina également la côte d'Afr et les deux îles les plus proches, « Madagascar » à l'est et la petite « Mallorca » au nord.

L'un des cartons contenait des livres ; il en trouva un en français, *Spinoza et ses contemporains*. Il le feuilleta un moment et décida de l'emporter.

Après avoir remis la carte en place, il flâna dans le musée, regardant les objets exposés. Il prit une boussole que l'on pouvait attacher au poignet, et qui semblait toujours fonctionner, ainsi qu'un « rasoir » à manche en os et la pierre pour l'affûter.

— Nous allons bientôt changer d'affectation, lui dit son chef de section un jour pendant le déjeuner. GL4 va prendre notre travail en charge.

— J'espère être nommé en Afr, dit-il. Mes parents y sont.

C'était une remarque osée, pas très normale, mais peut-être le chef de section avait-il une légère influence sur les affectations.

Son amie fut transférée et il alla l'accompagner à l'aéroport – pour prendre congé, et surtout pour voir s'il y avait un moyen de monter à bord d'un avion sans l'autorisation d'Uni. C'était apparemment impossible ; les membres attendaient leur tour en file serrée, et il ne pourrait feindre de toucher le lecteur. Derrière le dernier membre de la file d'attente, venait un membre en combinaison orange chargé d'arrêter l'escalator et de l'escamoter dans sa fosse. Descendre d'un avion semblait tout aussi difficile : le dernier membre à sortir était accompagné de deux membres en orange ; ils inversaient l'escalator, touchaient le lecteur et remontaient à bord avec des containers métalliques pour recharger les distributeurs de gâteaux et de boissons. Peut-être pourrait-il s'introduire dans un des avions attendant dans les hangars, et s'y cacher – mais où ? il ne se souvenait d'aucun endroit propice dans les avions. Et même... il n'avait aucun moyen de connaître la destination de l'avion en question.

Impossible, donc, de prendre l'avion sans l'accord d'Uni.

Il demanda l'autorisation de rendre visite à ses parents ; elle lui fut refusée.

On donna de nouvelles affectations aux membres de sa section. Deux 663 furent envoyés en Afr, mais pas lui. On le nomma à USA36104. Pendant le vol, il examina attentivement l'avion. Il n'y avait absolument aucune cachette ; rien d'autre que les rangées de sièges, les toilettes à l'avant, les distributeurs à l'arrière et quatre écrans où un acteur jouait le rôle de Marx.

USA36104 était dans le Sud-Est, pas très loin du cap donnant sur Cuba. Un dimanche, il pourrait aller se promener à bicyclette et puis continuer, de ville en ville, dormant dans les vastes étendues du Parc, faisant des incursions nocturnes dans les villes pour se ravitailler. Selon la carte du MRF, il y avait mille deux cents kilomètres. À '33037, il trouverait peut-être un bateau, ou rencontrerait des marchands venant à terre comme, à en croire Roi, ils le faisaient à ARG20400.

« Oh, Lilas ! pensait-il. Que puis-je faire d'autre ? »

Il fit une nouvelle demande pour aller voir ses parents en Afr ; de nouveau, elle lui fut refusée.

Les dimanches et pendant ses heures libres, il faisait de la bicyclette pour s'entraîner. Il alla au pré-U de '36104 et y trouva une meilleure boussole et un couteau à lame dentée dont il pourrait se servir pour couper des branches. Il regarda également la carte ; ici, elle était intacte. Il écrivit au dos : *Oui, il existe des îles où les membres sont libres. À bas Uni !*

Tôt un dimanche matin, il se mit en route pour Cuba, avec en poche la boussole, le couteau et la carte qu'il avait dessinée. Dans le panier de sa bicyclette, *La Sagesse Vivante de Wei* était bien en évidence sur la couverture soigneusement pliée, à côté du container de coca et du gâteau. Sous la couverture, il avait dissimulé son sac de voyage, qui contenait son rasoir et la pierre pour l'affuter, une savonnette, sa tondeuse, deux gâteaux supplémentaires, un distributeur d'adhésif, une photo de ses parents et de Papa Jan et une combinaison de rechange. Il avait mis un pansement sur son bras mais il ne se faisait guère d'illusions : si on l'emmenait dans un Médicentre, il y avait peu de chances pour qu'il passe inaperçu, il avait mis des lunettes de soleil et, souriant, pédalait vers le sud-est au milieu des autres cyclistes, sur le sentier menant à '36081. Sur la route parallèle au sentier, des voitures passaient dans un ronflement rythmique ; parfois, les aérojets de leurs coussins d'air lui envoyaient des graviers.

Toutes les heures environ, il s'arrêtait quelques minutes pour se reposer. Il mangea la moitié d'un gâteau et but un peu de coca, en pensant à Cuba et à ce qu'il emporterait comme monnaie d'échange ; il faudrait qu'il prenne quelque chose à '33037. Il pensa aussi aux femmes de Cuba. Des femmes n'ayant jamais été soumises au traitement, passionnées au-delà de toute imagination, aussi belles que Lilas, plus belles peut-être...

Il pédala pendant cinq heures, puis fit demi-tour et revint.

Il se força à penser à son travail. Il était le seul 663 dans la division pédiatrique du Médicentre. Un travail ennuyeux au possible : d'éternels examens de gènes, presque toujours pareils. De plus, c'était le genre d'affectation où l'on risquait de rester longtemps, sinon toujours.

Toutes les quatre ou cinq semaines, il demandait à rendre visite à ses parents.

En février 170, sa demande lui fut accordée.

Il arriva en Afr à 4 heures du matin, heure locale, se tenant le coude droit et se mordant les lèvres, son sac de voyage suspendu à l'épaule gauche. Le membre qui était descendu de l'avion derrière lui, et qui l'avait aidé à se relever lorsqu'il était tombé, toucha le lecteur du téléphone à sa place.

— Tout va bien, c'est sûr ? demanda-t-elle.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Merci, et bon séjour !

Au téléphone, il dit : « Anna SG38P2823 ». Le membre le laissa.

Des motifs géométriques dansèrent sur l'écran pendant que la communication s'établissait, puis il s'assombrit et resta noir. « Elle a dû être transférée, pensa-t-il avec alarme. Elle n'est plus ici. » Il attendit que le téléphone le lui annonce, mais ce fut la voix de Lilas qu'il entendit. « Un instant. Je suis... » et elle apparut, trop près de l'appareil, toute trouble. Puis elle s'assit sur le rebord de son lit, se frottant les yeux. Elle était en pyjama. « Qui est-ce ? » demanda-t-elle. Derrière elle, un membre se retourna. Ah oui, c'était un samedi soir. Ou bien était-elle mariée ?

— C'est Li RM, dit-il.

— Li quoi ?

Elle se pencha vers l'écran et le regarda en clignant des yeux. Elle était plus belle que dans son souvenir. Qui d'autre avait des yeux pareils ?

— Li RM, dit-il, courtois, normal et désintéressé. Tu ne te souviens pas ? D'IND26110, en 162.

Elle plissa le front, comme si elle était gênée, puis sourit :

— Oui, bien sûr ! Je me souviens. Comment vas-tu, Li ?

— Très bien. Et toi ?

— Parfaitement bien.

Son sourire disparut.

— Mariée ?

— Non. Je suis contente que tu aies appelé, Li. Je voulais toujours te remercier. Pour m'avoir aidée, tu sais.

— Uni merci, dit-il.

— Non, non. Merci à toi, bien que tardivement.

Elle sourit de nouveau.

— Je suis désolé de t'avoir appelée à cette heure, mais je suis en transfert en Afr.

— Tu as bien fait. Cela m'a fait plaisir.

— Où es-tu ? lui demanda-t-il.

— À '14509.

— Tiens, c'est là où vit ma sœur.

— Vraiment ?

— Mais oui. Dans quel bâtiment es-tu ?

— P51.

— Elle est dans A quelque chose.

Le membre qui était derrière elle se redressa. Elle se retourna pour lui dire quelque chose. Il sourit à Copeau. Lilas fit de nouveau face à l'appareil.

— Je te présente Li XE.

— Bonjour, dit Copeau, pensant '14509, P51 ; '14509, P51.

— Bonjour, frère, dirent les lèvres de Li XE – mais sa voix n'arriva pas jusqu'à l'appareil.

— Tu as mal au bras ? lui demanda Lilas.

Il le tenait toujours.

— Ce n'est rien. J'ai trébuché en sortant de l'avion.

— Oh, quel dommage ! (Elle regarda derrière lui.) Je vois qu'un autre membre attend, il faut se quitter.

— Oui, dit-il. Au revoir. J'ai été content de te voir. Tu n'as pas du tout changé.

— Toi non plus. Au revoir, Li.

Elle se leva et étendit la main. Son image disparut.

Il céda la place au membre qui attendait.

Elle était morte – un membre sain et normal, allongée à côté de son ami à '14509, P51. Comment pourrait-il risquer de lui parler de choses moins saines et moins normales qu'elle ne l'était elle-même ? Le mieux serait de passer la journée avec ses parents puis de reprendre l'avion. Le dimanche suivant, il partirait de nouveau à bicyclette, cette fois sans revenir.

Il fit le tour de la salle d'attente. Il y avait une grande carte murale d'Afr, avec des lumières pour les principales villes,

reliées par des lignes orange. '14510, pas loin donc d'où elle vivait, était au nord. De '71330, où il était, cela faisait la moitié du continent à traverser. Une ligne orange reliait les deux lumières.

Il alla regarder le panneau lumineux donnant les horaires du *dim. 18 fév.* Un avion pour '14510 partait à 20 h 30, quarante minutes avant son vol pour USA33100.

Il s'avança jusqu'à la paroi de verre qui séparait la salle d'attente du terrain et regarda les membres rangés en file indienne qui montaient dans l'appareil par lequel il était arrivé. Un membre en orange était posté près du lecteur. Il se détourna.

La salle d'attente était presque vide ; il n'y avait guère que deux membres qu'il avait déjà vus dans l'avion avec lui : un homme portant deux sacs et une femme tenant un bébé endormi ; ils appliquèrent leurs poignets et celui du bébé contre le lecteur d'accès aux voitures – *oui*, clignota trois fois la lumière verte – et sortirent. Un membre en orange était à genoux devant la fontaine publique, dévissant une plaque métallique à sa base ; un autre poussait une cireuse devant lui – arrivé à un des coins de la salle d'attente, il toucha un lecteur – *oui* – et sortit par une porte tournante, poussant toujours l'appareil devant lui.

Il réfléchit un moment, observant le membre qui réparait la fontaine, puis traversa la salle, toucha le lecteur d'accès aux voitures – *oui* – et sortit. Une voiture pour '71334 attendait ; il y avait déjà trois membres à bord. Il toucha le lecteur – *oui* – et entra, s'excusant auprès des membres de les avoir fait attendre. La porte se referma et la voiture s'éleva. Assis, son sac sur les genoux, il se replongea dans ses pensées.

Arrivé à l'appartement de ses parents, il entra sans faire de bruit, se rasa et ne les réveilla qu'ensuite. Ils étaient contents, heureux même, de le voir.

Ils parlèrent de choses et d'autres, prirent leur petit déjeuner, et parlèrent encore. Ils demandèrent à appeler Paix, en Eur, et ce leur fut accordé ; ils parlèrent avec elle, avec son Karl, avec son Bob de dix ans et sa Yin de huit ans. Ensuite, à la

suggestion de Copeau, ils allèrent au Musée des Réalisations de la Famille.

Après déjeuner, il dormit trois heures, puis ils prirent le monorail pour aller au Parc d'Attractions. Son père se joignit à des joueurs de volley-ball ; Copeau et sa mère s'assirent sur un banc pour regarder.

— Es-tu de nouveau malade ? lui demanda-t-elle.

Il la regarda avec étonnement.

— Non, absolument pas. Je me porte parfaitement bien.

Elle le dévisagea attentivement. Elle avait cinquante-sept ans maintenant ; ses cheveux étaient gris et sa peau hâlée était finement plissée.

— Tu n'as cessé de penser à quelque chose, lui dit-elle. Depuis ce matin.

— Je suis en bonne santé. Je t'en prie. Tu es ma mère ; crois-moi.

Elle le regarda dans les yeux avec inquiétude.

— Je suis en bonne santé, répéta-t-il.

Après un moment, elle détourna les yeux.

— Comme tu voudras. Copeau.

Il se sentit soudain submergé d'amour pour elle ; d'amour et de reconnaissance, et aussi d'un sentiment de proximité tout enfantin. Il la prit par l'épaule et l'embrassa sur la joue.

— Je t'aime, Suzu, lui dit-il.

— Christ et Wei ! s'exclama-t-elle en riant, quelle mémoire tu as !

— C'est parce que je suis en bonne santé. Fais-moi plaisir et n'oublie pas cela, veux-tu ? Je suis heureux et en bonne santé. Je veux que tu t'en souviennes.

— Pourquoi ?

— Parce que, répondit-il.

Il leur avait dit que son avion partait à 8 heures.

— Nous nous dirons au revoir aux voitures. Il y aura trop de monde à l'aéroport.

Son père voulut venir quand même, mais sa mère dit non, elle préférait rester à '334 ; elle était fatiguée.

À 7 heures et demie, il les embrassa – d'abord son père, puis sa mère, à laquelle il dit à l'oreille :

— N’oublie pas.

Et il attendit une voiture allant à l’aéroport. Le lecteur, lorsqu’il le toucha, dit *oui*.

Dans la salle d’attente, il y avait encore plus de monde qu’il ne l’avait espéré. Des membres en blanc, en jaune, en bleu pâle, allaient et venaient, attendaient, debout ou assis, ou se plaçaient dans les files d’attente. Certains avaient des sacs et d’autres n’en avaient pas. Quelques membres en orange étaient visibles ici et là.

Il consulta le tableau des vols ; l’avion de 8 h 20 pour ’14510 devait partir de la porte 2. Plusieurs membres attendaient déjà ; un avion décrivit une courbe et s’arrêta devant un escalator. La porte s’ouvrit ; un membre sortit, puis un autre.

Copeau traversa la foule jusqu’à la porte tournante qu’il avait remarquée le matin, fit semblant de toucher le lecteur et entra. Il se retrouva dans une salle servant visiblement de dépôt, avec des caisses et des cartons rangés sous une lumière blanche et crue, un peu comme les mémoires d’Uni. Il se défit de son sac et le coinça entre une pile de cartons et le mur.

Il avança d’un pas normal. Il croisa un chariot empli de containers métalliques, poussé par un membre en combinaison orange, qui regarda de son côté et le salua de la tête.

Il lui rendit son salut et continua à avancer, tout en observant le membre qui poussait son chariot à travers un grand portail donnant sur le terrain violemment éclairé.

Il se dirigea dans la direction d’où le membre était venu, et arriva dans une zone où d’autres membres en orange posaient des containers sur le convoyeur d’une machine à laver la vaisselle, ou en emplissaient d’autres de coca et de thé bouillant aux robinets de cuves géantes. Il continua à avancer.

Après avoir feint de toucher un lecteur, il entra dans une pièce où des combinaisons ordinaires étaient accrochées à des portemanteaux ; deux membres ôtaient leurs combinaisons orange.

— Bonjour, leur dit-il.

— Bonjour, dirent les deux membres.

Il se dirigea vers un placard et en fit glisser la porte. Il contenait une cireuse et des bouteilles pleines d'un liquide vert.

— Où sont les combis ? demanda-t-il.

— Là-dedans, dit l'un des membres en désignant un autre placard de la tête.

Copeau l'ouvrit. Sur des rayonnages, étaient rangés des combinaisons orange, des protège-pieds orange et des paires de lourds gants de la même couleur.

— D'où viens-tu ? lui demanda le membre qui lui avait répondu.

— De RUS50937, dit-il tout en prenant une combinaison et une paire de protège-pieds. Nous mettions les combis là-bas.

— Leur place est *ici*, dit le membre en enfilant une combinaison blanche.

— Je suis allé en RUS, dit l'autre membre, une femme. Deux fois ; d'abord, quatre ans, et puis trois ans.

Il prit son temps pour fixer les protège-pieds. Il avait juste fini lorsque les deux membres fourrèrent leurs combinaisons orange dans le vide-tout et sortirent.

Copeau passa la combinaison orange par-dessus sa blanche et la ferma jusqu'au cou. Elle était plus lourde qu'une combinaison ordinaire et avait des poches supplémentaires.

Il regarda dans d'autres placards, et trouva une clé à écrous ainsi qu'une grande feuille de paplon jaune.

Il retourna à l'endroit où il avait laissé son sac, le reprit et l'enveloppa dans le paplon. Un membre poussant un chariot le bouscula en passant.

— Désolé. Je t'ai fait mal ?

— Non, non, dit-il, tenant son sac enveloppé de paplon.

Le membre en orange continua son chemin.

Il le regarda s'éloigner, puis prit le paquet sous son bras gauche et sortit la clé de sa poche, la tenant d'une façon qui, il l'espérait, paraissait naturelle.

Il suivit le membre qui l'avait bousculé, puis tourna et se dirigea vers le portail donnant sur le terrain.

L'escalator levé vers le flanc de l'avion arrêté sur la piste 2 était vide. Un chariot se trouvait au pied de l'escalator, à côté du lecteur.

Un autre escalator s'escamota dans le sol, et l'avion qu'il avait desservi roula lentement vers les pistes d'envol. Sans doute le vol de 8 h 10 pour Chi.

Il mit un genou à terre, posa le paquet et la clé sur le sol en béton, et fit semblant d'avoir des ennuis avec son protège-pied. Lorsque l'avion pour Chi décollerait, tous les yeux seraient fixés sur lui ; il attendait ce moment pour aller vers l'escalator. Des jambes revêtues d'orange passèrent tout près de lui – un membre se dirigeant vers les hangars. Il ôta son protège-pied et le remit, les yeux fixés sur l'avion qui pivotait...

L'avion s'immobilisa un instant puis prit rapidement de la vitesse. Copeau reprit son sac et la clé, et se releva. La violente lumière des projecteurs le décontenança un moment, mais il se dit que personne ne prenait garde à lui, que tous les yeux étaient fixés sur l'avion. Arrivé à l'escalator, il toucha le rebord du lecteur sans prendre trop de précautions – le chariot dissimulait ses mouvements – et monta sur l'escalator. Il s'éleva rapidement, serrant très fort son sac enveloppé de paplon et la clé humide de sueur. Il traversa la petite plate-forme d'un pas mesuré et entra dans l'avion.

Deux membres en orange remplissaient les distributeurs. Ils le regardèrent et il leur fit un signe de tête, auquel ils répondirent. Il descendit la travée centrale jusqu'aux toilettes.

Il y entra, laissant la porte ouverte, et posa son sac, puis ouvrit un robinet, le referma, tapa un peu dessus avec sa clé, s'agenouilla, tapa sur le tuyau d'écoulement, et commença lentement à desserrer l'écrou du siphon.

Il entendit l'escalator s'arrêter, puis se remettre en mouvement. Il se pencha en arrière et tourna la tête pour regarder dans la cabine. Les membres étaient partis.

Il posa la clé, se leva, ferma la porte et ouvrit sa combinaison orange. Rapidement, il l'ôta, la replia et la roula pour en faire un paquet aussi petit que possible, qu'il fourra dans son sac, ainsi que la feuille de paplon. Il ôta ensuite les protège-pieds et les mit dans un coin du sac ; la clé suivit le même chemin. Il eut un peu de mal à le refermer, mais cela allait.

Il mit son sac sur l'épaule, se lava les mains et le visage à l'eau froide. Son cœur battait très fort ; à part cela, il se sentait

bien – heureux et empli d'une féroce joie de vivre. Il se regarda dans le miroir, lui et son œil vert. *À bas Uni !*

Les voix des passagers commençaient à emplir la cabine. Il continua à s'essuyer les mains, pourtant sèches depuis longtemps.

La porte s'ouvrit et un garçon d'une dizaine d'années entra.

— Salut, dit Copeau, s'essuyant toujours les mains. Tu as passé une bonne journée ?

— Oui, répondit le petit garçon.

Copeau jeta la serviette dans le vide-tout.

— C'est la première fois que tu prends l'avion ?

— Oh non ! dit le petit garçon en ouvrant sa combinaison. Je l'ai déjà pris *souvent*.

Il s'assit sur une des toilettes.

— À tout à l'heure, dit Copeau en sortant.

L'avion était tout juste à moitié plein, et des passagers continuaient à arriver. Il prit la première place libre qu'il trouva, côté couloir, vérifia la fermeture de son sac et le glissa sous son siège.

À l'arrivée, il comptait faire de même : aller aux toilettes pendant que les passagers commençaient à descendre, et y remettre la combinaison orange, « réparer » le robinet lorsque les membres viendraient remplir les distributeurs, et descendre après leur départ. Il se débarrasserait de la combinaison orange et des protège-pieds quelque part dans le dépôt, derrière une grande caisse peut-être, ou dans les toilettes, sortirait en feignant de toucher les lecteurs, et irait à pied jusqu'à '14509, qui était à huit kilomètres à l'est de '510 ; il l'avait vérifié le matin même sur une des cartes du MRF. Avec un peu de chance, il y arriverait vers minuit ou minuit et demi.

— Ça, c'est curieux, dit le membre assis à côté de lui.

Il se tourna vers elle. Elle regardait vers l'arrière de la cabine.

— On dirait qu'il n'y a pas de siège pour lui.

Un membre avançait lentement dans l'allée centrale, regardant tour à tour d'un côté, puis de l'autre. Toutes les places étaient occupées. Les membres déjà assis regardaient autour d'eux, essayant de lui venir en aide.

— Il *doit* y en avoir une, dit Copeau en se soulevant sur son siège pour mieux voir. Uni n'a pas pu faire d'erreur.

— Non, non, il n'y en a pas, continua le membre. Tous les sièges sont pris.

Dans toute la cabine, des conversations s'engagèrent. Il n'y avait réellement pas de siège pour ce membre. Une femme prit un enfant sur ses genoux et l'appela.

L'avion commença à rouler et les écrans prirent vie, avec un programme sur la géographie et les ressources d'Afr.

Il voulut le suivre, pensant qu'il y trouverait peut-être des informations utiles, mais il en fut incapable. Si on le trouvait et traitait maintenant, plus jamais il ne redeviendrait vivant. Cette fois, Uni ferait le nécessaire pour qu'il ne voie plus la moindre signification, même dans mille feuilles sèches et mille pierres humides.

Il arriva à '14509 à minuit 20, pleinement éveillé. Vivant encore sur le rythme d'Usa, il avait toute son énergie de l'après-midi.

Il alla d'abord au pré-U, puis à la station de bicyclettes la plus proche de P51. Il fit un second voyage à la station de bicyclettes, puis une incursion au restaurant de P51 et dans ses réserves.

À 3 heures du matin, il monta dans la chambre de Lilas. Il la regarda dormir à la lumière voilée de sa lampe de poche – sa joue, son cou, sa main sombre posée sur le drap blanc – puis alla ouvrir la lumière.

— Anna, dit-il, debout au pied du lit. Anna, il faut te lever.

Elle murmura quelque chose dans son sommeil.

— Il faut te lever, Anna. Allons, debout !

Elle se souleva légèrement et porta une main à ses yeux en balbutiant des protestations – puis se redressa complètement et retira sa main. En le reconnaissant, elle fit une grimace stupéfaite.

— Je veux que tu viennes faire une promenade avec moi, dit Copeau. Une promenade à bicyclette. Tu ne dois ni parler à voix haute ni appeler à l'aide.

Il porta la main à sa poche et en sortit un pistolet. Il le tenait de la façon qu'il pensait être correcte : la main tenant la poignée, un doigt posé sur la détente, et le canon pointé sur le visage de Lilas.

— Si tu ne fais pas ce que je te dis, je te tue. Et surtout, ne crie pas, Anna.

3

Elle regarda fixement le pistolet, puis leva les yeux sur lui.

— Le générateur n'est plus très fort, dit-il, mais il a percé un trou d'un centimètre de profondeur dans le mur du musée et il en fera un plus profond dans ton corps. Il vaut donc mieux que tu m'obéisses. Je suis désolé d'avoir à te faire peur, mais plus tard, tu comprendras pourquoi j'ai agi ainsi.

— Quelle horreur ! s'exclama-t-elle. Tu es toujours malade !

— Oui, plus que jamais. Donc, fais ce que je te dis, sinon la Famille perdra deux de ses précieux membres : toi d'abord, et moi ensuite.

— Mais Li ! Comment peux-tu *agir* ainsi ? Si tu te voyais, avec une *arme* à la main, et me *menaçant*...

— Lève-toi et habille-toi.

— Je t'en prie, laisse-moi appeler...

— Habille-toi. Vite !

— Bien, dit-elle en rejetant la couverture. Bien. Je ferai tout ce que tu me diras.

Elle se leva et commença à ôter son pyjama. Il recula d'un pas, gardant l'arme pointée sur elle.

Il regarda ses seins et le reste de son corps qui, d'une façon subtile – un certain arrondi des fesses, des cuisses plus pleines – s'éloignait de la normale. Qu'elle était belle !

Elle mit sa combinaison, d'abord les pieds, puis les bras.

— Je t'en supplie, Li, dit-elle en le regardant, descendons au Médicentre et...

— Tais-toi.

Elle ferma sa combinaison et chaussa ses sandales.

— Pourquoi veux-tu aller faire de la *bicyclette* ? En pleine nuit...

— Prépare ton sac.

— Mon sac de voyage ?

— Oui. Emporte une combinaison de rechange, ton nécessaire de premiers secours et ta tondeuse. Si tu as des objets auxquels tu tiens, tu peux les prendre aussi. As-tu une lampe de poche ?

— Mais qu’as-tu l’intention de faire ?

— Fais ton sac.

Lorsqu’elle l’eut fermé, il le prit et le mit sur son épaule.

— Nous allons contourner le bâtiment, dit-il. Deux bicyclettes nous attendent. Nous allons marcher côte à côte ; j’ai le pistolet dans ma poche. Si nous rencontrons un membre et que tu donnes la moindre indication que quelque chose n’est pas normal, je te tue et le membre aussi. Tu comprends ?

— Oui.

— Fais tout ce que je te dis. Si je dis : arrête-toi et remets ta sandale, tu t’arrêteras pour remettre ta sandale. Nous allons aussi passer à côté de lecteurs sans les toucher. Tu le faisais bien en Ind ; maintenant, tu le feras de nouveau.

— Nous ne revenons pas ici ?

— Non. Nous allons très loin.

— J’aimerais prendre une photo.

— Vas-y. Je t’ai dit que tu pouvais emporter tout ce que tu voulais.

Elle alla vers le bureau et ouvrit un tiroir dans lequel elle se mit à fouiller. « Une photo de Roi ? » se demanda-t-il. Non, Roi faisait partie de sa « maladie ». Sans doute une photo de sa famille. « Elle devrait pourtant être là. » Son ton était nerveux, pas naturel. Il sentit que quelque chose n’était pas normal.

Il se précipita vers le bureau et la poussa de côté. Dans le fond du tiroir, il lut : *Li RM pistolet 2 bicy*. Elle tenait un crayon à la main.

— J’essayais de t’aider, dit-elle.

Il eut envie de la frapper puis se refréna. Mais c’était une erreur ; il ne fallait pas lui donner l’impression qu’il hésiterait à le faire. Il la gifla, assez fort.

— Et plus de tours de ce genre ! dit-il entre ses dents. Ne vois-tu pas à quel point je suis malade ? Si tu recommences, ce sera *ta* mort, et peut-être aussi celle d’une douzaine d’autres membres !

Elle le regarda en tremblant, les yeux écarquillés, se tenant la joue.

Lui aussi tremblait, conscient qu'il lui avait fait mal. Il lui arracha le crayon de la main, raya ce qu'elle avait écrit et posa un carnet et des papiers par-dessus. Puis il jeta le crayon dans le tiroir et le referma, prit Lilas par le coude et la poussa vers la porte.

Ils avancèrent dans le couloir, marchant côte à côte. Il gardait la main dans sa poche, sur le pistolet.

— Arrête de trembler. Je ne te ferai aucun mal si tu m'obéis.

Ils descendirent les escalators. Deux membres montaient et allaient les croiser.

— Toi et eux, dit-il à voix basse ; et quiconque sera en vue.

Elle garda le silence.

Il échangea des sourires avec les membres. Elle les salua de la tête.

— Cela fait mon deuxième transfert cette année, lui dit-il audiblement.

Ils arrivèrent à l'escalator donnant sur le hall. Trois membres, dont deux avec des téléords, bavardaient devant le lecteur d'une des portes.

— Pas de blagues, lui dit-il.

Ils descendirent ; les parois de verre donnant sur la nuit leur renvoyaient une image lointaine d'eux-mêmes. Les membres continuaient à parler. L'un d'eux posa son téléord à terre.

Ils descendirent de l'escalator.

— Attends une seconde, Anna, dit-il. J'ai quelque chose dans l'œil. As-tu un mouchoir ?

Elle chercha dans ses poches et secoua la tête.

Il en trouva un sous le pistolet et le lui tendit. Il faisait face aux membres, tenant son œil grand ouvert d'une main – il avait remis l'autre dans sa poche. Se maîtrisant à grand-peine, elle approcha le mouchoir de son œil.

— Ça doit être un cil, dit-il. Pas de quoi s'inquiéter.

Celui qui avait posé son téléord l'avait repris ; les trois membres se serrèrent les mains, s'embrassèrent... Les deux qui avaient des téléords touchèrent le lecteur, qui clignota. *Oui, oui,*

et sortirent. Le troisième, qui pouvait avoir dans les vingt-cinq ans, vint vers Copeau et Lilas.

Copeau éloigna la main de Lilas.

— Et voilà, dit-il en battant des cils. Merci, sœur.

— Puis-je vous aider ? demanda le membre. Je suis un 101.

— Non, merci, ce n'était qu'un cil, dit Copeau, regardant Lilas qui avait fait un pas de côté en mettant le mouchoir dans sa poche.

— Dans ce cas... (Voyant le sac que portait Copeau, le membre ajouta :) Bon voyage !

— Merci, lui dit Copeau. Bonne nuit.

— Bonne nuit, leur dit le membre en souriant.

— Bonne nuit, dit Lilas.

Ils allèrent vers les portes et virent devant eux le reflet du membre qui montait l'escalator.

— Je vais me pencher vers le lecteur, dit Copeau. Touche le bord, mais surtout pas la plaque.

Une fois dehors. Lilas lui dit :

— Li, pour l'amour de la Famille, retournons. Allons au Médicentre.

— Du calme.

Ils s'engagèrent dans la sombre allée qui séparait le bâtiment du suivant. Copeau sortit sa lampe.

— Que vas-tu me faire ? demanda Lilas.

— Rien du tout. À moins que tu n'essaies de nouveau un de tes tours.

— Pourquoi as-tu besoin de moi, alors ?

Il ne répondit pas.

Un lecteur était disposé à mi-chemin de l'allée. Lilas leva la main.

— Non ! dit Copeau.

Ils passèrent sans le toucher ; elle frémit et murmura d'une voix angoissée :

— Horrible !

Les bicyclettes étaient appuyées contre le mur, là où il les avait laissées. Dans le panier de l'une, se trouvait son sac enveloppé d'une couverture, ainsi que des gâteaux et des containers de boissons. Le panier de l'autre ne contenait qu'une

couverture ; il y mit le sac de Lilas et le recouvrit de la couverture.

— Monte, dit-il en lui tenant la bicyclette.

Elle monta et mit ses mains sur le guidon.

— Nous allons suivre les bâtiments tout droit jusqu'à la route, lui expliqua-t-il. Ne tourne pas, ne t'arrête pas, ne pédale pas plus vite, à moins que je ne te le dise.

Il enfourcha l'autre bicyclette, et coinça la lampe de poche dans le panier de sorte qu'elle éclaire le pavé devant eux.

— Bien, dit-il. Allons-y.

Ils pédalèrent l'un à côté de l'autre dans l'étroit et sombre passage, parfois un peu plus clair entre deux bâtiments. Au-dessus d'eux, une étroite bande de ciel étoilé ; loin devant eux, la pâle étincelle bleue d'un réverbère éclairant une allée.

— Un peu plus vite, dit-il.

Ils accélérèrent.

— Ton prochain traitement est quand ?

Elle resta un moment silencieuse avant de répondre :

— Le 8 marx.

Encore deux semaines ! pensa-t-il. Christ et Wei, pourquoi n'était-ce pas demain ou dans deux jours ? Bah ! ç'aurait pu être pire : ç'aurait pu être dans *quatre* semaines.

— Je pourrai l'avoir ? demanda-t-elle.

Il était inutile de la troubler plus qu'elle ne l'était déjà.

— Peut-être, répondit-il. Nous verrons.

Son intention primitive avait été de parcourir une petite distance chaque jour, en profitant de l'heure libre où des cyclistes n'attireraient pas l'attention. Ils ne sortiraient guère du parc, éviteraient les villes sauf peut-être une ou deux, et atteindraient ainsi, par petites étapes, '12082 sur la côte nord d'Afr, la ville la plus proche de Mallorca.

Mais dès la première journée, alors qu'ils étaient dans le parc au nord de '14509, il changea d'avis. Il s'était révélé fort difficile de trouver une bonne cachette ; le soleil était levé depuis longtemps – il supposa qu'il ne devait pas être loin de 8 heures – lorsqu'ils s'installèrent enfin dos à un rocher, avec devant eux un petit fourré dont il avait colmaté les brèches avec

des branchages. Peu après, ils entendirent le bourdonnement d'un hélicoptère, qui décrivit plusieurs cercles au-dessus d'eux, pendant que Lilas, figée de peur, un gâteau à demi mangé à la main, regardait Copeau qui la menaçait de son pistolet. À midi, ils entendirent des branches craquer et un homme parler, à moins de vingt mètres d'eux. Sa voix était dénuée d'intonation, comme lorsqu'on parle à un téléphone ou à un téléord à commande vocale.

Ou bien le message de Lilas avait été déchiffré ou bien, ce qui était plus vraisemblable, Uni avait fait le rapprochement qui s'imposait entre leur disparition et les deux bicyclettes qui manquaient. Il décida que, puisqu'on les avait cherchés ici sans les trouver, ils y resteraient toute la semaine et ne repartiraient que le dimanche suivant. Cela leur permettrait de faire un bond de soixante ou soixante-dix kilomètres, peut-être pas exactement vers le nord, mais vers le nord-est. Ensuite, ils se cacheraient de nouveau toute la semaine. Il leur faudrait quatre ou cinq dimanches pour arriver ainsi à '12082, et à chaque semaine qui passait. Lilas serait davantage elle-même et moins Anna SG, plus prête à l'aider, ou en tout cas moins pressée de l'« aider ».

En attendant, elle n'était qu'Anna SG. Il la ligota et la bâillonna à l'aide d'une couverture déchirée en lanières, puis, sans lâcher son pistolet, dormit jusqu'au coucher du soleil. Il la détacha alors, mais vers minuit il la ligota de nouveau, puis partit avec sa bicyclette. Il revint au bout de quelques heures avec des gâteaux, des boissons, deux couvertures de plus, des serviettes et du papier hygiénique, une « montre-bracelet » (qui s'était d'ailleurs déjà arrêtée) et deux livres en français. Elle était dans la position où il l'avait laissée, et ses yeux étaient emplis de peur et de pitié. Captive d'un membre malade, elle supportait sans se plaindre les mauvais traitements qu'il lui infligeait et les lui pardonnait. Avant tout, elle avait pitié de lui.

Lorsque le jour se leva, il vit qu'elle le regardait avec répugnance. Il se toucha le menton et sentit sa barbe de deux jours. Souriant, mais légèrement embarrassé, il lui expliqua :

— Cela fait presque un an que je n'ai plus eu de traitement.
Elle baissa la tête et ferma les yeux.

— Tu es devenu un animal.

— C'est ce que nous sommes en réalité. Christ, Marx, Wood et Wei nous ont transformés en des choses mortes et artificielles.

Lorsqu'il commença à se raser, elle se détourna, mais bientôt elle risqua un œil, puis l'autre et enfin se retourna et le regarda faire avec une moue de dégoût.

— Tu ne te coupes pas ?

— Au début, cela m'arrivait.

Tendant la peau, il maniait le rasoir habilement, en se regardant dans le dos poli de sa lampe de poche.

— Une fois, j'ai dû me cacher le visage pendant des jours.

— Tu bois toujours du thé ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il en riant. C'est un mauvais succédané de l'eau. Cette nuit, je vais aller voir si je trouve un ruisseau ou une mare.

— Tu fais... cela souvent ?

— Chaque jour. Mais je ne l'avais pas fait hier. Un vrai empoisonnement, mais il n'y en a plus que pour quelques semaines. Je l'espère, du moins.

— Que veux-tu dire par là ?

Il continua à se raser sans répondre.

Elle finit par regarder ailleurs.

Il lisait un des livres français, dans lequel on examinait les causes d'une guerre qui avait duré trente ans. Lilas dormait. Lorsqu'elle se réveilla, elle s'assit sur la couverture et regarda Copeau, et les arbres, et le ciel.

— Veux-tu que je t'apprenne cette langue ?

— Pour quoi faire ?

— Tu voulais l'apprendre, autrefois, te souviens-tu ? Je t'avais donné des listes de mots.

— Oui, je m'en souviens. Je les avais même appris, mais je les ai oubliés. Je suis en bonne santé, maintenant. Pourquoi voudrais-tu que j'apprenne cette langue ?

Il faisait de la gymnastique et lui en faisait faire, afin qu'ils soient en forme pour le dimanche suivant. Elle suivait ses indications sans protester.

Cette nuit-là, il découvrit, non pas un ruisseau, mais un canal d'irrigation en béton, large de deux mètres. Il se baigna dans l'eau lente et profonde, puis remplit les containers. À son retour, il réveilla Lilas et la débarrassa de ses liens. Il la guida à travers les arbres, puis la regarda se baigner. Son corps mouillé luisait dans la faible lumière de la lune, qui était dans son premier quart.

Il l'aida à sortir de l'eau, lui tendit une serviette et resta près d'elle pendant qu'elle s'essuyait.

— Sais-tu pourquoi je fais tout ceci ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda.

— Parce que je t'aime.

— Laisse-moi partir, alors.

Il secoua la tête.

— Comment peux-tu dire que tu m'aimes, dans ce cas ?

— C'est pourtant vrai.

Elle se pencha en avant pour s'essuyer les jambes.

— Veux-tu donc me rendre de nouveau malade ?

— Oui.

— Alors, tu ne m'aimes pas, tu me *hais*.

Elle se redressa. Il la prit par le bras ; il était frais, humide, lisse.

— Lilas, dit-il.

— Anna.

Il essaya de l'embrasser sur la bouche, mais elle détourna vivement la tête. Il ne put embrasser que sa joue.

— Il ne te reste plus qu'à me « violer » sous la menace de ton pistolet.

— Je ne ferai jamais cela.

Il lui lâcha le bras.

— Je me demande bien pourquoi tu ne le ferais pas, dit-elle en se glissant dans sa combinaison. (Elle la ferma avec des doigts peu sûrs.) Oh ! Li, retournons à la ville, je t'en prie. Je suis *certaine* que tu pourras être guéri, car si tu étais vraiment malade, *incurablement* malade, tu m'aurais « violée » ; tu serais beaucoup moins gentil que tu ne l'es.

— Allons, dit-il. Revenons au campement.

— Li, je t'en prie...

— Mon nom est Copeau. Allez, en route !

Il redressa fièrement la tête et ils partirent vers les arbres.

Vers la fin de la semaine, elle prit le stylo de Copeau et le livre qu'il ne lisait pas et se mit à faire des dessins sur les pages de garde : des portraits de Christ et de Wei, des groupes de bâtiments, sa propre main gauche, et toute une rangée de croix et de faucilles projetant des ombres. Copeau vint jeter un coup d'œil sur ce qu'elle faisait, pour s'assurer qu'elle n'écrivait pas un message. Ensuite, il dessina un bâtiment et le lui montra.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un bâtiment, une maison.

— Sûrement pas.

— Mais si. Ils ne sont pas nécessairement rectangulaires et avec des façades aveugles.

— Et ces ovales, qu'est-ce que c'est ?

— Les fenêtres.

— Je n'ai jamais vu un bâtiment comme ça. Même au Pré-U. Où se trouve-t-il ?

— Nulle part. Je l'ai inventé.

— Ah, fit-elle. Ce n'est pas un bâtiment, alors, pas *vraiment*. Comment peux-tu dessiner des choses qui n'existent pas ?

— Je suis malade ; l'avais-tu déjà oublié ?

Elle lui rendit le livre en évitant son regard.

— Il n'y a pas de quoi plaisanter.

Il espérait – ou, plus exactement, pensait que c'était dans le domaine du possible – que samedi soir, par habitude, désir ou simplement gentillesse « normale », elle ne s'opposerait pas à un rapprochement. Ce ne fut pas le cas. Pareille aux autres soirs, elle resta assise sans parler, les bras autour des genoux, regardant la bande de ciel pourpre visible entre les cimes des arbres, noires et mouvantes, et le rocher au pied duquel ils avaient établi leur campement.

— Nous sommes samedi soir, dit-il.

— Je sais.

Après un long moment de silence, elle demanda :

— Je ne pourrai pas avoir mon traitement, n'est-ce pas ?

— Non.

— Dans ce cas, je risque de devenir enceinte. Et je ne suis pas censée avoir des enfants. Pas plus que toi, d'ailleurs.

Il aurait voulu lui dire qu'ils allaient dans un lieu où les décisions d'Uni ne comptaient pas, mais il était trop tôt pour cela ; elle pourrait prendre peur et lui créer des ennuis.

— Tu as sans doute raison.

Lorsqu'il l'eut attachée et couverte, il l'embrassa sur la joue. Elle ne réagit pas, ne dit pas un mot. Il se releva et alla s'enrouler dans sa couverture.

Le dimanche se passa bien. Au début de la matinée, un groupe de jeunes membres les arrêta, mais ce n'était que pour demander leur aide pour réparer une chaîne cassée. Lilas s'assit dans l'herbe, à l'écart, pendant que Copeau effectuait la réparation. Au coucher du soleil, ils étaient arrivés au nord de '14266. Ils avaient parcouru pas loin de soixante-quinze kilomètres.

Trouver une cachette se révéla de nouveau difficile, mais celle que Copeau finit par découvrir était plus spacieuse et plus confortable que celle de la semaine passée ; c'étaient les ruines d'un bâtiment pré-U ou même pré-U ancien, avec pour toit un entrelacs touffu de lianes et de vigne sauvage. La même nuit il alla, malgré les fatigues de la journée, jusqu'à '266 et rapporta trois jours de vivres.

— Je veux me brosser les *dents* et prendre une douche. Allons-nous continuer longtemps comme ça ? Cela te plaît peut-être de vivre comme un animal, mais pas à moi. Je suis un être humain. Et je ne peux pas dormir les pieds et les mains liés.

— Tu as pourtant fort bien dormi, la semaine dernière.

— Mais plus maintenant !

— Alors, reste tranquille et laisse-moi dormir !

Elle ne le regardait plus avec pitié, mais avec courroux. Elle émettait des sons réprobateurs lorsqu'il se rasait ou lisait, répondait sèchement ou pas du tout lorsqu'il lui parlait. Elle se rebiffa de même lorsqu'il voulut lui faire faire de la gymnastique, et il dut la menacer de son pistolet pour la faire obéir.

Le 8 marx, jour de son traitement, approchait, se dit Copeau, et cette irritabilité, ce ressentiment bien naturel contre la captivité et le manque de confort, annonçait l'éveil de la saine Lilas qui était cachée sous Anna SG. Cela aurait dû le réjouir – en fait, lorsqu'il y réfléchissait bien, cela le réjouissait. Mais cela rendait la vie nettement moins agréable qu'avec sa gentillesse et sa docilité « normales » de la semaine précédente.

Elle se plaignit des insectes. Elle se plaignit de s'ennuyer. Une nuit, il plut, et elle se plaignit de la pluie.

Une autre nuit, Copeau s'éveilla et l'entendit remuer. Il alluma sa lampe et en dirigea la lumière sur elle. Elle avait défait les liens qui immobilisaient ses poignets et commençait à libérer ses chevilles. Il la frappa et la rattacha.

Le samedi soir, ils ne s'adressèrent pas la parole.

Le dimanche matin, ils se remirent en route. Copeau restait toujours à son côté et ne la quittait pas des yeux lorsque des membres approchaient. Il ne cessait de lui rappeler de sourire, de répondre aux salutations, d'agir comme si tout était normal. Le reste du temps, elle pédalait tête basse et s'enfonçait dans un silence obstiné. À tout moment, il craignait que, malgré la menace du pistolet, elle n'appelle à l'aide ou ne s'arrête en refusant d'aller plus loin.

— Pas seulement toi, lui rappela-t-il. Tous ceux qui seront en vue. Je les tuerai tous. Je te jure que je le ferai.

Elle continua à pédaler. Cachant à grand-peine son ressentiment, elle souriait et répondait d'un signe de tête aux salutations. Vers midi, le dérailleur de Copeau se bloqua ; ils ne parcoururent que quarante kilomètres ce dimanche-là.

Vers la fin de la troisième semaine, la colère de Lilas tomba. Elle restait souvent assise sans rien faire, arrachait des brins d'herbe en boudant, examinait ses ongles, tournait et retournait son bracelet autour de son poignet. Elle regardait aussi Copeau d'un drôle d'air, comme s'il se fût agi d'un être bizarre qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Elle suivait ses instructions lentement, mécaniquement.

Lui, réparait sa bicyclette, se disant qu'elle s'éveillerait d'elle-même lorsque le moment serait venu.

Un soir de la quatrième semaine, elle lui demanda :

— Où allons-nous ?

Il la regarda un moment – ils mangeaient le dernier gâteau de la journée – puis dit :

— Dans une île qui s'appelle Mallorca, dans la Mer de la Paix Éternelle.

— Mallorca ?

— C'est une île d'incurables. Il en existe sept autres dans le monde. Plus, en fait, parce que certaines sont des groupes d'îles. Je les ai découvertes sur une carte du Pré-U, en Ind. Elles étaient cachées, et ne figurent pas sur les cartes du MRF. J'allais justement t'en parler le jour où j'ai été... « guéri ».

Un moment plus tard, elle lui demanda :

— L'avais-tu dit à Roi ?

C'était la première fois qu'elle prononçait son nom. Devait-il lui dire que Roi n'avait pas eu besoin qu'on le lui dise, qu'il l'avait toujours su et le leur avait caché ? Roi était mort ; à quoi bon le rabaisser dans son souvenir ?

— Oui, je lui en avais parlé. Il était stupéfait et passionné. Je ne comprends pas pourquoi il a... fait ce qu'il a fait. Tu es au courant, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle. Je sais. (Elle prit une petite bouchée de son gâteau et la mangea sans le regarder.) Comment vivent-ils sur cette île ?

— Je n'en ai aucune idée. C'est peut-être très dur, très primitif. Mieux que ceci, en tout cas. (Il sourit.) Ce qui est certain, c'est que c'est une vie libre. Peut-être sont-ils très civilisés, d'ailleurs. Les premiers incurables devaient être les membres les plus indépendants et les plus intelligents de leur époque.

— Je ne suis pas du tout certaine de vouloir y aller.

— Réfléchis-y. D'ici à quelques jours, tu en seras certaine. C'est toi qui avais, la première, eu l'idée qu'il pouvait exister des colonies d'incurables, te souviens-tu ? Tu m'avais même demandé de les chercher.

— Je me souviens.

Deux jours plus tard, elle prit un nouveau livre français qu'il avait trouvé et essaya de le lire. Il s'assit à côté d'elle et lui en traduisit des passages.

Le dimanche suivant, alors qu'ils pédalaient sur la piste, un membre rattrapa Copeau et resta à sa hauteur.

— Bonjour, lui dit-il.

— Bonjour, dit Copeau.

— Je croyais que tous les vieux vélos avaient été retirés de la circulation.

— Moi aussi, répondit Copeau. Mais c'est tout ce qui restait.

La bicyclette du membre avait un cadre plus mince et un changement de vitesses contrôlé par un bouton.

— Vous venez de '935 ?

— Non, de '939.

— Ah ! (Il regarda leurs paniers bien remplis.)

— Nous devrions nous dépêcher, Li, dit Lilas. Nous avons perdu les autres de vue.

— Ils nous attendront, dit Copeau. Il faudra bien : c'est nous qui avons les gâteaux et les couvertures !

Le membre sourit.

— Allons ! dit Lilas. Ce n'est pas bien de les faire attendre.

— D'accord, dit Copeau. (Puis, s'adressant au membre :) Amuse-toi bien.

— Vous aussi, dit-il.

Ils accélérèrent, le laissant derrière eux.

— Bravo ! dit Copeau. Il allait nous demander pourquoi nous étions si chargés.

Lilas ne répondit pas.

Ils firent environ quatre-vingts kilomètres ce jour-là et arrivèrent peu au nord de '12471, à une journée de route de '082. Ils trouvèrent une fort bonne cachette, un renforcement triangulaire pris entre de hauts rochers couverts d'arbustes.

— Tu n'as plus besoin de m'attacher, lui dit-elle. Je ne me sauverai pas et je n'appellerai personne. Tu peux ranger ton pistolet.

— Tu veux vraiment y aller ? À Mallorca ?

— Bien sûr ! Autant que toi. C'est ce que j'ai toujours voulu – quand j'étais moi-même, je veux dire.

— D'accord.

Il rangea le pistolet dans le sac et, cette nuit-là, n'attacha pas Lilas.

Pourtant, son attitude un peu indifférente, prosaïque en quelque sorte, lui paraissait curieuse. N'aurait-elle pas dû manifester davantage d'enthousiasme, et de reconnaissance aussi ? Il dut s'avouer qu'il s'était attendu précisément à cela : à de la reconnaissance, à des manifestations d'amour. Il resta éveillé à écouter le rythme régulier de sa respiration. Dormait-elle vraiment ou faisait-elle semblant ? Se jouait-elle de lui, préparait-elle quelque chose ? Il alluma sa lampe et la regarda. Ses yeux étaient fermés, sa bouche légèrement entrouverte, ses bras croisés sous la couverture comme si elle était encore attachée.

Après tout, ils n'étaient encore que le vingt marx... Dans une semaine ou dix jours, elle manifesterait davantage de sentiment. Il ferma les yeux. Lorsqu'il se réveilla, elle ramassait des cailloux et des brindilles.

— Bonjour, lui dit-elle sur un ton enjoué.

À peu de distance, ils découvrirent un tout petit ruisseau, ainsi qu'un arbre portant de petits fruits verts, qui devait être un « olivier ». Le fruit avait un curieux goût amer. Ils préférèrent s'en tenir aux gâteaux.

Elle lui demanda comment il avait fait pour échapper aux traitements, et il lui raconta tout, de la feuille sur la pierre humide aux pansements qu'il se confectionnait. Elle parut fort impressionnée, et lui dit qu'il avait eu une idée géniale.

Une nuit, ils firent une incursion à '12471 pour chercher des gâteaux et de quoi boire, des serviettes, du papier hygiénique, des combinaisons et de nouvelles sandales. Ils en profitèrent pour étudier, autant qu'il était possible à la lumière d'une lampe de poche, la carte régionale du MRF.

— Que ferons-nous lorsque nous serons arrivés à '082 ? lui demanda-t-elle le lendemain matin.

— Nous nous cacherons sur la côte, et guetterons chaque nuit l'arrivée de bateaux venant marchander.

— Tu crois vraiment qu'ils prennent le risque de venir sur le continent ?

— Loin des villes, oui, je crois.

— Mais n'iraient-ils pas plutôt sur la côte d'Eur, qui est bien plus proche ?

— Nous ne pouvons qu’espérer qu’ils viennent également en Afr. Il faudra d’ailleurs que nous prenions en ville des objets qui nous serviront de monnaie d’échange, lorsque nous arriverons là-bas. Des objets qui auront une valeur pour eux. Il faudra y réfléchir.

— Crois-tu que nous pourrions trouver un bateau ? demanda-t-elle.

— Cela m’étonnerait. Comme il n’y a pas d’îlots proches de la côte, il ne doit pas y avoir de bateaux à moteur sur place. Sans doute trouverons-nous des embarcations à rames, mais je ne nous voie pas faire deux cent quatre-vingts kilomètres à la rame, et toi ?

— Ce n’est pas impossible.

— Si tout va mal, ce sera notre dernière ressource. Mais je compte sur la présence de commerçants, peut-être même sur une organisation chargée de récupérer des gens comme nous. Mallorca doit se défendre, vois-tu, car Uni connaît son existence. Uni sait tout sur les îles. Les membres qui y habitent sont peut-être à l’affût de nouveaux venus, pour accroître leur population et donc leur force.

— Peut-être, dit-elle.

La nuit suivante, il plut de nouveau et ils se blottirent côte à côte sous une couverture, tout contre le rocher. Il l’embrassa et voulut ouvrir le haut de sa combinaison, mais elle lui prit la main pour l’en empêcher.

— Je sais que c’est idiot, mais je n’arrive pas à me débarrasser de ce « seulement le samedi ». Je t’en prie. Pourrions-nous attendre jusque-là ?

— *C’est* idiot.

— Je sais. Mais je t’en prie... attendons ?

Après un moment, il répondit :

— D’accord, si tu y tiens.

— J’y tiens.

Ils lurent, et réfléchirent aux objets qu’ils prendraient pour leur servir de monnaie d’échange. Il vérifia les bicyclettes et elle fit de la gymnastique, plus longtemps et plus systématiquement que lui.

Samedi soir, il rentrait du ruisseau et elle était là, debout, tenant le pistolet pointé sur lui, le regard haineux.

— Il m'a appelée avant de le faire, lui dit-elle.

— Qui est-ce qui...

— Roi ! s'écria-t-elle. Il m'a appelée ! menteur ! Haïssable...

Elle appuya sur la détente, puis appuya de nouveau, plus à fond. Elle regarda le pistolet, regarda Copeau...

— Il n'y a pas de générateur, dit-il.

De nouveau, elle regarda le pistolet d'abord, Copeau ensuite, et prit une profonde inspiration, les narines frémissantes.

— Qu'est-ce qui te... commença-t-il.

Elle avait rejeté le bras en arrière et lança le pistolet de toutes ses forces. Il le reçut en pleine poitrine et resta un moment plié en deux, le souffle coupé.

— *Aller avec toi ? Baiser avec toi ? Avec toi, qui l'as tué ? Es-tu fou, espèce de cochon, de chien, de bâtard à l'œil vert ?*

Se tenant la poitrine, il se redressa lentement et retrouva son souffle.

— Moi, l'avoir tué ? Il s'est tué lui-même, Lilas ! Christ et...

— Parce que tu lui as menti ! Menti en lui disant que toi et moi...

— C'était *lui* qui s'imaginait cela. Je lui ai *dit* que c'était faux ! Je lui ai dit et répété, et il ne voulait pas me croire !

— Non, dit-elle, tu l'as *admis*. Il m'a dit que cela lui était égal, que nous étions bien faits pour nous entendre... et puis, il a coupé, et...

— Lilas, je te jure, par l'amour de la Famille, *je te jure que je lui ai dit que ce n'était pas vrai*.

— *Pourquoi s'est-il tué, alors ?*

— Parce qu'il savait !

— Il savait parce que tu le lui avais dit !

Elle fit volte-face et empoigna sa bicyclette, la poussant violemment contre les branchages qui dissimulaient leur campement.

Il courut en avant et saisit des deux mains l'arrière de la bicyclette.

— Tu restes ici !

— Lâche ça, dit-elle en se retournant.

Il prit la bicyclette par la selle, la lui arracha et la jeta au sol, puis empoigna Lilas. Elle se débattit et le frappa, mais il ne la lâcha pas.

— Il savait que les îles existaient ! disait-il. Les îles ! Il *avait été* près d'une île, avait fait du troc avec ses habitants ! C'est par lui que j'ai appris qu'ils viennent sur les continents !

Elle paraissait complètement hébétée.

— De quoi parles-tu ?

— Il avait une affectation près d'une des îles. À Arg, près des Falkland. Il y a rencontré des membres qui y vivaient, a fait du troc avec eux. Il ne nous en a jamais parlé parce qu'il savait que nous voudrions y aller, et *qu'il ne le voulait pas* ! Voilà pourquoi il s'est suicidé ! Il savait que tu allais l'apprendre par moi, et il avait honte, et il était las, et il savait qu'il ne serait plus « Roi ».

— Tu me mens, de même que tu lui as menti !

Elle s'arracha à lui, déchirant sa combinaison à l'épaule.

— C'est là qu'il a obtenu le parfum et les graines de tabac, persévéra Copeau.

— Je ne veux pas t'écouter. Je ne veux plus te voir. Je pars seule. J'y vais, mais seule.

Elle alla vers sa bicyclette et ramassa le sac et la couverture qui traînaient par terre.

— Ne sois pas stupide, dit-il.

Elle redressa la bicyclette, jeta le sac dans le panier et fourra la couverture par-dessus. Copeau s'avança vers elle et saisit la bicyclette par la selle et le guidon.

— Tu n'iras pas seule.

— Oh si ! dit-elle – mais sa voix tremblait.

Ils n'étaient séparés que par la bicyclette, mais il avait du mal à voir son visage dans la nuit qui tombait.

— Je ne te laisserai pas partir seule.

— Je ferai comme *lui* plutôt que de continuer avec *toi* !

— Écoute-moi, veux-tu ! Il y a six mois que je pourrais être sur les îles ! J'étais déjà en route, et je suis revenu parce que je ne voulais pas te laisser morte et abêtie !

Il la prit par les épaules et la poussa violemment, l'envoyant contre le rocher, tandis que la bicyclette tombait, puis se

précipita sur elle et lui immobilisa les bras contre la paroi de pierre.

— Je suis venu d’Usa pour cela, et cette vie d’animaux ne me plaît pas plus qu’à toi. Peu m’importe que tu m’aimes ou que tu me haïsses...

Elle l’interrompit pour lui dire :

— Je te hais !

— ... mais tu restes avec moi ! le pistolet ne fonctionne pas, mais j’ai mes mains, et il y a des pierres. Tu n’auras pas besoin de te tuer, parce que...

Une douleur lancinante éclata entre ses jambes – le genou de Lilas – et elle avait déjà bondi, et ôtait les branchages qui fermaient l’ouverture de leur cachette, forme jaune pâle s’agitant fiévreusement à quelques pas de lui.

Il avança et, la saisissant par un bras, la jeta sur le sol.

— Bâtard ! hurla-t-elle. Malade ! Agressif !

Il se jeta sur elle et lui mit la main sur la bouche, appuyant sauvagement. Elle enfonça ses dents dans la paume de sa main, et le mordit, tout en donnant des coups de pied dans tous les sens et en lui martelant la tête de ses poings. Il immobilisa une de ses cuisses avec son genou, la cheville de son autre jambe avec son pied, et lui prit un poignet, laissant son autre main continuer à le battre et ses dents à le mordre.

— Il peut y avoir des membres pas loin ! C’est samedi soir. Stupide garce, veux-tu nous faire traiter tous les deux ?

Elle continua à le battre et à le mordre. Puis sa main se lassa et ses dents se desserrèrent. Elle se détendit, haletante, et le regarda.

— Garce ! répéta-t-il.

Elle chercha à libérer une de ses jambes, mais il se fit plus pesant. Il continuait à lui tenir un poignet et à lui fermer la bouche de sa main, qui lui faisait mal comme si elle lui avait arraché un morceau de chair.

Maintenant qu’il l’avait sous lui, matée, les jambes écartées, il eut soudain envie d’elle. Il pensa à lui arracher sa combinaison et à la « violer ». N’avait-elle pas dit qu’elle attendrait samedi soir ? Cela mettrait peut-être fin à toutes ces

bêtises sur Roi et à sa haine, ils cesseraient de se battre – se *battre* ! – et elle cesserait de l’insulter ainsi...

Elle le regarda.

Il lâcha son poignet et saisit sa combinaison là où elle était déchirée, à l’épaule, et commença à l’arracher. Elle se remit à le battre et à le mordre, et essaya de dégager ses jambes.

Il déchira la combinaison de paplon en lanières, de haut en bas, et puis la toucha – toucha ses seins doux et fluides, son ventre lisse, son pubis couvert de poils fins et serrés, et les lèvres humides plus bas. Elle le frappait à la tête, lui arrachait les cheveux, et ses dents s’enfonçaient dans sa paume. De sa main libre, il continuait à la toucher – les seins, le ventre, le pubis, les lèvres ; caressant, frottant, palpant, devenant de plus en plus excité. Puis il ouvrit sa propre combinaison. Elle parvint à dégager une de ses jambes et lui donna des coups de pied et de genou. Elle essaya de se rouler sur elle-même pour le rejeter, mais il parvint à l’immobiliser, et se mit à califourchon au-dessus d’elle, les pieds à l’extérieur de ses chevilles et ses genoux à l’intérieur des siens. Puis il se laissa tomber sur elle, agrippant une de ses mains et les doigts de l’autre.

– Arrête, disait-il, arrête.

Et il continuait à la chercher. Elle se cabra, se débattit et enfonça plus fort ses dents dans la main qu’il avait toujours sur sa bouche. Il se trouva partiellement engagé – abaissa les reins, poussa, et la pénétra, sans cesser de répéter : « Arrête, arrête », la pénétra de toute sa longueur. Il lui lâcha les mains, trouva ses seins sous lui, caressa leur douceur, sentit leurs pointes se durcir sous sa main. Elle mordit à nouveau sa main et se contorsionna.

– Arrête, dit-il, arrête ça, Lilas.

Son rythme, lent et doux au début, devint plus rapide, plus violent.

Il se leva sur ses genoux et la regarda. Elle avait mis un bras sur ses yeux et rejeté l’autre en arrière. Ses seins se soulevaient et retombaient rapidement.

Il se leva et trouva une couverture, la secoua et l’en couvrit jusqu’au cou.

— Ça va ? lui demanda-t-il, accroupi à côté d'elle.

Elle ne répondit pas.

Il chercha la lampe de poche et regarda sa main. Le sang coulait d'un ovale de petites blessures brillantes.

— Christ et Wei ! s'exclama-t-il.

Il fit couler de l'eau sur sa main, la lava au savon, la rinça et la sécha. Il chercha la trousse de premiers secours mais ne put la trouver.

— As-tu pris la trousse de secours ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

Tenant sa main levée, il ouvrit le sac de Lilas et y trouva ce qu'il cherchait. Il alla s'asseoir sur une pierre, ouvrit la trousse sur ses genoux et posa la lampe sur une autre pierre, à bonne hauteur.

— Animal ! dit-elle.

— Je ne mords pas, moi. Et je n'essaie pas de tuer. Christ et Wei, dire que tu pensais que le pistolet fonctionnait !

Il vaporisa du cicatrisant sur sa paume ; une couche mince, puis une plus épaisse.

— Cochon !

— Je t'en prie, dit-il. Tu ne vas pas recommencer.

Il sortit un pansement et entendit Lilas se lever, puis le froissement de la combinaison qu'elle ôtait. Elle vint vers lui, nue, prit la lampe et alla prendre du savon, une serviette et une combinaison neuve dans son sac. Elle se dirigea ensuite vers le fond, où il avait disposé des pierres formant des marches pour aller plus facilement à la rivière.

Il posa le pansement dans l'obscurité, puis trouva l'autre lampe par terre, à côté de la bicyclette de Lilas. Il la releva et la mit à côté de la sienne, trouva les couvertures et les étendit sur le sol, comme tous les soirs. Il ramassa aussi les lambeaux de la combinaison et le pistolet, qu'il rangea dans son sac.

La lune se leva au-dessus du rocher, silhouettant des feuilles noires et immobiles.

Elle ne revenait pas. Il commença à craindre qu'elle ne fût partie à pied.

Enfin, elle arriva. Elle remit le savon et la serviette dans le sac, éteignit la lampe et se glissa dans les couvertures.

— Quand je t'ai eue sous moi, comme ça, cela m'a terriblement excité, dit-il. Je t'ai toujours désirée, et ces dernières semaines ont été presque insoutenables. Je t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Je partirai seule, dit-elle.

— Lorsque nous arriverons à Mallorca, ou plutôt si nous y arrivons, tu feras ce que tu voudras. Mais d'ici-là, nous restons ensemble. C'est ainsi, Lilas, que cela te plaise ou non.

Elle ne répondit pas.

Il fut réveillé par des sanglots et des gémissements torturés. Il se redressa et alluma la lampe. Elle avait une main sur la bouche, et de ses yeux fermés des larmes coulaient sur sa tempe.

Il rejeta vivement ses couvertures et alla s'agenouiller à côté d'elle.

— Non, Lilas, non, dit-il en posant une main sur ses cheveux. Ne pleure pas. Lilas, je t'en prie.

Il pensait qu'elle pleurerait parce qu'il l'avait blessée, peut-être même à l'intérieur.

Elle continua à pleurer.

— Oh, Lilas. Excuse-moi. Excuse-moi, mon amour ! Oh, Christ et Wei, si seulement le pistolet *avait* fonctionné !

Elle secoua la tête sans ôter la main de sa bouche.

— Ce n'est pas pour cela que tu pleures ? Pas parce que je t'ai fait mal ? Pourquoi, alors ? Si tu ne veux pas venir avec moi, je ne t'y obligerai pas, tu sais.

Elle secoua encore une fois la tête et continua à pleurer.

Il ne savait que faire. Il resta agenouillé à son côté, lui caressant les cheveux et lui demandant pourquoi elle pleurerait ainsi, et lui disant de ne pas pleurer ; en fin de compte, il alla chercher ses couvertures et les étendit à côté des siennes, s'allongea et, la tournant vers lui, la prit dans ses bras. Elle continua à pleurer, puis il se réveilla et elle le regardait, allongée sur le côté, soutenant sa tête d'une main.

— Cela n'a pas de sens de nous séparer, dit-elle. Nous allons continuer ensemble.

Il essaya de se souvenir de ce qu'il lui avait dit avant de s'endormir – apparemment rien ; elle pleurait, et il avait essayé de la consoler.

— Comme tu voudras, dit-il.

— Si tu savais ce que je ressens en pensant au pistolet... Comment ai-je pu agir ainsi ? J'étais sûre que tu avais menti à Roi.

— Si tu savais combien je m'en veux de ce que j'ai fait.

— Non, dit-elle. Il ne faut pas. C'était parfaitement naturel. Comment va ta main ?

Il la sortit de dessous les couvertures et essaya de la plier. Elle lui faisait très mal.

— Ça va, dit-il.

Elle la prit dans la sienne et examina le pansement.

— As-tu vaporisé du cicatrisant dessus ?

— Oui.

Elle le regarda, tenant toujours sa main. Ses yeux marron étaient très grands, et clairs comme le matin.

— Tu étais réellement parti vers une île et tu es revenu ?

Copeau ferma brièvement les yeux en signe d'assentiment.

Lilas sourit.

— Tu es vraiment très fou.

— Oh non ! dit-il.

— Oh si ! dit-elle.

Elle baissa de nouveau ses yeux vers sa main, l'approcha de ses lèvres et embrassa ses doigts, un à un.

4

Ils ne se mirent en route que vers le milieu de la matinée mais roulèrent vite pendant un bon moment, pour rattraper le temps perdu. C'était une curieuse journée, brumeuse et lourde. Le ciel était d'un gris verdâtre et le soleil, un disque blanc que l'on pouvait regarder en face sans ciller. Sans doute une bizarrerie du contrôle climatique ; Lilas se souvenait d'un jour semblable à Chi, lorsqu'elle avait douze ans. (« Est-ce là que tu es née ? – Non, je suis née à Mex. – Vraiment ? Moi aussi ! ») Il n'y avait pas d'ombres, et les vélos venant vers eux semblaient planer au-dessus du sol comme des voitures. Les membres regardaient le ciel avec appréhension et, en les croisant, les saluaient de la tête mais ne souriaient pas.

Ils s'assirent sur l'herbe pour partager le contenu d'un container de coca ; Copeau fit la moue.

— Nous ferions bien de continuer plus lentement. Il risque d'y avoir des lecteurs sur le sentier, et il faudra choisir le bon moment pour les passer.

— Des lecteurs mis à cause de nous ?

— Pas nécessairement, mais surtout parce que c'est la ville la plus proche de l'île. Ne prendrais-tu pas des mesures de sécurité, si tu étais Uni ?

Ce n'étaient pas tellement les lecteurs qui l'inquiétaient, mais que faire si une équipe médicale les attendait à l'entrée de la ville ?

— Que ferons-nous si des membres sont à notre recherche ? dit-elle. Des conseillers ou des docteurs, avec des photos de nous ?

— Cela m'étonnerait, après si longtemps. Il faudra bien courir le risque. J'ai le pistolet, et aussi le couteau. Il palpa sa poche.

— Tu t'en serviras ? demanda-t-elle après un moment.

— Oui, dit-il. Je crois.

— J’espère que nous n’en aurons pas l’occasion.

— Moi aussi.

— Tu devrais mettre tes lunettes de soleil.

— Aujourd’hui ?

Il regarda le ciel.

— À cause de ton œil.

— Ah ? Oui, bien sûr. (Il sortit ses lunettes, les mit et la regarda en souriant.) Toi, par contre, tu ne peux pas faire grand-chose. Sauf, peut-être, creuser la poitrine.

— Quoi ? (Elle ajouta en rougissant :) On ne les remarque pas quand je suis habillée.

— C’est la première chose que j’ai vue en te regardant, dit-il.
Les premières choses.

— Tu mens. N’est-ce pas, que tu mens ?

Il lui tapota le menton en riant.

Ils se remirent en route, roulant lentement. Il n’y avait pas de lecteurs sur le sentier. Aucune équipe médicale ne les attendait.

Toutes les bicyclettes de la région étaient du nouveau modèle, mais personne ne fit de remarque sur leurs vieilles machines.

Ils arrivèrent à ’12082 à la fin de l’après-midi, et se dirigèrent vers le nord de la ville, humant l’odeur de la mer et surveillant attentivement le sentier devant eux.

Ils laissèrent leurs bicyclettes dans un fourré et revinrent à pied jusqu’à une cantine d’où des marches descendaient vers la plage. La mer était loin au-dessous d’eux, lisse, bleue, puis se fondant insensiblement dans une brume grise et verte.

— Ces membres n’ont pas touché, dit un enfant.

Lilas mit sa main dans celle de Copeau.

— Continue à avancer, lui dit-il.

Ils descendirent les marches de béton fichées dans la falaise abrupte.

— Hé, vous là-bas ! cria un membre, un homme. Oui, vous deux !

Copeau serra fort la main de Lilas. Ils se retournèrent. Le membre était à côté du lecteur, en haut des marches, tenant par

la main une petite fille de cinq ou six ans, nue. Elle se grattait la tête avec une pelle rouge en les regardant.

— Vous avez touché avant de descendre ? demanda le membre.

Ils se regardèrent l'un l'autre, puis regardèrent le membre qui leur avait parlé.

— Bien sûr, dit Copeau.

— Évidemment, ajouta Lilas.

— Il n'a pas dit oui, dit la petite fille.

— Mais si, petite sœur, dit Copeau gravement. Sinon, nous n'aurions pas continué, n'est-ce pas ?

Il regarda le membre et laissa percer un sourire. Le membre se baissa et parla à la petite fille.

— Non, il ne l'a *pas* dit, répéta-t-elle.

— Allons, viens, dit Copeau à Lilas.

Ils tournèrent le dos au membre et à la petite fille et continuèrent à descendre.

— Petite saleté ! dit Lilas.

— Avance, ne te retourne pas.

Arrivés en bas, ils s'arrêtèrent pour ôter leurs sandales. En se baissant, Copeau regarda vers le haut ; le membre et la petite fille avaient disparu ; d'autres membres descendaient.

La plage était à moitié vide sous cet étrange ciel brumeux. Des membres étaient assis ou allongés sur des couvertures ; la plupart avaient gardé leur combinaison.

Ils se taisaient, ou bien parlaient à voix basse, et la musique diffusée par les haut-parleurs – *Dimanche, Jour Heureux* – paraissait trop forte et incongrue. Quelques enfants sautaient à la corde sur le sable mouillé :

— Christ, Marx, Wood et Wei nous ont donné ce jour parfait ; Marx, Wood, Wei et Christ...

Ils marchèrent vers l'ouest, main dans la main, tenant leurs sandales. La plage se fit plus étroite et moins fréquentée. Devant eux, entre la falaise et la mer, ils virent un lecteur.

— C'est la première fois que j'en vois un sur une plage, dit Copeau.

— Moi aussi.

— C'est par là que nous irons. Plus tard.

Ils continuèrent à avancer vers le lecteur.

— J'ai une envie folle de le toucher, dit-il. En garde, Uni, me voici !

— Surtout pas ! s'exclama-t-elle avec effroi.

— N'aie pas peur. Il n'y a pas de danger que je le fasse !

Ils firent demi-tour et regagnèrent le centre de la plage, où ils ôtèrent leurs combinaisons et allèrent dans l'eau. Ils nagèrent loin et, se mettant sur le dos, examinèrent la partie de la côte située au-delà du lecteur. La falaise grise disparaissait au loin dans la brume verdâtre. Un grand oiseau prit son essor, décrivit un cercle, et revint à la falaise, disparaissant dans une fissure à peine visible.

— Il y aura sans doute des grottes où nous pourrons camper, dit Copeau.

Un maître sauveteur siffla et leur fit de grands signes. Ils regagnèrent la plage.

— 5 heures moins 5, membres ! annoncèrent les haut-parleurs. Les détritiques et les serviettes dans les paniers, s'il vous plaît. Faites attention à ceux qui vous entourent en secouant vos couvertures.

Ils se rhabillèrent, montèrent les escaliers et regagnèrent leurs bicyclettes. Ils les emmenèrent plus loin dans les taillis et s'assirent pour attendre la nuit. Copeau nettoya la boussole, les lampes et le couteau, tandis que Lilas faisait un ballot de leurs autres possessions.

Une heure environ après la tombée de la nuit, ils allèrent à la cantine, prirent un carton de gâteaux et quelques containers de boissons, puis descendirent sur la plage. Ils marchèrent jusqu'au lecteur, et au-delà. C'était une nuit sans étoiles et sans lune ; la brume ne s'était toujours pas dissipée. Parfois, des éclairs phosphorescents traversaient les vagues paresseuses qui léchaient le rivage ; autrement, tout était noir. Copeau tenait le carton de gâteaux et les boissons sous le bras, allumant fréquemment la lampe de poche pour éclairer leur chemin. Lilas portait le ballot.

— Il n'y aura pas de marchands par une nuit comme celle-ci, dit Lilas.

— Et personne sur la plage, heureusement, dit Copeau. Pas de jeunes adolescents à la découverte du sexe.

En fait, il était inquiet. Et si cette brume durait encore des jours et des jours, les arrêtant à deux doigts de la liberté ? Peut-être même Uni l'avait-il créée dans ce dessein ? Il sourit de ses peurs. Il était vraiment « très fou », exactement comme l'avait dit Lilas.

Ils avancèrent jusqu'à un point qu'ils estimèrent être à mi-chemin entre '082 et la prochaine ville côtière, posèrent leurs affaires et explorèrent la falaise, à la recherche d'un abri. Il ne leur fallut que quelques minutes pour en trouver un, une caverne basse et peu profonde, au sol sableux couvert de bouts de paplon et d'enveloppes de gâteaux ; chose curieuse, il y avait aussi deux morceaux – une « Égypte » verte et une « Éthiopie » rose – arrachés à une carte pré-U. Ils apportèrent le carton et le ballot, disposèrent les couvertures sur le sable, mangèrent et s'allongèrent côte à côte.

— Tu peux encore ? demanda Lilas. Après ce matin et hier soir ?

— Sans traitement, tout est possible, affirma Copeau.

— C'est fantastique !

Plus tard, Copeau, allongé sur le dos, ouvrit les yeux dans le noir.

— Tu vois. Lilas, même si nous n'allons pas plus loin, même si nous devons être pris et traités dans cinq minutes, cela aura valu la peine. Pour quelques heures au moins, nous aurons été vivants, nous aurons été vraiment nous-mêmes.

— Je veux avoir toute ma vie à moi, dit Lilas. Pas seulement un petit morceau.

— Tu l'auras. Je te le promets. (Il l'embrassa en lui caressant doucement la joue.) Tu resteras avec moi, à Mallorca ?

— Évidemment ; la question ne se pose pas.

— Tu ne voulais pas, t'en souviens-tu ? Tu ne voulais même pas venir jusqu'ici avec moi.

— Christ et Wei, cela, c'était *hier soir* ! (Elle l'embrassa.) Je reste avec toi. Tu m'as réveillée, et maintenant, il faudra que tu me supportes jusqu'au bout !

Ils s'embrassèrent encore longtemps avant de s'endormir.

— Copeau ! s'écria-t-elle – en réalité, pas dans son rêve.

Elle n'était plus à côté de lui. Il se releva si brusquement qu'il se cogna la tête au rocher, puis chercha à tâtons le couteau qu'il avait fiché dans le sable.

— Copeau ! Viens !

À genoux, tenant à la main le couteau qu'il avait enfin trouvé, il ouvrit les yeux et la vit, silhouette noire accroupie dans l'ouverture d'un bleu aveuglant. Tenant ferme le couteau, il avança, prêt à frapper.

— Mais non ! Non ! dit-elle en riant. Viens voir ! Vite ! Tu n'en croiras pas tes yeux !

Il rampa jusqu'à elle. La violence de la lumière l'obligea à fermer les yeux.

— Mais regarde donc !

Son doigt tendu désignait quelque chose sur la plage.

Un bateau était échoué sur le sable, à une cinquantaine de mètres d'eux – une petite vedette à deux rotors, à la coque blanche ceinte d'une ligne rouge. Il y avait des éclaboussures blanches sur le pont et sur le pare-brise, dont une partie semblait manquer.

— Allons voir s'il marche !

Prenant appui sur son épaule, elle allait se lever pour sortir, mais il posa son couteau et la retint par le bras.

— Doucement, doucement, dit-il.

— Pourquoi ?

Elle le regarda avec étonnement. Il frotta la bosse qu'il venait de se faire à la tête et regarda de nouveau le bateau en fronçant les sourcils – ce bateau si blanc et rouge et vide, arrivant à point nommé dans le clair soleil de ce matin sans brume.

— Cela ne m'inspire pas confiance. C'est sûrement un piège. Ce serait trop facile. Nous avons dormi dans cette caverne, et au réveil, voilà qu'on nous a amené un bateau. Tu as bien raison, je n'en *crois pas* mes yeux.

— On ne nous l'a pas « amené », Copeau. Cela doit faire des semaines qu'il est là. Regarde, il est couvert de crottes d'oiseau et l'avant est profondément enfoncé dans le sable.

— Et d'où venait-il ? Il n'y a pas d'îles à proximité.

— Peut-être des marchands venus de Mallorca, qui se sont fait prendre dans le pays ? Ou alors ils le laissent ici intentionnellement, pour des membres comme nous. Tu m'avais dit qu'il y avait peut-être une organisation s'occupant de cela.

— Et depuis le temps qu'il est ici, personne ne l'aurait vu et signalé ?

— Uni ne doit laisser personne aller sur cette partie de la plage.

— Alors, attendons. Attendons et observons.

— Bien, dit-elle à contrecœur. Comme tu voudras.

— Ce serait vraiment trop facile.

— Et pourquoi tout serait-il difficile ?

Ils restèrent dans la caverne – mangèrent, plièrent les couvertures, sans quitter le bateau des yeux. Lorsqu'ils allaient dans le fond de la caverne, ils ne le faisaient qu'à tour de rôle.

Les vagues vinrent lécher la coque, puis se retirèrent de nouveau. Des oiseaux décrivaient des cercles autour du bateau, et plusieurs vinrent se poser sur la cabine et sur la rambarde : quatre mouettes et deux oiseaux bruns, plus petits.

— Il va devenir de plus en plus sale, dit Lilas. Et si sa présence avait été signalée, s'ils allaient l'enlever *aujourd'hui* ?

— Parle moins fort ! Christ et Wei, si seulement j'avais une longue-vue !

Il essaya d'en confectionner une à l'aide de la loupe de la boussole, de celle d'une de leurs lampes, et d'un morceau de paplon roulé, mais cela ne donna rien.

— Allons-nous encore attendre longtemps ?

— Jusqu'à la nuit.

Personne ne passa sur la plage ; l'on n'entendait que le bruit des vagues, les battements d'ailes et les cris des oiseaux.

Copeau descendit seul vers le bateau, avec mille précautions. Il était encore plus vieux qu'il ne le paraissait de loin. La peinture s'écaillait et la coque portait la trace de nombreuses réparations. L'avant était bosselé et le pont, fissuré. Il en fit le tour sans le toucher, essayant de voir à la lumière de sa lampe des signes – il n'aurait su dire quelle forme ils auraient pu prendre de trahison ou de danger. Il ne vit rien, rien qu'un vieux

bateau qui avait été inexplicablement abandonné ; un bon tiers du pare-brise était arraché et les sièges arrière avaient disparu ; la structure entière était couverte d'excréments d'oiseaux séchés. Il ferma sa lampe et scruta la falaise, puis posa la main sur la rambarde et attendit. Rien ne se passa.

Il se hissa à bord, entra dans la cabine et ralluma sa lampe. Les commandes étaient apparemment fort simples : des interrupteurs ouvert/fermé pour les deux rotors de propulsion et le rotor de sustentation, un bouton de contrôle de vitesse allant jusqu'à cent kilomètres/heure, un gouvernail, quelques cadrans, et un levier à deux positions « Contrôlé » et « Indépendant », qui était mis sur « Indépendant ». Il découvrit le carter de la batterie sous les sièges avant, et l'ouvrit ; la date limite d'utilisation de la batterie était avril 171, dans un an, donc.

Il examina ensuite les rotors. L'un d'eux était couvert de brindilles, sans doute apportées par des oiseaux ; il les ôta soigneusement ; en dessous, le rotor était tout neuf et luisant. L'autre, par contre, était rouillé et entaillé, et il lui manquait une pale.

Il revint dans la cabine, s'assit aux commandes, et trouva le bouton d'éclairage du tableau de bord. L'horloge miniature était arrêtée à 5 h 11 ven 27 août 169. Il mit en marche un des rotors de propulsion, puis le second. Ils grincèrent d'abord un peu, puis ronronnèrent sans à-coups. Il les arrêta, regarda encore un moment les divers cadrans, puis éteignit l'éclairage.

Dehors, rien n'avait bougé. Personne n'avait surgi de la falaise. Il se tourna vers la mer immobile et noire ; la lune presque pleine y traçait un chemin d'argent. Nulle part un bateau ne glissait vers lui.

Il resta encore un moment sur le pont, puis sauta sur le sable et regagna la caverne.

Lilas se tenait devant l'entrée.

— Tout va bien ? demanda-t-elle avec impatience.

— Non. Le bateau n'a pas été laissé par des marchands, parce qu'il n'y a aucun message, rien. L'horloge s'est arrêtée l'année dernière, mais un des rotors est neuf. Je n'ai pas essayé le rotor de sustentation à cause du sable ; je ne sais pas si nous

l'utiliserons, d'ailleurs, parce que le rebord est fissuré en deux endroits, et nous risquerions de ne pas aller loin. D'un autre côté, nous irons peut-être tout droit à '082 – jusqu'à un petit Médicentre proche de la côte – bien que le bateau ne soit apparemment pas télécommandé.

Lilas le regarda sans mot dire.

— Autant essayer quand même, continua Copeau. Tant qu'il sera là, il y aura peu de chances pour que des marchands accostent ici, puisque ce ne sont pas eux qui l'ont laissé. Peut-être avons-nous simplement beaucoup de chance.

Il lui tendit la lampe. Elle alla chercher le carton et le ballot au fond de la caverne et revint en en tenant un sous chaque bras. Ils commencèrent à avancer vers le bateau.

— Et les objets que nous voulions échanger ? demanda-t-elle.

— Nous aurons le *bateau*. Il doit avoir cent fois plus de valeur qu'une caméra ou une trousse de premiers secours. (Il se tourna vers la falaise.) À vous, docteurs ! s'écria-t-il. Vous pouvez sortir maintenant !

— Chut ! Tu es fou !

— Nous avons oublié les sandales, dit-il.

— Elles sont dans le carton.

Il monta le carton et le ballot sur le pont ; ensuite, ils nettochèrent le pare-brise en le grattant avec des coquillages.

Ils redescendirent et, soulevant l'avant du bateau, le traînèrent sur le sable pour le mettre parallèle à la mer, puis recommencèrent en le soulevant par l'arrière, le rapprochant chaque fois de l'eau.

Enfin, il fut à flot, dansant et s'inclinant lourdement. Copeau aida Lilas à monter, puis le poussa plus avant et y grimpa à son tour.

Il s'assit aux commandes et ouvrit l'éclairage. Elle avait pris place à côté de lui et l'observait anxieusement. Il tourna la tête vers elle et ils se regardèrent un instant ; il mit en marche les rotors de propulsion, puis le rotor de sustentation. Une secousse violente traversa le bateau ; des coups bruyants se faisaient entendre sous la coque. Copeau stabilisa le gouvernail puis tourna le bouton de commande de la vitesse. Le bateau s'élança après une dernière secousse, et les bruits devinrent moins forts.

Il augmenta la vitesse à vingt, puis à vingt-cinq kilomètres/heure ; les bruits heurtés cessèrent et furent remplacés par une vibration régulière. Le bateau rasait la surface.

— Il ne se soulève pas, dit-il.

— Mais il avance.

— Pour le moment. Il n'est pas conçu pour frapper l'eau de cette façon, et la coque est déjà fissurée.

Il augmenta la vitesse ; le bateau fendit les vagues sans rebondir. Il essaya le gouvernail : il répondait. Il mit le cap au nord, puis sortit sa boussole pour vérifier l'exactitude de l'indicateur de direction du tableau de bord.

— Nous n'allons pas à '082, dit-il. Pas pour le moment, en tout cas.

Lilas sortit sur le pont et scruta la côte, puis le ciel.

— Personne ne vient.

Il augmenta encore la vitesse et obtint un peu plus de poussée verticale, mais l'impact des vagues augmenta sensiblement. Il remit le bouton à sa position précédente – sur cinquante-six kilomètres/heure.

— Je ne pense pas que nous fassions plus de quarante. Il fera jour lorsque nous arriverons là-bas, si nous y arrivons. Tant mieux, d'ailleurs ; ainsi, nous ne risquerons pas de nous tromper d'île. Je me demande jusqu'à quel point notre direction est précise.

Il y avait deux autres îles proches de Mallorca : EUR91766 à quarante kilomètres au nord-est, site d'un complexe d'extraction de cuivre et EUR91603, à un peu plus de quatre-vingts kilomètres au sud-ouest, où se trouvaient un complexe de traitement des algues et un centre de climatologie.

Lilas se rapprocha de Copeau, pour se protéger du vent et de l'écume. Il tenait le gouvernail, les yeux fixés sur les étoiles visibles au-dessus de l'horizon et sur la mer blanche de lune ; à intervalles réguliers, il vérifiait sa direction sur le tableau de bord.

Les étoiles disparurent, le ciel devint transparent, mais il n'y avait toujours pas de Mallorca à l'horizon. Une mer placide les entourait de toutes parts.

— Si nous faisons du quarante à l'heure, dit Lilas, nous aurions dû y arriver en sept heures, mais nous sommes en route depuis plus longtemps, n'est-ce pas ?

— Nous faisons peut-être moins.

Peut-être avait-il trop, ou trop peu, compensé la légère dérive vers l'est qu'ils subissaient. Dans ce cas, ils avaient peut-être déjà passé Mallorca et se dirigeaient vers les côtes d'Eur. Ou alors, Mallorca n'existait plus, et avait été effacée des anciennes cartes parce que des membres pré-U l'avaient détruite en la « bombardant » – à quoi bon rappeler une fois de plus à la Famille la folie et la barbarie du temps passé.

Il laissa le cap comme il était – tout juste un cheveu à l'ouest du nord, mais diminua la vitesse.

Le ciel devenait de plus en plus lumineux, mais il n'y avait toujours pas d'île, toujours pas de Mallorca. Ils restaient les yeux fixés sur l'horizon, évitant de se regarder.

Une dernière étoile scintillait au-dessus de la mer, au nord-est. Non, elle luisait *sur* la mer.

— Il y a une lumière, là-bas, dit-il.

Elle regarda dans la direction qu'il lui montrait, et posa la main sur son bras.

La lumière décrivait un arc de cercle, puis montait et descendait, comme si elle leur faisait signe. Elle devait être à environ un kilomètre.

— Christ et Wei, murmura Copeau en mettant le cap sur la lumière.

— Fais attention, c'est peut-être...

Tenant le gouvernail de la main gauche, il sortit son couteau et le posa devant lui.

La lumière s'éteignit et un petit bateau apparut. Quelqu'un y était assis, et leur faisait des signes, en agitant un objet clair qu'il mit sur sa tête – sans doute un « chapeau » – puis simplement avec les bras.

— Un membre, dit Lilas.

— Non, une *personne*.

Copeau continua à avancer vers la petite embarcation – apparemment une barque à rames –, une main sur le gouvernail et l’autre sur le bouton commandant la vitesse.

– Regarde-le, s’exclama Lilas.

L’homme paraissait petit, et avait une barbe blanche. Son visage était haut en couleur, et il portait un chapeau jaune à large bord. Le haut de son vêtement était bleu, et le bas, blanc.

Copeau ralentit puis, arrivé à proximité de la barque, coupa les trois rotors.

L’homme – vieux, il avait certainement plus de soixante-deux ans, et ses yeux étaient bleus, fantastiquement bleus – leur sourit en découvrant des dents noircies – il lui en manquait d’ailleurs plusieurs – et dit :

– Vous vous êtes sauvés de chez les mannequins, hein ? Vous cherchez Liberté ?

– Oui, dit Copeau. Oui, c’est ça ! Nous essayons de trouver Mallorca.

– Mallorca ? dit l’homme. (Il éclata de rire et se gratta la barbe.) Mayorca, pas Mallorca... Mais son nom est *Liberté* maintenant. On ne l’appelle plus Mayorca depuis... Dieu sait, il doit bien y avoir cent ans ! C’est Liberté !

– En sommes-nous encore loin ? demanda Lilas.

Et Copeau ajouta :

– Nous sommes des amis. Nous ne sommes pas venus pour... pour vous faire des ennuis, ou essayer de vous « guérir » ou quelque chose dans ce genre.

– Nous sommes des incurables nous-mêmes, dit Lilas.

– Je m’en doute bien, dit l’homme. Vous seriez pas venus par ici autrement. C’est pour ça que je suis là. Pour aider ceux comme vous à trouver le port. Ce n’est plus loin. Tenez, regardez !

Et en effet, une ligne vert foncé était visible au-dessus de l’horizon, au nord.

À l’ouest de cette ligne, quelques traînées roses semblaient planer dans l’atmosphère : des montagnes éclairées par les premiers rayons du soleil.

Copeau et Lilas regardèrent, puis se regardèrent, puis regardèrent de nouveau Mallorca-Mayorca – Liberté.

— Ne bougez pas, dit l’homme. Je vais m’attacher à votre poupe et monter à bord.

Ils se tournèrent l’un vers l’autre et se regardèrent. Copeau prit le couteau et le jeta à terre puis prit les mains de Lilas dans les siennes.

Ils se sourirent, et se rapprochèrent pour s’embrasser.

— Hé, venez plutôt me donner un coup de main ! cria l’homme.

Ils se précipitèrent vers l’arrière et Copeau lui tendit la main pour l’aider à passer la rambarde.

Ses vêtements étaient en tissu, et son chapeau était fait de fibres jaune pâle entrelacées. Il avait une demi-tête de moins qu’eux et dégageait une étrange et forte odeur. Copeau prit la main rugueuse qu’il lui tendait et la serra.

— Je suis Copeau, et voici Lilas.

— Content de vous connaître, dit le vieil homme barbu aux yeux bleus, avec un sourire qui découvrit de nouveau ses vilaines dents. Darren Costanza.

Il serra la main de Lilas.

— Darren Costanza ? répéta Copeau.

— C’est ça.

— Quel joli nom ! s’exclama Lilas.

— Vous avez un bien beau bateau, dit Darren Costanza en regardant autour de lui.

— Il ne plane pas, dit Copeau.

— Mais il nous a amenés jusqu’ici, ajouta Lilas. Nous avons eu beaucoup de chance de le trouver.

Darren Costanza les regarda en souriant.

— Et je suppose que vos poches sont bourrées d’appareils photo et d’un tas de choses, hein ?

— Non, dit Copeau. Nous avons décidé de ne rien emporter. La marée était haute et...

— Ça, c’était une erreur, l’interrompit Darren Costanza. Vous n’avez rien pris *du tout* ?

— Un pistolet sans générateur... (Copeau le sortit de sa poche.) Quelques livres, et j’ai aussi un rasoir.

— Ça peut valoir quelque chose, dit Darren Costanza en examinant le pistolet.

— Et puis, nous avons le bateau, dit Lilas.

— Vous auriez dû prendre plus de choses.

Il leur tourna le dos et fit un pas vers le pont. Ils se regardèrent, étonnés, et allaient le suivre lorsqu'il se retourna brusquement. À la main, il tenait un autre pistolet.

— Ce vieux machin tire des balles, dit-il en reculant d'un pas. Pas besoin de générateur. Bang, bang ! Allez, à l'eau, et en vitesse. Allez, sautez !

Ils le regardèrent sans comprendre.

— À l'eau, espèce d'entravés ! cria-t-il. Vous voulez une balle dans la tête ?

Il bougea quelque chose sur la crosse du pistolet et le pointa sur Lilas. Copeau la poussa vers la rambarde et elle descendit sur le rebord, en disant : « Mais pourquoi fait-il cela ? » puis se glissa dans l'eau. Copeau y plongea après elle.

— Éloignez-vous du bateau ! leur cria Darren Costanza. Allez, dégagez ! Nagez, nom d'un chien !

Ils firent quelques brasses, puis se retournèrent en faisant la planche, soutenus par leurs combinaisons gonflées d'air.

— Mais pourquoi faites-vous ça ? lui cria Lilas.

— Ça, c'est à vous de le deviner ! répondit Darren Costanza, déjà assis aux commandes.

— Nous ne pourrons jamais nager aussi loin ! cria Copeau. Nous allons nous noyer !

— Personne ne vous a demandé de venir ici !

Le bateau démarra avec un vrombissement puissant, traînant la barque dans son étrave d'écume.

— Sale... sale ennemi ! cria Copeau, faute de meilleur mot.

Le bateau se dirigea vers la pointe est de l'île.

— Il le prend pour lui ! dit Lilas. *Il* va l'échanger !

— Le sale malade pré-U... commença Copeau. Christ, Marx, Wood et Wei, dire que j'avais un couteau et que je l'ai jeté ! Pour vous aider à trouver le port ! C'est un *pirate*, voilà ce qu'il est, ce sale...

— Arrête, Copeau, lui dit Lilas avec désespoir. Je t'en prie.

— O Christ et Wei...

Ils ouvrirent leurs combinaisons et s'en dégagèrent tant bien que mal.

— Ne les jetons pas, dit Copeau. En nouant les ouvertures, elles conserveront l'air comme des bouées.

— Un autre bateau ! s'exclama Lilas un moment plus tard.

Une petite tache d'écume blanche se déplaçait vers l'est, à mi-chemin entre eux et l'île.

Lilas agita sa combinaison.

— Il est trop loin, dit Copeau. Il faut nager.

Ils nouèrent les manches de leurs combinaisons autour de leur cou et nagèrent. L'eau était froide. L'île était bien trop loin – vingt kilomètres, trente peut-être.

En se reposant souvent, soutenus par leurs combinaisons gonflées, ils pourraient peut-être aller suffisamment près pour qu'un bateau les aperçoive, pensa Copeau. Mais qui serait sur ce bateau ? Des membres comme ce Darren Costanza ? D'ignobles *pirates* malodorants, des *assassins* ? Roi avait-il eu raison ? *J'espère que vous y arriverez. Tous les deux. Vous le méritez bien.* Bah ! qu'importait ce qu'avait dit ce faux frère !

Le deuxième bateau s'était approché de celui qui leur avait été volé, mais Darren Costanza vira plus à l'est, comme pour l'éviter.

Copeau nageait régulièrement, s'assurant à chaque brasse que la forme blanche de Lilas était à côté de lui. Tiendraient-ils le coup ? Arriveraient-ils jusqu'à l'île ou jusqu'à un bateau ? Ou bien s'enfonceraient-ils lentement, à bout de souffle, suffoquant, glissant lentement dans l'eau de plus en plus froide et sombre... ? Il repoussa cette image et se concentra sur sa nage.

Le second bateau s'était arrêté ; le leur était plus loin que jamais. Mais l'autre semblait grandir... grandir de plus en plus.

Il toucha la jambe de Lilas pour attirer son attention. Elle souleva la tête et regarda autour d'elle, haletante.

Le bateau ne s'était pas arrêté ; il avait changé de cap et venait vers eux.

Ils dénouèrent leurs combinaisons et les agitèrent aussi haut que possible.

Le bateau sembla se détourner légèrement, puis revenir vers eux, puis tourner de nouveau.

— Hé ! crièrent-ils, levant leurs bras le plus haut possible, agitant frénétiquement les combinaisons. *Au secours ! Ici ! Au secours !*

De nouveau, le bateau s'écarta de leur direction, revint, s'écarta, puis mis franchement le cap sur eux, grandissant à vue d'œil, et une sirène hurla, fort, fort, incroyablement fort.

Toussant et crachant de l'eau, Lilas se mit contre Copeau pour qu'il la soutienne.

Le bateau glissa vers eux, grand, grand et blanc – avec deux grandes lettres peintes en vert sur la coque, A et I. Son unique rotor s'arrêta dans un rugissement, et la vague de son sillage les submergea, puis un objet blanc traversa l'air en sifflant et frappa l'eau tout près d'eux : une bouée ronde attachée à une corde.

— Tenez-vous bien ! cria un membre. Copeau s'y agrippa, tenant toujours Lilas d'un bras, et la corde se tendit, tirée par un membre – un homme, jeune, aux cheveux jaunes comme certains mannequins du Pré-U.

Il y avait des échelons sur le côté du bateau. Copeau referma les doigts de Lilas autour du second, puis l'aida à mettre son autre main plus haut. Elle commença à grimper, et il guida ses pieds. Le membre, penché par-dessus la rambarde, la prit par les bras et la tira sur le pont. Copeau monta après elle.

Ils étaient allongés, main dans la main, sur un plancher dur et chaud, sous une couverture rugueuse. L'un après l'autre, on leur souleva la tête et on appliqua un gobelet de métal contre leurs lèvres. Son contenu avait la même odeur que Darren Costanza, et brûlait terriblement la gorge, mais réchauffait l'estomac d'une façon étonnante.

— De l'alcool ? demanda Copeau.

— Ne vous faites pas de bile, dit le jeune homme en leur souriant avec des dents normales. Une gorgée ne va pas vous pourrir le cerveau.

Il devait avoir dans les vingt-cinq ans ; ses yeux et sa peau étaient normaux, mais sa courte barbe était aussi jaune que ses cheveux. Une sorte de poche marron passée à sa ceinture contenait un pistolet ; il portait une chemise de tissu blanc, sans

manches, et des pantalons ne descendant pas plus bas que les genoux, beiges mais rapiécés avec des carrés bleus. Il posa le flacon sur un siège et dégrafa sa ceinture.

— Je vais aller chercher vos combinaisons. Cela vous donnera le temps de reprendre votre souffle.

Il posa la ceinture, y compris le pistolet, à côté du flacon et plongea. Le bateau oscilla légèrement.

— Au moins, ils ne sont pas tous comme l'autre, dit Copeau.

— Il a un pistolet.

— Regarde où il l'a mis. S'il était... malade, il aurait eu peur de le laisser à notre portée.

Ils restèrent allongés en silence, sans se lâcher la main, s'efforçant de respirer calmement et profondément, regardant au-dessus d'eux le ciel bleu et clair.

Le bateau vacilla et le jeune homme revint à bord, tenant leurs combinaisons ruisselantes. Ses cheveux, qu'il n'avait pas dû tondre depuis bien longtemps, étaient collés en boucles sur sa tête.

— Ça va mieux ? leur demanda-t-il en souriant.

— Oui, répondirent-ils ensemble.

Il secoua les combinaisons par-dessus la rambarde.

— Désolé de ne pas être arrivé à temps pour éloigner ce dadais. La plupart des immigrants viennent d'Eur, et je reste généralement au nord de l'île. Il nous faudrait deux bateaux. Ou bien un détecteur à longue portée.

— Vous êtes un... policier ? lui demanda Copeau.

— Moi ? dit-il en riant. Non, je suis de l'Assistance aux Immigrants. C'est une organisation qu'on nous a généreusement permis de créer, pour aider les nouveaux immigrants à s'orienter... et à rejoindre la côte sans se noyer.

Il déplissa soigneusement les combinaisons et les mit à sécher sur la rambarde.

Copeau se souleva sur les coudes.

— Cela arrive souvent ?

— Voler les bateaux des immigrants est un passe-temps assez populaire. Il y en a d'autres qui sont encore plus amusants.

Copeau s'assit et Lilas l'imita. Le jeune homme leur faisait face ; son côté droit était éclairé par la lumière rose du soleil levant.

— Désolé de vous décevoir, mais vous n'êtes pas arrivés au paradis. Les quatre cinquièmes de la population de l'île sont les descendants des familles qui habitaient ici avant l'Unification ou qui y sont arrivées peu après. Ils sont affaiblis par les mariages consanguins, ignorants, avarés, imbus d'eux-mêmes – et ils méprisent les immigrants. Ils nous appellent « entravés » à cause des bracelets, même quand nous les avons ôtés. (Il reprit sa ceinture.) Et nous, continua-t-il en la fixant autour de sa taille, nous les appelons « dadais », mais gardez-vous bien de le dire à voix haute si vous ne voulez pas qu'ils se mettent à cinq ou six pour vous enfoncer les côtes à coups de pied. C'est un autre de leurs passe-temps favoris.

Ayant refermé la boucle de sa ceinture, il les regarda de nouveau.

— L'île est dirigée par le général Costanza, qui...

— Darry Costanza ! s'exclama Copeau. C'est lui qui nous a volé le bateau !

— Cela m'étonnerait, dit le jeune homme avec un sourire. Il ne se lève pas de si bon matin. Ce dadais s'est payé votre tête.

— Le *faux* frère !

— Le général Costanza, reprit le jeune homme, est soutenu par l'armée et par l'Église. Même les dadais n'ont que très peu de liberté, et nous, pour ainsi dire aucune. Nous devons vivre dans des zones délimitées, appelées « immivilles », dont nous n'avons pas le droit de sortir sans raison valable. Nous devons montrer nos papiers à tous les flics dadais, et ne pouvons trouver du travail que dans les métiers les plus vils et les plus mal payés. (Il déboucha le flacon.) Encore un peu ? leur demanda-t-il. C'est du « whisky ».

Lilas et Copeau secouèrent la tête.

— Voyons, ai-je oublié quelque chose... ? Ah oui, nous n'avons pas le droit de porter des armes ; je dépose mon pistolet chaque fois que je mets pied à terre. (Il leva le flacon.) Bienvenue à Liberté !

Copeau et Lilas le regardaient avec découragement.

— C'est le nom qu'ils lui donnent, dit-il après avoir bu.
« Liberté ».

— Nous pensions que les nouveaux arrivants seraient bien accueillis, dit Copeau. Parce qu'ils peuvent aider à repousser les attaques de la Famille.

— Il n'arrive guère que deux ou trois immigrants par mois, et personne d'autre ne vient ici. La dernière fois que la Famille a essayé de traiter les dadais, c'était du temps où il y avait encore les cinq ordinateurs continentaux. Depuis la création d'Uni, aucune tentative n'a été faite contre nous.

— Pourquoi ? demanda Lilas.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Personne ne le sait. Il existe plusieurs théories. Les dadais croient que « Dieu » les protège ou bien que la Famille a peur de leur armée, qui n'est qu'une bande d'ivrognes incapables. Les immigrants, eux, pensent – enfin, certains d'entre eux, du moins – pensent que l'île et ses habitants sont tellement affaiblis qu'Uni juge que ce ne serait pas rentable de les traiter.

— Et les autres ? demanda Copeau.

Le jeune homme alla ranger le flacon dans la cabine, s'assit aux commandes et se tourna vers eux.

— Et les autres, dont je suis, pensent qu'Uni se sert de l'île, et des dadais, et de toutes les autres îles du monde.

— S'en sert ? s'étonna Copeau, et Lilas enchaîna :

— Pour quoi faire ?

— Comme prisons pour *nous*, répondit le jeune homme.

Ils le regardèrent avec stupéfaction.

— Pourquoi y a-t-il toujours un bateau sur les plages ?
Toujours, en Eur comme en Afr, un vieux bateau, mais encore assez bon pour venir jusqu'ici. Et pourquoi ces cartes maquillées si facilement reconnaissables, dans tous les musées ? – alors qu'il serait si facile d'en fabriquer des fausses, où les îles ne figureraient réellement pas ?

Ils continuaient à le regarder sans mot dire.

— Que faites-vous, continua-t-il en les regardant avec intensité, lorsqu'un ordinateur est programmé pour maintenir une société parfaitement efficace, parfaitement stable,

parfaitement unie ? Que faites-vous des variations biologiques, des « incurables », des éventuels faiseurs d'ennuis ?

Il s'accouda sur le dossier de son siège et se pencha davantage vers eux.

— Vous laissez quelques îles « non unifiées » ici et là dans le monde. Vous laissez des cartes dans les musées et des bateaux sur les plages. L'ordinateur n'a pas besoin d'éliminer la mauvaise graine : elle s'élimine d'elle-même. Tout heureux, ils se fraient un chemin jusqu'à la plus proche institution pénitentiaire, où les attendent les *dadais*, sous la direction éclairée d'un général Costanza, pour leur prendre leur bateau, les fourrer dans des immivilles et veiller à ce qu'ils ne puissent faire aucun mal – et cela par des moyens auxquels aucun idéaliste disciple de Christ, Marx, Wood et Wei ne *songerait* à s'abaisser.

— Ce n'est pas *possible*, dit Lilas.

— Nous sommes nombreux à penser que ce l'est.

— Uni nous a *laissés* venir ici ? dit Copeau.

— Non, dit Lilas, c'est trop... c'est trop pervers.

Le jeune homme les regarda tour à tour.

— Et moi qui croyais que nous étions tellement malins ! s'exclama Copeau.

— Moi aussi, je le croyais, dit le jeune homme. Je suis passé par là, et je sais exactement ce que vous ressentez.

— Non, dit Lilas, ce n'est pas vrai.

Le jeune homme rompit le silence :

— Bon, allons-y. L'A.I. ôtera vos bracelets, vous fera enregistrer et vous prêtera vingt-cinq dollars pour démarrer. (Il eut un gentil sourire.) C'est peut-être moche, mais c'est mieux que de rester avec la Famille. Le tissu est vraiment plus agréable à porter que le paplon – si, si, je vous assure – et même une figue pourrie a meilleur goût que les gatototaux. Vous pourrez avoir des enfants, fumer, boire si ça vous plaît, et avoir une ou deux pièces à vous en travaillant dur. Il y a même des entravés qui deviennent riches – dans le spectacle, par exemple. Si vous dites « monsieur » aux *dadais* et restez bien sagement dans l'immiville, tout ira bien. Pas de lecteurs, pas de conseillers et jamais de *Vie de Marx* à la télé.

Lilas sourit. Au bout d'un moment, Copeau sourit aussi.

— Remettez vos combinaisons. La nudité horrifie les dadaïstes. Elle est « impie ».

Il se mit face aux commandes.

Ils rejetèrent la couverture et enfilèrent leurs combinaisons humides, puis se tinrent debout derrière le jeune homme qui dirigeait le bateau vers l'île, verte et dorée dans la claire luminosité du soleil maintenant visible au-dessus de l'horizon, parsemée de taches blanches, jaunes, roses, bleu pâle...

— Elle est belle, dit Lilas avec détermination.

Copeau passa son bras autour de ses épaules et regarda devant lui, les yeux mi-clos, serrant les dents.

5

Ils vivaient dans la ville de Pollensa, dans la moitié d'une chambre d'un immeuble sale et lézardé de l'immiville, avec de fréquentes pannes de courant et un robinet débitant au compte-gouttes une eau brunâtre. Ils avaient un matelas, une table, une chaise, et une caisse pour mettre leurs vêtements, qui leur servait également de seconde chaise. Les gens qui utilisaient l'autre moitié de la chambre, les Newman – un homme et une femme d'une quarantaine d'années, avec une petite fille de neuf ans – leur permettaient d'utiliser leur cuisinière, leur TV et une tablette du « frigo » où ils gardaient la nourriture. La chambre était louée aux Newman ; Copeau et Lilas payaient quatre dollars par semaine pour en occuper la moitié.

À eux deux, ils gagnaient neuf dollars et vingt *cents* par semaine. Copeau travaillait dans une mine de fer, à charger du minerai avec une équipe d'immigrants, à côté d'un chargeur automatique immobilisé et couvert de poussière, irréparable. Lilas cousait des boutons dans une fabrique de chemises – là aussi, il y avait des machines immobilisées, incrustées de poussière et de débris de tissu.

Les cinq dollars et vingt *cents* qui leur restaient suffisaient pour manger, payer les transports et acheter le quotidien *L'Immigrant*.

Ils économisaient cinquante *cents* par semaine pour acheter des vêtements ou faire face aux imprévus, et versaient la même somme à l'Assistance aux Immigrants pour rembourser le prêt de vingt-cinq dollars qui leur avait été accordé à leur arrivée. Ils mangeaient du pain, des pommes de terre, du poisson et des figes. Au début, ils souffrirent de crampes intestinales et de constipation, puis s'accoutumèrent et en vinrent à prendre plaisir aux saveurs et aux consistances des divers aliments. Les repas étaient un de leurs meilleurs moments, mais leur

préparation et la vaisselle qui suivait finirent par devenir fastidieuses.

Leurs corps subirent des transformations. Lilas perdit du sang pendant quelques jours, mais les Newman lui assurèrent que c'était normal chez une femme non traitée. Son corps devint également plus souple et plus plein, et ses cheveux poussèrent. Le corps de Copeau, au contraire, devint plus dur et musclé à cause de son travail à la mine. Sa barbe poussa, noire et drue, et il la tailla une fois par semaine avec les ciseaux des Newman.

L'employé du Bureau d'immigration leur avait donné des noms : Eiko Newmark pour Copeau et Grâce Newbridge pour Lilas. Plus tard, lorsqu'ils se marièrent – sans autorisation d'Uni, mais avec des formulaires à remplir, un droit à payer et des vœux faits à « Dieu » – Lilas devint Grâce Newmark. Ils n'en continuaient pas moins à s'appeler Copeau et Lilas.

Ils prirent l'habitude de manier les pièces de monnaie et d'avoir des rapports avec les commerçants, et aussi de voyager dans le monorail grinçant et toujours bondé de Pollensa. Ils s'habituaient à ne pas dire « tu » à n'importe qui, à céder le trottoir aux indigènes et à ne pas les offenser, apprirent par cœur le Serment de Loyauté, et saluèrent le drapeau rouge et jaune de Liberté. Ils frappèrent aux portes avant de les ouvrir, dire *mardi* au lieu de *marxdi*, *mars* au lieu de *marx*, prirent garde à ne pas oublier que *hair* et *se battre* étaient des mots parfaitement convenables, mais que *baiser* était « sale ».

Hassan Newman buvait pas mal de whisky. En rentrant le soir – il travaillait dans la plus importante fabrique de meubles de l'île –, il jouait à des jeux bruyants avec sa fille Gigi, puis ne tardait pas à franchir le rideau qui séparait la pièce en deux, titubant légèrement, une bouteille à la main.

– Allons, venez, tristes entravés ! avait-il coutume de dire. Où diable avez-vous mis vos verres ? Allez, un peu de joie en bouteille !

Copeau et Lilas burent plusieurs fois en sa compagnie, mais s'aperçurent que le whisky les rendait maladroits et leur troublait les idées ; par la suite, ils refusaient le plus souvent.

— Allons, leur dit-il un soir. Je sais bien que je suis le patron ici, mais je ne suis quand même pas un dadais, non ? Hein ? Ou bien vous avez peur que je vous demande de me p... payer de retour ? Je sais que vous ne sortez pas souvent vos sous...

— Mais non, dit Copeau, ce n'est pas cela.

— Hein ? Quoi, alors ?

Il se pencha dangereusement en avant et se redressa en prenant appui sur le mur.

Copeau hésita un bon moment avant de répondre à cela.

— Eh bien, dit-il enfin, c'est que nous ne voyons pas à quoi cela sert de se soustraire aux traitements si c'est pour... s'alourdir en buvant du whisky. Autant retourner de suite dans la Famille.

— Ah bon ! dit Hassan. Ah bon, j'ai compris ! (Le petit homme aux épaules larges, à la barbe fournie et bouclée, les fixa rageusement de ses yeux injectés de sang.) Attendez d'être ici depuis un peu plus longtemps. Attendez, vous verrez !

Il leur tourna le dos et se fraya maladroitement un chemin à travers les rideaux. Ils l'entendirent grommeler et Ria, sa femme, lui dire des paroles apaisantes.

Presque tous les habitants de l'immeuble buvaient. À toutes les heures de la nuit, des voix, joyeuses ou furieuses, résonnaient à travers les cloisons. L'ascenseur et les couloirs sentaient le whisky et le poisson, odeurs que ne couvraient pas les parfums douceâtres que les gens utilisaient pour lutter contre elles.

Souvent, le soir, après les indispensables tâches ménagères, Copeau et Lilas montaient sur le toit pour respirer de l'air frais, ou bien restaient dans leur chambre pour lire *L'Immigrant* et des livres trouvés dans le monorail ou empruntés à la pauvre bibliothèque de l'Assistance aux Immigrants. Parfois, ils allaient regarder la TV chez les Newman – des pièces de théâtre sur d'in vraisemblables malentendus dans des familles indigènes, fréquemment entrecoupées par de la publicité pour diverses marques de cigarettes ou de désinfectants. Certains soirs, il y avait aussi des discours du général Costanza ou du pape Clément, discours inquiétants où il était question de pénurie de nourriture, d'espace et de ressources naturelles, pénurie dont

les immigrants n'étaient pas les seuls responsables. Hassan, que le whisky rendait belliqueux, éteignait généralement le poste avant la fin – car, sur Liberté, il était possible de fermer la TV lorsqu'on le désirait.

Un jour, à la mine, vers la fin de la pause de quinze minutes à laquelle ils avaient droit pour déjeuner, Copeau alla regarder de plus près le chargeur automatique, se demandant s'il était réellement irréparable ou s'il ne serait pas possible de se passer de la pièce cassée ou de la remplacer de quelque façon. Le surveillant indigène approcha et lui demanda ce qu'il faisait là. Copeau le lui expliqua en faisant montre du plus grand respect, mais l'indigène se fâcha :

— C...s d'entravés, vous vous croyez plus malins que nous, peut-être ! (Il posa la main sur la crosse de son pistolet.) Retourne à ton poste et tâche d'y rester ! Et si tu tiens vraiment à faire fonctionner ta cervelle, trouve un moyen de manger moins de pain !

Tous les indigènes n'étaient pas aussi méchants. Le propriétaire de l'immeuble se prit d'amitié pour Lilas et Copeau et leur promit de leur donner une chambre pour cinq dollars par semaine dès qu'il y en aurait une de libre.

— Vous n'êtes pas comme certains autres, leur dit-il. Ils boivent, ils se promènent tout nus dans les couloirs... Franchement, j'aime mieux perdre quelques sous et louer à des gens comme vous.

Copeau le considéra un moment, puis lui dit :

— Ils ont des raisons de boire, vous savez.

— Je sais, je sais. Je suis le premier à le reconnaître. C'est honteux, la façon dont on vous traite. Mais quand même, est-ce que *vous* buvez ? Est-ce que *vous* vous promenez tout nus ?

— Merci, Mr. Corsham, intervint Lilas. Nous vous serions très reconnaissants si vous pouviez nous donner une chambre.

Ils attrapèrent des « rhumes » et la « grippe ». Lilas perdit son travail, mais en trouva un meilleur dans la cuisine d'un restaurant indigène situé tout près de leur immeuble. Un soir, deux policiers entrèrent dans la chambre pour vérifier les identités et chercher des armes. Hassan marmonna quelque chose en leur tendant sa carte d'identité et ils l'assommèrent à

coups de gourdin. Avant de partir, ils enfoncèrent des couteaux partout dans les matelas et cassèrent plusieurs assiettes.

Lilas n'eut pas ses « règles », ses quelques jours mensuels de saignements vaginaux, ce qui signifiait qu'elle était enceinte.

Une nuit, Copeau fumait une cigarette sur le toit en regardant vers le nord-est où le complexe de production de cuivre d'EUR91766 projetait une lueur orange vers le ciel. Lilas, après avoir plié le linge qu'elle avait mis à sécher sur une corde, vint vers lui, le prit par la taille et l'embrassa.

— Ce n'est pas tellement mal, dit-elle. Nous avons douze dollars d'économies, bientôt nous allons avoir une chambre à nous, et un bébé plus tôt que tu ne le penses.

— Un petit entravé, dit Copeau.

— Non, un bébé.

— Cette vie me dégoûte. Tout est pourri. C'est inhumain.

— Il n'y a que cette vie-là. Autant nous y faire.

Sans répondre. Copeau continua à fixer la lueur orangée dans le ciel.

Dans *L'Immigrant*, il y avait régulièrement des articles sur des immigrants devenus chanteurs ou athlètes, parfois même savants, qui gagnaient quarante ou cinquante dollars par semaine, vivaient dans des appartements confortables, fréquentaient des indigènes puissants et dénués de préjugés, et nourrissaient l'espoir de voir s'établir des relations équitables entre les deux communautés. Copeau lisait ces articles avec mépris, sentant que leur but était de bercer et d'endormir les immigrants qui les lisaient, mais Lilas les prenait pour argent comptant, pour des preuves évidentes que leur condition finirait par s'améliorer.

Vers la mi-octobre, six mois après leur arrivée à Liberté, Copeau lisait un article de cette série, consacré à un artiste du nom de Morgan Newgate, qui était arrivé d'EUR huit années auparavant et vivait maintenant dans un appartement de quatre pièces à New Madrid. Ses tableaux se vendaient jusqu'à cent dollars chacun, et il venait d'en offrir un – une Crucifixion – au pape Clément. L'auteur de l'article expliquait pour finir qu'il les signait d'un A, parce que ses amis l'appelaient Ashi.

— Christ et Wei ! s'exclama Copeau.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lilas.

— J'étais à l'Académie avec ce « Morgan Newgate », répondit-il en lui montrant l'article. Nous étions bons amis. Il s'appelait Karl. Tu te souviens de ce dessin représentant un cheval, que j'avais en Ind ?

— Non, dit-elle, continuant à lire.

— Il était de lui. Il signait tout ce qu'il faisait d'un A entouré d'un cercle.

Oui, il croyait d'ailleurs se souvenir que Karl lui avait dit qu'on le nommait parfois Ashi. Christ et Wei ! Il s'en était donc sorti, lui aussi ! — sorti, si l'on pouvait dire, pour rejoindre Liberté, ce baigneur d'Uni. Au moins, il faisait ce qu'il avait toujours voulu faire ; pour lui, c'était réellement la liberté ici.

— Tu devrais lui téléphoner, dit Lilas, toujours plongée dans l'article.

— J'en ai l'intention.

Mais il hésitait. Quel intérêt y avait-il à téléphoner à un Morgan Newgate qui peignait des crucifixions pour le pape et assurait aux autres immigrants que les choses s'amélioreraient de jour en jour ? Peut-être Karl n'avait-il pas vraiment dit cela, et était-ce un mensonge de *L'Immigrant*...

— Fais-le vraiment, dit Lilas. Il pourra sans doute t'aider à trouver un meilleur travail.

— Peut-être.

Elle leva les yeux sur lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'as pas envie d'avoir un meilleur travail ?

— Je l'appellerai demain matin en partant.

Mais il ne le fit pas. Il enfonçait sa pelle dans un tas de minerai et la soulevait, puis jetait le minerai dans la benne, enfonçait, soulevait et jetait. « Tous les mêmes, pensait-il : les entravés qui boivent et ceux qui pensent que les choses iront mieux, les dadais et les mannequins, tous ; à bas Uni ! »

Le dimanche suivant, Lilas l'accompagna dans un immeuble situé à cinq minutes de chez eux, où il y avait un téléphone public qui fonctionnait, et attendit pendant qu'il feuilletait l'annuaire écorné. Morgan et Newgate étaient des noms

communs chez les immigrants, mais rares étaient ceux qui avaient le téléphone. De fait, il trouva un seul Morgan Newgate, habitant effectivement New Madrid.

Copeau mit ses trois jetons et demanda le numéro. L'écran était brisé, mais c'était sans conséquence, puisque le réseau téléphonique de Liberté ne transmettait plus les images.

Ce fut une femme qui répondit, et lorsque Copeau lui demanda si Morgan Newgate était là, elle répondit simplement « oui », sans dire un mot de plus. Le silence s'éternisa et Lilas, qui attendait à quelques pas, adossée contre un distributeur de Sani-Spray, approcha et lui demanda à voix basse :

— Il n'est pas là ?

— Oui ? dit une voix d'homme.

— C'est Morgan Newgate ? demanda Copeau.

— C'est moi. Qui est-ce ?

— Copeau. Li RM, de l'Académie des Sciences Génétiques.

Il y eut un silence, et puis :

— Mon Dieu ! Li ! Tu étais allé chercher du papier et des fusains pour moi !

— Oui, dit Copeau. Et j'ai aussi dit à mon conseiller que tu étais malade et avais besoin d'aide.

Karl se mit à rire.

— C'est vrai, tu as aussi fait cela, espèce de salaud ! C'est formidable que tu sois là ! Quand es-tu arrivé ?

— Il y a à peu près six mois.

— Tu es à New Madrid ?

— Non, à Pollensa.

— Que fais-tu ?

— Je travaille dans une mine.

— Christ ! ça ne te mènera pas loin. (Puis, après un moment :) C'est l'enfer ici, hein ?

— Oui, répondit Copeau, tout en pensant : « Il se sert même de leurs mots. « Mon Dieu », « Enfer ». Je parie qu'il dit ses prières. »

— Si seulement ces téléphones marchaient comme il faut, disait Karl. Cela me ferait bien plaisir de te voir.

Copeau eut soudain honte de son hostilité. Il parla à Karl de Lilas et de l'enfant qu'elle attendait ; Karl lui raconta qu'il avait

été marié dans la Famille, mais qu'il était venu seul. Il se récria lorsque Copeau le félicita de sa réussite.

— Les toiles que je vends sont terribles. Des portraits de mignons petits dadaïes. Mais j'arrive à travailler pour moi trois jours par semaine – je n'ai donc pas lieu de me plaindre. Écoute, Li – non, c'est « Copeau », n'est-ce pas ? Copeau, il faut qu'on se voie. J'ai une moto, et je viendrai te voir un soir. Non, attends, vous avez prévu quelque chose pour dimanche prochain, toi et ta femme ?

Lilas regarda Copeau avec anxiété.

— Non... je ne suis pas certain, mais je ne crois pas.

— J'ai invité quelques amis, dit Karl. Venez aussi, d'accord ?

Vers 6 heures.

Tandis que Lilas lui faisait des signes d'encouragement, Copeau répondit :

— Nous essaierons. Je ne promets rien, mais c'est presque certain.

— Fais tout ton possible. (Il lui donna son adresse.) Je suis content que tu sois venu. C'est quand même mieux que là-bas, non ?

— Un peu.

— À dimanche, alors. Salut, frère.

— Salut, répondit Copeau avant de couper la communication.

— Nous irons, n'est-ce pas ? demanda Lilas.

— Tu as une idée de ce que coûtera le voyage ?

— Copeau... lui dit-elle avec reproche.

— Bien, dit-il, bien. Nous irons. Mais je n'accepterai pas de faveurs de sa part. Et abstiens-toi d'en demander. J'y tiens.

Tous les soirs de la semaine qui suivit, Lilas arrangea leurs moins mauvais vêtements, raccourcissant les manches effilochées d'une robe verte, raccommodant de nouveau un pantalon pour que les reprises soient moins visibles.

L'immeuble, situé à l'extrême limite de l'immiville de New Madrid, n'était pas en plus mauvais état que la majorité des immeubles habités par des indigènes ; le vestibule était balayé

et ne sentait que très légèrement le whisky, le poisson et le parfum, et l'ascenseur fonctionnait.

Un bouton serti dans du plâtre neuf se trouvait à côté de la porte de Karl : une sonnette. Copeau appuya et attendit, très raide ; Lilas le tenait par le bras.

— Qui est-ce ? demanda une voix d'homme.

— Copeau Newmark.

On tira un verrou, la porte s'ouvrit et Karl – un Karl barbu de trente-cinq ans, mais qui avait toujours le regard perçant du Karl de jadis – lui saisit la main en souriant largement.

— Li ! Je croyais que tu ne viendrais plus !

— Nous sommes tombés sur quelques dadaïstes qui avaient envie de s'amuser.

— Christ ! dit Karl en les faisant entrer.

Lorsqu'il eut reverrouillé la porte, Copeau lui présenta Lilas.

— Bonjour, Mr Newgate, dit-elle.

— Ashi, répondit Karl prenant la main qu'elle lui tendait et regardant son visage. Bonjour, Lilas.

— Bonjour, Ashi.

Se tournant vers Copeau, Karl demanda :

— Ils vous ont fait mal ?

— Non. Ils nous ont seulement fait réciter le Serment et des idioties de ce genre.

— Salauds ! s'exclama Karl. Allez, venez boire un verre pour oublier ça. (Les prenant chacun par un coude, il les fit passer par un couloir aux murs couverts de tableaux, accrochés cadre contre cadre.) Tu as bonne mine, Copeau, tu sais.

— Toi aussi... Ashi.

Ils se sourirent.

— Dix-sept ans, frère... dit Karl-Ashi.

Des hommes et des femmes, assis dans une pièce enfumée aux murs bruns, parlaient, tenant des cigarettes et des verres. Ils se turent et levèrent la tête avec curiosité.

— Je vous présente Copeau et Lilas, dit Karl. Copeau était avec moi à l'Académie ; nous étions les deux plus mauvais étudiants de génétique de toute la Famille.

Les hommes et les femmes sourirent et Karl, les désignant l'un après l'autre, dit leurs noms :

— Vito, Sunny, Ria, Lars...

La plupart étaient des immigrants, hommes barbus et femmes aux cheveux longs avec un teint et des yeux « normaux ». Deux étaient des indigènes : une femme d'une cinquantaine d'années, pâle, au nez crochu, se tenant très droite ; une croix d'or ornait le devant de sa robe noire, sous laquelle elle n'avait apparemment rien (« Julia », dit Karl ; elle sourit sans desserrer les lèvres), et une femme rousse, plus jeune, assez grosse, portant une robe collante brodée de perles brillantes. Quelques-uns auraient pu être aussi bien des indigènes que des immigrants : un homme imberbe aux yeux gris répondant au nom de Bob, une femme blonde, un jeune homme aux yeux bleus.

— Vin ou whisky ? demanda Karl. Lilas ?

— Du vin, s'il vous plaît.

Ils le suivirent vers une table chargée de bouteilles et de verres, d'assiettes contenant une ou deux tranches de fromage ou de viande ; il y avait aussi des cigarettes et des allumettes. Un presse-papiers souvenir était posé sur une pile de serviettes. Copeau le prit dans sa main et l'examina ; il était d'AU21989.

— Ça te donne le mal du pays ? lui demanda Karl en versant le vin.

Copeau le montra à Lilas en souriant.

— Pas très, répondit-il.

— Copeau ?

— Du whisky.

La femme indigène aux cheveux roux approcha dans sa robe scintillante, tenant un verre vide dans sa main aux doigts chargés de bagues.

— Vous êtes très belle, dit-elle à Lilas. Vraiment. (Et s'adressant à Copeau :) Je vous trouve *tous* beaux. La Famille manque peut-être de liberté, mais elle nous dépasse de loin en ce qui concerne l'apparence physique. Je donnerais n'importe quoi pour être mince et avoir vos yeux et votre teint. (Elle continua sur le même ton, parlant de l'attitude sensée de la Famille à l'égard des questions sexuelles, et Copeau se retrouva, son verre à la main, Karl et Lilas partis pour parler à d'autres invités, seul avec la femme rousse.) Vous êtes tellement plus

ouverts que nous, disait-elle. Sexuellement, je veux dire. Vous y prenez tellement plus de *plaisir*.

Une immigrante vint vers eux.

— Heinz ne vient pas, Marge ?

— Il est à Palma, dit la femme en se retournant. Une aile de l'hôtel s'est effondrée.

— Vous m'excuserez ? dit Copeau en faisant un pas de côté, les laissant face à face.

Il alla à l'autre bout de la pièce, salua brièvement ceux qui y étaient assis et but lentement son whisky en regardant un tableau accroché au mur – des barres marron et rouges sur un fond blanc. Le whisky était meilleur que celui de Hassan, moins amer et moins brûlant, plus léger aussi, très agréable à boire. Le tableau avec ses grosses barres marron et rouges était plat, intéressant à regarder pendant un moment, mais ne contenant rien de vital. Dans un des coins inférieurs, se trouvait le A-dans-un-cercle de Karl (non, de Ashi !). Copeau se demanda si c'était une des mauvaises peintures qu'il vendait ou, puisqu'il l'avait accroché dans son living-room, un exemple de ce travail personnel dont il lui avait parlé avec tant de satisfaction. Pourquoi ne dessinait-il plus ces beaux hommes et femmes sans bracelet, ces animaux qu'il faisait à l'Académie ?

Il but encore un peu de son whisky, puis se tourna vers les gens qui étaient assis près de lui : trois hommes et une femme, tous des immigrants. Ils parlaient de meubles. Il les écouta un moment, buvant de temps en temps une gorgée, puis continua à faire le tour de la pièce.

Lilas était assise à côté de la femme au nez crochu – Julia. Elles fumaient et parlaient, ou plus exactement, Julia parlait et Lilas l'écoutait.

Il alla jusqu'à la table et se reversa du whisky. Il prit également une cigarette.

Un invité du nom de Lars se présenta à lui. Il dirigeait une école pour enfants d'immigrants, à New Madrid. Il vivait depuis quarante-deux ans à Liberté, où ses parents l'avaient amené, enfant.

Ashi arriva, tenant Lilas par la main.

— Viens, Copeau. Je vais vous montrer mon atelier.

Ils repassèrent par le couloir aux murs couverts de tableaux.

— Sais-tu à qui tu parlais ? demanda-t-il à Lilas.

— Julia ?

— Julia *Costanza*. Elle est la cousine du général, et le méprise. C'est une des fondatrices de l'Assistance aux Immigrants.

Son atelier était grand et violemment éclairé. Un tableau inachevé représentant une femme indigène tenant un chaton se trouvait sur un chevalet ; sur un autre chevalet, il y avait une toile avec des rectangles bleus et verts. D'autres peintures étaient posées contre les murs : des rectangles ou des barres, brun et orange, bleu et violet, violet et noir, orange et rouge.

Il leur expliqua ce qu'il essayait de faire, parlant d'équilibre de la composition, de contrastes, de coup de pinceau, de subtiles nuances de couleur.

Copeau se détourna et but son whisky.

— Écoutez-moi, entravés ! dit-il d'une voix forte, pour que tous l'entendent. Cessez un instant de parler de *meubles*, et écoutez-moi ! Savez-vous ce que nous devons faire ? Attaquer Uni ! Oui, attaquer Uni ! Parce que c'est Uni qui est à blâmer – pour tout ! Pour les dadaïstes, qui sont ce qu'ils sont parce qu'ils n'ont pas assez à manger, pas assez d'espace, pas de *communications avec le monde extérieur*, et pour les mannequins, qui sont ce qu'ils sont parce qu'ils sont bourrés de LPK et tranquilisés et abrutis ; pour *nous* aussi, qui sommes ce que nous sommes parce que Uni nous a mis ici pour se débarrasser de nous ! Uni est responsable. Uni a pétrifié le monde pour qu'il ne change jamais, et nous devons le combattre ! Nous devons cesser de jouer les victimes et l'attaquer !

Ashi, souriant, lui tapota la joue.

— Hé, frère, tu as bu plus que ton compte, sais-tu ? Hé, Copeau, tu m'entends ?

Bien sûr, il avait trop bu, bien sûr, bien sûr. Mais au lieu de l'abrutir, cela l'avait libéré. Cela avait fait exploser tout ce qu'il avait accumulé en lui depuis des mois. *Bon whisky, merveilleux whisky !*

Il éloigna la main d'Ashi, et lui saisit le bras.

— Non, Ashi, ça va, dit-il. Je sais ce que je dis (Puis aux autres, qui le regardaient, assis, souriants, se balançant parfois d'avant en arrière, il dit :) Nous ne pouvons pas abandonner et accepter, nous ne pouvons pas *nous adapter à cette prison* ! Ashi, tu dessinais des membres sans bracelet jadis, et ils étaient si beaux ! Et maintenant, tu peins de la *couleur*, des taches de *couleur* !

Ashi et Lilas, cette dernière inquiète et embarrassée, essayèrent de le faire asseoir.

— Toi aussi, mon amour, dit-il, toi aussi, tu acceptes, tu t'adaptes. (Il cessa de résister à leurs efforts, parce qu'il avait du mal à se tenir debout en fait, et que, assis, il pouvait se vautrer et se sentait mieux.) Il ne faut pas s'adapter, continua-t-il. Il faut refuser, il faut lutter. Lutter, lutter, lutter. Oui, il faut lutter, dit-il à l'homme imberbe aux yeux gris qui était assis à côté de lui.

— Par Dieu, vous avez raison ! dit l'homme. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Attaquons Uni ! Comment allons-nous faire ? Débarquer sur le continent avec des bateaux, en emmenant l'armée pour faire bon poids ? Mais la mer est peut-être surveillée par des satellites, et des médecins nous attendront avec des nuées de LPK. J'ai une meilleure idée : nous allons prendre un avion – il paraît qu'il y en a un sur l'île qui vole vraiment – et ensuite...

— Ne te moque pas de lui, Bob, intervint un autre homme, il vient juste d'arriver.

— Ça se voit, dit l'homme aux yeux gris en se levant.

— Je suis sûr qu'il y a un moyen, persévéra Copeau. Il suffit de le trouver, mais je suis sûr qu'il y en a un. (Il pensait à la mer, et à l'île perdue au milieu de cette mer, mais il n'arrivait pas à rassembler ses idées. Lilas prit la place de l'homme qui s'était levé et saisit la main de Copeau.) Nous devons nous *battre*, lui dit-il.

— Je sais, je sais, dit-elle en le regardant avec tristesse.

Ashi revint et approcha une tasse brûlante de ses lèvres.

— C'est du café. Bois.

Il était très chaud et très fort. Il en avala une gorgée, puis repoussa la tasse.

— L'usine à cuivre, dit-il. Il doit y avoir un hélicoptère ; des bateaux et des péniches aussi ; nous pourrions...

— On a déjà essayé, dit Ashi.

Copeau le regarda, pensant qu'il se moquait de lui, comme l'homme aux yeux gris.

— Tout ce que tu dis, continua Ashi, a déjà été pensé et essayé. Des dizaines de fois. Allons, bois encore un peu.

Copeau repoussa de nouveau la tasse et le regarda fixement.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, frère, je t'assure. Allons, bois...

— Non, ce n'est pas vrai !

— Si, dit une femme de l'autre côté de la pièce. C'est vrai.

Julia. C'était Julia-la-cousine-du-général, assise à l'écart, très droite dans sa robe noire avec la petite croix d'or sur le devant.

— Tous les cinq ou six ans, reprit-elle, un groupe de gens comme vous – parfois seulement deux ou trois, parfois une douzaine – s'en vont détruire UniOrd. Ils partent dans des bateaux, dans des sous-marins qu'ils ont passé des années à construire, ou bien dans ces péniches que vous venez de mentionner. Ils emportent des fusils, des explosifs, des masques à gaz, des bombes asphyxiantes, des machines infernales ; ils ont fait des plans dont ils sont sûrs. Ils ne reviennent jamais. J'ai financé les deux dernières expéditions et je fais subsister leurs familles ; je suis donc bien placée pour en parler. J'espère que vous êtes en état de comprendre ce que je vous dis ; cela vous épargnera bien des angoisses inutiles. Accepter et s'adapter : rien d'autre n'est possible. Soyez reconnaissant pour ce que vous avez : une femme adorable, bientôt un enfant, une relative liberté qui, nous l'espérons, ira en s'accroissant. Il serait peut-être bon d'ajouter que sous aucun prétexte, quel qu'il soit, je ne financerai une autre expédition de ce genre. Je ne suis pas aussi riche que certains se l'imaginent.

Copeau la regardait avec hébétude. Elle aussi le fixait de ses petits yeux noirs, par-dessus le pâle bec de son nez.

— Ils ne reviennent jamais, dit simplement Ashi.

Copeau leva les yeux vers lui.

— Peut-être parviennent-ils à débarquer, peut-être arrivent-ils jusqu'à '001. Peut-être même réussissent-ils à entrer dans le dôme. Mais il est certain que jamais aucun d'entre eux n'est allé plus loin que cela. Parce qu'ils ne sont jamais revenus et qu'Uni fonctionne toujours.

Copeau regarda de nouveau Julia, qui lui dit :

— Des hommes et des femmes exactement pareils à vous. Aussi loin que je puisse remonter dans mon souvenir.

Son regard revint vers Lilas, qui serra sa main plus fort, en le regardant avec compassion.

Puis il tourna les yeux vers Ashi, qui lui tendait toujours la tasse de café. Il éloigna la tasse de la main et secoua la tête.

— Non, je ne veux pas boire de café.

Il resta adossé dans le fauteuil, parfaitement immobile, et soudain son front se couvrit de sueur ; il se pencha en avant et vomit.

Il était au lit et Lilas dormait à côté de lui. De l'autre côté du rideau, Hassan ronflait. Il avait un goût amer dans la bouche et se souvint avoir vomi. Christ et Wei ! Et sur un tapis, encore – le premier tapis qu'il voyait depuis son arrivée !

Puis il se souvint de ce que lui avaient dit cette femme – Julia, oui –, et Karl-Ashi...

Il se leva sans bruit et alla sur la pointe des pieds jusqu'au rideau, contourna le lit des Newman et arriva à l'évier. Il se rinça la bouche, but un peu d'eau et, n'ayant pas envie de descendre jusqu'au vestibule, urina silencieusement dans l'évier puis le rinça soigneusement.

Il alla se rallonger à côté de Lilas et ramena la couverture sur lui. Il se sentait de nouveau un peu ivre, et avait mal à la tête, mais resta allongé bien droit sur le dos, les yeux fermés, et respira lentement et régulièrement. Au bout d'un moment, il se sentit mieux.

Peu après, le réveil des Hassan sonna. Lilas se retourna. Il lui caressa les cheveux et elle se redressa.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle.

— Comme ça, pas trop mal.

La lumière s'alluma et ils fermèrent les yeux, puis entendirent Hassan renifler, grogner, se lever, bâiller, péter.

— Debout, Ria, bougonna-t-il. Gigi ? Il est temps de te lever.

Copeau resta allongé sur le dos, une main sur la joue de Lilas.

— Je suis désolé, chérie. Je vais l'appeler aujourd'hui pour m'excuser.

Elle prit sa main et la posa contre ses lèvres.

— Tu n'y pouvais rien. Il a compris.

— Je vais lui demander de m'aider à trouver un meilleur travail.

Lilas lui jeta un regard interrogateur.

— Tout ça, c'est sorti de moi, dit-il. Comme le whisky. Ça s'est vidé. Maintenant, je vais être un entravé optimiste et travailleur. Je vais accepter et m'adapter. Un jour, nous aurons un appartement comme celui d'Ashi.

— Je ne veux pas ça, dit-elle. Mais j'aimerais bien avoir deux pièces, quand même.

— Nous les aurons. Dans deux ans. Deux pièces dans deux ans, c'est une promesse.

Elle lui sourit.

— Je crois que nous devrions aller vivre à New Madrid, où habitent tous nos amis riches, dit-il. Ce Lars dirige une école, tu sais. Tu pourrais peut-être y devenir professeur. Et le bébé pourrait y aller, plus tard.

— Que pourrais-je enseigner ?

— Quelque chose... je ne sais pas. (Il fit glisser sa main le long de son cou puis lui caressa doucement les seins.) Comment avoir de beaux seins, peut-être.

— Je crois qu'il faudrait s'habiller, dit-elle en souriant.

— Passons-nous plutôt de déjeuner.

Il l'attira sous lui.

— Lilas ? appela Ria de l'autre côté du rideau. Comment était-ce ?

Lilas libéra sa bouche.

— Te raconterai plus tard ! cria-t-elle.

En descendant le tunnel pour rejoindre son poste dans la mine, il se souvint du tunnel d'Uni, du tunnel de Papa Jan par lequel on avait descendu les unités de mémoire.

Il s'arrêta net.

Par lequel les *vraies* unités de mémoire avaient été descendues et mises en place. Et là-haut, se trouvaient les fausses, les jouets roses et orange que l'on pouvait atteindre par les ascenseurs du dôme et que tout le monde prenait pour le vrai Uni ; tout le monde, y compris – inévitablement ! – ces hommes et ces femmes qui étaient partis en guerre contre Uni dans le passé. Mais Uni, le vrai Uni, était plusieurs niveaux plus bas, et l'on pouvait y accéder par le tunnel, le tunnel que Papa Jan avait aidé à creuser dans le flanc du Mont Amour.

Il existait certainement toujours – son ouverture était condamnée, certes, peut-être même par un mètre de béton, mais il devait être là, parce qu'on ne se donne pas le mal de combler un aussi long tunnel, surtout si « on » est un ordinateur visant exclusivement à l'efficacité. Et aussi, Papa Jan le lui avait dit, il s'en souvenait maintenant, on avait prévu des niveaux supplémentaires pour de nouvelles mémoires, et un jour on aurait de nouveau besoin du tunnel pour les mettre en place.

Le tunnel était là, dans le flanc du Mont Amour.

Le tunnel menant à Uni.

Avec de bonnes cartes, un homme connaissant son affaire devait pouvoir calculer son emplacement exact, ou presque.

— Hé ! toi, là-bas ! Tu vas avancer ! lui cria un surveillant.

Il se remit rapidement en marche, sans cesser de penser à cela, de penser à cela.

Il existait. Le tunnel.

6

— S'il s'agit d'argent, la réponse est non, dit Julia Costanza, avançant rapidement entre les métiers à tisser et les immigrantes levant les yeux à son passage. Si c'est du travail que vous cherchez, je pourrai peut-être vous aider.

Copeau, se maintenant à sa hauteur, dit :

— Ashi m'a déjà trouvé du travail.

— Il s'agit donc d'argent.

— Avant tout de renseignements. Et ensuite, peut-être d'argent. (Il ouvrit une porte pour elle.)

— Non, dit Julia en passant devant lui. Pourquoi n'allez-vous pas à l'A.I. ? Elle est là pour ça. Quel genre de renseignements ? Sur quoi ?

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en commençant à monter un escalier en spirale dont les marches ployaient sous leur poids.

— Pourrions-nous nous asseoir cinq minutes quelque part pour parler ? dit Copeau.

— Si je m'assieds, la moitié de l'île n'aura plus rien à se mettre demain. Cela vous indiffère sans doute totalement, mais moi, cela ne m'indiffère nullement. Quels renseignements ?

Maîtrisant son ressentiment, il regarda son profil d'oiseau de proie.

— Ces deux attaques contre Uni que vous aviez...

— Non, dit-elle résolument. (Ils s'arrêtèrent et se firent face.) S'il s'agit de *cela*, je ne suis même pas prête à vous écouter. Je l'avais vu à votre air désapprobateur dès que vous êtes arrivé chez Ashi. Non Ce genre de projet ne m'intéresse plus. Adressez-vous ailleurs. (Elle continua à monter.)

Il la rattrapa.

— Avaient-ils l'intention d'utiliser un tunnel ? lui demanda-t-il. Un tunnel percé dans le Mont Amour ?

Elle poussa la porte située en haut des marches. Il la tint ouverte pendant qu'elle entra puis la suivit dans un vaste grenier où traînaient quelques pièces de machines. Des oiseaux s'élevèrent dans un grand bruit d'ailes et disparurent par les trous béants du toit.

— Ils avaient prévu d'entrer avec les autres gens, dit-elle, traversant le grenier en ligne droite vers une porte située du côté opposé. Avec les visiteurs. Tel était du moins leur plan. Ensuite, ils voulaient descendre par les ascenseurs.

— Et après ?

— Je ne vois pas l'intérêt...

— Je vous demande simplement de me répondre. S'il vous plaît.

Elle lui lança un regard noir, sans ralentir le pas.

— Il y a une grande baie panoramique, dit-elle. Ils avaient l'intention de la briser puis de lancer des explosifs.

— Les deux groupes ?

— Oui.

— Ils auraient pu réussir.

Elle s'arrêta, une main sur la poignée de la porte, et le regarda, visiblement intriguée.

— Ce n'est pas le vrai Uni, dit-il. C'est juste un spectacle que l'on montre aux visiteurs, et peut-être aussi une fausse cible pour d'éventuels attaquants. Ils auraient pu le faire sauter sans aucun résultat – sinon qu'ils se seraient fait prendre et traiter.

Elle continua à le regarder.

— Le vrai Uni est plus bas, sur trois niveaux. Je l'ai visité une fois, lorsque j'avais dix ou onze ans.

— Creuser un tunnel ? dit-elle. C'est bien l'idée la plus ri...

— Il n'y a pas à creuser le tunnel, dit-il. Il existe déjà.

Elle referma la bouche, le regarda encore un instant, puis se retourna et ouvrit la porte. Elle donnait accès à un autre grenier, brillamment éclairé, où une rangée de presses étaient immobilisées, leurs tables couvertes de couches de tissus superposées. Il y avait un ou deux centimètres d'eau sur le sol, et deux hommes essayaient de soulever l'extrémité d'un long tuyau qui s'était apparemment décroché du mur et était tombé en travers d'une convoyeuse chargée de pièces de tissus. D'un

côté, le tuyau tenait encore au mur, et les hommes essayaient de le soulever pour dégager la convoyeuse et le remettre en place. Un autre homme, un immigrant, attendait sur une échelle qu'ils le lui tendent.

— Aidez-les, dit Julia en se baissant pour ramasser des pièces de tissu tombées sur le sol mouillé.

— Si je passe mon temps à cela, dit Copeau, rien ne changera jamais. Cela vous indiffère sans doute totalement, mais pas moi.

— Aidez-les ! répéta Julia. Nous parlerons plus tard. Si vous croyez que votre effronterie vous mènera loin, vous vous trompez !

Copeau aida les hommes à remettre le tuyau en place, puis suivit Julia sur une galerie qui faisait le tour du bâtiment. New Madrid s'étendait à leurs pieds, brillante dans le soleil déjà haut dans le ciel. Au-delà, c'était la mer, bleu-vert, parsemée de bateaux de pêche.

— Chaque jour, il y a quelque chose d'autre, dit Julia en fouillant dans la poche de son tablier gris.

Elle en sortit des cigarettes, en offrit une à Copeau, et les alluma avec des allumettes à bon marché. Ils fumèrent un moment, puis Copeau parla.

— Le tunnel existe vraiment. Il a servi à mettre les unités de mémoire en place.

— Certains des groupes dont je me suis occupée le savaient peut-être, dit-elle.

— Pourriez-vous vous en assurer ?

Elle fuma en silence. Dans la pleine lumière du soleil elle paraissait plus vieille ; la peau de son visage et de son cou était finement ridée.

— Oui. Cela devrait être possible. Comment avez-vous appris l'existence de ce tunnel ?

Il le lui expliqua.

— Je suis certain qu'il n'a pas été comblé, dit-il pour terminer. Il n'a certainement pas moins de quinze kilomètres de long ; de plus, il resservira sans doute : des niveaux supplémentaires ont été dégagés pour accueillir de nouvelles unités de mémoire lorsque la Famille s'agrandira.

Elle parut étonnée.

— Je croyais que les colonies possédaient leurs propres ordinateurs.

— Certes, dit-il sans bien comprendre.

Et soudain, il comprit. La Famille ne s'agrandissait que dans les colonies ; sur Terre, avec un maximum de deux enfants par couple – sans compter ceux qui n'avaient pas le droit de se reproduire – la Famille diminuait, au contraire. Il n'avait jamais fait le rapport entre ce fait et ce que Papa Jan lui avait dit sur les possibilités d'installation de nouvelles mémoires.

— Peut-être comptent-ils s'en servir pour des équipements de télécontrôle, dit-il.

— Ou bien, dit Julia, votre grand-père n'était pas une bonne source d'information.

— C'est lui qui avait eu l'idée de ce tunnel. Il existe ; je le sais. Et c'est peut-être le meilleur moyen, peut-être le *seul* moyen, de parvenir jusqu'à Uni. C'est ce que je vais essayer, et je veux votre aide – toute l'aide que vous pourrez me donner.

— Vous entendez par là que vous voulez mon *argent*.

— Oui. Et votre aide, aussi. Pour réunir les gens qu'il me faut, des gens possédant les techniques indispensables. Pour trouver les documents, les renseignements et l'équipement nécessaires. Et pour trouver d'autres gens capables de nous apprendre les techniques que nous ne possédons pas. Je ne suis pas pressé, mais je tiens à ne rien laisser au hasard. Je veux revenir.

Elle le regarda en clignant des yeux à cause de la fumée de sa cigarette.

— Vous n'êtes apparemment pas complètement idiot. Quel genre de travail Ashi vous a-t-il trouvé ?

— Plongeur au Casino.

— Doux ciel ! Venez ici demain matin à 8 heures moins le quart.

— Au Casino, mes matinées sont libres.

— Venez demain ! Vous aurez tout le temps qu'il vous faudra.

— D'accord, dit-il. (Il lui sourit.) Merci.

Elle semblait plongée dans la contemplation de sa cigarette, puis l'écrasa contre la balustrade.

— Mais je ne la financerai pas, dit-elle. Pas entièrement. Je ne le peux pas. Vous n’avez pas idée de ce que cela coûte. Les explosifs, par exemple : la dernière fois, ils m’ont coûté deux mille dollars, et c’était il y a cinq ans. Dieu sait ce qu’ils valent aujourd’hui. (Elle fit la grimace en regardant son mégot, puis le jeta dans la rue.) Je paierai ce que je peux, dit-elle, et je vous présenterai à des gens qui financeront le reste si vous les flattez suffisamment.

— Merci, dit Copeau. Je n’en espérais pas davantage. Merci.

— Seigneur Dieu ! s’exclama Julia. Voilà que je recommence ! (Elle se tourna vers lui.) Attendez, et vous verrez. Plus on vieillit, et plus on est le même. Je suis une enfant unique qui a toujours obtenu ce qu’elle désirait – voilà mon problème. Venez, j’ai du travail.

Ils descendirent un escalier qui débouchait directement sur la galerie.

— Je vous assure, dit-elle. J’ai un tas de raisons plus nobles les unes que les autres pour gaspiller mon temps et mon argent pour des gens comme vous – un désir chrétien de venir en aide à la Famille, l’amour de la justice, de la liberté et de la démocratie... – mais la vérité, c’est que je suis une enfant unique qui a toujours obtenu ce qu’elle désirait. Cela me rend *folle*, littéralement *folle*, de ne pas pouvoir aller où je veux sur cette planète ! Ou sur les autres planètes d’ailleurs, à ce compte-là ! Vous ne pouvez pas imaginer combien *j’en veux* à ce damné ordinateur !

Copeau éclata de rire.

— Moi aussi ! Je ressens exactement la même chose que vous.

— C’est un monstre tout droit sorti de l’enfer, dit Julia.

Arrivés à un palier, ils contournèrent le bâtiment par un couloir.

— Oui, dit Copeau. C’est sans doute un monstre. En tout cas, de la façon dont il fonctionne maintenant. Mais une des choses que j’aimerais voir est si, par une chance extraordinaire, il ne serait pas possible de modifier sa programmation au lieu de le détruire. Si la Famille le dirigeait, au lieu que ce soit le

contraire, cela ne serait peut-être pas tellement mal. Vous croyez vraiment au ciel et à l'enfer ?

— Laissons la religion de côté, si vous ne voulez pas vous retrouver en train de laver des assiettes au Casino. Combien vous paient-ils ?

— Six cinquante par semaine.

— Vraiment ?

— Mais oui.

— Je vous donnerai la même chose. Mais si jamais quelqu'un vous le demande ici, dites que vous n'en touchez que cinq.

Il attendit que Julia eût parlé avec suffisamment de gens pour s'assurer qu'aucun des groupes précédents n'avait eu vent de l'existence du tunnel et alors seulement, confirmé dans sa décision, il en fit part à Lilas.

— Ce n'est pas *possible* ! s'exclama-t-elle. Pas après tous ces gens qui ne sont pas revenus !

— Ils ne s'attaquaient pas à la bonne cible.

Elle secoua la tête puis se prit le front dans les mains.

— C'est... je ne sais que dire... (Elle le regarda.) Je croyais que tu... avais abandonné tout cela. Je pensais que tu t'étais *adapté*.

Elle tendit les mains vers ce qui les entourait : leur chambre de New Madrid, les murs qu'ils avaient repeints eux-mêmes, la bibliothèque qu'il avait construite de ses mains, le réfrigérateur, un dessin d'Ashi représentant un enfant qui riait.

— Chérie, dit Copeau. Mon trésor, je suis peut-être la seule personne sur toutes les îles qui connaisse l'existence du tunnel, du vrai Uni. Il *faut* que je me serve de cela. Comment pourrais-je ne *pas* le faire ?

— Soit, dit-elle, sers-t'en. Fais des plans, *organise* une expédition – parfait ! Je t'aiderai, même. Mais pourquoi faut-il que tu y participes ? D'autres peuvent y aller. D'autres, qui n'ont pas de famille.

— Je serai encore là lorsque le bébé naîtra. Il faudra très longtemps pour tout préparer. Et ensuite, je ne serai absent que... peut-être pas plus d'une semaine.

— Comment... comment oses-tu dire cela ? Comment peux-tu affirmer que – alors que tu ne reviendras sans doute jamais ! Alors que tu te feras sans doute prendre et traiter !

— Nous allons apprendre à nous battre. Nous aurons des fusils et...

— D'autres peuvent y aller !

— Comment pourrais-je le leur demander, si je n'y vais pas moi-même ?

— Demande-leur, c'est tout. Demande-leur.

— Non, dit-il. Je suis obligé d'y aller.

— La vérité, c'est que tu veux y aller. Rien ne t'y oblige, mais tu le veux.

Il resta silencieux un moment, puis lui dit :

— Soit, je le veux. Oui. Je ne peux supporter l'idée de ne pas être présent lorsque Uni sera battu. Je veux jeter moi-même la charge d'explosif, ou appuyer moi-même sur le détonateur... faire ce qu'il faudra pour que cela finisse, le faire *moi-même*.

— Tu es malade, dit Lilas en reprenant son travail de couture. Je parle sérieusement. Tu es malade en ce qui concerne Uni. Ce n'est pas Uni qui nous a mis ici. Nous avons eu de la chance d'y arriver, voilà tout. Ashi a raison : Uni nous aurait tués, exactement comme il tue ceux qui atteignent l'âge de soixante-deux ans, Uni n'aurait pas gaspillé des îles et des bateaux. Nous avons réussi à partir, et par cela, nous l'avons *déjà* battu. Il faut être malade pour avoir envie de retourner là-bas.

— Non. Uni nous a mis ici, parce que les programmeurs n'ont pu justifier le meurtre de gens encore jeunes.

— Penses-tu ! Ils justifient bien le meurtre de personnes âgées ; s'il le fallait, ils justifieraient de tuer des nourrissons ! Nous avons réussi à en partir. Et maintenant voilà que tu veux y retourner !

— Et tes parents ? Penses-tu à eux ? D'ici peu d'années, *ils vont* être tués. Et Flocon de Neige, et Moineau ? Et la Famille entière, en fait ?

Elle piquait rageusement l'aiguille dans le tissu – les manches de sa robe verte, dont elle faisait une robe pour le bébé.

— D'autres peuvent y aller, répéta-t-elle. Des gens qui n'ont pas de famille.

Plus tard, lorsqu'ils se furent couchés, il lui dit :

— Et si jamais quelque chose tournait mal, Julia prendrait soin de toi et du bébé.

— C'est un grand réconfort. C'est vraiment bien bon à toi ! Et à Julia aussi.

À partir de cette nuit, cela resta entre eux, ce ressentiment de la part de Lilas et, de la part de Copeau, ce refus de se laisser attendrir.

QUATRIÈME PARTIE

LE RETOUR

1

Il avait beaucoup de travail, plus qu'il n'en avait jamais eu : préparer son plan d'attaque, rassembler hommes et matériel, voyager, apprendre, expliquer, plaider sa cause, improviser, prendre des décisions. Tout cela en plus de son travail à l'usine, où Julia, en dépit du temps qu'elle lui accordait, veillait à ce qu'il lui donne, en réparant des machines et en accélérant la production, l'équivalent des six dollars cinquante qu'elle lui versait chaque semaine. De plus, Lilas allait bientôt avoir son enfant, et il faisait plus que sa part de besognes domestiques. Jamais il ne s'était senti aussi épuisé, mais jamais il ne s'était senti plus éveillé – plus dégoûté de tout un jour, et plus enthousiaste le lendemain : plus vivant.

Cela, son projet, était comme une machine qu'il fallait assembler, et dont, auparavant, il fallait trouver ou fabriquer la moindre pièce, chacune ayant par sa dimension et sa fonction un rapport direct avec toutes les autres.

Avant de décider du nombre de ceux qui feraient partie de l'expédition, il devait se faire une idée plus précise du but qu'il poursuivait, et avant cela même, il devait en apprendre davantage sur le fonctionnement d'Uni et sur son point le plus vulnérable.

Il prit contact avec Lars Newman, l'ami d'Ashi qui dirigeait une école. Lars lui conseilla d'aller voir un homme habitant Andrait, lequel le dirigea sur un homme habitant Manacor.

— Je me disais bien que ces unités étaient trop petites, en tenant compte de l'isolation thermique, dit l'homme de Manacor.

Il s'appelait Newbrook et avait près de soixante-dix ans ; avant de quitter la Famille, il était professeur dans une école de technologie. Il s'occupait de sa petite-fille, encore un bébé, et avait beaucoup de mal à changer ses couches.

— Tu veux bien te tenir tranquille ? Voilà... (Puis, s'adressant à Copeau :) Si vous arrivez vraiment à y pénétrer, il faudrait avant tout viser la source d'énergie. Le réacteur ou, plus vraisemblablement, *les* réacteurs.

— Oui... mais ils doivent pouvoir être remplacés assez rapidement, n'est-ce pas ? dit Copeau. Et il faut qu'Uni cesse de fonctionner pendant un bon moment – pendant assez longtemps pour que la Famille se réveille et décide de ce qu'elle veut.

— Mais veux-tu ne pas bouger ! dit Newbrook. Le système de réfrigération, alors ?

— Le système de réfrigération ?

— Mais oui. La température interne des unités doit rester proche du zéro absolu ; si elle s'élève ne serait-ce que de quelques degrés, les grilles – tiens, tu vois ce que tu as fait ? – les grilles ne seront plus superconductrices. La mémoire d'Uni sera effacée. (Il prit dans ses bras le bébé qui pleurait et lui tapota le derrière.) Du calme, du calme...

— Effacée de façon permanente ?

Newbrook fit un signe affirmatif en câlinant le bébé.

— Même si la réfrigération est rétablie, tout aura été effacé. Il faudra réintroduire toutes les données. Cela peut prendre des années.

— C'est exactement ce qu'il me faut.

Le système de réfrigération.

Et le système de secours.

Et le second système de secours, s'il y en avait un.

Trois systèmes qu'il fallait rendre inopérants. Deux hommes pour chacun – un pour placer les explosifs et un pour le couvrir.

Six hommes pour arrêter la réfrigération d'Uni et pour, ensuite, protéger ses entrées contre l'aide qu'Uni aurait appelée

avec son cerveau vacillant, fondant comme de la glace dans de l'eau tiède. Six hommes suffiraient-ils pour tenir les ascenseurs et l'entrée du tunnel ? (Et Papa Jan n'avait-il pas mentionné des puits verticaux desservant les autres niveaux ?) Six étaient en tout cas le minimum et il voulait s'en tenir au minimum, parce que si un seul d'entre eux se faisait prendre en route, il dirait tout aux docteurs et Uni les attendrait. Moins ils seraient nombreux, moins ce serait dangereux.

Lui, donc, et cinq autres.

Le jeune homme aux cheveux jaunes – non, on disait « blonds » – qui pilotait le bateau de l'Assistance aux Immigrants (son nom était Vito Newcome, mais il se faisait appeler Dover) repeignait la rambarde de son bateau en écoutant Copeau parler. Lorsqu'il en arriva au tunnel et aux vraies unités de mémoire, il s'arrêta de peindre. Accroupi, son pinceau à la main, des taches de peinture blanche sur le torse et la barbe, il le regarda avec la plus grande attention.

– Tu es sûr de ce que tu dis ?

– Absolument.

– Il serait plus que temps que quelqu'un s'y attaque de nouveau.

Dover Newcome contempla un moment son pouce barbouillé de peinture puis l'essuya sur son pantalon.

Copeau s'accroupit à côté de lui.

– Veux-tu être des nôtres ?

Dover parut réfléchir un moment, puis opina de la tête.

– Oui. Oui, absolument.

Ashi refusa ; Copeau s'y était attendu, et ne le lui avait demandé que pour ne pas lui faire un affront.

– Je ne pense pas que cela vaille le risque, vois-tu, dit Ashi. Mais je ferai tout ce que je peux pour t'aider. Julia m'a déjà demandé une contribution, et je lui ai promis cent dollars. Si cela ne te suffit pas, je suis prêt à donner plus.

– Ça sera parfait. Mais tu peux aussi m'aider autrement. Tu as accès à la bibliothèque, n'est-ce pas ? Regarde si tu peux trouver des cartes de la région entourant EUR-zéro-un, U ou pré-U. À aussi grande échelle que possible ; des cartes donnant les détails topographiques.

Lorsque Julia apprit que Dover devait faire partie du groupe, elle éleva des objections :

— Nous avons besoin de lui sur le bateau.

— Vous n'en aurez plus besoin lorsque nous en aurons fini, dit Copeau.

— Doux cieux ! s'exclama Julia. Comment faites-vous pour avoir une telle confiance ?

— C'est facile, dit Copeau. J'ai un ami qui dit des prières pour moi.

Julia lui jeta un regard glacial.

— Ne prenez personne d'autre de l'A.I. et ne prenez personne à l'usine. Et ne prenez personne avec une famille qui finira par *me* retomber sur les bras !

— Comment faites-vous pour avoir si peu de foi ?

Dover et Copeau parlèrent avec plus de trente immigrants sans en trouver un seul qui fût prêt à les accompagner. Ils consultèrent les listes de l'A.I. pour trouver des hommes ou des femmes de plus de vingt et de moins de quarante ans, arrivés depuis peu d'années à Liberté ; chaque semaine, ils allaient en voir sept ou huit. Le fils de Lars Newman aurait voulu venir avec eux, mais il était né à Liberté et Copeau ne voulait que des gens nés et élevés dans la Famille, habitués aux lectures, au rythme lent de la vie et au sourire perpétuellement satisfait.

Il découvrit une fabrique de Pollensa qui pouvait leur fournir des bombes à la dynamite, avec détonateurs mécaniques lents ou rapides, à condition que la commande soit passée par un indigène titulaire d'un permis. Une autre entreprise, à Calvia, pouvait leur fabriquer six masques à gaz, mais ne pouvait les garantir contre le LPK qu'à condition de disposer d'un échantillon pour procéder à des essais. Lilas, qui travaillait dans une clinique pour immigrants, trouva un médecin qui connaissait la formule du LPK, mais aucun des laboratoires de l'île ne put leur en fabriquer : l'un de ses principaux constituants était le lithium, et il y avait plus de trente ans qu'il était impossible de s'en procurer.

Il fit régulièrement passer dans *L'Immigrant* une annonce offrant d'acheter combinaisons, sandales et sacs de voyage. Il reçut une réponse d'une femme habitant Andrait où, quelques

jours plus tard, il put examiner deux sacs et une paire de sandales. Les sacs étaient en fort mauvais état et de modèle ancien, mais les sandales pouvaient aller. La femme et son mari lui demandèrent pour quelle raison il les voulait. Ils s'appelaient Newbridge, avaient tous deux la trentaine et habitaient une minuscule cave infestée de rats. Copeau le leur expliqua, et ils demandèrent avec insistance à faire partie du groupe. Ils avaient une apparence parfaitement normale, ce qui était un bon point, mais il y avait en eux une tension refoulée et fiévreuse qui inquiéta un peu Copeau.

Il revint les voir la semaine suivante, en compagnie de Dover ; cette fois, ils paraissaient plus détendus et susceptibles de leur convenir. Jack et Ria – c'étaient leurs noms – avaient eu deux enfants, tous deux morts en bas âge. Jack travaillait dans les égouts et Ria dans une manufacture de jouets. Ils affirmaient être en bonne santé, ce qui semblait exact.

Copeau décida de les accepter à titre provisoire et leur exposa les détails du plan.

– Nous devrions faire sauter tout le f... machin, pas seulement le système de réfrigération, dit Jack.

– Une chose doit être claire, dit Copeau. C'est moi qui dirige les opérations. À moins que vous ne soyez prêts à faire exactement ce que je vous dis, à tous les stades, vous feriez mieux de ne plus y penser.

– Vous avez, parfaitement raison, dit Jack. Dans ce genre d'expédition, il *faut* que quelqu'un commande. Autrement, rien ne va plus.

– Mais nous pouvons quand même faire des suggestions ? demanda Ria.

– Nous ne demandons que cela. Mais je prendrai les décisions finales, et vous devez être prêts à vous y conformer.

– Je suis d'accord, dit Jack.

– Moi aussi, ajouta Ria.

Il fut plus difficile que prévu de localiser avec exactitude l'entrée du tunnel. Copeau avait réussi à se procurer trois cartes à grande échelle d'Eur centrale et une carte topographique pré-U très détaillée de « Suisse », sur laquelle il avait très soigneusement reporté le site d'Uni, mais tous ceux qu'il

consulta – anciens ingénieurs et géologues de la Famille, ingénieurs des mines indigènes – dirent que cela ne suffisait pas pour connaître le tracé du tunnel avec une précision suffisante. Ashi s'intéressa de près au problème et passa des heures à la bibliothèque, recopiant des références à « Genève » et à « Jura » dans de vieilles encyclopédies et traités de géologie.

Deux nuits de suite, aux approches de la pleine lune, Copeau et Dover prirent le bateau de l'A.I. pour s'approcher de la pointe ouest d'EUR91766 et observèrent le mouvement des péniches transportant le cuivre. Elles quittaient l'île très exactement toutes les quatre heures et vingt-cinq minutes, et se dirigeaient ensuite, sombres et lourdes formes aplaties sur l'eau, vers le nord-est, à une vitesse de trente kilomètres à l'heure. Les remous de leur sillage soulevaient leur petit bateau, le soulevaient et le reposaient dans le creux de la vague. Trois heures plus tard, une péniche arrivait de la direction opposée, plus haute sur l'eau, vide.

Dover calcula que si elles maintenaient leur cap et leur vitesse, les péniches devaient mettre six heures pour atteindre EUR91772.

La seconde nuit, ils approchèrent d'une péniche et, réglant leur vitesse sur la sienne, naviguèrent de concert. Copeau monta sur la péniche et y resta plusieurs minutes, confortablement assis sur les lourds lingots de cuivre, puis regagna le bateau de l'A.I.

Lilas trouva une autre recrue, un assistant de la clinique où elle travaillait, Lars Newstone, dit « Buzz » : il avait trente-six ans – l'âge de Copeau – et était un peu plus grand que la norme ; c'était un homme calme et apparemment capable. Il était sur l'île depuis neuf ans et travaillait à la clinique depuis trois ans, au cours desquels il avait glané quelques connaissances médicales. Il était marié mais vivait séparé de sa femme. Il voulait venir avec eux, leur dit-il, parce qu'il avait toujours pensé qu'il fallait faire quelque chose, ou au moins essayer, et qu'il était inacceptable de laisser le monde entre les mains d'Uni sans essayer de le lui reprendre.

– Il est très bien, dit Copeau à Lilas après le départ de Buzz. Exactement le type d'homme qu'il me faut. J'aimerais en avoir

deux autres comme lui à la place des Newbridge. Je te remercie beaucoup de l'avoir trouvé.

Lilas, qui lavait des tasses, debout devant l'évier, garda le silence. Copeau s'approcha et, la prenant par les épaules, lui embrassa les cheveux. Elle était au septième mois de sa grossesse et se sentait lourde et malhabile.

Fin mars, Julia donna un grand dîner au cours duquel Copeau, qui travaillait maintenant depuis quatre mois à son plan, l'exposa aux invités – de riches indigènes, susceptibles, avait dit Julia, de verser chacun une contribution de cinq cents dollars. Il leur distribua des copies d'une liste qu'il avait établie, chiffrant tous les frais auxquels ils auraient à faire face, et fit circuler une carte de « Suisse » portant l'emplacement approximatif du tunnel.

L'accueil fut moins enthousiaste qu'il ne l'avait espéré.

— Trois mille six cents dollars pour les explosifs ? demanda un des invités.

— C'est exact, monsieur. Si l'un de vous connaît un moyen de se les procurer à meilleur compte, je serais heureux de l'écouter.

— Que signifie ce « renforcement des sacs » ?

— Les sacs de voyage réglementaires que nous devons emporter ne sont pas conçus pour de lourdes charges. Il faut les démonter et les remonter soigneusement autour d'une armature métallique.

— Je croyais que les immigrants n'avaient pas le droit d'acheter des armes ?

— Je me charge de ces achats, intervint Julia, et tout restera en ma possession jusqu'au départ de l'expédition. J'ai les permis nécessaires.

— Quand pensez-vous partir ?

— Je ne sais pas encore exactement, répondit Copeau. Lorsque nous aurons passé la commande, il faudra trois mois pour obtenir les masques à gaz. Par ailleurs, il nous manque encore un homme, et notre entraînement n'est pas terminé. J'espère pouvoir partir en juillet ou en août.

— Êtes-vous certain de l'emplacement du tunnel ?

— Nous travaillons toujours à l'établir avec exactitude. Le tracé indiqué sur la carte n'est qu'une approximation.

Cinq invités prétextèrent des excuses diverses, et les sept autres donnèrent des chèques pour un montant total de deux mille six cents dollars, à peine le quart de ce qui était nécessaire.

— Les pingres ! dit Julia après leur départ.

— C'est un début, rétorqua Copeau. Nous pourrions commencer à passer des commandes, et aussi engager le capitaine Gold.

— Nous recommencerons d'ici à quelques semaines. Mais pourquoi faites-vous montre d'une telle nervosité ? Vous auriez dû parler avec plus de force !

Le bébé naquit ; c'était un garçon, et ses deux yeux étaient marron. Ils le nommèrent Jan.

Tous les samedis et mercredis soir, Copeau, Dover, Buzz, Jack et Ria se réunissaient dans un grenier inutilisé de l'usine de Julia pour apprendre diverses techniques de combat. Leur professeur était un officier de l'armée, le capitaine Gold, petit homme souriant qui les détestait visiblement et semblait prendre plaisir à les voir se taper dessus ou se jeter sur les minces nattes recouvrant le dur plancher.

— Allez ! Allez ! Plus fort ! avait-il coutume de leur dire en les encourageant du geste.

« Mais non ! C'est comme ça qu'il faut frapper ! *Voilà* comment on fiche sur la gueule à quelqu'un ! Seigneur tout-puissant, qui m'a fichu des entravés pareils ? Allez, vas-y, Œil-Vert, flanque-lui une raclée !

Copeau détendit son poing vers Jack et se retrouva sur le dos.

— C'est bien, toi ! dit le capitaine Gold. Ça commence à avoir l'air un peu plus humain. Allez, relève-toi, Œil-Vert, tu n'es pas mort ! Et ta garde ?

Jack et Ria faisaient des progrès rapides ; Buzz, par contre, était lent.

Julia donna un autre dîner, où Copeau parla avec plus de force, et ils obtinrent 3 200 dollars.

Le bébé tomba malade – une infection intestinale avec de la fièvre – mais se remit rapidement et, de nouveau heureux et bien rose, il buvait avidement au sein de Lilas. Lilas avait un peu

oublié sa réserve ; elle était heureuse d'avoir le bébé et écoutait avec intérêt Copeau lui parler des fonds qu'il rassemblait et du plan qui, peu à peu, prenait forme.

Copeau trouva un sixième homme, un ouvrier travaillant dans une ferme des environs de Santany ; il était venu d'Afr peu avant Copeau et Lilas. Il était un peu plus âgé que Copeau ne l'aurait désiré – quarante-trois ans – mais fort, aux gestes rapides, et sûr qu'Uni pouvait être vaincu. Dans la Famille, il était spécialiste de la chromatographie ; il se faisait toujours appeler Karl, bien que son nouveau nom fût Morgan Newmark.

— Tiens, dit Ashi un jour en tendant vingt pages de notes à Copeau. Avec ça, je crois que je pourrais trouver ce damné tunnel tout seul.

Copeau les montra aux spécialistes qu'il avait déjà consultés ; trois d'entre eux se déclarèrent capables, sur la base des nouveaux documents, de hasarder des suppositions sur le tracé probable du tunnel. Comme il fallait s'y attendre, ils le firent déboucher à trois endroits différents. Deux étaient situés à un kilomètre de distance, et le troisième, six kilomètres plus loin.

— Cela suffira, si nous ne trouvons pas mieux avant le départ, dit Copeau à Dover.

La compagnie qui devait fabriquer les masques à gaz cessa ses activités – sans rembourser les huit cents dollars d'avance que Copeau avait versés – et il fallut se mettre en quête d'un autre fabricant.

Copeau discuta de nouveau avec Newbrook, l'ancien professeur de technologie, pour avoir des précisions sur les installations frigorifiques d'Uni. Julia donna encore un dîner et Ashi une petite réception ; ils réunirent trois mille dollars. Buzz eut un accrochage avec une bande de jeunes indigènes et, bien qu'il les surprît par sa technique du corps à corps, il s'en sortit avec deux côtes fêlées et un tibia fracturé. Tous se mirent à chercher un remplaçant pour le cas où il ne serait pas remis à temps.

Une nuit, Lilas réveilla Copeau.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Copeau ?

— Oui ?

Il entendait la respiration régulière de Jan, endormi dans son berceau.

— Si ce que tu dis est vrai, et que cette île est réellement une prison où Uni nous a mis...

— Oui ?

Elle ne continua pas tout de suite. Il pouvait la voir dans la pénombre, allongée sur le dos, les yeux grand ouverts.

— Dans ce cas, reprit-elle, est-ce qu'Uni ne mettrait pas d'autres gens ici, des membres « sains », pour l'avertir d'une éventuelle attaque ?

Copeau se tourna vers elle.

— Et peut-être même pour y participer ? Pour vous « aider » à votre arrivée en Eur ?

— Non, dit-il en secouant la tête. Non. Pour rester « sains », il faudrait qu'ils aient des traitements.

— Oui, évidemment...

— Penses-tu qu'il y ait un Médicentre secret sur l'île ? lui demanda-t-il en souriant.

— Non.

— Non, n'est-ce pas ? Je suis certain qu'il n'y a pas d'« espions » ici. Uni trouverait certainement plus simple de tuer les « incurables », comme Ashi et toi l'aviez dit, plutôt que de faire face à de telles complications.

— Comment peux-tu en être *certain* ?

— Lilas... Je t'assure qu'il n'y a pas d'espions. Tu cherches simplement des raisons de te tracasser. Allons, rends-toi calmement. Dors encore un peu. Jan va se réveiller bientôt, tu sais.

Il l'embrassa et elle se retourna sur le côté. Peu de temps après, elle paraissait dormir.

Copeau, lui, resta éveillé.

Non, ce n'était pas possible. Il leur faudrait des traitements...

À combien de gens avait-il parlé de ses plans, du tunnel, des vraies mémoires d'Uni ? À des dizaines, à des centaines ! Et chacun avait dû en parler autour de lui...

Il avait même mis une annonce dans *L'Immigrant* : *Achetons sacs, combinaisons, sandales...*

Un membre de son groupe ? Non ! Dover ? – impossible. Buzz ? – non, jamais. Jack ou Ria ? – non. Karl ? Il ne connaissait pas encore très bien Karl – de bonne compagnie, parlant beaucoup, buvant pas mal, mais pas au point que cela devienne inquiétant – non, Karl ne pouvait pas être autre chose que ce qu'il paraissait : un ouvrier agricole travaillant dans une ferme perdue...

Julia alors ? Christ et Wei ! il était en passe de devenir complètement fou ! Dieu !

Lilas se faisait trop de bile, voilà tout.

Il ne pouvait pas y avoir d'espions ici ; personne ne pouvait être pour Uni, car il n'y avait pas de traitements.

Cela ne l'empêcherait pas d'aller de l'avant.

Il s'endormit au milieu de ses pensées.

Les bombes arrivèrent : des faisceaux de minces cylindres brunâtres fixés autour d'un cylindre central noir. Elles restèrent sous clef dans un entrepôt situé derrière l'usine. Chacune avait une petite poignée métallique, bleue ou jaune : les bleues donnaient un retardement de trente secondes, et les jaunes, de quatre minutes.

Une nuit, ils en essayèrent une dans une carrière de marbre : ils la coincèrent dans une fissure, se mirent à l'abri derrière de gros blocs et actionnèrent le détonateur – bleu – au moyen d'une cordelette de cinquante mètres de long. L'explosion fut assourdissante ; lorsque la poussière fut retombée, ils virent un trou de la taille d'une fenêtre dans le marbre compact.

Tous, sauf Buzz, allèrent faire de longues marches dans la montagne, portant des sacs lourdement chargés de pierres. Le capitaine Gold leur montra comment charger un pistolet à balles et régler un faisceau de rayons L. Il leur apprit aussi à viser – en tirant sur des planches adossées contre le mur de l'usine.

– Quand donnerez-vous un autre dîner ? demanda Copeau à *Julia*.

– Dans une quinzaine, répondit-elle.

Mais elle ne le fit pas. Elle n'aborda plus jamais les questions d'argent, et Copeau s'en tint là.

Il passa plusieurs soirées en compagnie de Karl, pour s'assurer qu'il n'était pas un « espion ».

La jambe de Buzz était presque guérie, et il affirma qu'il était parfaitement capable de partir avec eux.

Les masques à gaz arrivèrent, de même que les pistolets qui manquaient encore, des outils divers, les sandales, les rasoirs, et aussi la toile plastifiée, les sacs renforcés, les montres, des rouleaux de fil métallique, un canot pneumatique, une pelle pliante, des boussoles, des jumelles...

— Allez, essaie de me frapper ! dit le capitaine Gold à Copeau – et Copeau le frappa et lui fendit la lèvre.

Il fallut attendre novembre pour que tout soit prêt – presque une année avait passé. Arrivé à ce point. Copeau préféra attendre encore un mois pour que leur attaque contre '001 coïncide avec les vacances de Noël, lorsque les pistes cyclables, les voitures et les aéroports seraient combles, lorsque les membres seraient un peu moins lents que de coutume, et qu'il pourrait arriver au plus sain d'entre eux d'oublier de toucher un lecteur.

Le dimanche précédant le jour prévu pour le départ, ils transportèrent tout leur équipement dans le grenier et firent méthodiquement leurs sacs de voyage, ainsi que d'autres, dont le contenu leur servirait en débarquant. Julia était là, ainsi que John, le fils de Lars Newman, qui devait ramener le bateau de l'A.I., et Nella, l'amie de Dover – vingt-deux ans, blonde comme lui, et au comble de l'excitation. Ashi passa les voir, ainsi que le capitaine Gold.

— Vous êtes dingues, complètement dingues, dit le capitaine.

— Ferme ça, espèce de dadais, lui répondit Buzz.

Lorsque le contenu de tous les sacs eut été vérifié, et les sacs eux-mêmes enveloppés dans de la toile plastifiée, Copeau demanda à ceux qui ne faisaient pas partie du groupe de sortir.

Ils s'assirent en cercle sur une natte.

— J'ai beaucoup réfléchi à ce qui se passera si l'un de nous se fait prendre, leur dit-il, et voici ce que j'ai décidé : si l'un de

nous, un *seul*, se fait prendre, les autres font demi-tour et reviennent immédiatement.

Ils le regardèrent avec stupéfaction.

— Après tous ces efforts ? dit Buzz.

— Oui. Une fois que l'un de nous aura été pris, traité et aura dit aux docteurs que nous avons l'intention d'atteindre Uni par le tunnel, nous n'aurons pas une chance. Nous essaierons donc de regagner la côte le plus rapidement possible et de reprendre une des péniches.

— Christ et Wei ! s'exclama Jack. Si trois ou quatre se font prendre, bien sûr ! Mais un seul ?

— C'est ce que j'ai décidé. Et c'est la seule solution.

— Et si *vous* vous faites prendre ? demanda Ria.

— Prenons l'habitude de nous tutoyer. Si je me fais prendre, Buzz assumera le commandement et prendra sa décision. En attendant, c'est une règle absolue : si n'importe lequel d'entre nous est pris, nous revenons immédiatement.

— Espérons que ça n'arrivera pas, dit Karl.

— Exactement, dit Copeau. Veillons-y. Ce sera tout. Rentrez et prenez une bonne réserve de sommeil. Mardi à 7 heures.

— Marxdi, dit Dover.

— Marxdi, marxdi, marxdi, répéta Copeau. Marxdi à 7 heures.

Il embrassa Lilas et lui dit au revoir comme s'il allait s'absenter pour quelques heures.

— Au revoir, amour, lui dit-il.

Elle le serra contre elle et mit sa joue contre la sienne, mais ne dit pas un mot.

Il l'embrassa de nouveau, se dégagea doucement et alla vers le berceau. Jan s'amusa avec un paquet de cigarettes vide attaché au bout d'une ficelle. Il le regarda jouer un moment, puis l'embrassa sur la joue.

Lilas revint vers lui. Ils s'embrassèrent et se serrèrent très fort, puis il sortit sans se retourner.

Ashi l'attendait en bas avec sa motocyclette. Il conduisit Copeau jusqu'à la jetée de Pollensa.

À 7 heures moins le quart, ils étaient tous réunis dans le bureau de l'A.I. ; en attendant l'arrivée du camion, ils se

tondirent mutuellement les cheveux, puis coupèrent leurs barbes et se rasèrent de près. Ensuite, John Newman et un ouvrier de l'usine chargèrent les sacs et le canot pneumatique à bord du bateau de l'A.I., pendant que Julia leur servait des sandwiches et du café.

Ils mirent des bracelets et en refermèrent les maillons parfaitement imités. Copeau regarda le sien : *Jésus AY31G6912*.

Il dit au revoir à Ashi et embrassa Julia.

— Faites vos valises et préparez-vous à voir le monde ! lui dit-il.

— Soyez prudents, répondit-elle. Et essayez de prier.

Il monta à bord et s'assit sur le pont avant, à côté de John Newman et des autres : Buzz et Karl, Jack et Ria, tous pareils et étrangement « normaux » avec leurs crânes rasés et leurs visages imberbes aux traits presque identiques.

Dover mit le moteur en marche et ils sortirent du port, puis mirent le cap sur la lueur orangée qui provenait de '91766.

2

Dans le petit jour gris et froid, ils plongèrent de la péniche après avoir mis le canot pneumatique à l'eau. Trois d'entre eux le poussaient et les trois autres nageaient à sa hauteur ; toutes les dix minutes environ, ils changeaient. Ils avançaient lentement, se maintenant à une centaine de mètres de la côte.

Lorsqu'ils eurent nettement dépassé '91772, ils obliquèrent vers la côte et échouèrent le canot dans une petite crique sablonneuse entourée de hautes falaises à pic. Ils déchargèrent les sacs et les débarrassèrent de leur enveloppe de toile imperméable. Cela fait, ils ouvrirent les autres sacs, revêtirent les combinaisons et rangèrent dans leurs poches les pistolets, les montres, les boussoles, les cartes. Ensuite, ils creusèrent un trou et y déposèrent les sacs vides, les toiles plastifiées, le canot dégonflé, leurs vêtements de Liberté et la pelle qui leur avait servi à creuser. Ils comblèrent le trou avec du sable et le piétinèrent, puis, leurs sacs à l'épaule et leurs sandales à la main, ils avancèrent en file indienne le long de l'étroite bande de plage. Peu de temps après, le soleil se leva, projetant devant eux et sur la base de la falaise des ombres démesurément allongées. Karl, qui était l'avant-dernier de la file, se mit à siffler *Une seule et grande Famille*. Les autres sourirent et Copeau, qui marchait en tête, se joignit à lui. Les autres les imitèrent après quelque hésitation.

Ils passèrent à côté d'un bateau – un vieux bateau bleu couché sur le flanc, attendant des incurables qui n'en croiraient pas leurs yeux. Copeau s'arrêta et revint vers le bateau :

— Le voilà, si nous en avons besoin pour revenir.

— Nous n'en aurons pas besoin, rétorqua Dover.

Lorsque Copeau eut repris la tête, Jack ramassa un caillou et le jeta vers le bateau, mais il le manqua.

Ils changèrent leurs sacs d'épaule sans s'arrêter. En un peu moins d'une heure, ils arrivèrent à un lecteur dirigé dans le sens opposé.

— Nous voilà revenus chez nous, dit Dover.

Ria poussa un gémissement.

Au passage, Buzz tapota le lecteur.

— Salut, Uni, comment va ?

Il marchait sans boiter. Copeau s'était retourné plusieurs fois pour s'en assurer.

La plage devint plus large ; bientôt, ils rencontrèrent un panier à détritrus, puis un autre, et des plates-formes de maîtres sauveteurs, des haut-parleurs et une horloge (6 h 54 ma 25 déc 171 A.U.) et enfin un escalier zigzaguant sur la falaise ; il était décoré de gaies guirlandes vert et rouge.

Ils posèrent leurs sacs et leurs sandales, ôtèrent leurs combinaisons et les étalèrent sur le sable, puis s'allongèrent et se reposèrent sous un soleil dont la chaleur devenait déjà sensible. Copeau leur parla de ce qu'il serait bon de dire à la Famille – *après*. Ils en discutèrent, puis se demandèrent dans quelle mesure la destruction d'Uni arrêterait les émissions de TV et de quelle durée serait cette interruption.

Karl et Dover s'endormirent.

Copeau ferma les yeux et réfléchit aux problèmes qui se poseraient à la Famille lors de son éveil, ainsi qu'aux différentes façons de les aborder.

« Christ, qui nous as enseigné... » commencèrent les haut-parleurs à 8 heures précises, et deux maîtres sauveteurs en casquettes rouges et lunettes de soleil descendirent les escaliers en zigzag. L'un d'eux se dirigea vers une plate-forme proche du groupe.

— Joyeux Noël, leur dit-il.

— Joyeux Noël, répondirent-ils en chœur.

— Vous pouvez y aller maintenant, dit-il en montant sur la plate-forme.

Copeau, Jack et Dover se levèrent et allèrent dans l'eau. Ils nagèrent en rond un moment, observant les membres qui descendaient les marches, puis revinrent s'allonger au soleil.

À 8 h 22, lorsqu'une quarantaine de membres furent arrivés sur la plage, les six compagnons se levèrent, se rhabillèrent et remirent leurs sacs sur l'épaule.

Copeau et Dover montèrent les premiers. Ils sourirent aux membres qui descendaient et les saluèrent d'un « Joyeux Noël ». Ils n'eurent aucun mal à faire semblant de toucher le lecteur situé au sommet de la falaise. Les seuls membres proches attendaient devant la cantine et leur tournaient le dos.

Ils firent halte près d'une fontaine. Jack et Ria ne tardèrent pas à arriver, bientôt suivis par Buzz et Karl.

Ils allèrent au petit garage à bicyclettes, où une vingtaine de machines étaient déjà rangées. Ils prirent les six premières, mirent leurs sacs dans les paniers et se dirigèrent lentement vers l'entrée de la piste cyclable, où ils attendirent, bavardant et distribuant des sourires, qu'il n'y ait plus aucun membre en vue, puis passèrent le lecteur en bloc, posant à tour de rôle leurs bracelets contre son rebord, au cas où quelqu'un les aurait observés de loin.

Ils montèrent sur leurs machines et roulèrent vers EUR91770, par groupes de deux ou trois, largement espacés le long de la piste. Copeau était parti en tête, suivi de près par Dover. Il roulait en regardant les cyclistes qu'ils croisaient, et en suivant des yeux les rares voitures qui passaient en vrombissant. « Nous allons réussir, pensait-il, nous allons réussir ! »

Ils entrèrent un par un dans l'aéroport et se retrouvèrent sous le panneau annonçant les départs, pressés de tous côtés par des membres venant le consulter. La salle d'attente ornée de guirlandes rouge et vert était comble, et le bruit des voix était tel que l'on n'entendait que par intermittence les chants de Noël diffusés par les haut-parleurs. Derrière la cloison de verre, les grands avions venaient lourdement se ranger, vomissaient de longues files de membres, prenaient des passagers par trois escalators à la fois, roulaient lentement vers les pistes.

Il était 9 h 35. Le prochain vol pour EURO0001 était à 11 h 48.

Copeau leur dit :

— Cela ne me dit rien de rester ici si longtemps. La péniche a dû, ou bien arriver en retard, ou bien augmenter sa consommation, et si la différence était sensible, Uni n'aura pas eu beaucoup de mal à en supputer la raison.

— Partons tout de suite, dit Ria, pour aller aussi près que possible de '001, et nous ferons le reste à bicyclette.

— Nous y arriverons plus tôt en attendant le vol direct, dit Karl. On ne risque guère de nous remarquer ici.

— Non, dit Copeau en consultant le panneau. Prenons le... 10 h 6 pour '00020. Il n'y a rien plus tôt, et cela nous mènera à une cinquantaine de kilomètres de '001. Venez, c'est par ici.

Ils se frayèrent un chemin à travers la foule jusqu'à la porte tournante. Un membre en orange en sortit ; s'excusant, il passa son bras entre Copeau et Dover pour toucher le lecteur, qui clignota, *Oui, oui*, et continua son chemin.

Copeau jeta subrepticement un coup d'œil sur sa montre ; elle n'avancait que de deux minutes – bien.

— Piste six, leur dit-il. S'il y a plus d'un escalator, prenez celui qui est à l'arrière ; attendez vers la fin de la file, mais assurez-vous qu'il y a au moins six membres derrière vous. Dover ?

Il le prit par le coude et ils passèrent la porte donnant sur le dépôt. Un membre en orange les regarda entrer.

— C'est interdit d'entrer ici.

— Uni nous a autorisés. Nous sommes du service d'architecture.

— Trois-trente-sept A, dit Dover.

— Cette aile va être agrandie d'ici à un an, ajouta Copeau.

— Je comprends maintenant ce que tu disais à propos du plafond, dit Dover en levant les yeux.

— N'est-ce pas ? Il lui faudrait bien un mètre de plus.

— Je dirais plutôt un mètre cinquante.

— Si les canalisations le permettent.

Le membre s'éloigna.

— Oui, dit Dover. Il y en a tellement. C'est un gros problème.

— Je vais te montrer où elles mènent, dit Copeau. Cela te permettra de mieux te rendre compte.

— J'allais te le demander.

Ils se dirigèrent vers des membres en orange qui rangeaient des cartons de gâteaux et des containers de boissons, travaillant plus rapidement que les membres ne le faisaient généralement.

— Trois-trente-sept A ? dit Copeau.

— Pas impossible, répondit Dover, montrant quelque chose au plafond tout en se poussant pour laisser passer un chariot. Tu vois le tracé des canalisations ?

— Il va falloir tout changer. Ici aussi.

Passant de nouveau un lecteur sans le toucher vraiment, ils entrèrent dans un vestiaire où des combinaisons étaient accrochées aux murs. Il n'y avait personne en dehors d'eux. Copeau ferma la porte et désigna silencieusement le placard où étaient rangées les combinaisons orange.

Ils les choisirent un peu trop grandes et les enfilèrent par-dessus leurs combinaisons jaunes, sans oublier de fixer des protège-pieds par-dessus leurs sandales. Ils déchirèrent aussi le fond des poches, de façon à pouvoir accéder à leurs poches de dessous.

Un membre en blanc entra.

— Bonjour, leur dit-il. Joyeux Noël.

— Joyeux Noël.

— On m'a envoyé de '765 pour donner un coup de main. (Il devait avoir une trentaine d'années.)

— On en a bien besoin, dit Copeau.

Le membre ouvrit sa combinaison et regarda Dover, qui refermait la sienne.

— Pourquoi gardes-tu l'autre en dessous ?

— Ça tient plus chaud, dit Copeau en avançant vers lui.

Le membre leva la tête et le regarda avec stupéfaction.

— Plus chaud ? Pour quoi faire ?

— Désolé, frère, dit Copeau en lui donnant un coup de poing dans l'estomac. Le membre se plia en deux en gémissant et Copeau lui assena un coup au menton. Il se redressa et tomba en arrière. Dover le retint par les bras et le posa doucement sur le sol. Ses yeux étaient fermés et il paraissait endormi.

Copeau le regarda.

— Christ et Wei ! dit-il, c'est efficace.

Ils déchirèrent une combinaison en lanières et lui lièrent les chevilles et les poignets, puis le bâillonnèrent à l'aide d'une manche. Ensuite, ils le soulevèrent et le mirent dans le placard où était rangée la cireuse.

De 9 h 51, l'horloge passa à 9 h 52.

Ils enveloppèrent leurs sacs dans des combinaisons orange et sortirent, passant à nouveau entre les membres affairés autour des gâteaux et des boissons. Dans le dépôt, ils trouvèrent un carton de serviettes à moitié vide et y fourrèrent leurs sacs, puis, portant le volumineux carton à eux deux, ils franchirent un portail et sortirent sur le terrain.

Un avion était rangé à hauteur de la piste six – un grand, desservi par deux escalators. Des membres en descendaient ; au pied de chaque escalator, attendait un membre en orange avec un chariot d'approvisionnement.

Ils s'éloignèrent de l'avion, en direction des hangars. Ils traversèrent les pistes d'accès en diagonale, portant toujours le carton ; un camion du service d'entretien les frôla... Ils entrèrent dans un hangar bas, construit dans le prolongement de l'aile réservée aux passagers. Il contenait un seul avion, de petit modèle, sous lequel plusieurs membres en orange travaillaient à retirer un gros réservoir en plastique noir. Copeau et Dover portèrent le carton jusqu'au fond du hangar, où ils avaient remarqué une porte. Dover l'ouvrit d'une main, jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis fit un signe de tête affirmatif à Copeau. Ils entrèrent.

C'était une pièce assez petite, emplies de matériel et de fournitures : outils rangés sur des étagères, rangées de petites caisses, fûts de métal marqués *Lub SG*.

– On n'aurait pu trouver mieux, dit Copeau en posant le carton.

Dover se posta à côté de la porte, du côté des gonds. Il sortit son pistolet et le prit par le canon.

Copeau, accroupi, sortit un sac du carton, le déballa, l'ouvrit et en sortit une bombe à poignée jaune.

Il éloigna légèrement deux fûts de lubrifiant et posa la bombe sur le sol entre eux, poignée du détonateur en haut. Puis il prit sa montre à la main et attendit.

— Combien de temps ? demanda Dover.

— Trois minutes.

Il revint vers le carton, referma le sac, le remit en place puis referma soigneusement le carton.

— Rien dont on pourrait avoir besoin ? demanda Dover en désignant les étagères à outils.

Copeau alla voir. La porte s'ouvrit, livrant passage à un membre en orange.

— Bonjour, dit Copeau en prenant un outil et en remettant la montre dans sa poche.

— Bonjour, dit le membre, allant également vers les outils. (Elle regarda Copeau de côté.) Qui es-tu ?

— Li RP ; on m'a envoyé de '765 pour donner un coup de main.

Il choisit un autre outil sur l'étagère, un pied à coulisse.

— C'était encore pire pour l'Anniversaire de Wei, dit-elle.

Un autre membre passa la tête par la porte.

— Nous l'avons trouvé, Paix. Li l'avait mis dans sa poche.

— Je le lui avais pourtant demandé, et il m'avait répondu qu'il ne l'avait pas.

— Il l'aura retrouvé entre-temps, dit le second membre en repartant.

Elle le suivit en murmurant :

— C'était pourtant à lui que j'avais demandé en premier.

Copeau regarda la porte se refermer. Dover regarda Copeau tout en repoussant la porte pour qu'elle se referme plus vite. Copeau regarda alors Dover, puis sa main, qui tenait toujours les outils. Elle tremblait. Il reposa les outils, reprit sa respiration et montra sa main à Dover, qui sourit : « Hum, guère dans la norme. »

Copeau reprit sa montre.

— Moins d'une minute.

Il alla vers les fûts, s'accroupit à côté de la bombe et ôta le ruban adhésif qui maintenait la poignée du détonateur. Dover remit le pistolet dans sa poche intérieure et attendit, la main sur la poignée de la porte.

Copeau saisit la petite poignée jaune, les yeux fixés sur sa montre.

— Dix secondes.

Il attendit, puis tira la poignée et se releva. Dover avait déjà ouvert la porte ; ils reprirent le carton, sortirent et refermèrent la porte derrière eux.

Ils retraversèrent le hangar – « Doucement », dit Copeau – puis le terrain, jusqu'à l'avion de la piste six. Les uns après les autres, des membres montaient les escalators.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? leur demanda un membre en orange marchant à côté d'eux, un carnet à la main.

— Sais pas, dit Copeau. On nous a dit de l'amener là.

— Karl ? dit un autre membre qui arrivait.

— Oui ? répondit celui qui les avait interrogés en se retournant.

Copeau et Dover continuèrent à avancer.

Ils posèrent le carton à côté de l'escalator desservant l'arrière de l'avion. Copeau se plaça en face du lecteur et examina les commandes de l'escalator. Dover passa à travers la file des membres qui montaient et se mit du côté opposé. Un par un, les membres passaient entre eux, touchaient la plaque du lecteur – *oui, oui, oui*, clignotait la lumière verte – et s'engageaient sur l'escalator.

Un membre en orange approcha de Copeau.

— C'est moi qui suis à cet escalator.

— Karl vient de me dire de le prendre. On m'a envoyé de '765 pour donner un coup de main.

— Que se passe-t-il ? demanda le membre au carnet, qui les avait rattrapés. Pourquoi êtes-vous à trois ici ?

— Généralement, c'est mon... commença l'autre membre.

La terre vibra et un fracas assourdissant retentit.

Une colonne de fumée noire fusait des hangars, croissant à vue d'œil, traversée de reflets orangés. Une pluie de suie et d'étincelles retombait tout autour d'eux. Des membres en orange sortaient des hangars en courant, puis ralentissaient et se retournaient pour regarder le sombre pilier de flammes surgissant du toit.

Le membre au carnet regarda lui aussi, hébété, puis se mit à courir en direction du hangar. L'autre membre le suivit.

Les membres qui attendaient devant l'avion s'étaient immobilisés, contemplant le sinistre ; la file n'avancait plus. Copeau et Dover poussèrent doucement les premiers en avant :

— Allez, avancez ! Continuez à monter ! Il n'y a aucun danger. Dépêchez-vous, l'avion attend. Touchez et montez, touchez et montez. Allons, pressez le mouvement !

Obéissant à leurs injonctions, les membres avancèrent, passant entre eux – et l'un d'eux était Jack.

— Fantastique ! murmura-t-il en touchant la plaque du lecteur de travers.

Ria arriva aussi, les yeux brillants d'enthousiasme comme la première fois que Copeau l'avait vue, et Karl, sombre et maîtrisant sa peur, et Buzz aussi, souriant. Dover monta après lui ; Copeau lui lança un des sacs enveloppés d'orange, puis se tourna vers les derniers membres qui attendaient – sept, non, il y en avait huit. Certains ne pouvaient détacher leurs yeux du hangar en flammes.

— Allons, dépêchez-vous ! leur dit-il. L'avion attend. Allons, sœur !

Une voix de femme retentit dans les haut-parleurs :

— Gardez votre calme, s'il vous plaît. Il n'y a aucun danger. Il y a eu un accident dans un hangar, mais la situation est bien en main.

Copeau encouragea du geste les derniers membres.

— Touchez et montez. Vite, l'avion attend !

— Les membres en instance de départ, reprit la voix, sont priés de reprendre leurs places dans les files d'attente. Continuez à monter à bord des avions. Il n'y aura pas d'interruption du service.

Copeau fit mine de toucher le lecteur et monta derrière le dernier passager. Tout en s'élevant vers l'avion, son sac sous le bras, il se retourna vers le hangar, qui vomissait toujours une épaisse fumée noire, mais on ne voyait plus de flammes. Il regarda de nouveau l'avion et la combinaison bleu pâle du membre qui montait devant lui.

— Tous les membres du personnel doivent reprendre leurs fonctions, reprit la voix, sauf les quarante-sept et les quarante-neuf. Regagnez vos postes ; l'incendie est maîtrisé.

Copeau entra dans l'avion et la porte à glissière se referma derrière lui.

— Il n'y aura pas d'interruption...

Plusieurs membres, l'air confus, cherchaient en vain des sièges vacants.

— Nous avons dû accepter des passagers supplémentaires à cause des fêtes, dit Copeau. Avancez et demandez à des membres accompagnés par des enfants de se serrer. Désolé, mais nous ne pouvons rien y faire.

Les membres avancèrent lentement dans l'allée centrale, regardant timidement autour d'eux.

Les cinq avaient pris place dans la dernière rangée de sièges, près des distributeurs. Dover ôta le sac qu'il avait posé sur le siège à côté de lui, et Copeau s'y assit.

— Pas mal, dit Dover.

— Nous n'avons pas encore décollé, répondit Copeau.

Il était 10 h 6, et l'avion était toujours immobile.

10 h 7. Les six amis se regardèrent, puis regardèrent de nouveau devant eux, normalement.

L'avion se mit en mouvement, oscillant doucement, puis se stabilisa et prit progressivement de la vitesse. Les lumières faiblirent et les écrans prirent vie.

Ils regardèrent *La Vie du Christ*, puis le vieux classique *La Famille au travail*. Ils burent du thé et du coca, mais ne purent pas manger. À cause de l'heure, il n'y avait pas de gâteaux dans les distributeurs ; il leur restait bien des sandwiches au fromage dans leurs sacs, mais ils ne pouvaient risquer de se faire voir. Copeau et Dover suaient dans leurs deux combinaisons. Karl sommeillait ; il se secoua pour se réveiller, mais s'assoupit de nouveau. Ria et Buzz, entre lesquels il était assis, veillèrent à ce qu'il ne se rendorme plus et suive « normalement » le programme.

Le vol dura quarante minutes.

Lorsque le témoin lumineux situé à côté de l'horloge indiqua EUR00020, Copeau et Dover se levèrent et s'affairèrent autour des distributeurs, appuyant sur les boutons pour vider les réservoirs. L'avion se posa, roula sur la piste, tourna, s'immobilisa.

Les membres commencèrent à se lever. La porte s'ouvrit. Lorsqu'ils eurent commencé à descendre. Copeau et Dover retirèrent les containers vides et les posèrent sur le sol. Copeau souleva les couvercles pendant que Dover y mettait les sacs, toujours enveloppés de paplon orange. Buzz, Karl, Ria et Jack se levèrent alors et ils se dirigèrent tous les six vers la porte. Copeau, portant un container devant lui, dit : « Excusez-moi » à un membre d'un certain âge et passa devant lui. Les autres le suivirent. Dover, portant l'autre container, fermait la marche.

— Attendez que je sois en bas, dit-il au membre, qui s'excusa, confus.

Arrivé en bas de l'escalator. Copeau inclina son poignet vers le lecteur puis prit position à côté de lui, le cachant à la vue des membres qui attendaient de l'autre côté de la cloison de verre. Les autres passèrent en faisant rapidement mine de toucher la plaque, puis Dover s'inclina vers le lecteur, et fit signe au membre qui attendait en haut.

Buzz, Karl, Ria et Jack s'éparpillèrent dans la salle d'attente, tandis que Copeau et Dover se dirigeaient vers le portail donnant accès au dépôt. Ils se fauilèrent derrière une haute rangée de caisses, sortirent les sacs des containers, et ôtèrent les combinaisons orange et les protège-pieds.

Ils sortirent du dépôt par la porte tournante, en combinaisons jaunes, leurs sacs de voyage à l'épaule, et rejoignirent les autres, qui les attendaient près du lecteur de sortie. Ils ne sortirent toutefois que deux par deux – la foule était presque aussi dense qu'à '91770 – et se retrouvèrent près du hangar à bicyclettes.

À midi, ils arrivèrent au nord de '00018. Ils mangèrent leurs sandwiches au fromage entre la piste cyclable et le Fleuve de la Liberté, dans une large vallée flanquée de montagnes s'élevant jusqu'à de majestueux sommets enneigés. Tout en mangeant, ils consultèrent leurs cartes et calculèrent qu'à la tombée de la nuit, ils ne devraient plus être qu'à quelques kilomètres de l'entrée du tunnel.

Peu après 3 heures de l'après-midi, alors qu'ils approchaient de '00013, Copeau remarqua qu'une cycliste venant en sens

inverse, une toute jeune fille encore, regardait les visages de ceux qu'elle croisait – le sien, aussi – avec cette expression soucieuse et ardente caractéristique d'un désir bien « familial » de venir en aide à autrui. Un moment plus tard, il vit une autre cycliste – une femme âgée avec des fleurs dans le panier de sa machine – qui arborait la même expression. Il lui sourit au passage, puis regarda attentivement devant lui. Il n'y avait apparemment rien d'anormal sur la piste, ni sur la route qu'elle longeait. Quelques centaines de mètres devant eux, il y avait un tournant et toutes deux disparaissaient derrière un gros transformateur.

Il s'arrêta sur le bas-côté et fit signe aux autres lorsqu'ils passèrent.

Ils posèrent leurs bicyclettes sur l'herbe. Ils étaient déjà aux approches de la ville, dont ne les séparait qu'une vaste pelouse parsemée de tables pour pique-niqueurs et une pente plantée d'arbres.

– Nous n'y arriverons jamais si nous nous arrêtons toutes les demi-heures, dit Ria.

Copeau leur fit signe de s'asseoir.

– Je pense qu'ils vérifient les bracelets à l'entrée de la ville. J'ai croisé deux membres qui avaient exactement l'expression de gens essayant de repérer un malade. Vous savez, ce regard qui dit : « Oh ! comme j'aimerais vous aider. »

– Mince alors ! dit Buzz.

– Mais enfin, Copeau, intervint Jack, si nous commençons à nous inquiéter des *expressions* des membres que nous rencontrons, autant faire demi-tour et rentrer chez nous. Christ et Wei !

Copeau le regarda.

– Une vérification des bracelets n'aurait rien d'étonnant, pourtant. Uni doit savoir maintenant que l'explosion de '91770 n'était pas accidentelle, et a peut-être même reconstitué exactement ce qui s'est passé. Nous sommes sur le trajet le plus court de '020 à Uni.

– Admettons qu'ils vérifient les bracelets, dit Jack. Et alors ? Nous avons des pistolets, non ?

– Exactement ! s'exclama Ria.

Dover prit la parole :

— Si nous nous frayons un chemin à coups de pistolet, nous aurons bientôt tous les cyclistes de la piste à dos.

— Nous jetterons une bombe derrière nous, dit Jack. Il faut agir, et agir vite, pas rester assis sur nos derrières comme si c'était une partie d'échecs. Ces mannequins sont à moitié morts, de toute façon ; ça ne fera pas une grande différence si on en tue quelques-uns. Surtout si c'est pour venir en aide aux autres, hein ?

— Les pistolets et les bombes sont pour quand nous en aurons besoin, dit Copeau. Pas pour quand nous pouvons nous en passer. (Il se tourna vers Dover.) Va faire un tour dans les bois, et essaie de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe derrière le tournant, veux-tu ?

— J'y vais.

Dover se leva, fit quelques pas sur l'herbe, se baissa pour ramasser quelque chose et alla le porter à un panier à détrit, puis s'engagea entre les arbres. Bientôt, la tache jaune de sa combinaison disparut dans la forêt.

Copeau reprit la carte.

— M... dit Jack.

Copeau ne réagit pas.

Buzz se gratta la jambe puis cessa brusquement.

Jack arrachait rageusement des brins d'herbe. Ria guettait ses moindres mouvements.

— Que comptes-tu faire s'il y a vraiment un contrôle ? demanda-t-il.

Copeau leva les yeux de la carte et le regarda un moment avant de répondre :

— Revenir en arrière de quelques kilomètres et contourner en prenant vers l'est.

Jack arracha encore quelques brins d'herbe puis les rejeta violemment.

— Viens, dit-il à Ria.

Les yeux brillants, elle bondit sur ses pieds en même temps que lui.

— Où allez-vous ? demanda Copeau.

— Nous continuons comme prévu. Nous vous attendrons à l'entrée du tunnel jusqu'au lever du jour.

— Allons, rasseyez-vous, dit Karl.

— Non, dit Copeau. Vous partirez avec nous tous, lorsque je le dirai. Vous aviez accepté cette règle dès le départ.

— J'ai changé d'avis, dit Jack, debout devant lui. Je n'aime pas plus recevoir d'ordres de *toi* que d'Uni.

— Vous allez tout faire rater, leur dit Buzz.

— Non, dit Ria, *vous* allez tout faire rater ! S'arrêter, revenir, faire des détours... si vous avez décidé de *faire* quelque chose, *faites-le*, que diable !

— Rasseyez-vous et attendez le retour de Dover ! dit Copeau. Jack sourit.

— Tu veux me buter ? Ici, aux yeux de toute la Famille ? Allez, Ria, viens !

Ils redressèrent leurs vélos et calèrent les sacs dans les paniers. Copeau se leva et remit la carte dans sa poche.

— Nous ne pouvons pas nous diviser ainsi en deux groupes. Réfléchis une seconde, Jack. Comment saurons-nous si...

— Réfléchis tant que tu voudras, lui répondit Jack. Moi je descendrai le tunnel pendant ce temps !

Il leur tourna le dos et poussa sa bicyclette vers la piste, suivi par Ria.

Copeau avança d'un pas comme pour les suivre, puis s'arrêta, la mâchoire serrée. Il aurait voulu leur crier après, sortir son pistolet et les contraindre de revenir – mais des cyclistes passaient et, non loin, un groupe de touristes était allongé dans l'herbe.

— Tu ne peux rien faire, Copeau, lui dit Karl.

— Les salauds ! murmura Buzz.

Arrivés sur la piste, ils enfourchèrent leurs machines et commencèrent à s'éloigner. Jack se retourna et leur fit de grands signes du bras :

— Au revoir ! On se retrouvera ce soir pour la TV !

Buzz et Karl se levèrent et agitèrent les bras jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Copeau prit brusquement son sac et le mit à l'épaule, puis se baissa pour saisir un autre sac, qu'il jeta à Buzz.

— Buzz, viens avec moi. Karl, tu nous attends ici.

Ils entrèrent dans les bois. Copeau était conscient que ses gestes étaient brusques, coléreux, « anormaux », mais ne pouvait penser que « *À bas Uni !* » et « *Que le diable les emporte !* » Il s'engagea sur la pente, dans la direction qu'avait prise Dover.

Buzz le rattrapa.

— Christ et Wei ! Ne *lance* jamais les sacs !

— Que Dieu les emporte ! dit Copeau sans répondre à son observation. Je savais qu'ils ne valaient rien dès que je les ai vus ! Mais j'ai fermé les yeux parce que je tenais tellement... Que Dieu me damne ! C'est entièrement ma faute.

— Peut-être n'y a-t-il pas de contrôle et nous attendront-ils au-delà de la ville ?

Une tache jaune virevolta dans les arbres, puis se rapprocha ; Dover revenait. En les apercevant, il s'arrêta, puis vint vers eux.

— Tu avais raison. Des équipes médicales partout. Le long des pistes, dans le ciel...

— Jack et Ria ont continué, dit Copeau.

Dover le regarda en écarquillant les yeux.

— Et tu ne les en as pas empêchés ?

— Comment ? (Il le prit par le bras et lui fit faire demi-tour.)
Montre-nous le chemin.

Ils montèrent la pente abrupte, entre les sapins.

— Ils ne passeront jamais, dit Dover. Il y a un Médicentre complet, et des barrières pour empêcher les bicyclettes de faire demi-tour.

Les arbres se firent plus rares, et bientôt il n'y eut plus devant eux que quelques mètres de roc nu.

— À plat ventre, sans quoi on nous verra, dit Dover.

Ils rampèrent jusqu'au sommet. Sous eux, s'étendait la ville de '00013, dressant ses tours immaculées dans le soleil, bordée d'un complexe réseau de rails et de routes où filaient des voitures étincelantes. Le fleuve décrivait un coude vers le nord, mince ruban bleu où l'on apercevait de blancs bateaux d'excursions et un lent train de péniches.

En inclinant la tête, ils pouvaient voir, juste au-dessous d'eux, une plate-forme semi-circulaire délimitée par les rochers, où la piste cyclable bifurquait.

Une des branches passait par-dessus la route et le fleuve, pour rejoindre la ville, tandis que l'autre longeait la route qui suivait la berge du fleuve. Avant l'embranchement, des barrières obligeaient les cyclistes à se mettre sur trois files, chacune contrôlée par un groupe de membres en combinaisons à croix rouge, équipés de lecteurs d'un type inhabituel. Trois membres portant des harnais antigrav planaient au-dessus des files. Deux voitures et un hélicoptère étaient rangés à proximité, juste au pied du rocher. D'autres membres à croix rouge réglaient la circulation des cyclistes venant de la ville, les empêchant de ralentir pour regarder ce qui se passait.

— Christ, Marx, Wood et Wei ! dit lentement Buzz.

Sans quitter la scène des yeux, Copeau ouvrit son sac.

— Ils doivent être dans une des files.

Il sortit ses jumelles et les ajusta à sa vue.

— Sûrement, dit Dover. Tu devrais pouvoir repérer leurs sacs dans les paniers.

Copeau parcourut les files et trouva Jack et Ria. Ils pédalaient lentement, côte à côte, dans une des voies délimitées par les barrières. Jack regardait devant lui et ses lèvres bougeaient. Ria fit un signe d'assentiment. Ils ne tenaient les guidons que de la main gauche – leurs mains droites étaient dans leurs poches.

Copeau passa les jumelles à Dover et fouilla dans son sac.

— Il va falloir les aider à passer, dit-il. S'ils arrivent à franchir le pont, ils pourront peut-être se perdre dans la ville.

— Je suis sûr qu'ils vont tirer en arrivant au lecteur.

Copeau passa à Buzz une bombe à poignée bleue.

— Ôte l'adhésif de protection mais ne tire sur la poignée que lorsque je te le dirai. Essaie de la jeter près de l'hélicoptère – d'une pierre, deux coups.

— Il faudrait agir avant qu'ils ne se mettent à tirer, dit Dover.

Copeau lui reprit les jumelles et retrouva facilement Jack et Ria. Il y avait encore une quinzaine de cyclistes entre eux et les lecteurs.

— Ont-ils des balles ou des rayons L ? demanda Dover.

— Des balles. Ne te fais pas de bile ; j'agirai à temps.

Il suivit les files de cyclistes, essayant d'estimer leur vitesse.

— Ils tireront sans doute quand même, dit Buzz. Rien que pour s'amuser. Tu as vu le regard de Ria ?

— Attention... dit Copeau.

Il attendit jusqu'à ce qu'il n'y eût plus que cinq cyclistes devant eux.

— Vas-y !

Buzz arracha la poignée et jeta la bombe à la verticale. Elle rebondit sur plusieurs rochers, et vint atterrir tout à côté de l'hélicoptère.

— Reculez-vous, dit Copeau. Il jeta un dernier coup d'œil dans les jumelles ; Jack et Ria, le visage tendu mais confiant, n'étaient plus qu'à deux bicyclettes des lecteurs. Copeau se laissa glisser en arrière, entre Buzz et Dover.

— Ils ont l'air de gens qui vont bien s'amuser.

Ils attendirent, leurs têtes contre la pierre, prises dans les cercles de leurs bras ; l'explosion fit vibrer la colline entière. D'en bas, monta un terrible crissement de métal, puis ce fut le silence, et l'odeur âcre de l'explosif leur parvint. Des voix confuses s'élevèrent, dont se détacha un cri :

— Ces deux-là !

Ils rampèrent jusqu'au rebord de la falaise. Tous les cyclistes s'étaient immobilisés, sauf deux, qui roulaient rapidement vers le pont. L'hélicoptère, fumant encore, s'était couché sur le côté. Plusieurs membres à croix rouge se mirent à courir vers le pont. Les trois membres en antigrav se dirigèrent dans la même direction.

Copeau leva ses jumelles – vers le dos courbé de Ria, pédalant ferme derrière Jack. Et pourtant, ils ne paraissaient guère avancer. Un banc de brume, légère et lumineuse, poussé vers eux par le vent, les cacha partiellement à sa vue.

Au-dessus d'eux apparut un membre en antigrav, planant face au sol. Sa main tenait un cylindre, d'où jaillit soudain une nuée de gaz blanchâtre et épais.

— Il les a eus ! s'exclama Dover.

Ria ralentit, puis mit pied à terre. Jack tourna la tête vers elle.

— Ria, mais pas Jack, dit Copeau.

Jack s'arrêta aussi et leva son pistolet. Copeau vit nettement la secousse due au recul, puis une autre.

Le membre en antigrav s'immobilisa, les bras ballants (le bruit des détonations leur parvint), laissant échapper le cylindre, qui vomissait toujours une fumée blanche.

Le pont était désert. De tous côtés ; des membres s'enfuyaient, à pied ou en bicyclette, les yeux exorbités, trop effrayés pour regarder derrière eux.

Ria s'était assise par terre à côté de sa bicyclette. Elle tourna son visage vers le rocher, et Copeau vit qu'elle était luisante de sueur. Elle paraissait totalement hébétée. Bientôt, une combinaison à croix rouge apparut, planant au-dessus d'elle.

Jack la regardait fixement, puis sa bouche s'ouvrit très grand dans la brume étincelante, se referma, s'ouvrit une seconde fois. (*Ria !*) Le son lui parvint, incroyablement ténu et lointain. Jack leva son pistolet (*Ria !*) et fit feu.

Un autre membre en antigrav se détendit après une brève secousse et laissa tomber son cylindre. Du sang coulait, éclaboussant la chaussée...

Copeau rabaissa les jumelles.

— Ton *masque à gaz* ! dit Buzz entre ses dents.

Lui aussi avait sorti ses jumelles. Dover était resté allongé, se cachant le visage.

Copeau se redressa un peu et regarda la scène à l'œil nu : le long et mince pont, sur lequel avançait, pas très droit, une minuscule silhouette bleu pâle ; un membre en antigrav la suivant à distance ; deux autres membres dérivant lentement dans l'air, tournant doucement sur eux-mêmes, mourants, sans doute ; une ligne de membres à croix rouge aussi, s'avancant d'un bon pas vers le pont – l'un d'eux s'arrêta à côté d'un membre en jaune assis à côté d'une bicyclette, l'aida à se relever et le ramena vers les barrières.

Le cycliste s'arrêta, se pencha en avant sur sa selle après s'être brièvement retourné vers le membre en antigrav qui avançait vers lui. Le membre avança plus vite, et de sa main

tendue s'épanouit un large éventail de brume épaisse et blanche, frôlant le cycliste.

Copeau reprit les jumelles.

Jack, le visage caché par le museau gris du masque à gaz, se pencha et déposa une bombe sur le pont. Il se redressa, se remit à pédaler, dérapa, glissa et tomba la bicyclette entre les jambes. Il se releva sur un bras ; son sac, qui était tombé du panier avait roulé presque jusqu'à la bombe.

— Christ et Wei ! laissa échapper Buzz, une main sur la bouche.

Copeau jeta un dernier coup d'œil, puis enroula la sangle autour des jumelles, en serrant très fort.

— Combien en a-t-il ? demanda Dover en le regardant.

— Trois.

L'explosion fut très lumineuse, très bruyante, et dura longtemps. Copeau repéra Ria, toujours accompagnée par le membre en combinaison à croix rouge. Elle ne se retourna même pas.

Dover, qui s'était dressé sur ses genoux pour regarder, se tourna vers Copeau.

— Son sac entier, dit Copeau. Il était à trois pas. (Il rangea les jumelles dans son sac et le referma.)

Il faut partir d'ici. Allez, Buzz, assez regardé. Viens.

Avant de descendre la pente, il ne put résister au désir de se retourner.

Tout le milieu du pont était noirci et couvert de décombres. Des deux côtés, le parapet avait éclaté. Une roue de bicyclette avait été projetée au-delà de la zone noircie, et on voyait de-ci de-là des débris inidentifiables vers lesquels se dirigeaient lentement les membres en combinaisons à croix rouge. En plusieurs endroits du pont, et aussi flottant sur les eaux du fleuve, il y avait des fragments bleu pâle.

Lorsqu'ils eurent rejoint Karl, ils le mirent brièvement au courant de ce qui s'était passé, puis remontèrent tous quatre sur leurs machines et roulèrent quelques kilomètres vers le sud avant de s'engager dans le Parc alpin. Ils trouvèrent un ruisseau, où ils purent boire et se laver.

— Et maintenant, nous retournons ? demanda Dover.

— Non, répondit Copeau. Pas tous, du moins.

Ses compagnons le regardèrent avec étonnement.

— J'avais dit cela afin que vous le croyiez – pour que ceux qui se feraient prendre le disent lorsqu'on les interrogerait. Ria est sans doute en train de le leur raconter en ce moment même. (Il prit la cigarette qu'ils se repassaient, malgré le risque de voir l'odeur se répandre jusqu'à une piste proche, tira une bouffée et la passa à Buzz.) *Un seul* de nous va retourner. Il fera sauter une ou deux bombes entre ici et la côte, puis prendra un bateau, pour que l'on croie que nous nous en sommes tenus à notre plan initial. Les autres se cacheront dans la montagne, se rapprocheront peu à peu de '001 et attaqueront le tunnel dans une quinzaine de jours.

— Bien, approuva Dover.

— J'avais toujours trouvé stupide d'abandonner aussi facilement, ajouta Buzz.

— Est-ce que trois hommes suffiront ? demanda Karl.

— Nous ne le saurons qu'après avoir essayé. Six auraient-ils suffi ? Peut-être un seul peut-il réussir, et peut-être n'y parviendrait-on pas même à douze. Ce que je sais, c'est que je ne suis pas venu jusqu'ici pour ne pas essayer d'aller jusqu'au bout.

— Je suis d'accord avec toi, dit Karl. Je ne faisais que demander.

— Je suis d'accord, dit Buzz.

— Moi aussi, dit Dover.

— Parfait. Il est en tout cas certain que trois hommes ont de meilleures chances qu'un seul. Karl, c'est toi qui retournes à la côte.

Karl le regarda.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu as quarante-trois ans. Désolé, frère, mais je ne vois pas sur quelle autre base fonder ma décision.

— Copeau, intervint Buzz. Je ne voulais pas te le dire... ma jambe recommence à me faire mal. Mais pas au point de m'empêcher de retourner... ou de continuer.

Karl passa la cigarette à Copeau, qui en tira une dernière bouffée, puis enterra le mégot avec son pied.

— D'accord, Buzz. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit toi. Mais rase-toi d'abord. Nous allons d'ailleurs tous t'imiter, pour le cas où nous rencontrerions quelqu'un.

Lorsqu'ils se furent rasés, Copeau et Buzz établirent un itinéraire jusqu'au point le plus proche de la côte, situé à environ trois cents kilomètres. Buzz devait faire exploser une bombe à l'aéroport de '00015, et une seconde aux approches de la côte. Il en garda deux de plus et donna le reste à Copeau.

— Avec un peu de chance, tu seras sur un bateau demain soir, lui dit ce dernier. Prends garde à ne pas te faire repérer sur la côte. Dis à Julia, et aussi à Lilas, que nous resterons cachés pendant deux semaines avant d'agir – peut-être plus longtemps.

Buzz serra la main des trois hommes, leur souhaita bonne chance, prit sa bicyclette à la main et s'éloigna.

— Pour le moment, nous restons ici, dit Copeau lorsqu'il fut parti. Nous pourrions dormir à tour de rôle, et cette nuit nous ferons une incursion en ville pour chercher des gâteaux et des combinaisons.

— Des gatototaux, dit Karl avec dégoût.

— L'attente va nous sembler bien longue, ajouta Dover.

— Pas tellement, dit Copeau. J'avais dit cela pour que nous soyons couverts si jamais il se faisait prendre. En fait, nous continuerons dans quatre ou cinq jours, pas plus.

— Christ et Wei ! s'exclama Karl en souriant. On peut dire que tu prends tes précautions !

3

Ils restèrent deux jours près du ruisseau. Ils dormirent, mangèrent, se rasèrent, s'exercèrent à la lutte, jouèrent aux devinettes, et discutèrent du système de gouvernement démocratique, du sexe, des Pygmées de la forêt équatoriale... Le troisième jour, un dimanche, ils roulèrent de nouveau vers le nord. Ils s'arrêtèrent avant d'arriver à '00013, et montèrent de nouveau sur la colline surplombant la ville et le pont. Ce dernier était en partie réparé et condamné par des barrières. Des cyclistes traversaient la plate-forme dans les deux directions ; il n'y avait ni docteurs, ni lecteurs, ni hélicoptère, ni voitures à croix rouge. À l'emplacement où l'hélicoptère avait été détruit, il y avait un carré de pavé rose tout neuf.

Ils traversèrent '001 au début de l'après-midi et purent voir au loin le dôme blanc d'Uni, sur les rives du Lac de la Fraternité Universelle. Quelques kilomètres après la sortie de la ville, ils quittèrent la piste cyclable et s'engagèrent de nouveau dans les bois.

Le lendemain soir à la tombée de la nuit, leurs bicyclettes cachées dans un creux recouvert de branchages, vêtus de combinaisons vertes, leurs sacs à l'épaule, ils passèrent un lecteur situé à la limite de la forêt entretenue et s'engagèrent sur les pentes herbues s'élevant vers le Mont Amour. Ils marchaient d'un bon pas, s'arrêtant seulement de temps en temps pour permettre à Copeau de vérifier leur direction sur sa boussole. Ils portaient leurs jumelles et leurs masques à gaz autour du cou et, au début du moins, leurs pistolets à la main. Puis, l'obscurité se faisant plus profonde et la pente plus forte et plus rocailleuse, ils les remirent dans leurs poches.

Ils arrivèrent au premier site supposé du tunnel et se séparèrent pour le chercher, ne se servant de leurs lampes qu'avec la plus grande prudence. Ils ne le trouvèrent pas.

Ils se mirent en marche vers le second site, situé à un bon kilomètre au nord-est. La lune, à moitié pleine, apparut au-dessus d'un pic, éclairant la montagne d'une lumière froide et pâle. Ils traversèrent de biais la pente rocailleuse, examinant attentivement le pied de la montagne.

La pente devint moins abrupte, mais sur une courte distance seulement ; ils se rendirent compte qu'ils venaient de traverser une route sans revêtement et revinrent sur leurs pas. D'un côté, la route redescendait vers la forêt et la ville ; de l'autre, elle montait vers ce qui semblait être un défilé pénétrant dans la montagne.

Ils se regardèrent en silence et sortirent leurs pistolets. Quittant la route, ils montèrent de biais vers le pied de la montagne puis avancèrent prudemment vers l'entrée du défilé, marchant l'un derrière l'autre – Copeau d'abord, puis Dover et enfin Karl. D'une main, ils tenaient leurs masques à gaz et leurs jumelles pour les empêcher de s'entrechoquer, et de l'autre, leurs pistolets.

Arrivés à l'entrée du défilé, ils s'arrêtèrent et écoutèrent.

Tout était silencieux.

Pendant un long moment encore, ils épièrent le moindre bruit, puis Copeau se tourna vers ses compagnons en levant son masque à gaz.

Revêtus de leurs masques, pistolet au poing, ils s'avancèrent dans le défilé. Copeau toujours en tête.

Le défilé n'avait que quelques dizaines de mètres. Il donnait sur un vaste espace plan et parfaitement déblayé, au fond duquel, à la base d'une falaise à pic, s'ouvrait la gueule noire d'un tunnel.

Selon toute apparence, rien ne le protégeait.

Ils abaissèrent leurs masques et observèrent l'ouverture béante à l'aide de leurs jumelles, puis examinèrent le flanc de la montagne, qui formait un repli se refermant presque sur le défilé et découpant un grand ovale dans le ciel.

— Buzz a dû faire du bon travail, dit Karl.

— Ou bien du mauvais, et il s'est fait prendre, rétorqua Dover.

Copeau examina de nouveau l'entrée du tunnel. Ses bords creusés dans la pierre dure luisaient, un peu comme du verre. Devant l'entrée, le sol était couvert d'une végétation maigrelette.

— Ça me fait la même impression que les bateaux sur les plages. On dirait qu'il nous attend...

— Tu crois qu'il mène à Liberté ? demanda Dover, ce qui fit rire Karl.

— Il peut y avoir cinquante pièges, que nous ne verrons que lorsqu'il sera trop tard, dit Copeau en rabaissant ses jumelles.

— Peut-être Ria n'a-t-elle rien dit ?

Copeau se tourna vers Karl, qui venait de parler.

— Lorsqu'on est interrogé dans un Médicentre, on dit *tout*. Mais, même si elle n'a pas parlé, le tunnel devrait au moins être fermé. C'est pour cela que nous avons amené les outils et les explosifs.

— Il sert peut-être toujours ? proposa Karl.

Copeau regardait fixement l'ouverture.

— Nous pourrions toujours revenir en arrière, dit Dover.

— Oui, dit Copeau. Allons-y.

Ils regardèrent une dernière fois tout ce qui les entourait, remirent leurs masques en place, et s'engagèrent lentement dans la clairière. Aucun jet de gaz ne fusa, aucune alarme ne retentit, aucun membre en harnais antigrav ne surgit de la montagne.

Arrivés devant l'entrée du tunnel, ils s'arrêtèrent et allumèrent leurs torches électriques. Leur lumière fut réfléchi par une surface arrondie de plastique brillant, s'éloignant à perte de vue jusqu'à un endroit où le tunnel semblait prendre fin – non, s'inclinait vers le bas. Deux rails d'acier, larges et plats, s'engageaient dans le tunnel, séparés par environ deux mètres de roche noire non plastifiée.

Ils se retournèrent pour examiner encore une fois les alentours, puis firent quelques pas dans le tunnel. Copeau souleva les bords de son masque et huma l'air.

Karl baissa la tête en signe d'assentiment ; Dover sourit :

— Allons-y.

Ils restèrent encore un moment immobiles, puis s'avancèrent sur la piste de roche nue, noire et polie, séparant les rails.

— L'air ne risque pas d'être pollué ? demanda Karl.

— Nous avons toujours les masques, répondit Copeau. (Il dirigea le faisceau de la lampe sur sa montre :) 10 heures moins le quart. Nous y arriverons vers 1 heure du matin.

— Uni sera levé, dit Dover.

— Nous ne tarderons pas à l'endormir, dit Karl.

Le tunnel descendait en pente légère, et ils s'arrêtèrent pour regarder le gigantesque tube de plastique rond et brillant, s'enfonçant à l'infini dans des ténèbres de plus en plus profondes.

— Christ et Wei ! lit Karl.

Ils se mirent en marche, d'un pas plus rapide, côte à côte entre les rails.

— Nous aurions dû amener les bicyclettes, dit Dover. Nous serions descendus en roue libre jusqu'en bas.

— Parlons le moins possible, dit Copeau. Et n'utilisons qu'une lampe à la fois. Karl ? Nous commençons par la tienne.

Ils marchèrent en silence, suivant la lumière qui dansait devant eux.

Copeau ne pouvait se défaire du sentiment qu'Uni les écoutait, enregistrait les vibrations de leurs pas et jusqu'à la chaleur irradiant de leurs corps. Seraient-ils capables de percer les défenses qu'il préparait indubitablement ? Seraient-ils capables de vaincre les membres qu'il allait leur opposer, et de ne pas succomber à ses gaz ? (Les masques étaient-ils efficaces ? Jack était-il tombé parce qu'il avait mis le sien trop tard, ou bien parce qu'il ne le protégeait pas ?)

« Ce n'est plus le moment de se poser des questions, se dit-il, c'est le moment d'aller de l'avant. Il faut faire face à ce qui nous attend et tenter de détruire le système de réfrigération. »

Combien de membres devraient-ils blesser, combien devraient-ils tuer ? Pas un seul peut-être, si la menace de leurs armes suffisait à les protéger (... contre des membres normaux et dévoués voyant Uni en danger ? Jamais).

Ses pensées se tournèrent vers Lilas – vers Lilas et Jan et vers leur nouvelle chambre de New Madrid.

Il faisait de plus en plus froid dans le tunnel, mais l'air demeurait sain.

Ils continuèrent à avancer dans l'énorme tube de plastique luisant qui se perdait dans les plus noires ténèbres, où seul brillait encore un moment le reflet des rails d'acier. « Nous y sommes, pensait-il. Maintenant. Nous faisons ce qu'il faut faire. »

Après avoir marché une heure, ils firent une halte pour se reposer. Assis sur les rails, ils se partagèrent un gâteau et un container de thé.

— Je donnerais mon bras droit pour un verre de whisky, dit Karl.

— Je t'en achèterai une caisse lorsque nous serons de retour, dit Copeau.

— Tu es témoin, dit Karl à Dover.

Ils restèrent encore assis quelques minutes puis se remirent en marche. Dover marchait sur un des rails.

— Tu sembles bien sûr de toi, dit Copeau en dirigeant la lumière de sa lampe vers lui.

— Mais oui, répondit-il. Pas toi ?

— Si, si, dit Copeau en éclairant de nouveau le tunnel.

— Je me sentirais quand même mieux si nous étions six, dit Karl.

— Moi aussi, dit Copeau.

Curieux, ce Dover ; il s'était caché le visage lorsque Jack s'était mis à tirer et maintenant qu'ils allaient sans doute bientôt tirer et tuer, il semblait parfaitement à son aise. Peut-être n'était-ce qu'un masque pour cacher son angoisse. Ou bien parce qu'il n'avait que vingt-cinq – était-ce bien cela ? – ou vingt-six ans.

Ils continuaient à avancer, changeant de temps à autre leurs sacs d'épaule.

— Tu es sûr que ce truc a une fin ? demanda Karl.

Copeau jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il est 11 heures et demie. Nous devrions être à plus de la moitié.

Ils avançaient toujours dans le tube plastifié. Il faisait un peu moins froid.

À minuit moins le quart, ils firent une nouvelle halte, mais ils ne pouvaient tenir en place et repartirent presque aussitôt.

Loin devant eux, une lumière apparut au centre de l'obscurité. Copeau sortit son pistolet.

— Attends, dit Dover en lui touchant le bras. Je crois que c'est ma lampe. Regarde. (Il l'éteignit et la ralluma plusieurs fois, et chaque fois la lueur disparaissait et reparaisait.) C'est le bout, dit-il. Ou bien il y a quelque chose sur les rails.

Ils avancèrent en hâtant le pas. Karl aussi avait sorti son pistolet. La lueur montait et descendait légèrement, mais semblait toujours rester à la même distance.

— On dirait que ça s'éloigne en même temps que nous, dit Karl.

Brusquement, la lueur devint plus forte, plus proche.

Ils s'arrêtèrent et fixèrent soigneusement leurs masques, puis se remirent en marche.

Ils arrivèrent devant un disque d'acier, un mur hermétiquement scellé fermant le tunnel.

Ils en approchèrent, mais sans le toucher. Ils virent qu'il devait pouvoir s'escamoter en glissant vers le haut. Sa surface était striée de fines rayures verticales et sa base s'adaptait avec précision à la forme des rails.

Ils abaissèrent leurs masques, et Copeau approcha sa montre de la lampe de Dover.

— 1 heure moins 20 ; nous avons fait vite.

— À moins que cela ne continue de l'autre côté, dit Karl.

— Ça te ressemble bien de dire ça, répondit Copeau en remettant son pistolet dans sa poche. (Il posa son sac sur le sol.) Approche ta lampe, Dover. Non, Karl, ne touche pas.

— Tu as peur qu'il ne soit électrifié ?

— Dover ?

— Doucement... dit celui-ci.

Il avait reculé de quelques pas dans le tunnel et, dans le faisceau de la lampe qu'il tenait dirigée vers eux, se profilait l'extrémité du canon de son pistolet à rayons L.

— Ne prenez pas peur, il ne vous sera fait aucun mal. Vos pistolets ne fonctionnent pas. Lâche le tien, Karl. Copeau, fais-moi voir tes mains, puis mets-les sur ta tête et relève-toi.

Copeau essaya de percer l'ombre qui entourait le faisceau lumineux ; il ne vit qu'une petite ligne brillante : le haut du crâne tondu de Dover.

— C'est une plaisanterie, ou quoi ? dit Karl.

— Lâche ton arme. Et pose ton sac. Copeau, montre-moi tes mains.

Copeau leva les mains, puis les mit sur sa tête et se leva. Le pistolet de Karl tomba avec fracas sur le sol ; son sac fit un son plus étouffé.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce qui lui prend ?

— C'est un espion, dit Copeau.

— Un *quoi* ?

Lilas avait eu raison. Un espion dans le groupe. Mais *Dover* ? C'était incroyable. Ce n'était pas vrai !

— Les mains sur la tête, Karl. Bien. Maintenant, tournez-vous face au mur. Tous les deux.

— Faux frère, marmonna Karl en se rangeant à côté de Copeau, face au mur d'acier.

— Christ et Wei, Dover... commença Copeau.

— Petit salaud ! dit Karl.

— On ne vous fera aucun mal, dit Dover.

Lentement, la paroi d'acier glissa vers le haut, révélant une longue salle aux murs de béton, au milieu de laquelle les rails s'arrêtaient. Au fond de la salle, il y avait deux portes d'acier.

— Faites six pas en avant et arrêtez-vous. Allez. Six pas.

Ils avancèrent de six pas puis s'immobilisèrent.

Le bruit d'un sac que l'on ouvrait leur parvint.

— Copeau, ton pistolet est toujours sur toi.

La voix de Dover semblait venir de très bas – il devait être accroupi. Karl tourna à demi la tête avec un regard interrogateur. Copeau secoua la tête sans se retourner.

— Ça va, dit Dover, qui était debout maintenant. Avancez tout droit.

Ils traversèrent la salle au sol et aux murs de béton ; une des portes s'ouvrit, et un mur revêtu de carrelage blanc apparut devant eux.

— Tout droit et puis à droite, dit Dover.

Ils franchirent la porte et tournèrent sur la droite. Un long couloir blanc s'étendait devant eux, jusqu'à une porte d'acier équipée d'un lecteur. La paroi de droite était de carrelage ininterrompu ; dans celle de gauche, dix ou douze au total, à une dizaine de mètres l'une de l'autre, chacune munie d'un lecteur.

Copeau et Karl s'engagèrent dans le couloir, marchant côte à côte, les mains croisées sur la tête. « Dover ! » pensait Copeau. Le premier auquel il s'était adressé ! Et pourquoi pas ? Il avait parlé d'Uni avec tant de haine et d'amertume, ce jour-là, sur le bateau de l'A.I. ! C'était lui aussi qui leur avait dit, à lui et à Lilas, que Liberté était une prison, et qu'Uni avait tout fait pour les y envoyer !

— Dover ! dit-il. Comment peux-tu...

— Continue à avancer.

— Mais tu n'es pas abruti, tu n'es pas traité !

— Non.

— Pourquoi, alors ? *Pourquoi ?*

— Tu le verras dans un moment.

Ils passèrent la porte et s'arrêtèrent, stupéfaits.

— Avancez.

Ils se remirent en mouvement.

Où pouvait mener ce couloir ? Le sol était recouvert d'un épais et doux tapis couleur or, le plus beau que Copeau eût jamais vu. Les murs étaient de bois poli aux tons chauds, et des deux côtés s'ouvraient des portes aux poignées dorées portant des numéros (12, 11...). Entre les portes, étaient accrochés des tableaux, de très beaux tableaux, certainement tous pré-U : une femme assise, les mains croisées dans son giron, un sourire indéfinissable planant sur son visage ; une ville bâtie sur une colline, sous un étrange ciel couvert de nuages menaçants ; un jardin ; une femme allongée ; un homme en armure. Une agréable odeur flottait dans l'air, sèche, épicée, inidentifiable.

— Où sommes-nous ? demanda Karl.

— Dans Uni, répondit Dover.

Des doubles portes étaient ouvertes devant eux leur donnant un aperçu d'une pièce ornée de draperies rouges.

— Avancez toujours, dit Dover.

Ils franchirent la porte ; la salle aux draperies rouges s'étendait des deux côtés, et elle était pleine de membres, de gens, assis, souriants, commençant à rire – puis tous rirent et se levèrent et quelques-uns se mirent à applaudir. Les jeunes, les vieux, tous se levaient de leurs fauteuils ou sofas, riaient et applaudissaient, ne cessaient d'applaudir. *Tous applaudissaient !* Et Dover, riant lui aussi, prit doucement les bras de Copeau et les rabaissa. Copeau se tourna vers Karl ; ils se regardèrent, stupéfaits. Tous ces hommes et toutes ces femmes... ils applaudissaient toujours ; ils devaient être cinquante, ou soixante, alertes et vivants, vêtus de combinaisons de soie, pas de paplon, vertes, bleues, or, blanches, violettes ; une femme grande et belle, un homme à la peau noire, une femme ressemblant à Lilas, un homme aux cheveux blancs qui devait avoir au moins quatre-vingt-dix ans... applaudissant, applaudissant, riant, applaudissant...

Copeau se tourna vers Dover qui, souriant, lui affirma :

— Tu ne dors pas, puis, à Karl : ce n'est pas un rêve, c'est réel.

— Réel ? dit Copeau. Mais *quoi* ? Qu'est-ce ? Qui sont-ils ?

Dover éclata de rire.

— Ce sont les *programmeurs*, Copeau ! Et c'est ce que *vous* allez être ! Ah, quel dommage que vous ne puissiez voir vos expressions.

Copeau regarda Karl, puis de nouveau Dover.

— Christ et Wei ! De quoi parles-tu ? Les programmeurs sont morts ! Uni fonctionne tout seul, il n'a pas besoin de...

Dover, toujours souriant, ne le regardait plus. Le silence s'était fait dans la salle.

Copeau se retourna.

Un homme avec le masque souriant de Wei (devait-il en croire ses yeux ?) venait vers lui d'un pas jeune, dans le froissement de sa combinaison de soie rouge à col montant.

— Rien ne fonctionne jamais tout seul, dit-il d'une voix aiguë mais énergique.

Les lèvres de son masque souriant bougeaient comme de vraies lèvres. (Était-ce un masque, cette peau jaune et plissée tendue sur les hautes pommettes, entourant la fente des yeux noirs, montant jusqu'aux cheveux blancs épars sur le crâne luisant ?)

— Vous devez être le « Copeau » qui a un œil vert.

Il avança la main en lui souriant.

— Il faudra que vous m'expliquiez ce qui ne vous plaisait pas dans le nom de « Li », pour vous donner envie d'en changer.

Des rires s'élevèrent. La main qu'il lui tendait était jeune et ferme, et avait une coloration normale. Copeau la prit (« Je deviens fou », pensait-il) et la serra. Elle serra la sienne en retour, très fort, douloureusement presque.

— Et vous êtes Karl, dit l'homme en se tournant et en avançant de nouveau la main. J'aurais par contre fort bien compris que *vous* ayez envie de changer de nom ! (Les rires s'élevèrent de nouveau, plus fort que la fois précédente.) Allons, serrez-la. N'ayez pas peur.

Karl serra la main de l'homme, sans pouvoir détacher les yeux de son visage.

— Et vous êtes... commença Copeau.

— Wei, dit l'homme, les yeux pétillants. À partir d'ici, du moins. (Il toucha le haut col de sa combinaison.) Plus bas, je suis plusieurs membres, principalement Jésus RE, gagnant du décathlon de 163. (Il leur sourit.) Vous n'avez donc jamais joué à la balle lorsque vous étiez enfants ? Ou sauté à la corde ? « Christ, Marx, Wood et Wei, tous sauf Wei furent sacrifiés. » C'est vrai, vous savez – la vérité sort de la bouche des enfants, comme on dit. Venez vous asseoir ; vous devez être fatigués. Vous auriez dû prendre les ascenseurs, comme tout le monde. Dover, content de vous voir de retour. Vous vous en êtes très bien tiré, sauf cette pénible affaire du pont de '013.

Ils prirent place dans de très confortables fauteuils rouges, burent du vin jaune pâle un peu âpre, mangèrent des cubes tendres et parfumés de viande, de poisson et d'aliments inconnus, apportés sur de fragiles assiettes blanches par de jeunes membres qui les regardaient avec des sourires

admirateurs – et, assis dans ces profonds fauteuils, mangeant et buvant, ils parlèrent avec Wei.

Avec *Wei* !

Quel âge pouvait avoir cette tête couverte d'une peau jaune et tendue, vivant et parlant au sommet d'un corps souple et agile, prenant une cigarette d'un geste élégant, croisant et décroisant les jambes avec aisance ? L'année passée, on avait fêté le deux cent sixième – ou deux cent septième ? – anniversaire de sa naissance.

Wei était mort à soixante ans, vingt-cinq ans après l'Unification, plusieurs générations avant la construction d'Uni, qui fut programmé par ses « héritiers spirituels » – qui moururent tous, bien entendu, à soixante-deux ans. C'était du moins ce que l'on disait à la Famille.

Et il était assis en face d'eux, mangeant, buvant, fumant même. Des hommes et des femmes faisaient cercle autour de lui pour l'écouter ; il ne semblait pas prendre garde à leur présence.

– Oui, les îles ont été tout cela, disait-il. Au début, elles servirent de retranchement aux premiers incurables, puis devinrent des prisons, comme vous le dites, des prisons isolées du reste du monde, vers lesquelles nous laissons « fuir » les incurables des générations suivantes, quoique nous n'allions pas, alors, jusqu'à leur fournir des bateaux. (Toujours souriant, il s'interrompit pour tirer une bouffée de sa cigarette.) Je finis toutefois par leur trouver un meilleur usage, continua-t-il. Ils servent maintenant, si vous voulez bien me pardonner l'expression, de réserves naturelles, où peuvent émerger et faire leurs preuves ceux qui ont un tempérament de chef – exactement comme vous venez de le faire. Nous fournissons, d'une façon quelque peu détournée, des bateaux et des cartes, ainsi que des « bergers » comme Dover, qui ont pour fonction d'accompagner ceux qui reviennent et, dans la mesure du possible, d'empêcher toute violence – et par-dessus tout, bien entendu, la violence ultime que serait la destruction d'Uni ; en général, d'ailleurs, la cible visée est la maquette que l'on montre aux touristes, et il n'y a aucun danger réel.

– Je ne sais plus où je suis, dit Copeau.

Karl, choisissant un cube de viande avec une petite fourchette en or, lui répondit : « Endormi dans le parc », ce qui fit beaucoup rire ceux qui les entouraient.

Wei reprit :

— J'avoue que ce doit être une découverte déconcertante. L'ordinateur que vous pensiez être l'immuable et incontrôlable maître de la Famille est en fait son serviteur, contrôlé par des membres pareils à vous – des hommes réfléchis, entreprenants, profondément sérieux. Ses buts et ses procédés changent continuellement, sur la base des décisions du Haut Conseil et de quatorze conseils secondaires. Comme vous avez pu vous en rendre compte, nous jouissons d'un confort luxueux, mais les responsabilités que nous portons le justifient amplement. Demain, vous commencerez à apprendre. En attendant... (Il se pencha pour écraser sa cigarette dans un cendrier...) il est très tard, à cause du curieux goût que vous avez manifesté pour les tunnels. Je vais vous faire conduire à vos chambres. J'espère que vous trouverez qu'elles ont valu le déplacement.

Il se leva en souriant. Ils se levèrent en même temps que lui. Il serra la main de Karl. « Félicitations, Karl. » Et celle de Copeau. « Et vous aussi, Copeau, toutes mes félicitations. Il y a déjà fort longtemps que nous présumions que vous viendriez. Nous sommes heureux que vous n'ayez pas déçu notre attente, ou, plutôt, je suis heureux ; il est difficile de ne pas parler comme si Uni était doué de sentiment. » Il se retira, et les autres vinrent les entourer, leur serrant la main, leur disant :

— Félicitations, je n'aurais pas cru que vous y arriveriez avant la fête de l'Unification... C'est terrible, n'est-ce pas ? quand on arrive ici et que tout le monde applaudit... Félicitations, vous vous y habituerez avant même... Félicitations...

La chambre était grande et tendue de bleu pâle ; il y avait un grand lit aux draps bleus, avec plusieurs oreillers, et au mur un grand tableau représentant des nymphéas sur un étang ; une table aussi, avec des assiettes recouvertes de bols, des verres, des cruches et des bouteilles, et des fauteuils vert foncé ; sur un

meuble à tiroirs long et bas, était posée une coupe de chrysanthèmes blancs et jaunes.

— C'est très beau, dit Copeau. Merci.

La jeune fille qui l'avait conduit, un membre d'apparence normale, tout au plus âgée de seize ans, et vêtue de paplon blanc, lui dit :

— Assieds-toi, pour que je puisse ôter tes...

Elle désigna ses pieds.

— Chaussures, compléta-t-il en souriant. Non, merci, sœur. Je peux le faire seul.

— Fille, dit-elle.

— Fille ?

— Les programmeurs sont nos Pères et Mères.

— Oh ! Très bien. Merci, fille. Tu peux t'en aller, maintenant.

Elle parut surprise et peinée.

— Je suis censée rester pour m'occuper de toi. Elle aussi. (De la tête, elle désigna une porte ouverte d'où venaient de la lumière et un bruit d'eau qui coule.)

Copeau alla voir.

C'était une grande salle de bains, toute bleue et brillante ; un autre jeune membre en paplon blanc était agenouillé devant une baignoire déjà presque pleine, agitant l'eau de sa main. Elle se retourna, sourit, et dit :

— Bonjour, Père.

— Bonjour... dit Copeau. (Une main sur le montant de la porte, il se retourna vers la première jeune fille qui retirait le couvre-lit et arrangeait les oreillers, puis regarda de nouveau la seconde, qui leva la tête et lui sourit.) ... fille, ajouta-t-il.

4

Il était assis dans son lit, et prenait juste une cigarette après avoir fini son petit déjeuner, lorsqu'on frappa à la porte. Une des jeunes filles alla ouvrir et Dover entra, souriant et rasé de frais, vêtu de soie jaune.

— Alors frère, comment vas-tu ?

— Pas mal, répondit Copeau. Pas mal du tout.

L'autre jeune fille lui donna du feu et retira le plateau du petit déjeuner, après lui avoir demandé s'il voulait encore du café.

— Une tasse de café, Dover ?

— Non, merci.

Il s'installa confortablement dans un des fauteuils vert foncé et allongea les jambes. Il considéra Copeau en souriant :

— Tu t'es remis du choc ?

— Ça, non, alors !

— C'est une coutume établie de longue date. Tu t'amuseras beaucoup à l'arrivée du prochain groupe.

— Quand même, c'est cruel. Très cruel.

— Tu verras que tu riras et applaudiras avec les autres.

— Il arrive souvent des groupes ?

— Il peut se passer des années sans qu'il en arrive un seul, et parfois il y en a deux à un mois d'intervalle. La moyenne s'établit à une personne virgule quelque chose par an.

— Je parie que tu étais en contact avec Uni pendant tout ce temps ?

Dover inclina la tête en souriant.

— Un téléord de la taille d'une boîte d'allumettes. En fait, c'est là que je le cachais.

— Salaud ! s'exclama Copeau sans agressivité.

La jeune fille qui avait pris le plateau était sortie et l'autre changea le cendrier de la table de chevet, ramassa sa

combinaison et la remit sur le dos d'une chaise, puis disparut dans la salle de bains.

Dover la suivit des yeux, puis regarda Copeau avec un sourire moqueur.

— Tu as passé une bonne nuit ? lui demanda-t-il.

— Mm-hmm. Je suppose qu'elles ne sont pas traitées.

— Pas dans tous les domaines, en tout cas. J'espère que tu ne m'en veux pas de ne t'avoir donné aucune indication en route, mais le règlement est formel : n'apporter aucune aide en dehors de celle qui vous est demandée, ne faire aucune suggestion, demeurer neutre dans la mesure du possible, et s'efforcer d'éviter les effusions de sang. Je n'aurais même pas dû te dire cela sur le bateau – comme quoi Liberté était une prison – mais il y avait deux ans que j'étais là sans que personne n'ait même *songé* à entreprendre quelque chose ; tu vois pourquoi je tenais à presser un peu le mouvement.

— Ce n'est pas difficile à comprendre, dit Copeau, secouant ses cendres dans le cendrier immaculé.

— J'aimerais autant que tu n'en dises rien à Wei – avec lequel tu dois déjeuner à 1 heure juste.

— Karl aussi ?

— Non, rien que toi. Je suppose que Wei pense à toi pour le Haut Conseil. Je viendrai te prendre à moins 10 pour te conduire. Là-dedans, tu trouveras un rasoir – un machin qui ressemble à une torche électrique. Cet après-midi, nous irons au Médicentre pour t'ôter cette barbe.

— Il y a un Médicentre ?

— Il y a tout ici : Médicentre, bibliothèque, gymnase, piscine, théâtre – et même un jardin, dont tu jurerais qu'il est à la surface. Je te montrerai tout ça dès que nous aurons un moment.

— Et c'est ici que nous... habitons ?

— Oui, sauf nous autres, pauvres bergers. Je vais aller sur une autre île, mais pas avant six mois. Uni merci.

Copeau éteignit sa cigarette, l'écrasant lentement, avec soin.

— Et si je ne veux pas rester ? dit-il.

— Ne *veux pas* ?

— J'ai une femme et un bébé, te souviens-tu ?

— Nombre des autres aussi. Un devoir plus important te retient ici, Copeau. Un devoir envers la Famille tout entière, *y compris* envers les habitants des îles.

— Agréable devoir. Des combinaisons de soie et deux filles à la fois.

— Ça, c'est pour la première nuit. Ce soir, tu auras de la chance si tu en as une. (Il se redressa sur son fauteuil et se tint très droit.) Écoute, Copeau, je sais bien qu'il y a des... avantages superficiels qui pourraient faire paraître tout ceci un peu douteux. Mais la famille *a besoin* d'Uni. Souviens-toi comment ils vivent à Liberté ! Et elle a besoin de programmeurs non traités pour faire marcher Uni et... bon, Wei t'expliquera tout cela mieux que moi. De toute façon, un jour par semaine, nous portons du paplon et mangeons des gatototaux.

— Un jour entier ? Vraiment ?

— Oui, oui, dit Dover en se levant. (Il alla vers la chaise où était posée la combinaison verte de Copeau et en tâta les poches.) Tout est dedans ? demanda-t-il.

— Oui. Y compris quelques photos que j'aimerais garder.

— Désolé, aucun objet amené du dehors. Toujours le règlement. (Il se baissa pour prendre les chaussures, puis se redressa et le regarda.) Au début, on est un peu incertain, je sais, mais tu verras, une fois que tu verras les choses dans leur vraie perspective, tu seras fier de rester. C'est une obligation.

— Je m'en souviendrai.

On frappa à la porte, et la jeune fille qui était sortie avec le plateau revint, avec une combinaison de soie bleue et des sandales blanches. Elle posa le tout au pied du lit.

— Si tu préfères du paplon, dit Dover en souriant, cela peut s'arranger.

La jeune fille le regarda.

— Ah non ! dit Copeau avec véhémence. Je suis aussi digne que vous de porter de la soie, je suppose.

— Bien sûr, dit Dover. Bien sûr. À 1 heure moins 10, alors, d'accord ?

Il se dirigea vers la porte, portant la combinaison verte par-dessus le bras et les chaussures à la main. La jeune fille se précipita pour la lui ouvrir.

— Qu'est-il arrivé à Buzz ? demanda Copeau.

Dover s'arrêta et se retourna ; il paraissait peiné.

— Il s'est fait prendre à '015.

— Et il a été traité ?

Dover fit un signe d'assentiment.

— Encore et toujours le règlement, dit Copeau.

Dover inclina de nouveau la tête en signe d'assentiment, puis fit volte-face et sortit.

Il y avait de très minces steaks cuits dans une sauce brune légèrement épicée, de petits oignons frits et des tranches d'un légume jaunâtre que Copeau n'avait jamais vu sur Liberté – « de la courge », lui expliqua Wei –, accompagnés par un vin rouge léger moins délicieux que le vin blanc de la veille. Ils mangeaient avec des couverts en or, dans des assiettes blanches à large bordure dorée.

Wei, en soie grise, mangeait rapidement, coupant son steak, le portant à sa bouche ridée et ne le mâchant que deux ou trois fois avant de l'avaler et d'en couper un autre morceau. Il ne s'interrompait que pour boire une gorgée de vin et s'essuyer la bouche de sa serviette.

— Ces choses existaient, dit-il. Y aurait-il eu une raison valable pour les détruire ?

La pièce était grande et agréablement meublée en style pré-U, en blanc et dans des tons orange, or et jaunes. Dans un coin, deux membres en combinaisons blanches attendaient près d'une table roulante.

— De prime abord, cela semble injuste, je sais, dit Wei, mais en dernière analyse, il *faut* que les décisions soient prises par des membres non traités, et on ne peut pas leur demander de se nourrir de gâteaux, de TV et de *Marx Écrivain*. Il sourit. Pas plus que de *Wei s'adressant aux Chimiothérapeutes*, ajouta-t-il en portant un carré de steak à la bouche.

— Pourquoi la Famille ne peut-elle pas prendre ses décisions elle-même ? demanda Copeau.

Wei mâcha et avala.

— Parce qu'elle n'en est pas capable. Pas capable de le faire raisonnablement, pour être plus précis. Si elle n'est pas traitée,

elle est... bon, vous en avez eu un échantillon sur votre île ; mesquine, stupide et agressive, motivée avant tout par des considérations égoïstes. Et par la peur.

Il mit une fourchette d'oignons dans sa bouche.

— Elle a réussi l'Unification, pourtant.

— Mmmm, certes, mais après quelles luttes ! Et combien la structure de l'Unification était fragile avant que nous l'étayions par les traitements ! Non, il fallait aider la Famille à devenir pleinement humaine – aujourd'hui, par les traitements ; demain, ce sera par l'engineering génétique – et prendre les décisions en son nom. Ceux qui en ont les moyens et l'intelligence en ont également le devoir. Le fuir serait une trahison contre l'espèce.

Tout en levant un morceau de steak vers sa bouche, il fit signe de son autre main.

— Et une partie de notre devoir, dit Copeau, est de tuer les membres à soixante-deux ans ?

— Ah, *ça* ! dit Wei. (Il sourit.) Une question cruciale, toujours posée avec sévérité.

Les deux membres s'étaient approchés, l'un tenant une carafe de vin et l'autre un plat en or, qu'il présenta sur la droite de Wei.

— Vous ne regardez qu'une partie du tableau, dit-il en soulevant un steak avec une grande fourchette en or. (Il le tint ainsi, tandis que la sauce en dégouttait.) Vous oubliez de tenir compte du nombre incalculable de membres qui mourraient bien plus jeunes, sans la paix, la stabilité et le bien-être que nous leur donnons. Essayez un moment de penser à la masse, pas aux individus qui la composent. (Il posa le steak sur son assiette.) Nous ajoutons bien plus d'années à la vie globale de la Famille que nous ne lui en ôtons. Bien, bien plus d'années. (Il nappa son steak de sauce et prit des oignons et de la courge.) Copeau ? demanda-t-il.

— Non, merci.

Copeau coupa lentement un morceau de la moitié de steak qui lui restait, pendant qu'on emplissait son verre.

— À propos, dit Wei, coupant un morceau de steak, l'âge de la mort est en fait plus proche de soixante-trois ans que de

soixante-deux, et augmentera encore, tandis que la population de la Terre sera graduellement réduite.

Il mit le morceau de steak dans sa bouche. Les membres se retirèrent.

Copeau posa sa fourchette.

— Dans votre calcul des années prises et données à la Famille, comptez-vous les membres qui n'ont pu naître ?

— Non, dit Wei, souriant. Nous ne manquons pas de réalisme à ce point. Si ces membres *naissaient*, il n'y aurait ni stabilité ni bien-être, et finalement plus de Famille. (Il choisit un morceau de courge, le mâcha et l'avalâ.) Je ne m'attends pas que vos sentiments changent en l'espace d'un repas. Regardez ce qui vous entoure, parlez avec tout le monde, fouinez dans la bibliothèque – surtout dans les départements histoire et sociologie. Plusieurs soirs par semaine, j'organise des discussions libres – le goût de l'enseignement ne se perd pas ; venez, posez des questions, discutez.

— J'ai laissé ma femme et mon bébé à Liberté.

— Ce dont je déduis qu'ils n'avaient pour vous qu'une importance relative.

— Je comptais revenir.

— Si nécessaire, nous prendrons des mesures pour assurer leur bien-être matériel. Si j'en crois Dover, vous vous en êtes d'ailleurs déjà occupé.

— Serai-je autorisé à y retourner ?

— Vous ne le voudrez pas. Je ne doute pas que vous finirez pas reconnaître que nous sommes dans le vrai et que vos responsabilités sont ici. (Il prit une gorgée de vin et tamponna sa bouche avec sa serviette.) Si nous errons sur quelque point mineur, vous pourrez un jour, lorsque vous serez membre du Haut Conseil, nous corriger. Seriez-vous par chance attiré par l'architecture et l'urbanisme ?

Copeau posa la fourchette qu'il venait à peine de reprendre et regarda un instant Wei avant de répondre.

— Il m'est plus d'une fois arrivé de penser à concevoir des bâtiments.

— Uni pense que, pour le moment, vous devriez faire partie du Conseil de l'Architecture. Réfléchissez-y. Allez voir Madhir, qui le dirige. (Il porta quelques petits oignons à ses lèvres.)

— Le fait est que je ne *sais* rien...

— Vous pourrez apprendre, si cela vous intéresse, dit Wei, découpant son steak. Ce n'est pas le temps qui manque.

— Oui... dit Copeau en le regardant. Les programmeurs vivent apparemment plus vieux que soixante-deux ans, et même que soixante-trois.

— Il faut conserver les membres exceptionnels le plus longtemps possible. Pour le bien de la Famille. (Il mâcha son steak en fixant Copeau de ses minuscules yeux en fente.) Voulez-vous entendre une chose incroyable ? Il est pratiquement certain que votre génération de programmeurs vivra indéfiniment. C'est fantastique, n'est-ce pas ? Nous les vieux, nous finirons par mourir un jour – les médecins disent que ce n'est pas sûr, tandis qu'Uni affirme le contraire. Mais, selon toute probabilité, vous, les jeunes, ne mourrez pas. Jamais.

Copeau découpa soigneusement un carré de steak, le mit dans sa bouche et le mâcha lentement.

— Je suppose, dit Wei, que cette notion vous trouble. Elle vous paraîtra plus séduisante lorsque vous vieillirez.

Lorsque Copeau eut avalé ce qu'il avait dans la bouche, il regarda le visage de Wei, son torse puissant couvert de fine soie grise, et de nouveau son visage.

— Ce gagnant du décathlon. Est-il mort naturellement, ou l'a-t-on tué ?

— On l'a tué, dit Wei. Avec son autorisation, librement, et même joyeusement, donnée.

— Évidemment. Il était traité.

— Un athlète ? Ils en reçoivent très peu. Non, il était fier de ce qu'il allait devenir. Son seul souci – hélas ! justifié, je le crains – était que je le maintienne « en forme ». Vous verrez que les enfants, les membres ordinaires qui vivent ici, rivalisent entre eux pour offrir des parties de leur corps à des fins de transplantation. Si vous vouliez remplacer votre œil, par exemple, vous les verriez tous arriver dans votre chambre pour

vous supplier de leur accorder cet honneur. (Il avala un morceau de courge.)

Copeau s'agita sur son siège.

— Mon œil ne me dérange pas. Au contraire, je l'aime bien.

— C'est une erreur. Si c'était irrémédiable, votre résignation serait parfaitement justifiée. Mais une imperfection qui peut être corrigée ? Cela, nous ne devons *jamais* l'accepter. (Il coupa une bouchée de steak.) Pour nous tous, il n'est qu'un but, un seul : la perfection. Nous n'en sommes pas encore là, mais cela viendra : une Famille génétiquement améliorée, les traitements devenus inutiles ; un corps de programmeurs vivant à jamais, ce qui permettra d'unifier les îles ; la perfection sur Terre, portant son drapeau loin, toujours plus loin, jusqu'aux étoiles. (Sa fourchette, piquée dans un rectangle de steak, s'arrêta devant ses lèvres. Le regard fixe et aveugle, il continua :) J'en rêvais déjà lorsque j'étais enfant : un univers d'hommes doux, aimants, serviables, altruistes. Je vivrai pour voir cela. Je vivrai pour le voir.

L'après-midi, Dover fit visiter le complexe à Copeau et à Karl. Ils virent la bibliothèque, le gymnase, la piscine et le jardin (« Christ et Wei ! – Attends de voir le coucher de soleil et les étoiles »), l'auditorium de musique, le théâtre, les salons ; la salle à manger aussi, et les cuisines.

— Je ne sais pas, de quelque part, expliquait un membre, tandis que d'autres déchargeaient un petit chariot plein de laitues et de citrons. Nous recevons tout ce dont nous avons besoin, continua-t-elle en souriant. Demande à Uni !

Il y avait quatre niveaux, reliés par des ascenseurs et de petits escalators. Le Médiocentre était au niveau inférieur. Ils y furent accueillis par les docteurs Boroviev et Rosen, hommes d'une activité juvénile, aux visages ratatinés apparemment aussi vieux que celui de Wei. Ils les examinèrent, et leur firent des infusions.

— Nous pouvons vous changer cet œil en deux temps, trois mouvements, vous savez, dit Rosen à Copeau, qui lui répondit :

— Je sais merci, mais il ne me gêne pas.

Ils remontèrent à la piscine. Dover nagea en compagnie d'une femme grande et belle que Copeau avait remarquée lors de leur arrivée. Il s'assit à côté de Karl sur le bord de la piscine et ils les regardèrent nager.

— Qu'en penses-tu ? demanda Copeau.

— Je ne sais pas bien, répondit Karl. Je suis content, bien sûr, et Dover dit que tout cela est nécessaire et que notre devoir est de les aider, mais... je ne sais pas. Ce sont eux qui dirigent Uni, soit, mais c'est quand même Uni, non ?

— Oui, dit Copeau. C'est exactement ce que je ressens.

— Il y aurait certainement eu un beau gâchis là-haut, si nous avions réalisé notre plan, mais ils auraient fini par y remettre de l'ordre, plus ou moins. (Il secoua la tête.) Honnêtement, Copeau, je ne sais pas quoi penser. Tout système mis en place par la Famille elle-même serait sans nul doute bien moins *efficace* qu'Uni et ces gens ; on ne peut pas nier cela.

— Évidemment pas.

— Et c'est incroyable ce qu'ils peuvent vivre longtemps... Regarde ces seins, Copeau. Christ et Wei !

De l'autre côté de la piscine, une femme à la peau claire et aux seins ronds s'apprêtait à plonger.

— Nous en reparlerons plus tard, veux-tu ? dit Karl en se laissant glisser dans l'eau.

— Bien sûr, dit Copeau. Ce n'est pas le temps qui manque.

Karl lui sourit puis traversa la piscine d'une brasse rapide.

Le lendemain matin, Copeau sortit de sa chambre et suivit le couloir tapissé de vert et orné de tableaux, en direction de la porte en acier située à son extrémité. Il n'était pas allé très loin lorsque Dover le rejoignit avec un « Bonjour, frère ! » enjoué.

— Bonjour, répondit Copeau, sans cesser d'avancer et sans se retourner. Est-ce à dire que je suis surveillé ?

— Uniquement lorsque tu t'engages dans cette direction.

— Même si j'avais de mauvaises intentions, que pourrais-je faire, les mains nues ?

— Je sais bien, mais le vieux est prudent. Il a une mentalité pré-U. (Il se tapota la tempe de l'index en souriant.) Mais ce n'est que les premiers jours.

Ils arrivaient au bout du couloir ; la porte coulissa devant eux, révélant un autre couloir, éblouissant de blancheur ; un membre en bleu toucha un lecteur et disparut par une porte.

Ils firent demi-tour et revinrent sur leurs pas. Derrière eux, ils entendirent le déplacement d'air de la porte qui se refermait.

— Tu auras l'occasion de le voir, dit Dover. Il te le fera sans doute visiter lui-même. Allons faire un tour au gymnase.

Après le déjeuner, Copeau alla aux bureaux du Conseil de l'Architecturo. Un petit vieillard tout joyeux le reconnut et lui souhaita la bienvenue – Madhir, chef du Conseil. Il semblait avoir plus de cent ans – pas seulement son visage, mais ses mains aussi, et apparemment tout son corps. Il présenta Copeau à quelques membres du conseil : une vieille femme du nom de Sylvie, un homme roux, dans la cinquantaine, dont Copeau ne saisit pas le nom, Gri-Gri, une jeune femme petite mais jolie. Copeau prit le café avec eux ; il y avait aussi des gâteaux à la crème. Ils lui montrèrent une série de plans dont ils discutaient justement, des projets de reconstruction de « villes G3 », provenant d'Uni. Ils discutèrent pour savoir s'il fallait ou non modifier les spécifications, posèrent des questions à un téléord, puis discutèrent de nouveau sur l'interprétation qu'il fallait donner à ses réponses. Sylvie exposa point par point les raisons pour lesquelles elle trouvait les plans d'une inutile monotonie. Madhir demanda à Copeau s'il avait une opinion ; il répondit qu'il n'en avait pas. Gri-Gri ne cessait de lui adresser des sourires tentateurs.

Il y avait réception au grand salon ce soir-là.

— Bonne année ! Joyeuse Unification !

— Je vais te dire ce que je n'aime pas ici ! lui cria Karl à l'oreille. Pas de whisky ! Tu t'imagines ? Puisque le vin est admis, pourquoi pas le whisky ?

Dover dansait avec la femme ressemblant à Lilas (pas vraiment ; elle n'était pas aussi belle, et de loin), et il y avait des gens, des gens qu'il avait vus à la salle à manger ou à la bibliothèque, à la piscine ou au salon de musique, et d'autres qu'il n'avait encore vus nulle part. Ils étaient plus nombreux que lorsque Karl et lui étaient arrivés – pas loin de cent,

certainement, sans compter les membres en paplon blanc se frayant habilement un chemin avec leurs plateaux.

— Joyeuse Unification ! lui dit une femme d'un certain âge, Héra ou Héla, il ne savait plus très bien, qui avait déjeuné à la même table que lui.

— Nous sommes presque en 172 ! dit-elle.

— Et oui ! Plus qu'une demi-heure.

— Oh, le voilà !

Elle se dirigea vers la porte où Wei, tout de blanc vêtu, venait d'apparaître, serrant des mains, embrassant des joues, souriant largement, les yeux disparaissant presque entre les rides. Copeau resta à l'écart. Gri-Gri, qui l'avait aperçu, lui fit signe en sautant pour qu'il l'aperçoive. Il lui fit signe aussi et lui sourit, mais n'alla pas vers elle.

Il passa le lendemain, jour de la Fête de l'Unification, au gymnase et à la bibliothèque.

Il alla plusieurs fois aux soirées de discussions de Wei. Elles avaient lieu dans le jardin, ce qui était certes un agrément. L'herbe et les arbres étaient réels, les étoiles et la lune l'étaient presque – cette dernière avait des phases, mais ne changeait jamais de place dans le « ciel ». Une légère brise soufflait, leur amenant parfois des gazouillis d'oiseaux. Quinze ou vingt programmeurs prenaient généralement part aux discussions, assis sur des chaises ou dans l'herbe, mais c'était surtout Wei qui parlait. Il citait volontiers *La Sagesse vivante* et avait un talent singulier pour ramener les questions particulières aux grandes généralités. Parfois, il renvoyait une question à Gustafen, chef du Conseil de l'Éducation, ou à Boroviev, qui dirigeait le Conseil Médical, ou à un autre membre du Haut Conseil.

Au début, Copeau s'asseyait au dernier rang et se contentait d'écouter, puis il commença à poser des questions – pourquoi une partie au moins du traitement ne pouvait-elle, comme c'était le cas tout au début, être établie sur une base volontaire ? La perfection humaine ne comportait-elle pas un certain degré d'égoïsme et d'agressivité ? L'égoïsme, en fait, ne jouait-il pas un rôle important dans leur propre acceptation de ce qu'ils

baptisaient « devoir » et « responsabilité » ?... Plusieurs programmeurs semblèrent s'offusquer de ces questions, mais Wei y répondait avec patience et à fond. Il semblait même avoir une certaine prédilection pour elles, et entendait son « Wei ? » avant celui des autres. Copeau ne s'asseyait plus au dernier rang.

Une nuit, il se redressa dans son lit, alluma une cigarette et fuma dans l'obscurité.

La femme qui était à ses côtés lui caressa le dos.

— Vraiment, Copeau, dit-elle, c'est la meilleure solution, pour tous.

— Tu lis dans les esprits ?

— Quelquefois.

Elle s'appelait Deirdre et faisait partie du Conseil Colonial. Elle avait trente-huit ans, la peau claire, n'était pas spécialement jolie, mais sensée, bien faite et de bonne compagnie.

— Je commence en effet à croire que *c'est* la meilleure solution, mais je me demande, si c'est la logique de Wei qui m'a convaincu, ou bien le homard, Mozart et toi. Sans oublier la perspective de vivre éternellement.

— J'avoue que cela me fait peur.

— À moi aussi.

Elle continua à lui caresser le dos.

— J'ai mis deux mois à me calmer.

— À te calmer ? C'est en ces termes que tu y penses ?

— Oui. Et grandir aussi, faire face au réel.

— Pourquoi alors cela donne-t-il l'impression d'un abandon, d'une soumission ?

— Allonge-toi, dit Deirdre.

Il éteignit sa cigarette, posa le cendrier sur la table de chevet, puis s'allongea, tourné vers elle. Ils s'embrassèrent, se tenant par les épaules.

— Je t'assure, à longue échéance, c'est la meilleure solution, pour tout le monde. Peu à peu, nous pourrons apporter des améliorations, dans le cadre de nos conseils respectifs.

Ils continuèrent à s’embrasser et commencèrent à se caresser, puis rejetèrent les draps et Deirdre passa sa jambe par-dessus la hanche de Copeau, et il pénétra facilement en elle.

Un matin, il était assis dans la bibliothèque, lorsqu’une main vint se poser sur son épaule. Il se retourna, surpris, et vit Wei, qui se penchait pour regarder dans l’oculaire de la visionneuse.

— Bien, dit-il après un moment. Bon choix. (Il regarda encore un moment, puis se redressa, lâcha l’épaule de Copeau et lui sourit.) Lisez Liebman aussi, et Okida et Marcuse. Je vais vous préparer une liste de titres, et vous la donnerai au jardin, ce soir. Vous serez là ?

Copeau inclina la tête.

Ses jours devinrent une routine : les matinées à la bibliothèque, les après-midi au Conseil.

Il étudia les techniques de construction et le planning de l’environnement, examina les graphiques de productivité des usines, et d’autres visualisant la circulation dans les immeubles résidentiels. Madhir et Sylvie lui montrèrent des maquettes de bâtiments en voie de construction et de bâtiments futurs, de villes telles qu’elles existaient et de villes telles qu’elles pourraient être un jour. Il était le huitième membre du Conseil ; parmi les sept autres, trois avaient tendance à critiquer et à modifier les avant-projets d’Uni, et quatre, dont Madhir, étaient enclins à les accepter sans discussion. Le Conseil se réunissait en réunion plénière tous les vendredis ; les autres jours, rarement plus de quatre ou cinq membres étaient présents. Un jour, il n’y eut même que Copeau et Gri-Gri et ils se retrouvèrent enlacés sur le divan du bureau de Madhir.

Après le Conseil, Copeau allait au gymnase ou à la piscine. Il mangeait en compagnie de Deirdre, de Dover et de sa « femme du jour », et de quiconque venait se joindre à eux – dont Karl, parfois, qui était au Conseil des Transports et s’était résigné à ne boire que du vin.

Un jour de février, Copeau demanda à Dover s’il pouvait se mettre en rapport avec son remplaçant à Liberté, pour avoir des nouvelles de Lilas et de Jan et savoir si Julia s’occupait réellement d’eux comme il avait été convenu.

— Bien sûr, dit Dover. Cela ne pose aucun problème.

— Merci. J’apprécierais vraiment beaucoup que tu le fasses.

Quelques jours plus tard, Dover vint le retrouver à la bibliothèque.

— Tout va bien, Lilas habite toujours la même chambre, ne travaille pas, paie son loyer et achète régulièrement à manger. Julia est donc fidèle à sa promesse.

— Merci, Dover. Cela m’ôte un poids de la conscience.

— Notre homme là-bas ira jeter un coup d’œil de temps en temps. Si elle a besoin de quelque chose, on peut toujours envoyer de l’argent par la poste.

— Je sais. Wei me l’a dit. (Copeau sourit.) Pauvre Julia ! Elle pourvoit à la subsistance de toutes ces familles, alors que ce n’est pas réellement nécessaire. Si elle le savait, elle aurait une attaque !

— Oui, je suppose, dit Dover en souriant. Évidemment, tous ceux qui partent n’arrivent pas jusqu’ici. Dans certains cas, *c’est* donc nécessaire.

— Exact. Je n’y avais pas réfléchi.

— Bien. On se revoit pour déjeuner.

— D’accord. Et merci.

Dover parti, Copeau se pencha de nouveau vers la visionneuse. Il posa son doigt sur le bouton de changement de page et, au bout d’un moment, appuya.

Il commençait à prendre la parole aux réunions du Conseil et posait moins de questions aux discussions de Wei. On fit circuler une pétition demandant que l’on ne mange plus de gâteaux qu’un seul jour par mois ; il hésita, mais finit par la signer. Il passa de Deirdre à Blackie puis à Nina, pour revenir enfin à Deirdre. Il suivit les bavardages des petits salons : éternelles histoires de coucheries et anecdotes drôles sur les membres du Haut Conseil. Il suivit quelques modes : construire des avions en papier, parler de langues pré-U (ce fut ainsi qu’il apprit à prononcer le français).

Un matin, il se réveilla très tôt et alla au gymnase. Wei était là, sautant par-dessus un cheval d’arçons en balançant des haltères, ruisselant de sueur, les muscles jouant sous la peau, les

hanches étroites. Il portait un cache-sexe noir et quelque chose de blanc autour du coup.

— Tiens, un autre lève-tôt ! Bonjour, dit-il, sautant en selle puis à terre tout en faisant des cercles avec ses haltères au-dessus de sa tête couronnée de quelque touffes de cheveux blancs.

— Bonjour, dit Copeau.

Il alla accrocher sa robe ; quelques crochets plus loin, il y en avait une autre, bleue.

— Vous n'étiez pas à la discussion, hier soir.

Copeau tourna la tête tout en continuant à ôter ses sandales.

— Il y avait une partie. Pour l'anniversaire du Patya.

— Ne vous excusez pas, voyons, je ne faisais que le mentionner.

Copeau alla sur une natte et commença à trotter sur place. La chose blanche autour du cou de Wei était une mince bande de soie, nouée serré.

Wei cessa de sauter et laissa tomber les haltères, puis alla prendre une serviette pendue sur les barres parallèles.

— Madhir craint que vous ne deveniez un radical, dit-il en souriant.

— Il ne sait que la moitié de la vérité.

Wei l'observa, souriant toujours, passa la serviette sur ses épaules fortement musclées et sous ses aisselles.

— Vous vous entraînez tous les matins ?

— Non, une ou deux fois par semaine. Je ne suis pas de tempérament athlétique. (Il se frotta énergiquement le dos.)

Copeau cessa de trotter.

— Wei, j'aurais aimé vous parler de quelque chose.

— Oui ?

Copeau fit un pas vers lui.

— Le lendemain de mon arrivée, nous avons déjeuné ensemble...

— Oui ?

Copeau s'éclaircit la gorge.

— Vous aviez dit que, si je le désirais, on pourrait changer mon œil. Rosen m'a fait la même remarque.

— Bien sûr. Voulez-vous que ce soit fait ?

Copeau le regarda, apparemment pas très sûr de lui.

— Je ne sais pas bien, mais cela me semble tellement... futile. D'un autre côté, j'ai toujours été conscient de ce fait...

— Il n'est jamais futile de remédier à un défaut, et c'est se rendre coupable de négligence que de ne pas le faire.

— Pourrai-je me faire poser une lentille de contact ? Une lentille marron ?

— C'est possible, si vous voulez le dissimuler sans le corriger vraiment.

Copeau se détourna un instant, puis le regarda en face.

— Bien. J'aimerais que ce soit fait.

— Parfait, dit Wei. (Il continua en souriant :) J'ai changé d'yeux deux fois. On voit un peu trouble pendant quelques jours, c'est tout. Descendez au Médicentre dès ce matin, et dites à Rosen de le faire lui-même, le plus tôt possible.

— Merci, dit Copeau.

Wei mit sa serviette autour de son cou et, levant les bras vers les barres parallèles, se suspendit et avança le long des barres.

— Mais n'en parlez pas, si vous ne voulez pas que les enfants viennent vous empoisonner.

Ce fut fait ; il se regarda dans une glace ; ses deux yeux étaient marron. Il sourit, s'éloigna d'un pas, puis se rapprocha de nouveau. Souriant, il se regarda en se tournant d'un côté, puis de l'autre.

Lorsqu'il se fut habillé, il se regarda de nouveau.

En le voyant entrer dans le salon, Deirdre dit :

— C'est merveilleux ! Tu es bien plus beau ainsi ! Karl, Gri-Gri, venez voir l'œil de Copeau !

Des membres les aidèrent à revêtir de lourds manteaux chaudement doublés et munis de capuchons. Ils les fermèrent jusqu'en haut et enfilèrent d'épais gants verts. Un membre leur ouvrit la porte.

Ils entrèrent et, côte à côte, avancèrent entre deux murs de mémoires blindées d'acier, leur haleine se condensant, bleuâtre, devant eux. Wei lui parla de la température interne des unités, de leur capacité, de leur poids, de leur nombre. Ils tournèrent et

s'engagèrent dans une allée plus étroite dont les parois convergeaient, loin devant eux, vers un autre mur d'acier.

— Je suis venu ici quand j'étais enfant.

— Dover me l'a dit.

— J'avais très peur alors, mais il y a une certaine... majesté dans cet ordre, cette précision...

Wei hocha la tête.

— Oui, dit-il, les yeux brillants. Je cherche des prétextes pour y venir.

Ils contournèrent un pilier puis tournèrent de nouveau pour s'engager dans une autre allée prise entre deux rangées d'unités de mémoire disposées dos à dos.

De nouveau vêtus uniquement de leurs combinaisons, ils se penchèrent sur les bords d'un vaste puits protégé par un garde-fou, au-dessus d'énormes cubes d'acier ou de béton, reliés entre eux par des canalisations peintes en bleu et projetant d'autres canalisations, de plus fort diamètre, vers un plafond bas violemment éclairé.

— Je me suis laissé dire que vous portiez un intérêt particulier au système de réfrigération, dit Wei, souriant, et Copeau parut mal à l'aise.

À côté du puits, s'élevait un pilier d'acier, et plus loin s'ouvrait un autre puits, puis un autre pilier, et encore un puits... La salle dans laquelle ils se trouvaient était immense, fraîche et silencieuse. De part et d'autre, s'éloignaient de longs murs couverts d'appareils de télécommunication dont les témoins lumineux rouges brillaient à perte de vue. Plusieurs membres en bleu s'affairaient à remplacer un grand panneau moucheté d'or et de noir. À une extrémité de la salle, se trouvaient quatre réacteurs surmontés de calottes rouges, derrière lesquels, protégés par une paroi de verre, une demi-douzaine de programmeurs étaient assis autour d'une console hémisphérique, tournant des pages, parlant dans des microphones...

— Et voilà ! dit Wei.

Copeau regarda de nouveau autour de lui, comme pour mieux tout absorber.

— Christ et Wei ! dit-il dans un souffle.

Wei eut un rire étonnamment jeune et gai.

Ils restèrent un certain temps, allant de-ci, de-là, regardant, parlant avec plusieurs membres, puis ressortirent par un couloir pavé et carrelé de blanc. Une porte d'acier coulissa devant eux, et le bruit de leurs pas fut étouffé par d'épais tapis.

5

Dans les premiers jours de septembre 172, un groupe de sept hommes et femmes, accompagnés par le « berger » Anna, partit des Iles Andaman, dans la Baie de la Stabilité, pour détruire Uni. À l'occasion des repas, on informait les programmeurs de leur avance. Deux membres du groupe « échouèrent » à l'aéroport de SEA77120 (hochements de tête et soupirs désappointés), et deux autres, le lendemain, en essayant de prendre une voiture collective à EUR46209 (hochements de tête et soupirs désappointés). Dans la soirée du jeudi 10 septembre, les trois autres, un homme et une femme fort jeunes et un homme assez âgé, entrèrent l'un après l'autre dans le grand salon, les mains sur la tête ; dans leurs regards, la colère se mêlait à la peur. Derrière eux, une petite femme boulotte et souriante rempocha un pistolet.

La femme et les deux hommes regardaient avec stupeur les programmeurs qui s'étaient levés et applaudissaient en riant. Copeau, à côté de Deirdre, riait bruyamment et applaudissait très fort. Tous les programmeurs riaient et applaudissaient tandis que les nouveaux venus abaissaient leurs mains, se regardaient, regardaient leur accompagnatrice qui, elle aussi, riait et applaudissait.

Wei, en robe verte brodée d'or, approcha en souriant et leur serra la main. Les programmeurs se firent mutuellement signe de se taire. Wei touchait son col et disait :

— Au-dessus, du moins. Plus bas...

Les programmeurs rirent, puis firent de nouveau silence, et approchèrent pour féliciter les nouveaux arrivants.

Quelques minutes plus tard, la femme boulotte traversa la foule et sortit du salon. Elle tourna sur la droite et se dirigea vers un escalator desservant le niveau supérieur. Copeau la suivit :

— Félicitations.

— Merci, dit la femme, se tournant vers lui avec un sourire las.

Elle devait avoir dans les quarante ans ; son visage était sali, et elle avait des cernes noirs sous les yeux.

— Quand êtes-vous arrivé ?

— Il y a environ huit mois.

— Avec qui ?

Elle monta sur l'escalator. Copeau la suivit.

— Avec Dover.

— Ah ! Il est encore ici ?

— Non, il est reparti le mois dernier. Vos gens ne sont pas arrivés les mains vides, j'imagine ?

— Hélas ! non. Mon épaule me fait tellement mal. J'ai laissé les sacs près des ascenseurs, et je vais justement les chercher.

Elle descendit de l'escalator. Copeau l'accompagna.

— Je vais vous aider.

— C'est inutile. Je demanderai à un des enfants, dit-elle en prenant un couloir sur sa droite.

— Mais cela ne me dérange nullement.

Le couloir longeait la paroi de verre de la piscine.

— Voilà où je serai, dans un quart d'heure !

— Je viendrai vous y rejoindre, dit Copeau.

Elle lui jeta un regard de côté.

— Je veux bien.

Boroviev arrivait vers eux, accompagné d'un membre.

— Anna ! Bonjour ! dit-il, et ses yeux étincelèrent dans son visage fané.

Le membre, une jeune fille, sourit à Copeau.

— Bonjour ! dit la femme en serrant la main de Boroviev. Comment va ?

— Merveilleusement bien ! Mais vous paraissez épuisée.

— Je le suis.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, oui. Ils sont en bas. Je vais mettre les sacs en lieu sûr.

— Avant tout, prenez du repos !

— J'y compte bien. Six mois de repos !

Boroviev sourit à Copeau, puis, prenant le membre par la main, continua son chemin. La femme et Copeau continuèrent

vers la porte d'acier située à l'extrémité du couloir ; ils passèrent devant l'arcade menant au jardin ; quelqu'un y chantait en s'accompagnant à la guitare.

— Quel genre de bombes avaient-ils ?

— Tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Du plastic. On les jette et ça fait boum ! Je serai heureuse de m'en débarrasser.

La porte d'acier s'ouvrit devant eux ; ils la franchirent et prirent, sur leur droite, un couloir immaculé bordé de portes munies de lecteurs.

— De quel conseil faites-vous partie ? demanda la femme.

— Attendez une seconde, dit Copeau en s'arrêtant et en la prenant par le bras.

Elle s'arrêta et se retourna vers lui ; il lui donna un violent coup de poing dans l'estomac puis, prenant sa tête dans ses deux mains, la projeta contre le mur, la laissa revenir et la projeta de nouveau, puis la lâcha. La femme s'affaissa lentement – un carreau était brisé – puis s'écroula lourdement et tomba de côté sur le sol, un genou relevé, les yeux fermés.

Copeau ouvrit la porte la plus proche. Des toilettes.

Il y avait deux cabines. Maintenant la porte ouverte avec son pied, il se pencha et prit la femme par les épaules. Un membre – un garçon, la vingtaine – surgit dans le couloir et le regarda avec effarement.

— Vite, dit Copeau. Venez m'aider.

Le garçon approcha, très pâle.

— Que s'est-il passé ?

— Elle s'est évanouie. Prenez-la par les pieds.

Ils la portèrent dans les toilettes et la posèrent sur le sol.

— Il faudrait l'emmener au Médocentre, dit le garçon.

— Dans un moment.

Copeau s'agenouilla à côté de la femme et fouilla dans les poches de sa combinaison de paplon jaune. Il en sortit le pistolet et le dirigea contre le jeune garçon.

— Fais face au mur. Et pas un mot.

Le garçon ouvrit une bouche stupéfaite puis se retourna et se mit face au mur séparant les deux toilettes.

Copeau se releva, changea le pistolet de main en le prenant par le canon et enjamba la femme, puis, sans attendre, l'abattit

sur le crâne rasé du garçon. La force du coup le fit tomber à genoux, puis il s'inclina sur le côté ; sa tête reposait sur un gros tuyau ; une tache rouge brillait dans ses cheveux noirs et ras.

Copeau se détourna, examina un instant le pistolet puis le reprit par la crosse, releva le cran de sûreté et le tourna vers le mur : un filament rouge, aussitôt disparu, brisa un carreau de faïence, perçant au-delà un mince trou d'où fusait de la poussière. Copeau mit le pistolet dans sa poche et, enjambant de nouveau la femme, sortit dans le couloir.

Il referma soigneusement la porte et s'éloigna d'un pas rapide, la main crispée autour du pistolet. Arrivé à l'extrémité du couloir, il prit sur sa gauche.

Un membre qui venait dans sa direction lui sourit :

— Bonjour, Père.

— Fils, dit Copeau en le croisant.

Sur sa droite, il vit une porte. Il l'ouvrit, entra et la referma tout en sortant son pistolet. Il mit un moment à s'accoutumer à l'obscurité.

En face de lui, sous un plafond émettant une lueur imperceptible, luisaient, roses, marron, jaunes, les mémoires pour touristes, la croix et la faucille dorées, l'horloge murale (*9 h 33 jeu 10 sep 172 A.U.*).

Il passa devant les autres vitrines, éteintes, endormies, de plus en plus visibles à la lumière d'une porte ouverte sur le hall.

Par terre, au centre du hall, se trouvaient trois sacs, un pistolet et deux couteaux. Un autre sac était posé à côté des ascenseurs.

Wei se radossa dans son fauteuil et tira une bouffée de sa cigarette.

— Croyez-moi, à ce stade, tout le monde pense comme vous. Mais même nos antagonistes les plus entêtés en viennent à admettre que nous sommes sages et que nous avons raison. Il leva les yeux sur les programmeurs qui faisaient cercle autour de lui.

— N'est-ce pas, Copeau ?

Souriant, il le chercha des yeux.

— Copeau est sorti, dit Deirdre.

— Il a suivi Anna, ajouta un autre programmeur.

— Dommage pour toi, Deirdre, dit une troisième voix.

Deirdre se retourna et rétorqua :

— Il n'a pas suivi Anna ; il est simplement sorti, et va revenir dans un instant.

— Un peu fatigué, sûrement ? dit quelqu'un.

Wei examina l'extrémité incandescente de sa cigarette et se pencha en avant.

— Tout le monde ici pourra vous le confirmer, dit-il en souriant aux nouveaux venus. (Et il ajouta :) Si vous voulez bien m'excuser ? Je ne serai pas long.

Il se leva et les programmeurs s'écartèrent pour lui céder le passage.

Le sac semblait plein de paille. Sa moitié supérieure, du moins, car sous une planchette de bois, se trouvaient, impeccablement rangés, gâteaux, outils, rouleaux de fil métallique, papiers et qui sait quoi encore. Il ôta la paille, trouva d'autres compartiments séparés par des planchettes – le premier ne contenait que de la paille ; dans le second, ses doigts sentirent une surface douce mais ferme. Il écarta la paille et retira une grosse boule d'un blanc grisâtre, pareille à de la glaise, sur laquelle des brins de paille étaient restés collés. Il la posa sur le sol et en sortit deux autres – de nouveau, un compartiment vide – puis une quatrième. Il arracha les cadres de bois et vida le sac – paille, outils, tout – puis y posa les quatre bombes, l'une contre l'autre ; ensuite, il ouvrit les autres sacs et mit les bombes qu'il y trouva (cinq dans un sac, six dans l'autre) à côté des premières. Il restait de la place pour trois bombes.

Il se leva et alla chercher le sac resté près des ascenseurs. Un bruit le fit se retourner – son pistolet était resté près des sacs – mais l'entrée était fermée, ne laissant filtrer aucune lumière et le bruit (un murmure ? un froissement de soie ?) s'était tu. Ce n'était peut-être qu'un écho de ses propres mouvements...

Sans quitter la porte des yeux, il recula jusqu'au sac, le saisit par la sangle et le ramena au centre du hall. Accroupi, le pistolet à ses pieds, il en retira trois bombes qu'il rangea à côté des

autres ; cela faisait trois rangées de six ; il remit un peu de paille par-dessus et referma le sac, puis passa son bras dans la sangle, cala celle-ci sur son épaule et se releva.

Le pistolet qui était avec les sacs était également à rayons L, et d'un modèle plus récent que le sien. Il se baissa de nouveau pour l'examiner, tenant prudemment le sac lourdement chargé contre sa hanche. Il prit le pistolet et l'ouvrit. Le générateur avait été remplacé par une pierre. Il le reposa et prit un des couteaux – un couteau pré-U à manche noir, dont la lame était amincie par l'usage mais bien aiguisée, et le glissa dans sa poche. Tenant à la main le pistolet dont il avait vérifié le fonctionnement et soutenant de la main gauche le dessous du sac, dont le contenu bougeait dangereusement, il s'avança silencieusement vers la porte.

Il l'ouvrit. Tout était silencieux. Il essaya de percer la pénombre, puis avança. Un téléord géant était exposé sur sa gauche (n'était-il pas cassé, la première fois qu'il était venu ?) ; il le dépassa, puis s'arrêta brusquement. Quelqu'un était allongé au pied du mur, immobile.

Non ! C'était un brancard – deux brancards, plutôt, chargés d'oreillers et de couvertures. Les mêmes, peut-être, dont Papa Jan et lui s'étaient couverts. Cela n'avait rien d'impossible.

Il resta un moment plongé dans ses souvenirs, puis continua à avancer. Bientôt, il vit la porte que Papa Jan avait dû le forcer à franchir. Et le lecteur. Le premier lecteur qu'il ait passé sans le toucher. Comme il avait eu peur !

« Cette fois, tu n'auras pas besoin de me pousser. Papa Jan », pensa-t-il.

Il entrouvrit la porte, jeta un coup d'œil sur le palier violemment éclairé : personne. Il entra.

Il descendit vers le froid ; il avançait vite, maintenant, pensant au garçon et à la femme qui allaient peut-être reprendre conscience, ou que l'on finirait par découvrir.

Il descendit jusqu'au premier niveau des mémoires d'Uni.

Puis jusqu'au second.

Et arriva enfin au niveau inférieur.

Son pistolet à la main, il pesa de son épaule sur la porte et tourna lentement la poignée.

Des petits points rouges luisaient dans une semi-obscurité. Le plafond bas ne donnait qu'une très faible lumière. Il ouvrit la porte plus grand. Juste en face de lui, s'ouvrait un des puits donnant sur les réfrigérateurs ; il pouvait apercevoir les tuyaux bleus s'élevant à la verticale. Au-delà, c'était une succession de piliers et de garde-fous. Les réacteurs se trouvaient à l'extrémité opposée de la salle, leurs calottes rouges dédoublées par la paroi de verre de la salle de programmation.

Pas un seul membre en vue, toutes les portes fermées, aucun bruit, excepté un bourdonnement grave et régulier. Il ouvrit complètement la porte et aperçut le second mur constellé de lumières rouges.

Il avança d'un pas, tenant la porte derrière lui, puis la laissa se refermer, abaissa son pistolet et, le prenant par la courroie, déposa doucement le sac à ses pieds. Son cou fut pris dans un étau et sa tête rejetée en arrière. Sous son menton, il aperçut un coude revêtu de soie verte ; le bras se resserra, l'étouffant, et une poigne d'acier immobilisa sa main droite.

— Petit menteur, murmura Wei à son oreille. Quel plaisir de te tuer !

De sa main libre, Copeau essaya d'éloigner le bras qui l'étouffait, mais il était de marbre : un bras de statue sous la fine soie. Il fit un pas en arrière pour trouver un point d'appui lui permettant de rejeter Wei, mais celui-ci avait reculé en même temps, et Copeau se retrouva arqué, impuissant, tandis que Wei le traînait sous le plafond faiblement lumineux qui tournait, tournait... il sentit qu'on lui tordait la main, qu'on la frappait violemment, à plusieurs reprises, contre le garde-fou de fer ; il lâcha le pistolet, qui tomba avec fracas dans le puits. Sa main trouva l'oreille de Wei, l'agrippa et la tordit. Le bras aux muscles durcis se resserra encore autour de son cou ; le plafond rosit et se mit à battre. Il plongea la main dans le col de Wei, saisit la mince bande de tissu collant à la peau, enfonça les jointures de ses doigts aussi fort que possible dans la chair coriace et striée. Wei lui lâcha la main droite pour saisir celle qui agrippait son cou. De sa main libérée, Copeau réussit à se dégager du bras qui l'étouffait. Il respira avidement.

Il se trouva violemment projeté contre les panneaux de télécommunications, le ruban déchiré à la main. Il saisit un des panneaux par les poignées dont il était muni, l'arracha, se retourna et le jeta contre Wei qui venait sur lui. Wei le rejeta d'un bras et continua à avancer, les bras levés, prêts à s'abattre. Copeau se baissa légèrement, le bras gauche levé devant lui (« Ta garde, Œil-Vert ! » criait le capitaine Gold). Des coups frappèrent son bras ; il détendit le poing et frappa Wei dans la région du cœur. Wei recula, lançant des coups de pied devant lui. Copeau s'éloigna du mur, décrivant un cercle autour de lui ; il enfonça sa main endolorie dans sa poche et trouva le manche du couteau. Wei se précipita sur lui et abattit ses poings sur sa nuque et ses épaules. Se protégeant de son mieux avec sa main gauche, il leva le couteau, coupant sa propre combinaison, puis l'enfonça dans le ventre de Wei – lentement d'abord, puis à fond, jusqu'à ce que seul le manche dépasse des replis de soie. Les coups continuaient à pleuvoir. Il retira le couteau et se recula.

Wei resta comme paralysé. Il regarda le couteau que tenait Copeau, puis baissa les yeux sur son ventre. Il se toucha la taille puis regarda ses doigts.

Copeau tournait lentement autour de lui, l'observant, le couteau levé.

Wei plongea ; Copeau leva le couteau ; Wei lui saisit le bras de ses deux mains et le poussa contre le garde-fou, puis se laissa tomber à genoux sur lui. Copeau enfonça sa main dans le col vert et or déchiré et serra, serra le plus fort possible. Il parvint à se dégager et, penché au-dessus de lui, continua à serrer. Wei frappa violemment son poignet, l'obligeant à lâcher prise, mais Copeau libéra sa main droite et plongea le couteau dans le flanc de Wei, qui se jeta brusquement en arrière pour éviter le coup et bascula par-dessus le garde-fou ; il tomba sur une grande structure cylindrique en acier, glissa et se retrouva mi-assis, mi-allongé contre une énorme canalisation bleue, la tête levée vers Copeau, les yeux exorbités, la bouche ouverte ; une tache rouge, presque noire, grandissait sur son ventre.

Copeau courut vers le sac. Il le prit sous le bras et revint rapidement sur ses pas ; il laissa échapper le couteau, mais ne

s'arrêta pas pour le ramasser. Il ouvrit le sac et recula jusqu'au mur, face aux puits et aux piliers.

Il passa la main sur son visage en sueur, y vit du sang et l'essuya sur sa hanche.

Il prit une des bombes, rejeta le bras en arrière, visa le puits central et la lança, puis en prit une autre. Un son mat lui parvint, mais il n'y eut pas d'explosion. Il lança la seconde bombe plus fort.

Le son qu'elle produisit était plus mou que celui de la première.

Aucune secousse ne secoua le puits ; les canalisations bleues se dressaient toujours vers le plafond bas.

Copeau regarda le garde-fou, les canalisations, puis les bombes blanchâtres encollées de paille.

Il en saisit une autre et la jeta de toutes ses forces dans le puits le plus proche.

De nouveau, un bruit mat.

Il attendit un moment avant de s'approcher du puits et de se pencher par-dessus le garde-fou. La bombe était étalée, argile grise et molle, pareille à un sein, sur la structure d'acier.

Un râle aigu et spasmodique lui parvint : Wei ; il riait.

« C'étaient sans doute les bombes du berger, pensa Copeau. Elle a dû les trafiquer. » Il alla jusqu'au milieu de la salle, face au puits central, et en jeta une autre. Elle alla s'écraser autour d'une canalisation et y resta collée.

Wei riait et râlait en même temps. Des crissements, des bruits de mouvements montèrent du puits où il se trouvait.

Copeau continua à lancer des bombes. *Il faut qu'une d'elles explose. Il le faut !* (« On les jette et ça fait boum », avait-elle dit, et : « Je serai heureuse de m'en débarrasser. » Pourquoi lui aurait-elle menti ? Que s'était-il passé ?) Il jetait les bombes les unes après les autres contre les canalisations, contre les piliers d'acier, les couvrant de disques blancs et mous. Il les jeta toutes, et projeta la dernière droit devant lui ; elle alla se coller contre la paroi opposée.

Il se retrouva le sac vide à la main.

Le rire de Wei éclata.

Il était à califourchon sur le garde-fou du puits le plus proche, tenant à deux mains le pistolet, dirigé sur Copeau. Des traînées rouge foncé couraient sur les pantalons de sa combinaison, qui collaient à ses jambes ; quelques filets rouges coulaient jusque sur ses sandales. Il eut de nouveau un rire grinçant.

— Alors, que crois-tu ? Trop froides ? Trop humides ? Trop sèches ? Trop vieilles ? Trop quoi, hein ?

Il retira une de ses mains du pistolet, la mit derrière lui pour se soutenir et passa la jambe par dessus le garde-fou, serrant les dents et fermant même un instant les yeux. Il reprit son souffle et continua d'une voix sifflante :

— Oooh ! Jésus-Christ, tu lui as fait mal, à ce corps. Ssss ! Tu l'as vraiment abîmé.

Debout, appuyé contre le garde-fou, tenant de nouveau le pistolet à deux mains, il regarda Copeau en face, et sourit.

— J'ai une idée. Tu me donnes le tien. D'accord ? Tu as abîmé un corps, tu m'en donnes un autre. Juste ? Juste. Et... propre, *économique* ! Il ne reste plus qu'à te tirer une balle dans la tête, soigneusement, et à nous deux, nous allons donner une longue nuit de travail aux chirurgiens. Son sourire s'élargit.

— Je te promets de te maintenir en forme, Copeau...

Il avança vers lui, à petits pas curieusement raides, les coudes collés contre le corps, tenant le pistolet à la hauteur de sa poitrine, levé vers la tête de Copeau.

Copeau recula jusqu'au mur.

— Il va falloir que je change mon petit discours de bienvenue, continua Wei. « Plus bas, je suis Copeau, un programmeur qui avait presque réussi à me tromper par ses belles paroles, son nouvel œil et les sourires qu'il se faisait dans le miroir. » En fait, je ne pense pas qu'il y aura encore de nouveaux arrivants ; le danger finit par l'emporter sur le plaisir.

Copeau lança le sac sur Wei, plongea en avant, se jeta à sa gorge et le fit tomber en arrière. Wei poussa un cri de douleur. Allongé sur lui, Copeau essaya de lui arracher le pistolet, qui crachait un mince filet rouge. Il parvint à plaquer sa main sur le sol, le pistolet dirigé vers l'extérieur. Une explosion tonna. Il

arracha le pistolet de la main de Wei, se releva, s'éloigna de quelques pas puis se retourna.

Dans la paroi opposée, là où une bombe était venue se coller sur un panneau de télécommunications, s'était creusée une ouverture béante, une véritable caverne, d'où s'échappait de la fumée et tombaient des gravats. Le sol était jonché de fragments noirs formant un vaste demi-cercle et l'air, chargé d'une poussière étincelante.

Copeau regarda le pistolet, puis Wei qui, levé sur un coude, regardait les décombres et Copeau.

Copeau avança vers le fond de la salle, examinant au passage les piliers et les canalisations du puits central, éclaboussés de larges taches blanchâtres. Il leva le pistolet.

— Copeau ! cria Wei. Copeau ! Tout cela est à *toi... sera à toi* un jour ! Nous pouvons vivre *tous les deux* ! Écoute-moi, Copeau ! (Il se traîna de quelques mètres vers lui.) Quel *plaisir* de posséder tout cela. Copeau, quel plaisir de le contrôler, d'être le seul. C'est l'absolue vérité, Copeau. Tu en jugeras par toi-même. Quel *plaisir* de le posséder !

Copeau tira sur un pilier éloigné. Le rayon rouge frappa le pilier au-dessus des ronds blancs et pâteux, puis en atteignit un en plein centre. L'explosion fut éblouissante, assourdissante et suivie de grondements sourds. Lorsque la fumée se fut dissipée, Copeau vit que le pilier était légèrement tordu et ne supportait plus le plafond.

Wei gémissait en se tordant les mains. Une porte s'entrouvrit derrière Copeau. Il la referma en s'adossant contre elle. De là, il fit feu sur les bombes collées aux canalisations. Des explosions rugirent, des flammes jaillirent, et une explosion plus forte que les autres tonna dans le puits, le collant contre la porte, brisant du verre, projetant Wei vers la paroi vacillante, fermant brutalement des portes qui s'étaient ouvertes de l'autre côté de la salle. Du puits, montait un immense cylindre de flammes orange mêlées de jets jaune cru, débordant sur les côtés et allant frapper le plafond. Copeau leva le bras pour se protéger de l'intense chaleur.

Wei se mit à quatre pattes, se redressa en vacillant et fit péniblement un pas en avant. Copeau lui tira une décharge en

pleine poitrine, puis une autre, mais Wei continuait à avancer, se balançant lourdement d'un pied sur l'autre ; ses jambes l'abandonnèrent à deux pas du puits et il s'écroula. Les flammes vinrent le lécher ; ses cheveux prirent feu, puis sa combinaison.

On frappait aux portes, et des cris retentissaient.

Quelques-unes s'ouvrirent et des membres entrèrent.

— N'avancez pas ! cria Copeau, visant un autre pilier.

Une explosion tonna et le pilier se tordit.

Dans le puits, la violence du feu diminuait, et les piliers tordus s'inclinaient lentement, en grinçant.

Des membres firent quelques pas dans la salle.

— N'avancez pas ! cria de nouveau Copeau.

Ils reculèrent vers les portes.

Lui-même recula jusqu'au coin de la salle, surveillant attentivement les piliers et le plafond. Une porte s'ouvrit tout à côté de lui.

— N'entrez pas, cria-t-il en se mettant dos contre elle.

L'acier des piliers se fissurait, se pliait parfois. Un gros morceau de béton tomba.

Le plafond noirci craqua et gémit, s'affaissant lentement ; des fragments s'en détachèrent.

Les piliers cédèrent et le plafond s'écroula. Des unités de mémoire allèrent s'écraser dans les puits, gigantesques blocs d'acier butant les uns sur les autres, glissant avec un grondement de tonnerre, enfonçant les murs, écrasant l'appareillage. De nouvelles explosions rugirent, soulevant les blocs et les entourant de flammes aveuglantes.

Se protégeant les yeux des deux mains. Copeau regarda l'endroit où Wei était tombé. Il ne vit qu'un bloc d'acier, légèrement enfoncé dans le sol fissuré.

Du trou béant au-dessus de lui, des craquements et des gémissements annonciateurs lui parvinrent, puis de nouveaux blocs tombèrent, se fracassant sur ceux déjà tombés auparavant, les éventrant. Glissant les unes par-dessus les autres avec des cris aigus, les unités de mémoire ne cessaient de tomber.

Malgré le feu, il faisait de plus en plus froid.

Copeau put abaisser les mains et vit les sombres contours des blocs d'acier empilés dans un désordre chaotique, reflétant les flammes mourantes. Il les fixa longtemps, puis se tourna vers la porte et se fraya un chemin parmi les membres muets qui regardaient sans comprendre.

Bras ballants, le pistolet à la main, il marcha au milieu des membres et des programmeurs qui couraient en sens contraire dans les couloirs carrelés de blanc, marcha au milieu d'autres programmeurs qui couraient le long de couloirs tendus de tapis et ornés de tableaux.

— Que se passe-t-il ? demanda Karl, s'arrêtant et le prenant par le bras.

Copeau le regarda :

— Va voir.

Karl le lâcha, regarda le pistolet, regarda son visage, puis se tourna et se mit à courir.

Copeau continua à avancer.

6

Il se lava, aspergea de spray cicatrisant sa main meurtrie et quelques éraflures qu'il avait au visage, puis revêtit une combinaison de paplon. En la fermant, il regarda sa chambre. Il avait eu l'intention d'emporter le couvre-lit, dont Lilas aurait pu se faire une robe, et aussi un petit tableau ou un objet d'art, pour Julia. Mais il n'en avait plus envie. Il ne prit que des cigarettes et le pistolet. La porte s'ouvrit. C'était Deirdre, le regard fou.

Il mit le pistolet dans sa poche.

Elle entra et referma la porte.

— C'était donc toi !

Il inclina la tête.

— Te rends-tu compte de ce que tu as fait ?

— J'ai fait ce que tu n'as pas fait. Ce pour quoi tu étais venue ici, et que tu t'es laissé convaincre de ne pas faire.

— J'étais venue pour l'arrêter et le reprogrammer, pas pour le détruire !

— Il *était* constamment reprogrammé, l'aurais-tu oublié ? Et si je l'avais arrêté, pour le reprogrammer *réellement* – je ne vois pas comment, d'ailleurs, mais admettons-le – cela aurait, tôt ou tard, tourné de la même façon. Le même *Wei*. Ou un autre, moi, peut-être. Quel plaisir de le posséder : voilà ses dernières paroles. Tout le reste n'était que rationalisation.

Elle se détourna avec colère, puis le regarda de nouveau.

— Tout va s'écrouler.

— Je ne sens aucun tremblement annonciateur.

— Tout le monde s'en va, en tout cas. La ventilation peut s'arrêter d'un moment à l'autre, sans parler du risque de radiations.

— Je n'ai jamais eu l'intention de rester.

Elle ouvrit la porte, le regarda une dernière fois et partit.

Il sortit derrière elle. Des programmeurs couraient dans toutes les directions, portant des tableaux, des lampes, des dictypes, des taies d'oreiller bourrées de choses. (« Wei était en bas ! Il est mort ! – N'allez pas aux cuisines ; c'est un véritable asile d'aliénés ! ») Il marcha au milieu d'eux, entre des murs que ne décoraient plus que des cadres vides. (« Sirri dit que c'était Copeau, pas les nouveaux ! – Il y a vingt-cinq ans : « Unifiez les îles ; nous avons assez de programmeurs » et il m'a répondu par une longue citation sur l'égoïsme ! »)

Les escalators fonctionnaient. Il monta jusqu'au niveau supérieur et alla voir aux toilettes où il avait laissé la femme et le garçon. Ils avaient disparu.

Il redescendit d'un niveau. Programmeurs et membres, portant des tableaux et des paquets de toutes formes, se bousculaient à l'entrée de la salle donnant accès au tunnel. Il se laissa porter par la foule. Devant eux, la paroi d'acier était levée, sans doute depuis peu, puisqu'ils n'avançaient que lentement. (« Plus vite ! – Allez, avancez ! – O Christ et Wei ! »)

Quelqu'un le prit par le bras et il se trouva nez à nez avec Madhir, fou de rage, serrant contre lui une nappe bien remplie.

– C'était vous ? lui demanda-t-il.

– Oui, répondit Copeau.

Madhir s'empourpra, trembla, ses yeux lancèrent des éclairs.

– Fou ! cria-t-il. Maniaque ! *Maniaque* !

Copeau libéra son bras, lui tourna le dos et avança avec la foule.

– Le voilà ! criait Madhir derrière lui. Copeau ! C'est Copeau ! Il est là ! Là ! C'est lui le coupable !

Copeau continua à avancer avec la foule, regardant le tunnel maintenant visible devant lui, tenant le pistolet dans sa poche. (« Es-tu dingue, frère ? – Il est fou ! Il est fou ! »)

Ils montèrent le tunnel, rapidement d'abord, puis de plus en plus lentement, silhouettes lourdement chargées marchant sans ordre, éclairées de-ci de-là par des lampes se reflétant sur le plastique arrondi et brillant.

Copeau aperçut Deirdre, assise sur le côté du tunnel. Elle lui jeta un regard glacial. Il continua à avancer, le pistolet à la main.

Dans la clairière, ils étaient assis ou allongés, fumaient, mangeaient, parlaient par petits groupes, fouillaient dans leurs ballots, échangeaient des fourchettes contre des cigarettes...

Copeau aperçut quatre ou cinq brancards éclairés par un homme debout tenant une lampe ; d'autres hommes étaient agenouillés autour des brancards.

Il mit son pistolet dans sa poche et alla voir. La femme et le garçon étaient allongés, des pansements autour de la tête, les yeux fermés ; les draps dont ils étaient couverts jusqu'au menton se soulevaient. Il y avait deux autres membres sur des brancards, ainsi que Barlow, chef du Conseil de la Nutrition – les yeux fermés lui aussi, apparemment mort. Rosen était agenouillé à côté de lui et, par la combinaison découpée, appliquait quelque chose sur sa poitrine.

— Ils sont tirés d'affaire ? demanda Copeau.

— Les autres, oui, dit Rosen. Barlow a eu une crise cardiaque. (Il leva la tête vers Copeau.) J'ai entendu dire que Wei était en bas.

— C'est exact.

— En êtes-vous certain ?

— Absolument. Il est mort.

— On n'arrive pas à le croire, dit Rosen.

Secouant toujours la tête, il prit un petit objet que lui tendait un assistant et le vissa sur ce qu'il avait déjà fixé sur la poitrine de Barlow.

Copeau le regarda faire un moment, puis se dirigea vers l'entrée de la clairière, s'assit sur une pierre et alluma une cigarette. Il ôta ses sandales et fuma lentement, regardant les membres et les programmeurs sortir du tunnel, tourner en rond, et finalement trouver une place et s'installer. Karl sortit, portant un grand tableau et un ballot.

Un membre vint vers lui. Copeau sortit son pistolet et le posa sur ses genoux.

— Tu es Copeau ? lui demanda le membre, qui était le plus âgé des deux hommes arrivés le soir même.

— Oui.

L'homme s'assit à côté de lui. Il n'avait pas loin de cinquante ans, un menton proéminent et une peau très foncée.

— Il y en a qui parlent de se ruer sur toi.

— Je m'en doutais. Je pars dans une seconde.

— Je m'appelle Luis.

Copeau lui serra la main.

— Où vas-tu ? reprit Luis.

— Je retourne dans l'île d'où je venais. Liberté, Mallorca, Mayorca. Tu ne saurais pas piloter un hélicoptère, par hasard ?

— Non, mais ça ne doit pas être tellement difficile.

— C'est l'atterrissage qui me chiffonne.

— Pose-toi sur l'eau.

— Je ne voudrais pas perdre l'hélicoptère. Encore faudrait-il en trouver un. Veux-tu une cigarette ?

— Non, merci.

Ils restèrent un moment sans parler. Copeau leva la tête.

— Christ et Wei ! des vraies étoiles ! Ils en avaient de fausses, en bas.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Luis regarda en direction des programmeurs, et secoua la tête.

— Ils parlent comme si la Famille entière allait mourir demain. Non, elle va naître !

— Naître à un tas d'ennuis, dit Copeau. Cela a déjà commencé. Des avions se sont écrasés...

Luis le regarda.

— Et des membres qui devaient mourir ne sont pas morts.

— Oui, dit Copeau, oui... merci de me l'avoir rappelé.

— Bien sûr, continua Luis, tout n'ira pas tout seul. Mais dans chaque ville, il y a des membres – les sous-traités, ceux qui écrivent « À bas Uni » sur les murs – qui pourront prendre les choses en main au début. Et à la fin, ce sera mieux. Des êtres humains vivants !

— Ce sera en tout cas plus intéressant, dit Copeau en remettant ses sandales.

— Tu ne vas quand même pas rester dans cette île ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas réfléchi à ce que je ferai ensuite.

— Reviens, lui dit Luis. La Famille a besoin de membres comme toi.

— Vraiment ? Je me suis fait changer un œil, là, en bas, et je ne suis pas certain que ce n'était que pour donner le change à Wei.

Il écrasa sa cigarette et se leva. Des programmeurs le regardaient, n'osant trop approcher. Il leva son pistolet vers eux et ils se hâtèrent de se détourner.

Luis se leva aussi.

— Je suis vraiment content que les bombes aient fonctionné, dit-il en souriant. C'est moi qui les avais fabriquées.

— Oh ! elles ont fonctionné à merveille ! On les lance et ça fait boum.

— Excellent. Écoute, je ne sais pas ce que c'est que cette histoire d'œil, mais ne reste pas dans ton île ; reviens, d'ici à quelques semaines.

— Je verrai. Au revoir.

— Au revoir, frère.

Copeau sortit par le défilé et descendit la pente rocailleuse vers la forêt.

Il survola des routes où de rares voitures avançaient lentement, faisant des zigzags pour éviter des files de voitures arrêtées. Il survola le Fleuve de la Liberté, où des péniches aveugles allaient s'immobiliser contre la rive. Il survola des villes où les monorails pendaient, immobiles, au rail suspendu, parfois entourés par un ou deux hélicoptères planant sur place.

Lorsqu'il eut son hélicoptère bien en main, il vola plus bas – s'approcha de places où des membres tournaient en rond ou s'assemblaient par petits groupes, d'usines désertes aux rampes de chargement immobiles, de chantiers de construction où rien ne bougeait sinon un ou deux membres errant sans but, et survola de nouveau le fleuve, vit un petit groupe de membres

attachant une péniche à la rive, montant à bord, levant les yeux vers lui.

Il suivit le fleuve jusqu'à la mer puis s'engagea au-dessus d'elle, volant toujours très bas. Il pensa à Lilas et Jan, à Lilas se retournant, surprise, à son arrivée. (Il aurait dû prendre ce dessus de lit ; pourquoi ne l'avait-il pas fait ?) Mais seraient-ils toujours là ? Lilas, le croyant pris et traité, pensant qu'il ne reviendrait jamais, se serait-elle remariée ? Non, jamais. Et pourquoi pas ? Il était parti depuis près de neuf mois. Non. Elle n'aurait pas fait cela. Elle...

Des gouttes d'un liquide incolore frappèrent le pare-brise en plastique et s'écoulèrent lentement sur les côtés. Il pensa d'abord qu'il y avait une fuite dans le haut de l'appareil, puis vit que le ciel était devenu tout gris, surtout devant lui, comme le ciel de certains tableaux pré-U. C'était de la *pluie* qui tombait sur l'hélicoptère !

De la pluie ! En plein jour ! Il pilota d'une seule main ; de l'autre il suivit sur l'intérieur du pare-brise les méandres que les gouttes dessinaient en s'écoulant.

De la pluie en plein jour ! Christ et Wei ! Quelle chose curieuse ! Et ennuyeuse !

Mais cela avait aussi un côté agréable – naturel.

Il remit sa main sur le levier – *allons, frère, pas d'excès de confiance !* – et, souriant, continua droit devant lui.

*Terminé en juin 1969
à New York City
et dédié à Adam Levin,
Jed Levin et Nicholas Levin.*